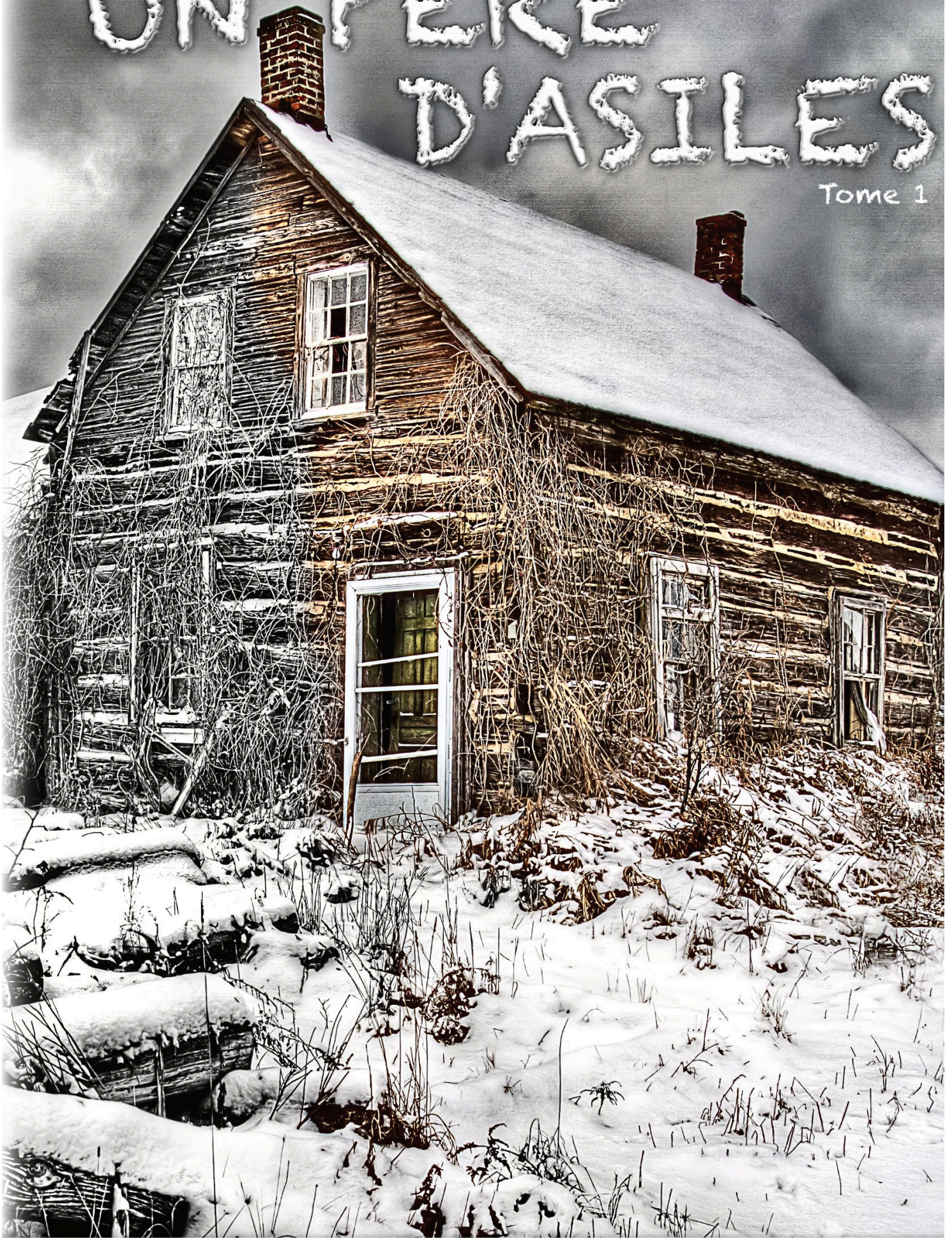


UN PÈRE D'ASILES

Tome 1



Une vie pour trois

Ludovic Ferrier

Un Père d'Asiles

Tomes 1 & 2

Roman



Copyright © 2016 L. Ferier

All rights reserved.

ISBN: 978-2-9601400-4-0

www.apadum.com

Table des matières

Une vie pour trois 11

Le Printemps	13
Le Monument du cœur du roi Henri II	30
Piano Concerto	59
Les Psy	189
Le Poisson d'or	231

Fugues 285

Rapport d'expertise.	287
Le Joueur d'échecs	311
Casse-Noisette	382
Les Évadés	412
La Bille Bleue	492

Aux autres...

Une vie pour trois

TOME 1

Le Printemps

Primavera

1482

Peinture sur panneau de bois

203 X 314 cm

Galerie des Offices, Florence

Première Renaissance

Sandro Botticelli

1445-1510

Italien

Le jour où notre mère nous a offert la Terre, nous lui avons offert le ciel.

Nous sommes nées dans la nuit du vingt-et-un au vingt-deux mars, endeuillant à la fois la fin de l'hiver et le début du printemps.

Lorsque le médecin accoucheur voulut nous tapoter le popotin pour nous extraire les traditionnels pleurs de poumons, notre père s'écria : « Non, on ne frappe pas des fesses de princesses ! » Il empoigna le bras criminel du docteur et fusilla du regard l'aboyante sage-femme et les blouses blanches qui venaient secourir sans raison leur confrère.

La tension ambiante retomba rapidement, à la vue du corps inerte de notre mère. Les médecins ne s'opposèrent plus longtemps à ce jeune père de famille qui ne méritait pas davantage de brutalité ; les circonstances jouaient en sa faveur. Il demanda de rester encore un instant auprès de sa femme d'une rare beauté, maintenant mère défigurée par les douleurs de l'accouchement. Le personnel devenu hospitalier quitta la salle d'opération, cédant rapidement la place aux deux infirmiers chargés d'emporter le corps. Notre père susurra quelques mots à l'oreille de sa femme, puis regarda les deux hommes et opina de la tête pour leur faire comprendre qu'il consentait à ce qu'on l'emmène. Il les suivit distraitement, en se frottant l'avant-bras gauche empourpré par les compressions qu'avait exercées notre mère et qui avaient cessé à tout jamais à la dernière délivrance. Il considérait les marques qui lui dessinaient un bracelet autour du poignet et n'en ressentait aucune douleur ; il espérait qu'elles resteraient sur sa peau, indélébiles, comme une marque au fer rouge, symbole du moment où cette vie s'en était allée pour permettre à d'autres d'exister.

Quand il nous prit dans ses bras pour la première fois, il arborait un sourire sincère ; il voulait nous montrer qu'il ne servait à rien de se lamenter sur son sort...

Je n'avais plus mis les pieds dans l'ancienne maison familiale depuis quinze ans. Je me demande ce qu'elle est devenue. Qu'est-ce qui me fait croire que j'y trouverai encore quelque chose après toutes ces années, alors que déjà à l'époque elle avait été fortement dégarnie ? Je ne sais pas, mais je dois y aller, suivre mon instinct et apaiser mes incertitudes.

Je roule très lentement, craignant que mes pneus manquent d'adhérence à la route glissante de ce mois triste et froid de novembre. Les arbres nus me laissent apercevoir au loin la modeste demeure, que je n'ai pas eu de difficultés à retrouver tant les souvenirs étaient précis et le chemin inchangé. Je passe devant le bief du vieux moulin à aubes, ce repaire de grenouilles sauteuses qui attendent qu'un prince charmant passe par-dessus le pont féérique des mille souhaits qui se trouve un peu plus loin, et qu'il fasse le vœu de trouver sa princesse parmi les grenouilles plutôt que d'en manger les cuisses. Ensuite le bosquet aux biches enchantées, le célèbre banc bleu des amours autour du lac du poisson d'or et enfin la maison, que le temps a accablée. Elle se dresse majestueusement malgré son ébranlement, sans doute pour saluer mon retour.

Je pousse la porte qui comme à son habitude n'est jamais fermée à clef et entre dans le corridor. Machinalement, j'accroche ma veste au

portemanteau qu'il m'est beaucoup plus aisé d'atteindre qu'autrefois. Je retire mes bottines pour ne pas salir le plancher et les remets aussitôt après m'être rendu compte de la stupidité de mon acte. Le sol n'est guère reluisant, à l'instar de cette masse poussiéreuse qui incite tout visiteur à rebrousser chemin. Je ferme les yeux et parcours les méandres de ma mémoire. Je fige l'espace tel qu'il était vingt ans plus tôt. La maison est radieuse, souriante. Le parfum qui s'en dégage enivrant, le fond sonore reposant. La brise a soufflé la bise d'aujourd'hui qui devait entrer par les fenêtres brisées, maintenant colmatées par mon imaginaire. J'ouvre les yeux et admire le travail : les meubles et luminaires ont retrouvé leur éclat, les murs leur ciment, les papiers peints leurs couleurs. Les araignées ont migré en masse vers le grenier. Non ! Envoyons-les plutôt se promener au jardin, je ne voudrais pas les croiser plus tard. Je respire à nouveau les senteurs apaisantes de mon enfance. J'avance de quelques pas avant d'entamer l'ascension de la première volée d'escaliers. Je marque un arrêt sur le palier pour transformer l'étage délabré en mon passé rénové. Je laisse la porte de la chambre du premier close et je monte vers celle de mon père. Juste à côté, le grenier, la pièce la plus mystérieuse de la maison. Je sais qu'il y passait ses nuits autrefois, car la

charpente me traduisait discrètement ses mouvements, et j'imaginai ce qu'il pouvait y faire. Était-il un espion à la solde d'un gouvernement étranger ? Non bien sûr. Il n'aurait travaillé pour aucun gouvernement, à moins qu'il soit extra-terrestre ! Oui, c'est ça, un extra-terrestre qui communique depuis son comble avec ses amis intergalactiques ! Là ça colle ! Quand on connaît le personnage... Mille fois j'avais dessiné les scénarios les plus invraisemblables, et mille fois renoncé. Aux grands maux les grands remèdes ! Tige de fer, tournevis, pince à épiler, trombone, cartes à jouer... rien ne venait à bout des imperturbables gâche, pêne et serrure de cette porte inviolable. Après plusieurs tentatives aussi variées qu'infructueuses, j'avais abandonné et demandé à mon père la raison de cette discrétion, pour une pièce qui n'en vaut généralement pas la peine. Il m'avait répondu, avec son talent énigmatique habituel : « Pour y cacher ton merveilleux avenir que tu ne peux connaître maintenant. L'ouvrir serait le ternir ! Mais un jour, avait-il ajouté avec son sourire en coin, retiens bien ce que je vais te dire, un jour, hors de tes gonds, ta curiosité battante trouvera la clef et percera le mystère. »

Et voilà ! J'y suis à ce fameux jour. J'espère que personne avant moi n'en a trouvé

l'accès. Où pouvait-il bien cacher la clef ? Il faut fouiller.

La chambre paternelle forme un carré d'environ quatre mètres sur quatre. Elle renferme un lit, un coffre, une penderie et une commode. Un ensemble très sobre, style « je m'en fous du moment que c'est fonctionnel ! » Je suis bel et bien dans le réel, pas question d'y échapper et d'enjoliver les choses si je veux trouver cette clef ! Mon regard est attiré en premier lieu par le coffre. Je l'ouvre. Rien. Idem pour l'armoire et la commode : vides. Le lit, minutieusement drapé, semble ne jamais avoir accueilli qui que ce soit. Je secoue l'oreiller, tâte le traversin, soulève le matelas du sommier... Toujours rien. En cinq minutes, la boucle est bouclée et je suis à nouveau face à cette maudite porte. Ce serait sans doute plus aisé d'aller chercher un pied-de-biche et de la défoncer. Mais réfléchissons encore un peu. Je suis certaine que la solution doit être toute proche.

Je fais une pause cérébrale. Je me souviens de ce mythe hindou que notre père nous avait raconté. À l'origine, les hommes étaient tous des dieux. Incapables de bien gérer leur état, Brahma, le dieu de toute chose, décida de leur ôter leur divinité. Mais il fallait trouver l'endroit idéal pour l'enfouir et éviter que l'homme puisse retrouver sa qualité

perdue. Réunion des dieux au sommet ! L'un d'eux propose de la cacher au fond de l'océan, un autre dans la terre, un troisième au sommet de la plus haute montagne. Mais Brahma sait que l'homme explorera avec acharnement le moindre recoin de la terre et la retrouvera. Il faut une place sûre, fortifiée, ou au contraire, fragile et anodine. Et c'est là qu'il eut l'idée de l'enfouir, là où l'homme n'irait jamais la chercher : au plus profond de son cœur !

À mon avis, mon père a demandé conseil à « Brahma aux bonnes idées » pour planquer sa clef. Malgré la participation intense de chacun de mes neurones, je reste assise comme une bêtasse à contempler une porte qui se rit de moi. Encore un petit tour et puis tant pis, c'est la défonce ! Ma curiosité battante a ses limites que... Battante ? Encore une de ses allusions ! Les portes sont aussi battantes. Je pousse, mais rien. Elle ne bronche pas. Et puis ça y est ! Les gonds, ils ne sont pas dans le bon sens ! Ce sont les murs les battants ! Je ripe la commode en encoignure et découvre sur le mur gauche adjacent à la porte du grenier un bloc de bois en guise de poignée que j'agrippe et tire vers moi. Le mur suit alors le mouvement et pivote autour de la porte qui reste immobile. Un magnifique trompe-l'œil !

La poussière environnante virevolte et

s'assied au fond de ma gorge. Vient s'ajouter celle du grenier fraîchement ouvert qui s'engouffre dans la pièce. Il y a de ces victoires que l'on regrette vite d'avoir remportées ! Après quelques airs en quintes de toux et raclures de gosier, je me risque à entrer dans mon avenir...

Mes yeux de petite fille s'émerveillent ! Elles sont toutes là. Des années de travail. Des centaines de maquettes jonchent le sol, les étagères, les armoires fabriquées par mon père. Les entrants accueillent des reproductions d'avions, d'hélicoptères, de montgolfières confectionnées de son cœur et de ses mains pour nous expliquer la conquête du ciel. Je m'agenouille devant la première reproduction qui se présente à moi : la Vallée des Rois ! Je remonte le temps encore une fois. J'ouvre la porte du salon. La veille au soir, sur le tableau noir de notre chambre, papa avait écrit en lettres d'école le sujet de l'expédition du lendemain. « Découverte d'une tombe ! » De quoi frissonner !

Douchée, habillée, gavée par les bouchées doubles que mes deux sœurs enfournent à la hâte dans mon orifice buccal jusqu'à épuisement, j'attends, assise sagement, le lever de rideau. Papa nous rejoint. D'un geste théâtral, il ôte le drap qui recouvre l'immense table à découvertes.

« Les filles, je vous présente la Vallée des Rois, où se cache la tombe de Toutankhamon, roi illustre de l'ancienne Égypte ! » La déception est de taille lorsqu'on découvre un amas de sable. Il donne à Euphrosyne une cuillère de dînette et à Thalie une pince à épiler. Je reçois le plus petit pinceau jamais vu, qui tient à peine entre l'index et le pouce. En plus de notre attirail d'égyptologues en herbe, chacune de nous se voit offrir un bloc de feuilles et des crayons de couleur.

Il continue en nous racontant les aventures d'Howard Carter et Lord Carnavon revisitées par Damien Dupré ! Les longues années de recherches nous sont contées pendant que nous retournons méthodiquement le désert. L'interdiction de se débarrasser du sable à pleines mains est formelle, le danger d'abîmer la sépulture trop important. Quelquefois, du coin de la bouche, l'une d'entre nous souffle discrètement sur les grains. Mais le maître du jeu a l'œil, et il s'empresse de nous rappeler que le vent ne souffle que très rarement sur le site. Nous changeons d'outils et de personnages, voguons d'espoir en désespoir à chaque grain de sable d'une teinte un tantinet différente de celle des autres. Comme Lord Carnavon et Howard Carter, nous avons entassé les gravats, abandonné une région du désert pour y revenir, hésité, transpiré... Et finalement, l'extase ! Un coup de pinceau bien placé et l'apparition de

la première marche. Notre père interrompt son récit. Silence intégral. La respiration retenue, nous déblayons une deuxième marche. Puis trois. Et enfin tout l'escalier. En bas de celui-ci, une porte de la taille du pouce. Euphrosyne allait l'ouvrir quand notre père s'écria : « Stop ! Imaginez qu'à cet instant, ce quatre novembre 1922, Howard et ses subordonnés durent attendre dix-neuf jours avant d'aller plus loin. Car Lord Carnavon était absent. Ils ne pouvaient découvrir le trésor sans lui, le chef de l'expédition. Mais vous avez plus de chance qu'eux, je vois que tout le monde est là. Allez-y, continuez ! » Sans plus attendre, avec une impatience contenue dans une infime délicatesse, nous ouvrons la porte du long corridor qui mène à une deuxième porte. Suspens, roulements de tambour... Ouverture de l'antichambre et de toutes ses richesses, de l'annexe, de la chambre funéraire et enfin de la chambre du trésor. Les reproductions sont magnifiques. Les minis murs accueillent de fins collages de hiéroglyphes, sans doute découpés dans des journaux. Les urnes, le mobilier, les bijoux du pharaon... gigantesque ! Et l'apogée de cet hypogée : Les sarcophages ! Ils sont peints sur les trois plus petites matriochkas d'une série de douze qui trônaient jadis sur la cheminée. Soulever le couvercle du premier pour découvrir le second,

puis le troisième avant d'apercevoir la momie (un morceau de viande séchée emballé dans de la gaze) est un vrai régal ! Seul manquement : le masque, admiré ultérieurement sur photos à grande échelle.

Avec les yeux de l'enfant, le trésor est de taille ! Avec les yeux de l'adulte, je vois aujourd'hui de l'or dans les doigts de ce père qui consacrait des heures de travail au bonheur de ses enfants.

Les crayons à la main, nous reproduisons ensuite le cartouche du roi.

Notre père clôture cette journée pharaonique en nous lisant la traduction d'une inscription trouvée dans la tombe. Il l'énonce lentement, très lentement, avec un léger tremblement dans la voix : « Prononcer le nom du défunt, c'est le faire revivre, redonner le souffle de vie au disparu. »

Et il quitte le salon, discret et presque muet, avec un murmure aux lèvres que seul notre cœur peut entendre : Lydia...



— Moi je les voyais, mais ils ne le savaient pas. Je les observais par le trou de la serrure. Damien ne voulait pas que je participe. Il voulait soi-disant passer des moments privilégiés avec les filles, sans personne

d'autre. Mais moi je sais qu'il mentait. C'était surtout pour ne pas que je voie les mauvais traitements qu'il leur infligeait. Vous auriez dû voir les têtes des gamines qui devaient gratter du sable pendant des heures. Elles pleuraient, elles n'en pouvaient plus. Et tout ça pour quoi ? Parce que Damien avait eu envie de faire joujou pendant la nuit.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Damien était insomniaque. Alors, il fallait bien qu'il occupe ses nuits. Et donc il fabriquait des jouets.

— Pour ses filles ?

— Pour occuper ses nuits, je viens de vous le dire ! Si vous ne m'écoutez pas, ça ne sert à rien !

— Si si, je vous écoute. Calmez-vous ! Mais si vraiment il n'aimait pas ses enfants, vous ne pensez pas qu'il aurait occupé ses nuits à autre chose ?

— Vous ne comprenez rien !

— Expliquez-moi alors.

— Est-ce que le pervers qui attire les petits enfants à sa voiture les aime parce qu'il leur achète des bonbons ? Non bien sûr. C'est pour mieux les amadouer. Il va parfois jusqu'à confectionner lui-même les confiseries fatales, tout comme Damien fabriquait les jouets.

— Vous comparez Damien à un pervers ?

— Je perds mon temps avec vous et vos questions stupides.

- J’essaie simplement de vous comprendre.
- Et bien alors il faut mieux écouter et ne pas m’interrompre tout le temps.
- D’accord. Poursuivez.
- Merci ! ...



Petites filles, nous avons réécrit l’Histoire des millions de fois, pour qu’elle sonne mieux. Que voulez-vous faire d’un Kent et d’une Barbie quand vous pouvez refaire l’histoire de France ou d’Angleterre, avec Margot et Henri, Lancelot et Guenièvre ? Nous mélangions les genres et les époques, par exemple en interrompant un bal viennois par l’arrivée de l’homme de Cro-Magnon, débarqué au milieu de la cour du château par un Boeing 747 affrété par Léonard de Vinci émerveillé par l’engin. Nous inventions les sources d’inspiration des artistes, avec un Dali tremblant d’émotion en admirant la montre molle de Delvaux, à qui il demandait l’heure, à la gare de Perpignan... Nous dénaturions les objets et les faits, les arts et les lettres, les mets et les mots... Et puis parfois, déception. D’autres esprits bien pensants avaient déjà eu les mêmes idées que nous, ou à peu de choses près : Elvis et Claude François n’étaient pas morts ! Mais ça,

nous, on le savait. Le coup du sèche-cheveux tombé dans la baignoire de Cloclo, on n'y a pas cru longtemps ! Il ne pouvait pas s'être électrocuté vu que le sèche-cheveux, il ne l'avait pas. Il l'avait prêté à son ami de longue date Elvis qui avait brûlé le sien et qui ne s'en sortait pas avec sa banane. Pour rappel, ils s'étaient rencontrés à un cours de danse brésilienne, entrepris par l'un pour parfaire son jeu de jambes et par l'autre pour perdre des kilos superflus. Et ça avait bien marché !

Les histoires, plus absurdes les unes que les autres, se bouscullaient et nous adorions ça. Nous choissions un thème et des personnages historiques et à tour de rôle nous improvisions sur ces sujets donnés. Nous décernions ensuite un prix au récit le plus rocambolesque.

Libres, amusées, inspirées, nous respirions d'ingéniosité et de curiosité. À l'époque, aucune question ne restait sans réponse. Une hésitation, un questionnement ? La magie d'un songe ou la « boîte à énigmes » venait assouvir notre soif de connaissance. Je me demande si elle est toujours là... Je pourrais peut-être essayer... Reviens sur terre Aglaé, tu sais qu'elle a disparu. Dépêche-toi et trouve ce qui t'apportera la lumière !

Le magnifique secrétaire au fond du grenier me fait de l'œil. Poussiéreux, mais somptueux ! J'enjambe une trentaine de maquettes avant de l'atteindre. Posés sur la tablette, empilés les uns sur les autres, sept livres aux allures de grimoire. Voilà sans doute ce que je suis venue chercher. Je m'approche, époussette la couverture du premier ouvrage afin de lire ce qui est écrit sur l'étiquette collée sur son plat recto, puis fais de même avec les autres. Il n'y a pas de doute, j'ai sous les yeux le récit de la vie de Damien Dupré.

Un petit pincement au cœur en lisant ces quelques phrases prises au hasard des pages : « Mon amour, je ne sais comment passer ces nuits interminables en ton absence. Chaque matin, je m'étonne de l'énergie qui embaume ce corps fatigué, cet esprit torturé qui a cherché un quelconque réconfort dans le façonnage d'un objet. J'ai si peur de tomber à court d'idées. Rester une nuit entière concentré sur notre amour serait un fléau que mon cœur supporterait à grand-peine. Il m'arrive de sentir ta présence, ton odeur. Et puis parfois, je pleure de ne rien ressentir du tout. Pourquoi m'avoir quitté ? Ensuite, je m'endors une heure, parfois deux. Le matin, je les observe, et imagine déjà leur émerveillement quand je leur raconterai mes histoires et dévoilerai une nouvelle miniature. Alors, je comprends pour la millièème fois ton acte, et te promets de veiller sur elles.

Tu me les as confiées, au prix de ta vie, de la nôtre. J'honorerai ce sacrifice jusqu'à ce dernier jour où, illuminé par la grâce, je viendrai te rejoindre... »

Frissons. Je ne sais pas si j'ai le courage et le droit de le lire. Mais toute l'histoire est là, condensée dans ces pages. Si j'abandonne maintenant, je n'arriverai jamais à comprendre. Je ne veux plus perdre de temps.

J'entre dans le premier tome : l'éveil des triplées. Je m'imprègne des pages. Le grenier dissipe sa poussière et les objets se mettent à briller comme aux premiers jours où mon père les confectionna. Ça y est, je régresse à nouveau, pour mieux progresser ! Je n'ai plus qu'un vague souvenir de moi-même. Je ne sais plus ce que je fais dans la vie, pourquoi je suis là. Je mélange mon histoire à celle des pages, mes souvenirs aux siens. Je le vois. Il est assis au bureau et lit une lettre. Il se précipite dans les escaliers. Mon esprit fait le voyage avec lui. Il descend à l'étage où se trouvent nos berceaux encore vides.

Avant de plonger complètement, je repense à ce que mon père, Damien, avait dit pour justifier la fermeture du grenier : « Pour y cacher ton merveilleux avenir que tu ne peux connaître maintenant ».

Pour trouver cet avenir merveilleux, je dois retrouver mon passé... Alors, aujourd'hui papa, je plonge dans tes pages...

Le Monument du cœur du roi Henri II

1561-1566

Sculpture, marbre blanc

Les Trois Grâces:

H150 X L75 X P75 cm

Musée du Louvre, Paris

Renaissance

Germain Pilon

1528-1590

Français

— Catherine ! Catherine ! Viens vite ! Elles sont nées ! Elles sont magnifiques !

— Je cours dans tous les sens à la recherche de ma sœur qui a quitté la salle d'attente. Elle sort des toilettes, le visage tendu.

— Je suis là, j'arrive.

— Tu devrais les voir, de vraies déesses !

— Tu exagères toujours !

— Non non, je te jure. Viens, entre avec moi.

— Mais les médecins ont dit que...

— Ne fais pas attention à ce qu'ils disent. Chut, pas de bruit...

En toute modestie, je dois dire que les trois bébés resplendissent. Rien de bien différent des autres dans les grandes lignes : la peau toute fripée, le sourire édenté, le corps recroquevillé et la pilosité plus que discrète. Mes filles déployaient le sourire aux oreilles et

ouvrent grand des yeux rayonnants de bonheur et des bras en alléluia, prêts à enlacer le monde.

Catherine ne dit rien. Elle observe ma joie, sans la comprendre. Un homme qui perd sa femme et qui exprime une franche gaieté, c'est complètement déplacé ! Habitée à ma démesure, elle s'étonne pourtant encore de mes comportements, elle, si différente de moi.

Comme dans la majorité des familles au duo d'enfants, papy Marcel et mamy Simone avaient engendré le jour et la nuit.

Moi, Damien, jour : grand, blond, extraverti, anticonformiste, bon vivant, généreux, plaisant, éclairé. Je ne me sens pas très modeste sur ce coup-là, mais je ne fais que reprendre des descriptions de personnes qui m'ont bien connu... ou juste fait de moi une description qui m'a plu !

Catherine, nuit : petite, brune, introvertie, conformiste, bougonneuse, avare, maussade, sombre : description provenant de ces mêmes personnes.

Moi, l'aîné, choyé dans le ventre, à une époque où l'échographie n'était pas encore d'usage, j'ai dû affronter la terreur de ma mère à ma sortie. Un garçon ! Tout laissait pourtant présager une fille à cette mère persuadée qu'un mâle se serait pris pour un Pelé en maltraitant du pied son abdomen, ou

qu'il aurait réagi avec amusement au bruit des moteurs de voitures dans la rue plutôt qu'au vinyle de Mozart. Réaction de rejet de ce petit monstre qui à peine né, venait déjà la discréditer. Elle se voyait annoncer aux autres mères son erreur de jugement, elle qui défendait la fibre maternelle jusqu'au bout du vernis. Résultat : isolement complet, déprime, rejet du pénis sous ses formes physique et verbale (quoi que pour ce dernier le rejet ne datât pas d'hier !) Ce qui donne pour le mari : isolement complet (premier acte : qui suis-je ?), déprime (deuxième : d'où viens-je ?), boulimie sexuelle à combler (troisième : où vais-je ?) couplée à l'anorexie mentale nécessaire pour passer à l'acte, le dernier : j'ai trouvé ! Je suis un homme sorti (il y a tellement longtemps qu'on s'en fout) de l'utérus de sa mère et qui se taperait bien sa petite voisine du premier, la danseuse au tutu affriolant qui fait faire des pointes. Simple non ? Et hop ! De bonnes baisers minute en mauvaises fornications interminables, de « Il n'y a plus de beurre je vais voir si la voisine du dessous en a » à « J'avais oublié mes clés et j'ai pas voulu te réveiller en sonnant alors j'ai dormi sur le palier », il n'en fallut pas moins pour que la mère dépressive mène son enquête et frappe à la porte de la voisine agonisante pour lui venir en aide. Elle découvre que l'horreur des uns fait le bonheur

des autres, que les cris de douleur perçus à l'étage sonnaient comme des cris de plaisir une fois l'oreille collée contre la porte. Après le pantalon remonté, les escaliers, la fierté descendue et l'épouse démontée, vinrent les pseudo réconciliations sur l'oreiller rembourré. Neuf mois et quelques spermatozoïdes plus tard naissait de cette divine comédie la divine enfant pubienne Catherine. S'en suivit la négation encore plus profonde de la marâtre à mon égard et le culte « gagatique » et symptomatique voué à sa sainte splendeur de fille. Le papy lui, pas mauvais bougre, mais tenu fermement par ses délires de valseuses, enfila le juste au corps d'homme soumis en jouant l'homme souris. Honteusement insignifiant, affreusement absent de l'âtre conjugal qu'il fuyait sur le bout des orteils, il ne savait en général pas sur quel pied danser lorsqu'il revenait la queue molle et fatiguée entre les jambes de son petit séjour chez la voisine, qu'il n'a jamais cessé de fréquenter. Il assistait impuissant à la déraison de cette femme avachie par sa vache sacrée de fille qui prenait la chèvre à la seule vue de son bouc émissaire de fils. Au bout d'à peu près huit ans, elle changea de religion et se convertit à celle de son mari : « l'adultérisme », abandonnant du même coup son adulation pour Catherine. Les événements s'enchaînèrent très vite. Nos parents se séparèrent sous le régime de la communauté de connerie. Faute de trouver un accord, nous

volâmes à la DDASS. Épreuve douloureuse pour ma petite sœur qui ne s'en est jamais remise et qui se réfugia sous mon aile protectrice. Nous n'avons pour ainsi dire jamais revu nos parents, bien plus assiégés par leurs conquêtes de culs que par leurs obligations parentales. J'ai grandi par moi-même, égal à moi-même, avec patience, passion et constance. Catherine elle, vogua entre écueil et perdition, à la recherche de son identité perdue de star. Faute de trouver l'élus de son égocentrisme, elle resta vieille fille, accrochée au bras mouvementé de l'extravagance de son jeune frangin.

J'admire maintenant mes bébés avec le sourire hébété typique des nouveaux papas.

- Alors, comment tu les trouves ?
- Différentes.
- Elles lui ressemblent tellement.
- Je ne trouve pas.
- Si si, regarde de plus près.

Catherine s'approche des triplées, discrètement, telle la retardataire installée au dernier rang par l'ouvreuse, entre le premier mouvement allegro d'une symphonie et le largo du second. Elle les observe longuement, avec la minutie de l'horloger et la rigueur du juge d'instruction. Ses expressions faciales, plutôt rares, auraient fait pâlir plus d'un prévenu atterri à la cour sur base de ces preuves accablantes de délit de sale gueule. À croire qu'elle n'a jamais regardé de nouveau-nés et que la vue de ces

petits monstres lui est insupportable. Elle se triture le visage. Elle fronce les sourcils avec une telle vigueur qu'ils occluent les yeux, le nez et écrasent complètement sa face, coiffant la bouche de cette moustache sourcilière brune épaisse. Elle ressemble à ces enfants qui font la grimace dès que le professeur leur tourne le dos. Happé par mon émerveillement, j'ignore les contorsions clownesques de la binette délurée de ma sœur. Puis elle s'arrête net et renfile ses traits puritains avant de répondre.

— Oui, peut-être un peu.

— Ah ! Elles sont divines ! m'exclamé-je les bras tendus vers le ciel.

— Tu as un nom ?

— J'en ai même trois ! Aglaé, Euphrosyne et Thalie.

— Comme les trois...

— Les trois Grâces, oui c'est ça. On ne peut pas se tromper. Tu vois, *Aglaé la brillante*, c'est elle. Elle resplendit de mille éclats de ses yeux couleur émeraude, de son teint de pêche et de ses cheveux dorés.

— Mais elle a les yeux bleus ! Et je ne vois pas où tu vois des cheveux.

— Si regarde. Tu vois sur son toit du monde ? Ce sont les premières semences d'un champ de blé, l'ébauche d'un alpage.

— Si tu le dis, rétorque platement Catherine.

— Et *Euphrosyne qui réjouit le cœur*, c'est elle. Écoute ses palpitations. Elles sont fortes,

lentes et puissantes. Elle a le cœur gros. Elle sonnera le glas de l'affliction. Elle écoutera les cœurs fragiles, les plaintes veineuses des souffrants qui s'épancheront sur son oreillette. Elle apaisera les douleurs, extirpera les maux ventriculaires et oxygénera par son souffle aortique les corps abattus. Respire ce patchouli d'amour...

— Je respire Damien, je respire, ajoute Catherine exaspérée par mon emballement excessif.

— Et *Thalie qui fait fleurir* ! N'est-elle pas magnifique ?

— Magnifique, Damien.

— Sens-moi cette fragrance d'Éden exempt de tout péché, ce bouton qui éclôt pour polliniser la terre qui s'offre à cette beauté au sourire prodigieux. Tu les vois dis, tu les vois comme je les vois ?

— Oui Damien. Viens, nous devons rentrer maintenant, il faut que tu te reposes.

— Non, je reste.

— Ça fait trois jours que tu n'as pas dormi et tu fais peine à voir.

— J'aurai tout le temps de dormir quand elles seront grandes...

Catherine s'en va d'un pas de professe dans les couloirs claustraux de l'hôpital. Je m'assieds sur les draps raides mais frais, d'une blancheur immaculée, qui couvrent l'unique lit de cette chambre outrageusement suffocante. Je ne

ressens pas cette atmosphère rude et déplaisante. Je souris. Le médecin et le résident qui l'accompagne ouvrent la porte, la referment aussitôt et rebroussent chemin. Ils ne veulent pas interrompre la joie insolente d'un père veuf ; sans doute s'étaient-ils préparés à compatir à la douleur d'un homme abattu par la perte de son épouse et non à l'enthousiasme débordant d'un jeune papa.

Après quelques minutes, je verse une larme. Puis deux. Puis trois. Mais pas une de plus.



— Où voulez-vous en venir ?

— C'est évident. Damien n'aime personne.

— Parce qu'il vous semblait indifférent à la mort de sa femme ?

— Pas sembler, être. C'est pas la même chose.

— Vous prétendez connaître tout ce qu'il ressent ?

— Je le connais si bien. C'est comme si je l'avais fait. Il n'a d'amour pour personne je vous dis.

— Et vous, vous l'aimez ?

— ... c'est fini.

— Vous ne l'aimez plus c'est ça ?

— Non, c'est fini. J'en ai marre de parler. Je ne dirai plus rien. Allez-vous-en !



L'enterrement se veut discret : pas de serrage de mains ni de queue leu leu de condoléances à la sortie de l'église. Lydia voulait s'envoler dans la mort comme elle s'était envolée dans l'amour, avec légèreté, dans cette intimité partagée.

Je pars seul, à quatre cents mètres de la maison, en haut du monticule de terre que j'appelle « colline des prodiges » pour éparpiller les cendres.

Là-haut, je tournoie en chantant et dansant. Dans un élan euphorique, je déchire ma veste qui sème au gré du vent la poudre magique. Je me sens vibrer, aimer, participer au Grand Tout, en épandant de par le monde, l'ivresse de ma vie...

Vingt-quatre semaines... Six mois... Quelque cent quatre-vingts tours de toupie terrestre. Une vie de papillon, une infime érosion. Voilà ce que l'État m'accorde de congés de paternité pour assurer seuls l'éducation de mes bébés. Heureusement, j'ai potassé le sujet. Des tonnes de livres abondamment illustrés, des sites internet pour jeunes parents, des documentaires... Sans oublier les traditionnelles vieilles comédies du baby genre (*Trois hommes et un couffin, Baby boom, Allo*

maman ici bébé...) qui permettent de souffler un peu entre une lecture pléiotrope et une autre dizygote. Le « parapapa » que je suis devenu se tient prêt à affronter toutes les embûches de sa nouvelle mission.

J'ai mis les bouchées doubles pour astiquer la maison. Elle a toujours revêtu un côté mystique aux aspects de manoirs, à la superficie modeste de certains pied-à-terre urbains. Un corridor étroit, une salle de bain d'une salubrité irréprochable, un salon et une salle à manger sobres, mais chaleureux en enfilade, une cuisine équipée technologie dernier cri de la bouffe rapide, une toilette cagibi, deux chambres dont une style chambrette de bonne et l'autre aux dimensions de suite, un petit garage permettant à peine d'accueillir une Mini mais pas d'en ouvrir les portières pour en sortir, une cave assez mal entretenue et un grenier bordélique, mais propre. Si l'on devait transposer cette description à un homme, disons à moi par exemple, à la manière d'un apprenti feng-shuiste voulant en dresser le portrait juste en scrutant son intérieur, cela donnerait quelque chose comme ça : un homme de corpulence moyenne, à l'hygiène impeccable sauf peut-être quelques cors aux pieds, quelques araignées dans le plafond aussi, mais qui lui confère un caractère original plutôt que débile, à l'accueil réservé, qui ne s'inquiète pas trop de ce qu'il va manger, mais qui aime

passer du bon temps en famille, qui ne roule pas des mécaniques, et qui adore ses enfants. Et puis il y a ce petit *je ne sais quoi* de charmant, de rustre ou de rustique, qui fait craquer les femmes et le parquet. Un mélange de plein de petits riens sans doute, qui donnent une âme à l'ensemble.

La chambre du premier qui reçoit les enfants a fait l'objet de mois assidus de travail. Le résultat dépasse toute espérance. Rentrer dans cette pièce évoque un passage dans une autre dimension, un plongeon dans un univers presque irréel. J'ai dessiné harmonieusement sur le sol les pays, continents, mers et océans de notre merveilleuse planète bleue. Les autres astres diaprent la pièce : Mars sert de ludothèque, Mercure de bibliothèque, Vénus de salle de bain avec Neptune comme baignoire, Pluton de maison de poupée, Jupiter de salon de thé, Saturne de penderie et Uranus de fourre-tout. Les rondeurs planétaires offrent un côté burlesque aux formes traditionnellement carrées des armoires. Les tailles et les distances des planètes ne peuvent bien sûr pas être respectées, car les dimensions de la chambre ne le permettent pas, mais les coloris eux ne laissent pas de doute. Le soleil n'est pas représenté, car il fait honneur de sa présence presque chaque matin, à l'ouverture des tentures et des persiennes de la fenêtre orientée plein est. Le plafond, plâtré en coupole, compte la lune et des centaines de petits points

phosphorescents qui servent de veilleuse en apportant de nuit la lumière rassurante qui apaise le sommeil des bébés. Ce dôme constellé avec patience et persévérance dessine la voûte céleste que l'on peut observer depuis la colline des prodiges les nuits de ciel dégagé. Des bercelettes aux bordures fluorescentes et aux filets transparents pour jouir du spectacle servent de couches. Elles s'accrochent au plafond, renforçant davantage le côté aérien de la pièce. Les bébés volent, le corps dans les étoiles, entre corps célestes et terrestres, comme trois divines petites lucioles insouciantes au milieu de cet univers insondable.

La chambre s'étend sur presque tout le premier étage. Seuls le mur porteur qui la sépare de la salle de bain et celui entre la chambre et le corridor s'érigent encore. Les autres ont été supprimés. Il y a de l'espace dans l'espace, de quoi transformer l'univers en une énorme salle de jeu. Un environnement favorable à l'évolution de trois petites filles qui peuvent grandir en même temps que ma joie.

Tous les jours, vers 16 h 30, lorsque je sens que les filles vont se réveiller et que des montées de bonheur m'envahissent, je grimpe l'escalier d'un pas de chat persan. D'une main de velours, j'ouvre la porte de la chambre et admire les triplées qui ouvrent les yeux en chorégraphie. Euphrosyne papillote en premier et donne le tempo.

Aglaré s'élance et fait un premier saut de cils avant de refermer les paupières. Un deuxième essai, puis un autre. Au troisième, Thalie entre dans la musique et cille également, merveilleusement synchronisée avec ses sœurs. Puis les grands yeux s'arriment à la lumière et donnent le relais gestuel aux mains et aux pieds. D'un rythme cadencé, elles assistent au spectacle de leur éveil et l'applaudissent à grande ovation. Le sourire s'étend et s'enracine sur les trois visages illuminés. Elles me saluent, à leur manière, avec le plus simple et le plus beau des langages qu'un être puisse comprendre...



- On peut reprendre ?
- Oui.
- Nous en étions à...
- À condition de me laisser la parole.



Dire que je maîtrise la fine cuisine serait mentir. Le plus souvent, c'est Catherine qui se trouve aux fourneaux qu'elle maltraite de sa poigne vigoureuse. Elle se contente elle aussi de plats vite préparés, vite engloutis, trop lentement digérés. Elle ne connaît que

les déplaisirs de la table qu'elle a vécus à la DDASS, où manger se résumait en une lutte quotidienne. Il fallait éviter les vols de purée : aériens quand elle était immangeable et à la tire quand les goinfres avaient décidé d'en avoir plus et partaient en expédition pour en piquer. Il fallait aussi prier pour ne pas être de corvée de nettoyage des actes de ces vandales qui balançaient la bouffe sur le sol à la manière de ces artistes contemporains qui jettent la couleur sur la toile. Et puis il fallait faire sa place aussi, s'imposer tout en restant discret pour ne pas devoir essuyer la vaisselle et les refus des camarades de pouvoir s'asseoir à côté d'eux. Sans parler du contenu des assiettes le plus souvent indescriptible, mais quelques fois tristement descriptible.

Je n'ai pas eu à me battre autant que ma sœur. Je n'aime pas trop cuisiner, mais pour d'autres raisons. J'aimais autrefois multiplier les expériences. Malheureusement, dans ce domaine, mes multiplications n'aboutissaient pas à un quotient de réussite très élevé. J'en ai donc tiré quelques conclusions personnelles avant d'avoir élaboré mon théorème de Lavoisier de la cuisine : « Rien ne se crée quand tu multiplies les mélanges d'aliments et de condiments au sein d'un même plat, rien ne se perd en pétrissant, malaxant, badigeonnant, blanchissant, daubant, feuilletant, dorant...

mais tout se transforme le plus souvent en une bouillie indéfinissable titillant plus les mouches que les papilles! »

Au final, j'en suis venu à estimer qu'un aliment devait s'apprécier en toute simplicité : au moins il était travaillé, au plus il avait de saveur!

Depuis la naissance des filles cependant, j'ai eu envie de remettre ça, avec plus de succès cette fois, pour éveiller leurs sens.

J'ai trouvé aujourd'hui une nouvelle recette, que j'ajoute aux trente-quatre autres déjà répertoriées dans le grand livre de cuisine. La *Douce Caresse Lactée* est née ! Des morceaux de pommes, des zestes d'orange, du safran, du paprika, de l'hibiscus, de la bergamote, des extraits de mûres et de framboises viennent aromatiser en doses infinitésimales le traditionnel goût du lait.

Les biberons, alignés sur la table de cuisine, attendent leur liquide ambrosiaque. Je m'agite entre l'évier et la vieille marmite de grand-mère en fonte qui hurle sa douleur de ne pas avoir servi pendant plus de vingt ans. C'est un véritable choc des générations ! Le fond de la marmite tout bosselé est éprouvé par la rigidité moderne de la cuisinière électrique en vitrocéramique. Lorsque le contenu entre en ébullition, c'est la lourde marmite tout entière qui se met à danser avec la légèreté et la grâce de ces jeunes folles

casseroles d'aluminium qui dandinent assez bien du cul, mais qui ne font généralement pas long feu (je te demande des excuses feu grand-maman — à comprendre ma vraie grand-mère décédée avec laquelle je communique souvent en pensée — d'avoir osé me moquer de toi et de ta façon de danser en la comparant au seul objet qui te symbolise encore, et qui une fois chauffé se tortille sans vergogne. J'avoue avoir poussé plusieurs fois le quolibet un peu trop loin, en faisant ce stupide parallèle entre les bosses du cul de la marmite et les hémorroïdes dont tu souffrais. Encore mille excuses mamy !) Je préfère la voir utile sur une cuisinière qu'inutile au fond d'un grenier, et la savoir heureuse de préparer le repas pour ses arrière-petites-filles plutôt que malheureuse à devoir prendre la poussière. Je l'ai peu connue, mais je pense qu'elle devait être une bonne personne, toujours souriante. Elle est morte peu de temps après son mari, sans doute de désespoir de l'avoir perdu et de tristesse de voir l'imbécillité de sa fille et de son gendre, encore ensemble à l'époque. Son image colorée, illuminée, ne rappelle en rien les premiers clichés noir et blanc tristes dans les cadres sombres du début du XXe siècle où des vieux y figurent droits comme des bouchots. Ma mamy avait échappé à cette postérité de cheminée, à ces cadres jaunis par la vieillesse du temps qui rendent la photo

visuellement inobservable, au-dessus de la cheminée qui convertit la relique sacrée en vulgaire fumet de fumée. Je suis sûr que mamy préfère naviguer dans les cocasses méandres de mes pensées avec la fougue d'une jeunesse de vingt ans (quand elle ne grille pas ses hémorroïdes sur le feu!).

L'odeur de la cuisine renferme celle de mille épices. J'ai pris l'habitude d'aller au marché du village tous les dimanches avec les filles, et d'y acheter les senteurs agréables du moment.

Je me rends d'abord chez le légumier qui nous salue avec un charmant accent français ensoleillé du midi, heure tardive à laquelle j'aime arriver pour que les odeurs des étals se mêlent aux effluves des repas de famille des maisons de proximité. J'y prends les fruits et légumes qui à vue de nez dessinent une belle silhouette, et dont les parfums délicats pourront se répandre avec générosité au-delà des casseroles. Je passe ensuite ratisser l'épicier et tondre l'herboriste. Je leur demande simplement : « Un peu de tout ! » et emporte avec moi des sachets d'herbes de toutes sortes, au nom à en perdre son latin, ou à le retrouver, et aux odeurs ineffables. C'est seulement après mes emplettes du dimanche que je suis apte à entrer en action.

Les triplées font l'objet de tous les regards les jours de marché. Les mères s'extasient et tentent de freiner leur instinct maternel qui

refait surface. L'une d'entre elles m'avait demandé un dimanche de prendre un bébé dans les bras. Elle choisit Thalie qu'elle tint à la fois fermement et délicatement, presque professionnellement, en donnant l'impression de vouloir lui donner le sein, voire les deux. J'avais d'ailleurs craint qu'elle ne l'étouffât de sa forte poitrine et avais préféré lui retirer des bras avant d'être obligé de tripoter les deux obus pour les écarter et déminer le terrain afin de récupérer la tête de l'enfant. Les maris des femmes extasiées eux, qui pour la plupart affichaient cet air endimanché de chien qui suit sa maîtresse, se laissaient prendre également au jeu de la séduction de ces trois princesses. D'acariâtres ils devenaient sympathiques, et certains papas qui avaient quitté depuis bien longtemps les problèmes de couches de leurs enfants s'étonnaient même d'en discuter avec moi. Et je m'en étonnais tout autant qu'ils soient si peu au courant des soins que réclament des poupons ! Parmi tous ces regards, ceux des adolescentes encore naïves et insouciantes laissaient entrevoir leur envie : les yeux amoureux se tournaient vers les gamins boutonneux au bras desquels elles s'accrochaient, pour exprimer sans paroles la phrase utérine qui allait en faire fuir certains : « Moi aussi j'en veux ».

Et puis il y a les badauds. Des questions se lisent parfois sur leurs visages : « Mais que

fait ce jeune papa seul avec trois enfants ? », « Où est la maman, on ne la voit jamais ? », « Va-t-il pouvoir s'en occuper seul ? Ça doit être terrible »... Mais jamais elles ne se posent. Et chacun imagine sa petite histoire, peaufine son petit ragot sur le dos du « On dit » pour ne pas devoir justifier son affabulation. Des rideaux bougent à mon arrivée, s'ouvrent, se referment, s'ouvrent à nouveau et se referment pour cacher à demi cette volonté de pouvoir saisir en cet homme secret la moindre faiblesse à exploiter. Peut-être que sa démarche trahira une lassitude de la vie, peut-être qu'un cri de bébé révélera un manquement, une maltraitance, une torture. Mais rien. Que du bonheur ! Une vision atroce qui irrite le moral.

J'arpente ainsi les rues avec désinvolture, en appliquant ma devise : « Il ne faut guère prêter attention aux bruits qui courent, aux rumeurs qui vont bon train, aux scandales qui volent bas. Vogue la galère ! Car peu importe leur moyen de locomotion, ils sont toujours plus rapides. C'est en les ignorant, en empruntant d'autres chemins, qu'on finit par s'en éloigner ».

Je ne pouvais me déplacer sans rencontrer cette effervescence collective et parfois vaudevillesque des gens du marché. J'avais appris à relativiser, en sachant que l'effet bébé n'était pas propre à mes enfants. Mais quand même...



— Il utilisait les filles pour draguer. Vous auriez dû le voir se pavaner avec les landaus quand elles étaient encore bébés !

— Draguer qui ?

— Toutes ces femmes des villes qui pleurent d'émotion à la seule vue de petits mioches. C'est d'un pathétique !

— Elles étaient nombreuses à trouver Damien séduisant ?

— Ça y est, vous recommencez.

— Je recommence quoi ?

— Vous ne m'écoutez de nouveau pas. Ce sont les bébés qui attiraient les mauvaises femmes, pas Damien. Il n'est d'ailleurs pas très beau. Juste... juste un peu...

— Un peu quoi ?

— ...



La Mécanique des sens devient opérationnelle !

À première vue, ça ne ressemble pas à grand-chose : un énorme engin de bois, d'eau et de fer, muni de roues, d'engrenages, d'un bras articulé, de boulons, de vis, d'une espèce de toboggan et d'un énorme rail circulaire qui démarre du sol et monte jusqu'au plafond. Avec

beaucoup d'imagination, on pourrait y voir un éléphant, avec le toboggan en guise de trompe.

Les couffins sont accrochés à un bogie qui glisse sur la table de roulement de rails. Le lecteur cd met la machine en marche. Le CD inséré, le bouton play enfoncé, et des dizaines d'engrenages cylindriques de toutes tailles s'embrassent dans leur rotation pour multiplier leur force et mouvoir lentement le bogie.

Malgré ce grand nombre de roues dentelées qui s'animent, la machine a été confectionnée dans le souci du respect du silence, pour ne pas perturber la diffusion de la musique ambiante.

Chaque jour amène la découverte d'un nouveau compositeur, sélectionné en fonction de l'énergie du moment. La journée s'annonce grise et pluvieuse? Il faut une œuvre qui a du corps et dont le tempérament permettra de lutter contre la morosité. Un Berlioz, un Beethoven, une symphonie ou un concerto conviendra très bien. Un air de nervosité? C'est Mozart, ou Haydn qui viendra calmer les esprits. Besoins de tendresse et d'intimité? Rien de tel qu'un peu de romantisme chopinien dans les tréfonds de ses Nocturnes ou de ses Préludes. Et si rien ne va plus et que l'humeur dévoie, appelons Bach pour qu'il fasse un peu de rangement.

Le choix de la musique se tourne souvent vers le classique. Occasionnellement, je décide de passer des morceaux plus contemporains provenant d'un répertoire varié, hors musique

classique que j'estime trop complexe et rarement apaisante. L'atonalité déplaît aux filles qui manifestent leur désaccord en hurlant des paroles incompréhensibles de bébés, accompagnées de ces gestes théâtraux de frétillement de bras et de poings fermement serrés ne laissant que peu de doutes sur leurs desseins. La bossa, le reggae, le flamenco, le jazz, le disco ou le new wave s'écoutent volontiers.

Les mélodies ne s'accompagnent que très rarement de chants pour éviter de mêler les voix à ma douce narration qui, le soir venu, conte l'histoire se mariant le mieux à la musique. Les livres s'accumulent dans toute la maison avec mon refus de m'en séparer, persuadé qu'un jour en panne de nouveauté, je devrai les relire.

Le chemin de fer se fond au premier palier dans un baquet d'eau douce. Il libère les couffins de sa rectitude imposée qui se métamorphosent en de mousseux esquifs voguant sur l'eau, bercés par le faible courant de la roue qui s'y plonge. Une cascade en gradins rocailleux agrémenté cette scène pastorale par son ruissellement discret. Les nains de jardin, qui n'ont d'ailleurs jamais connu leur terre promise, encadrent les bébés de leur joyeuse bonhomie et leur indiquent le chemin vers le niveau suivant.

Les rails grimpent alors en circonvolution jusqu'à un jardin japonais semé de fleurs et de bonzaïs.

Des senteurs de roses, de jasmins, de jonquilles, de tulipes et de cent autres fleurs enrobent cet éden d'un unique parfum changé quotidiennement. Il y règne une atmosphère fraîche et légère, un air délicatement pur rappelant la rosée du matin, cristallisée par l'arrosage régulier de l'herbette verdoyante qui borde les bonzaïs. Des papillons de papier se posent sur des branches, des abeilles de carton suspendues à des fils de nylon sillonnent le jardinet en quête de nectar, des phasmes de bois grignotent paisiblement des feuilles à l'ombre des limbes qui les couvrent... et tout ce petit monde s'accorde autour des bébés aux yeux, nez, oreilles et bouches écarquillés.

Le kaléidoscope les plonge ensuite dans un univers plus abstrait. Les couffins traversent des formes symétriques aux multiples couleurs qui tournoient au-dessus de leur tête : des cercles verts rencontrent des carrés rouges en leur cœur, des triangles bleus fusionnent en losanges, des rectangles jaunes se dissocient en mille éclats brillants avant de s'unir à nouveau... une véritable pluie de lumières et de mouvements continus, une ronde stellaire d'un autre univers.

Après une nouvelle course de rails en spirale, les couffins traversent un tunnel sombre et exigu, légèrement incliné, marquant la fin du voyage. À l'intérieur de cette trompe d'éléphant, la température, avoisinant les 36

degrés pour rester proche de celle du corps et du liquide amniotique, y est régulée par un thermostat. Je maintiens l'espoir secret que cette peur ancestrale du noir qui hante les nuits de la plupart des enfants puisse s'atténuer si elle est appréhendée très tôt, et dans de bonnes conditions. Je veille à ce que rien ne perturbe le passage dans ce tunnel : le rythme de ma lecture ralentit, ma voix s'adoucit et le volume de la musique baisse. Je pose alors la main sur le gradateur à gauche de la porte de la chambre et le tourne lentement jusqu'à extinction des feux.

Le plus souvent, les filles s'endorment à cet instant. J'aime alors écouter le rythme régulier de leur respiration avant de quitter la pièce sur la pointe des pieds, et de m'envoler serein vers de nouvelles créations...



— Vous avez déjà été dans des parcs d'attractions ?

— Oui. Quand j'étais petit, j'aimais beaucoup ça.

— À quel âge ?

— Je ne sais pas. Je devais avoir dix ou douze ans.

— Les montagnes russes vous aimiez ?

— Oui pourquoi ?

— Vous laisseriez aller des bébés dans ce genre d'attraction ?

— Bien sûr que non ! Il y a de toute façon des limites d'âges et de tailles.

— Pourtant, c'est de la rigolade à côté de la monstrueuse machine qu'il avait fabriquée pour terroriser les enfants. Elles en ont vraiment bavé depuis le berceau. Vous n'en avez pas entendu parler ?

— Parler de quoi ?

— De cette *Mécanique des sens* comme il aimait l'appeler.

— Et en quoi ça consiste ?

— Une véritable torture, issue de son imagination. Pour éveiller leurs sens qu'il disait. Mais moi je sais comme tout le monde qu'on n'éveille pas les sens des bébés en les secouant comme des pruniers, dans tous les sens ! Il entendait des rires. Moi, à travers la porte, c'était plutôt des pleurs qui me venaient aux oreilles. Et j'ai l'ouïe fine, vous savez !

— Pouvez-vous m'expliquer en quoi exactement consistait cette machine ?

— C'est très difficile. Il s'est toujours bien gardé de la faire fonctionner quand j'étais là. Mais croyez-moi, cela devait être très pénible pour ces petits bouts de subir cette torture.

— Et vous avez assisté à ces, comment dire, séances de torture, sans rien dire ?

— Que vouliez-vous que je fasse ?

— Avertir la police pour leur venir en aide.
— Damien gardait toujours un œil sur moi. Il s'en serait pris à moi aussi. Je n'aurais jamais pu avertir la police sans risquer de graves représailles, y compris envers les filles.

— Il vous a menacée ?

— Plus d'une fois !

— Avec une arme ?

— Non, il n'en a jamais eu. Ses paroles suffisaient.

— Et la machine, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Il l'a gardée pendant des années. Puis je... elle a été démolie... je... je ne me rappelle plus comment...



Mes soucis présents se sont évaporés, mes craintes d'avenir ont déserté. Je suis apaisée par la lecture de ce passé. Le temps n'a pas sa place dans le grenier. J'ai passé, je ne sais pas, peut-être deux, peut-être quatre heures à lire le premier tome et je ne ressens aucune fatigue. Bien au contraire, pour la première fois depuis longtemps, j'éprouve une vivacité enivrante. Je m'abandonne à la curiosité, sans limites, à cette volonté de l'enfant de pouvoir tout faire, tout comprendre,

sans chercher à produire d'énormes efforts pour y arriver. Je me sens libre, délestée de ce poids qui me poussait à chercher partout, à m'agiter dans tous les sens en même temps qu'il limitait mes mouvements par sa pesanteur.

Je retrouve papa à travers ces pages, sa façon d'être, différent. Je le reconnais à travers la forme romanesque de ses écrits. Je veux continuer.

J'ai envie de téléphoner à Marc, juste pour lui dire que tout va bien.

J'appuie sur la touche de mon portable qui rappelle automatiquement le dernier numéro composé, sachant que je tomberai forcément sur lui vu qu'il est le seul que j'appelle en ce moment. Je le colle à mon oreille, laisse sonner une fois, deux, puis raccroche et l'éteins. Ça attendra. De toute façon, il doit être occupé, et j'ai encore de la lecture, beaucoup de lecture.

Je consulte les titres des six tomes restants. Ils ne sont ni datés ni numérotés. Je prends celui qui m'attire le plus. Le livre s'appelle Lydia...



— Excusez-moi un instant, j'attends un coup de fil important et je sens que mon portable vibre dans ma poche.

— Faites donc.

— Il s'est arrêté, je crois. Attendez, je

regarde. Si vous permettez...

— Allez-y, ne vous gênez pas pour moi. J'ai l'habitude d'être ignorée.

— Je dois rappeler, je ferai vite... Allo ?... C'est la boîte vocale. Je déteste ça. En plus, je ne sais même pas laisser de message.

— C'est sans doute que la personne a éteint son téléphone.

— Oui, c'est sans doute ça. Je réessayerai plus tard. Reprenons voulez-vous. Où en étions-nous ?

— J'allais vous parler d'elle.

— Ah oui, c'est ça. Je vous écoute...

Piano Concerto

n° 1 opus 11

1830

Musique, partition

Ier mouvement : Allegro Maestoso

IIe mouvement : Romance : Larghetto

IIIe mouvement : Rondeau : Vivace

Époque romantique

Version quintette publiée par

Friedrich Kistner

Leipzig, Allemagne 1833

Frédéric Chopin

1810-1849

Polonais

Il y a de ces femmes dont le charisme et la beauté incommode la pudeur.

Tous les yeux sont tournés vers elle. Pas toujours directement, car la majorité de ces messieurs sont venus accompagnés de discrétion pour ne pas froisser l'égo de leurs épouses bien fades à côté de cette déesse. Les femmes la zeyentent avec cette jalouse perversion, cette volonté snobinarde de la rendre mal à l'aise en la déshabillant du regard. L'une d'elles profite à son vertueux mari qui n'ose la dénuder de la sorte et qui se ravit de demander innocemment à son épouse ce qu'elle observe avec autant d'insistance, avant de regarder aussi, en toute impunité. Il rassure ensuite son succédané de déesse, avec cet air de fausse candeur, et dénigre l'inatteignable divinité pour plaire à son horreur. Il reflète une image tronquée de sa femme qui accroche son

regard, pour savoir. Et pour sauver la magnifique Blanche-Neige esseulée et lui épargner de croquer la pomme empoisonnée par le venin de sa langue de vipère d'épouse, il détruit le mythe du miroir magique en affirmant à sa sorcière : « Mais non, c'est toi la plus belle ! ».

La femme sans nom, cette nymphe perdue parmi les humains, reste immobile, impassible à cet environnement d'une hostile adoration ; elle est seule attablée, paisible parmi les restes anarchiques de ces gargantuesques ventrées ; elle observe dans la grâce la foule amassée sur la piste de danse.

Puis elle se tourne vers moi.

C'est le coup de foudre. J'électrise. Je m'avance vers elle et l'aborde du regard puis lui tends la main en guise d'invitation à la danse. Elle accepte, sans rien dire. Je ne connais ni son nom ni le son de sa voix que j'imagine suave et assortie à cette silhouette délicate. Un coup d'œil sur le carton d'invitation posé sur la table en face du couvert pour mettre un prénom sur ce visage angélique. Lydia. Elle s'appelle Lydia. La perfection s'appelle Lydia !

Je l'accompagne au milieu de la piste, la place qui lui est naturellement due. Elle me prend par le bras et m'entraîne sur le côté. Elle ne veut pas être au centre des débats. Elle préfère sans doute l'intimité. Moi aussi. Tout le monde s'arrête de danser pour

applaudir l'arrivée du quintette à cordes et du pianiste. Quelle merveilleuse synchronisation ! Piètre danseur, je craignais devoir me trémousser sur de la house ou de la techno. Au lieu de ça, je vais pouvoir l'enlacer sur un air romantique qui fera vibrer ma corde sensible. Les gens quittent la piste de danse en nombre, les plus jeunes en premier. Seule une dizaine de couples dont l'addition des âges totalise au moins un millénaire restent au milieu de cette arène d'après combat.

Les musiciens s'installent, Lydia et moi nous regardons ; le pianiste redresse discrètement la tête avant de l'incliner pour annoncer le départ, nous nous serrons l'un contre l'autre ; les cordes vibrent en accords, nos corps vibrent à l'unisson ; les six musiciens interprètent Chopin, notre duo vit l'extase ! Elle s'abandonne à moi dans cette musique céleste. Je la respire lentement, ferme les yeux et la vois encore ; son aura perce mes paupières closes et illumine mon esprit ; sa silhouette se diffuse en un halo de lumière dans l'obscurité de ces gens sans relief. J'écoute cette transcription pour musique de chambre de la Romance du premier concerto pour piano de Chopin et lui trouve une dimension que je ne lui connaissais pas, éternelle et sereine. Chaque note est une caresse, une compréhension sensible de ma cavalière. Je développe cette oreille absolue du musicien entraîné à reconnaître n'importe quel

son et à en déterminer la hauteur. Je perçois le froissement de sa robe à chaque glissement de jambes ; j'écoute ses battements de cœur cadencé sur la musique que nous sommes maintenant seuls à danser, les autres ayant quitté la piste, estimant sans doute que Chopin ne se prête qu'à l'écoute et pas au mouvement.

Je ne veux rien lui demander, pas maintenant. Aucun de ces échanges de banalités qui casseraient la magie de l'instant. Pas de ces questions d'âges, d'adresses, d'états civils ou de professions. Elle est Lydia, déesse de la beauté depuis l'éternité, qui vivait cachée en mon cœur et qui attendait patiemment le moment d'en sortir pour professer son amour. En une seule danse, elle me déleste du poids de mes échecs amoureux accumulés au fil tortueux du temps. En un seul pas de contretemps, elle efface les milliers d'autres pas incertains qui avaient éparpillé à tous vents mes sentiments. Elle m'avait observé depuis mon cœur, tapie dans l'œil du cyclone de mes tourments, et avait sans doute souffert que je ne la trouvasse pas plus tôt. J'avais erré de cœurs vides en cœurs sombres, pendant toutes ces années. Et aujourd'hui en la voyant, en la sentant, en palpant cet amour bien réel, je blâmais Brahma de l'avoir si longtemps cachée, mais le remerciais de l'avoir si précieusement protégée.

La danse se termine en trois points de suspension. Lydia pose l'index et le majeur

de sa main droite sur ses lèvres avancées en baiser et les porte à ma bouche entrouverte. Elle effleure ensuite ma hanche du bout des doigts de l'autre main et s'en va récupérer son sac avant de quitter la salle. Je reste muet d'admiration et contemple son départ avant de la suivre.

Trop tard. Lorsque je franchis le seuil de la double porte de l'hôtel où se tenait la réception, elle a disparu. Le groom à l'entrée, voyant ma détresse, sans rien me demander, m'indique la direction prise par le taxi de Lydia. Trop loin que pour le rattraper en courant, je cherche comme un fou un quelconque moyen de locomotion que je ne trouve qu'à travers mes idées loufoques d'avions, de trains ou de fusées. Je fixe ce point jaune qui s'éloigne sur le long boulevard désert et qui brille dans la nuit avant de disparaître derrière les façades endormies des maisons de maître du quartier. C'est alors que je baisse la tête, et souris. Ma Cendrillon n'avait pas abandonné un soulier de vair sur le tapis rouge de l'hôtel, mais sa carte de visite. La femme sans nom avait un nom, et une adresse...



- Vous avez bien connu Lydia ?
- Non. Je la fréquentais très peu, mais suffisamment.
- Vous ne l’appréciez pas ?
- Non.
- Comment était-elle ?
- Insignifiante.
- Mais encore ?
- Petite, brune, rondelette. Banale quoi. Le genre de femme comme il en existe des milliers et que l’on voit à tous les coins de rue. Je ne sais vraiment pas ce qu’il lui trouvait. En plus, elle n’avait pas bon caractère. Elle s’énervait pour un rien.
- Quand l’avez-vous rencontrée pour la première fois ?
- C’est Damien qui me l’a présentée, quelques mois avant leur mariage. Ils ont gardé leur liaison secrète pendant longtemps.
- Ça ne vous a pas dérangée ?
- Quoi, qu’ils se marient ?
- Et que Damien vous cache sa liaison ?
- Il a toujours été d’un naturel très discret sur sa vie privée, ça ne m’a donc que très peu étonnée. J’ai tenté de le dissuader de se marier avec elle, mais il n’en a fait qu’à sa tête.
- Il ne vous a jamais rien confié sur ses

précédentes relations ?

— Non. D'ailleurs, il n'y avait pas de quoi se vanter. Je ne sais pas où il allait les chercher, mais elles étaient toutes des pétasses. Il n'a pas eu de chance en amour.

— On ne peut donc pas parler de relations de complicité entre vous, comme il en existe parfois entre...

— C'est différent. Entre Damien et moi, c'est différent de tout le reste...



« Troisième porte à gauche, troisième étage ! »

Je n'ai même pas dû me présenter au parlophone. Elle savait que c'était moi, je savais qu'elle m'attendait.

Un moment d'hésitation entre l'escalier et l'ascenseur. Je choisis sans savoir pourquoi le plus lent.

L'ascenseur stagne à chaque étage. Il ripe dans un bruit retentissant de précarité le long des vieux câbles d'acier trempés de rouille à faire mourir de trouille plus d'un claustrophobe. Il se tortille en crécelle autour de son axe, dans un couinement de vieilles balançoires de jardin oxydées par les pluies. Mais je l'entends à peine. Je me rappelle cette voix estropiée et pourtant déjà si belle du parlophone, cette

première porte à gauche, ce troisième étage. Je répète ces mots sur des tons différents espérant consoner au plus juste avec la véritable voix de Lydia. Je vois défiler sous mes yeux toute ma vie. Pas celle vécue, mais celle à venir. Je m'emplis d'infinitude dans cette atmosphère étriquée d'ascenseur de bas étage à l'idée du sens qu'allait prendre ma vie avec la femme qui m'attendait au bout de cette interminable ascension en solitaire.

À l'approche du troisième étage, à mi-niveau du deuxième, les ferraillements s'estompent. Cette section de câble graissée glisse maintenant lentement et sans bruit vers celle qui allait verser de l'huile sur mes plaies. La cabine s'immobilise. Avant de pousser la porte, j'aspire profondément cette délicate odeur de parfum de rose et de chair qui m'avait déjà enivré lors de la danse.

Le couloir aussi en est parfumé. Je ne touche pas à l'interrupteur pour allumer, je préfère avancer au nez jusqu'à la troisième porte entrouverte. Il n'y a pas plus de lumière à l'intérieur. Comme si déjà nous étions sur la même longueur d'onde, Lydia a tout éteint. J'avance à tâtons dans cet appartement inconnu, à la faible lueur des lampadaires de la ville qui traverse les rideaux. Je marche vers elle, vers cette aura qui se dresse près de la fenêtre devant le

sofa, et l'étreins précieusement. Lentement, je desserre la ceinture de la robe de soie qui s'évanouit sous mes doigts et tombe sur ses chevilles. J'ôte avec la même agilité les agrafes de son soutien-gorge et lui effleure les seins délicatement. Je pose les mains sur sa chute de reins, puis sur ses hanches, avant de les faire glisser le long de ses jambes et d'emporter dans leur descente la petite culotte en dentelle. Je la dépose ensuite sur le sofa et parcours son corps de la paume au revers de la main, dans un inlassable mouvement de marée.

Nous n'échangeons aucun mot, comme si le langage était superflu à notre union. Je reste en elle toute la nuit, dans cet âtre brûlant. Nous nous emboîtons l'un dans l'autre, en esquissant à tour de rôle de minuscules mouvements de bassin pour maintenir le sexe de l'autre en éveil. Nous nous embrassons et nous enlaçons jusqu'au petit matin, entre rêve et réalité...



— Pourquoi ne vous êtes-vous jamais mariée ?

— Allez-y, n'ayez pas peur des mots. Que je suis restée vieille fille vous voulez dire. On m'a toujours appelé comme ça dans mon

dos, je le sais, je les entends. La vieille fille aux allures de nonne, c'est moi. Comme dit toujours Damien : « Il ne faut jamais parler dans le dos de quelqu'un, car ses oreilles n'en sont pas très loin ».

— Ça vous dérange d'être restée, vieille fille, comme vous dites ?

— Bien sûr que non. C'est toujours la même histoire. Un homme vous fait la cour, avec tout ce qu'il faut de salamalecs, dans l'espoir qu'un jour c'est vous qui finirez par faire les courbettes quand il exigera que vous lui récuriez ses sols et ses casseroles.

— C'est ce qui s'est passé entre Damien et Lydia ?

— Non, parce que Lydia n'est pas comme les autres femmes. C'est Damien qui se tapait toute la sale besogne, car elle était trop fainéante pour faire quoi que ce soit. Les courbettes, lui, il n'a jamais arrêté de les faire. Il aurait pu se tuer à la tâche, je suis certaine qu'elle n'aurait pas bougé le petit doigt.

— Savez-vous comment ils se sont rencontrés ? Il vous en a parlé ?

— Un peu. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Que c'était un coup de foudre comme Damien le prétendait ? Moi je n'y crois pas un seul instant. Elle l'a piégé comme elle en a piégé beaucoup d'autres avant lui. Simplement, celui-là, elle a été

plus loin en l'épousant.

— Vous en étiez jalouse ?

— De qui, de Lydia ? Vous voulez rire !

— Non, je voulais dire jalouse qu'il l'épouse.

— Jalouse ? Pourquoi ? Je savais que ça ne tiendrait pas, que c'était qu'une question de temps. Et vous voyez, c'est finalement le destin qui trouvait sans doute ce temps trop long qui est venu mettre de l'ordre en balayant Lydia de cette terre...



Vers onze heures, Lydia se lève malgré elle et quitte mon corps encore tiède. Elle enfle un peignoir et part à la cuisine. Elle en revient avec un grand bol de café que nous buvons ensemble. Elle me fixe de ses grands yeux noisette et rompt ce silence qui avait fait le tour de l'horloge.

« La nuit nous serons amants, le jour nous serons ennemis ». Elle avait prononcé cette phrase avec la même force sensuelle que la veille à l'interphone, avec la même limpidité. Pourtant aujourd'hui, je n'en comprends pas le sens. Où est l'évidence de cette troisième porte à gauche, troisième étage ? Pourquoi devrions-nous être ennemis de jour, et surtout amants seulement de nuit ? Je ne veux pas lever trop tôt le voile sur cette

femme mystérieuse, mais ce propos ne me laisse pas beaucoup le choix. Comment l'aimer librement si cette liberté est réduite à la moitié diurne de la vie ? M'étais-je égaré au point de voir le début d'une belle histoire d'amour dans une simple histoire de coucherie ? Non, bien sûr que non. Et les yeux de Lydia me le confirment.

— Ne crains rien, ajoute-t-elle pour apaiser ma confusion. C'est la première fois pour moi que les choses se passent aussi vite. Je ne suis pas une fille facile, dans tous les sens du terme.

Elle termine sa phrase avec un rire sincère, en me fixant affectivement. Elle observe chaque mouvement de mon visage et attend qu'il se décrispe pour continuer.

— Vas-y, n'hésite pas, pose ta question. Comment se fait-il qu'on ne se soit jamais rencontré avant, c'est bien ça ?

J'acquiesce d'étonnement. Oui, c'est bien ça.

— Et bien parce que je ne travaille pas dans la même firme que toi.

— Mais la soirée...

Elle me coupe dans cet élan de communication, et tue dans l'œuf cette première parole qui voulait éclore.

— La soirée était organisée par la société, pour la société en l'honneur de l'élection de votre nouveau président. Je sais. Mais en

réalité je n'y étais pas invitée.

— Mais il y avait un carton à ton nom ?

— Pas mon nom, mon prénom. Vous fonctionnez au tu et au toi, même sans connaître les gens. Ça fait toujours plus cool de tutoyer, on a l'impression d'être amis, ça facilite les relations. Et puis c'est tellement plus facile d'entraîner un ami « tu » dans le gangstérisme qu'un collègue ou employé « vous ». Tu connais une Lydia ?

— Non, je ne crois pas.

— Et pourtant, il y en a une au service facturation, en congé maladie depuis deux mois. Et comme tout le monde s'en fout de tout le monde, que vous avez trente-six filiales, je n'ai pas eu trop de problèmes à prétendre être cette personne, rétablie pour l'occasion.

— Tu ne t'appelles pas Lydia ?

— Si, j'ai le même prénom. Et la carte de visite que j'ai pris le risque de t'abandonner était bien la mienne.

— Mais que faisais-tu là ?

J'imagine une dizaine de scénarios possibles, absurdes, pendant le long silence de Lydia qui hésite visiblement à me révéler la véritable raison de sa présence à cette soirée. Une terroriste qui a joué de ses attraits pour m'éloigner de l'hôtel dans lequel elle avait placé une bombe ? Sauvé par le béguin ? Une entarteuse qui résigne son acte en se rendant

compte qu'elle a oublié la chantilly ? Une tueuse à gages qui se dégonfle ? Sans munition ? La maîtresse délaissée du big boss qui veut se venger avec un de ses employés ? Vite Lydia, parle ! Estompe ce maboulisme !

— On apprend énormément à ce genre de soirée. J'ai un jour assisté au jubilé d'une société qu'on avait dans le collimateur depuis longtemps et dont l'activité illicite était couverte par la loi du silence. En une soirée, j'en ai compris le fonctionnement et appris plus qu'en dix mois d'enquête. Une hiérarchie bien établie, avec un nombre peu habituel de femmes à des postes à hautes responsabilités. On comprend mieux pourquoi lorsque l'on sait que le droit de passage de statut d'employé à celui de cadre était un véritable droit de cuissage ! Après quelques verres, l'alcool désinhibe les plus tendus, ceux qui ont le plus à cacher et qui se laissent aller à la boisson pour décompresser. Il ne reste plus alors qu'à recueillir les infos et à en vérifier la véracité. Ils aiment en général impressionner les petites nouvelles, ce qu'ils croient que je suis, en racontant les petites et grandes perversions de bureaux. Voilà comment je travaille. En quelque sorte, j'espionne.

C'est vrai qu'elle en a les moyens ! Je me remémore les James Bond et ses somptueuses James Bond girls tombant sous le charme en une soirée de l'agent 007 ! Et puis vient

l'image des multiples James Bond girls, deux, trois, quatre par film et différentes de film en film ! Plutôt déplaisant ! De plus que dans son histoire, c'est moi la James Bond girl qui terminera plaquée par l'agent volage !

— Tu es journaliste ? dis-je pour mettre fin à mes envolées flemingiennes.

— Non, pas tout à fait. Bien qu'il m'arrive parfois d'écrire un article pour l'une ou l'autre revue.

— Du genre de celles qui sont sur la table ? (J'avais noté la présence de quelques magazines people sur la table basse du salon. L'imaginer tenant en joue ces stars, l'index sur la détente du semi-automatique de chez Nikon me fit froid dans le dos.)

— Non ! jette-t-elle sèchement. Plutôt du genre militant.

L'appareil photo n'en est plus un ! C'est vraiment un flingue qu'elle a maintenant dans les mains ! Le flash est un leurre pour aveugler l'ennemi, le rouleau de pellicule de rechange une grenade pour les exterminer ! Je me ravise. Ce n'est pas parce que militant et militaire ont la même racine qu'ils usent des mêmes procédés !

— Et pour ou contre quoi milites-tu ?

— Pour et contre tout. Et en ce moment, c'est contre la boîte pour laquelle tu bosses, et donc indirectement contre toi.

Je comprends enfin le sens des ennemis du

jour ! Elle veut la peau de « Wes & Wes son Company » la société que je fréquente quotidiennement et qui me verse mon salaire.

— Qu'est-ce que tu lui reproches à cette compagnie ?

Généralement, je ne dis pas ma compagnie, car j'ai toujours refusé de parler comme mes collègues du même rang, ceux que l'on nomme cadres. Je n'aime pas trop le terme, mais dois admettre qu'il est souvent bien approprié et que beaucoup de ces cadres remplissaient à merveille ce rôle d'ornement, cette bordure inactive qui maintient statiquement le mouvement laissé par l'artiste — le vrai travailleur — sur la toile ! Je ris de les entendre dire « on est bien côté en bourse » ou « on a engendré de gros bénéfices cette année » comme si la compagnie reposait sur leurs épaules, alors qu'ils ne savent pas pour la plupart ce qui s'y passe, trop occupés à essayer de synchroniser leur agenda électronique vide avec leur PC. On peut les comparer à ses supporters d'équipes de foot qui, lorsqu'on les écoute parler de grandes victoires disent : « On a bien joué, on était vraiment au top ! » comme s'ils avaient couru sur le terrain après le ballon. En général en cas de défaite, le « ils ont mal joué » revient pour les plus réalistes d'entre eux, mais le « on n'a pas eu de chance » s'entend souvent chez les supporters de mauvaise foi !

Lydia commence sa plaidoirie.

— On lui reproche d'être ce qu'elle est, de licencier ses employés abusivement pour rester soi-disant compétitive, alors que ses actionnaires brassent des millions de dollars chaque année et nagent dans l'opulence en faisant des petits bonds prétentieux sur la tête de ses ex-employés envoyés par le fond pour leur permettre de faire trempette dans une eau tempérée, dans des piscines au fond marbré ! Tu l'as entendu cette rumeur concernant cet employé en larmes dans le bureau de vos ressources inhumaines qui s'est vu proposer un boulot de piscinier chez un de ses audacieux patrons pour subvenir aux besoins de sa famille ?

Je ne réponds pas. J'admire cette fougue, cette verve qui envahit Lydia et qui la rend encore plus attrayante. Elle poursuit.

— On lui reproche ses trafics de puces électroniques défectueuses qui grillent les circuits au bout de six mois, et qui sont chargées dans des ordinateurs de firmes concurrentes revendus d'occase aux particuliers. On lui reproche de modifier ses rapports d'exportation de déchets informatiques et de minimiser ainsi les coûts de transport en détruisant sur place bon nombre de pièces nocives sans se soucier de la santé des personnes qui travaillent à leur destruction. On leur reproche, on leur reproche... On leur

reproche tellement de choses qu'il faut y mettre fin et détruire cette abomination pour l'empêcher de nuire!

Elle reprend son souffle. Elle a enchaîné les reproches dans une longue tirade apnéique sans marquer la moindre faiblesse pulmonaire. Elle me jauge encore sous le choc, et fasciné par cette véhémence. Elle attend une réaction. Je me trouve stupide dans ma réplique :

— C'est qui ce on ? dis-je platement, avec cet air distrait de celui qui n'a rien écouté d'autre du discours.

— C'est qui ce on ? répète-t-elle avec arrogance. C'est tout ce que tu trouves à dire?

— J'ai pour habitude d'ignorer les rumeurs ! Est-ce que tout ça est bien fondé ?

Je sens que je commence à l'agacer et bon Dieu que j'aime ça !

— Si tu avais assisté comme moi aux audiences des procès que ta compagnie a gagnés en soudoyant les juges, tu ne parlerais pas de rumeurs. Dans quel monde vis-tu ?

— Dans celui que j'ai créé, celui dans lequel tu es entrée.

Elle se calme. Je lui prends les mains pour les empêcher de gesticuler et les presse contre mon cœur. Nous revenons au silence. Je lui ôte son peignoir et l'assieds sur le sofa à côté de moi. Je me love en son giron, en position fœtale. Elle passe sa main dans mes

cheveux avec la tendresse d'une mère protectrice et rassurante qui berce l'innocence de son enfant. Nous nous endormons une heure ou deux. Le désir nous réveille, et l'amour charnel emmêle les passions...



— Que faisait Lydia exactement comme travail ?

— Vous ne le savez pas ?

— Non, dites-le-moi.

— Elle travaillait pour Alcapone.

— Euh, un des descendants du grand bandit ?

— Ne soyez pas ridicule. C'est une association extrémiste qui a pour objectif de lutter contre l'injustice dans les sociétés. Ce sont les initiales de « Association de Lutte Contre l'Abus de Pouvoir, l'Outrage et autres Nuisances d'Entreprises », quelque chose comme ça.

— C'est un nom qui peut prêter à confusion.

— Semer la confusion est une de leurs spécialités.

— Vous avez dit qu'il s'agissait d'une association extrémiste ? Pourquoi ?

— Leurs techniques étaient douteuses. Ils s'infiltraient souvent dans des sociétés pour espionner depuis l'intérieur. Et une fois qu'ils

avaient les informations qu'ils recherchaient, ils attaquaient.

— C'était illégal ?

— Oui, j'en suis persuadée. Les infiltrés avaient toujours les compétences nécessaires pour le poste et pouvaient parfois y rester pendant plusieurs années avant de divulguer au grand public, lors des procès, les activités délictueuses de leur société. Leur système de défense était bien rodé. Ils ont toujours prétendu que c'était les employés qui venaient à eux avec les documents compromettants, et non qu'ils les plaçaient comme des pions pour voler des informations.

— Comment étaient-ils financés ?

— Par des mécènes, des personnes ayant empoché de grosses sommes d'argent aux procès remportés grâce à leur aide. Ils avaient des subsides aussi.

— Des subsides ? Attribués par qui ?

— Par l'État, je crois.

— Vous voulez dire que l'État finançait une association malhonnête ?

— Et alors, c'est pas nouveau, il en finance bien d'autres. Si l'État faisait mieux son boulot, Alcapone n'aurait pas toujours pu passer entre les mailles du filet. Vous savez, il y a toujours un politicien en recherche de gloriole ou pris de panique qui plonge dans les magouilles. Un petit sondage négatif avant les élections, une popularité croissante

d'un adversaire pendant un mandat que l'on tient à renouveler, un dossier négligé à passer sous silence, et c'est le plongeon. Quand vous êtes au bord d'une piscine tout habillé et qu'un petit malin vous y pousse, le réflexe sera de s'accrocher au petit malin pour ne pas tomber ou pour l'emmener dans la chute. Si je tombe, tu tombes aussi. C'est toujours le même principe pour rester en place. Alcapone devait savoir beaucoup de choses sur beaucoup de monde, ce qui leur assurait une protection politique.

— Mais je suppose qu'à un moment ou un autre ils ont bien dû se retrouver sur la sellette, non ?

— Ils étaient très malins. Ils savaient faire taire les gens en les intimidant. Ils avaient une excellente équipe d'avocats qui leur a fait remporter quasi tous leurs procès. Finalement, ils portaient assez bien leur nom.

— Quel rôle jouait Lydia dans cette association ?

— Je ne sais pas, mais il devait être important. Quand elle est morte, l'association a tenu encore un an ou deux, puis on n'en a plus jamais entendu parler.

— Et comment avez-vous appris qu'elle en faisait partie ?

— Disons qu'il m'arrive d'être curieuse et que j'ai eu plus d'une fois l'occasion de fouiller dans des documents que Damien gardait chez lui.



J'écoute attentivement ce vrai moulin à paroles. Je déguste la sole meunière aux champignons, préparée avec poigne et furia par Lydia, dont les paroles mettent le sel manquant au poisson un peu fade. Je suis rassuré qu'elle ne touche pas à son assiette, car ses gesticulations descriptives représenteraient une sérieuse menace pour moi si ses mains, tripatouillant l'espace avec force, s'armaient de couverts. Elle se lève et se rassied régulièrement, sous divers prétextes culinaires, pour camoufler la réalité qu'elle ne sait pas tenir en place.

La plaidoirie touche à sa fin. Elle attend une réponse. Après deux longues minutes de silence, j'acquiesce enfin à l'argumentation. J'accepte de devenir un agent, mais pas sans conditions : je veux rester libre, ne dépendre de personne chez Alcapone et choisir ma méthode de travail.

Lydia approuve ma décision et me remercie d'un gros baiser salivaire sur ma bouche beurrée et poissonneuse. Elle se rue sur le poisson et l'engloutit en trois bouchées puis se jette sur moi, m'ôte la chemise, m'assaisonne de sel et d'huile et me dévore avec la même rage.

La « Wes & Wes son Company » se présente à moi sous un nouveau jour le lundi qui suit le

week-end torride de ma rencontre avec Lydia. La société n'a bien sûr rien changé à ses habitudes, en ce compris celle de m'accorder toute sa confiance. C'est la réciprocité qui fait défaut.

Un observateur averti aurait noté mon changement d'attitude. Le doute systématique m'avait envahi : suspicieux de tout, et avant tout de cette suspicion qui ne me ressemble pas, je délaissais très vite mes crispations craintives pour retrouver ma décontraction bienveillante que certains nommeraient naïveté. Est-ce que Madame Dourimont serait au courant de quelque chose, elle qui a accès aux dossiers de tous les employés ? Non, bien sûr que non, elle est si gentille Madame Dourimont. Une bonne mère de famille qui refuse d'utiliser la tapette pour écraser les mouches et qui passe la moitié du temps de son déjeuner à balayer gentiment de la main les bestioles affamées. Elle ne sait rien. Le coursier peut-être, trop gentil pour être honnête, à l'inverse de la réceptionniste, trop honnête pour être gentille. Elle fait son travail comme elle dit, que ça plaise ou non. Et père Joseph ? Un cas étrange... Il sait peut-être quelque chose le père Joseph ? Ce prêtre reconverti en directeur des ressources humaines, tellement à l'écoute des doléances de monsieur Tout-le-Monde qu'il donne l'impression de ne jamais avoir quitté sa

paroisse, confondant les employés avec des fidèles et le distributeur d'eau avec un bénitier. Le roi des distraits, c'est d'ailleurs ce qui l'avait forcé à expliquer son passé professionnel lorsqu'un matin il débarqua au bureau dans un habit de curé. Il aimait porter du sobre et du sombre et avait confondu le costume et la soutane au dur réveil d'un lendemain de communion bien arrosée. Le col blanc et la croix avaient été un réflexe conditionné par des années de pratiques gestuelles. Suite à cette distraction vestimentaire, il était devenu le confident numéro un de la gent féminine, reléguant au second rang George Sirius et son homosexualité rassurante. La raison qui avait amené le père Joseph à quitter les ordres venait du désordre qu'il y mettait involontairement par ses étourderies et les tentatives scabreuses de les corriger, dans une communauté qui n'aime vraiment pas ça ! Un soir de fête de bureau, pour la première et la dernière fois, il avait parlé de lui et avoué avoir baptisé des bébés au vin de messe, acheté des bougies en grande surface pour remplacer les cierges fondus déposés et oubliés trop près de l'âtre brûlant et, le pire de tout, avoir remplacé les hosties disparues par ces bonbons acidulés qui, vidés de cette poudre surette qu'ils renferment et que les enfants adorent manger en frissonnant, ressemblent à s'y méprendre au pain azyme

servant à l'Eucharistie. Mais un oubli de vidange avait provoqué le scandale lorsque Maria Rimenez, connue pour sa foi irréprochable, porta à la bouche l'hostie offerte par la main tremblante de Joseph et qu'elle la suçait avant de la recracher et de dénoncer l'imposture. La hiérarchie avait défendu le père Joseph un temps, écarté un autre, mais la hargne de Maria Rimenez vint à bout du prêtre, fatigué de cette erreur confessée à un de ses collègues et absoute par quelques « Notre Père » et « Je vous salue Marie » de plus que ce qu'il en récitait quotidiennement. Maria avait convaincu des dizaines de fidèles de la perversion de Joseph et s'était juré de le défroquer. Le récit de Joseph, drôle au départ, avait viré au pathétique. Plus Joseph fréquentait la multiplicité humaine, plus il doutait de l'unicité divine, de son existence et de son bien-fondé. Sa reconversion vers les ressources humaines témoignait sans doute d'une ultime tentative de croyance en l'humain, en essayant de le comprendre au sein de son milieu de travail dans lequel il passe une grande partie de sa vie.

Habitué au confessionnal et au secret, il doit sûrement en connaître des choses inavouables. Le problème, c'est qu'il a l'air très bien le père Joseph. Faudra d'ailleurs arrêter de l'appeler comme ça même si son nom et son ancienne fonction s'y prêtent bien.

Ici, c'est Joseph Paternoster, l'énigmatique, celui qui sait tout de tout le monde, mais dont on ne sait rien de sa vie actuelle. C'est sans doute un gage normal de confiance. On ne sait rien de Joseph comme on ne sait rien de Dieu, et ça n'empêche pas des millions de fidèles de croire en lui. Si ça tombe, Dieu lui-même ne sait rien de Joseph : il croit en lui à cent pour cent et le laisse évoluer à sa guise. Sacré père... Sacré Joseph !

Je passe mon lundi à penser à chacun de mes collègues et à leur vie. J'avais commencé mon nouveau job d'espion avec l'enthousiasme du jeune diplômé qui vient de décrocher la timbale, persuadé de connaître la musique et de savoir comment orchestrer. Il fallait passer en revue chacun des employés et trouver la meilleure source d'information, puis parcourir les fichiers informatiques pour trouver des preuves compromettantes, agir rapidement, mais dans la discrétion, poser les bonnes questions, sans se dévoiler, aux bonnes personnes, sous des airs naturellement innocents. Il fallait... Mon début de journée agité se calma avec l'émergence de ces souvenirs d'histoires personnelles oubliées et la difficulté d'analyser froidement la situation. Je comprends que Lydia puisse le faire, car elle n'a jamais partagé quoi que ce soit avec ces gens.

J'ai pensé abandonner, mais ai finalement

préféré une expérience nouvelle pour moi : remettre au lendemain !

La nuit fut agitée. J'aurais aimé la présence réconfortante de Lydia, son raisonnement lucide, ses idées claires. Mais impossible de la contacter pendant deux semaines. Son départ pour Dubaï avait surgi d'un coup de téléphone annonçant le décès d'un ouvrier pakistanais tombé d'un échafaudage. Le troisième depuis un mois, rien que sur ce chantier. Il fallait mettre un terme au massacre et améliorer les conditions de travail de cette main-d'œuvre bon marché cruellement exploitée par les nababs sans scrupules des multinationales étrangères protégées par une police et une autorité locale raciste et corrompue. C'est ce que j'avais reçu comme explication, sur le quai du train qui emmenait Lydia à l'aéroport.

Pendant les rares instants de somnolence, mon esprit joue à transformer les paroles de Lydia en commandements, ceux qui se réfèrent à une époque postérieure à celle de Moïse et qui ont donc échappé à sa compréhension. Dieu a pardonné la faute de Moïse qui s'est débarrassé de cette table de la Loi incompréhensible et a refaçonné et confié la nouvelle table à Lydia pour qu'elle propage la bonne parole. Le parallélisme avec l'histoire de Joseph et ses duperies est évident, j'en ai conscience. La TV n'a jamais

eu d'impact sur mon sommeil, mais mon vécu et celui des autres agitent souvent mes nuits.

Le mardi, les phrases énoncées avec force par la voix des songes prêtée à Lydia résonnent encore dans mon crâne enflé du matin : « tu honoreras ta mémoire d'une conscience pure, tu ne travailleras pas pour des escrocs, tu ne te réfugieras pas derrière ton ignorance pour justifier tes heures consacrées à la défense des intérêts de ces puissants dépourvus d'âme, tu dénonceras le mensonge de tes patrons pour qu'ils soient jugés, tu écouteras les soupçons planants sur les exactions de ta société et tu agiras pour amener les preuves qui les accrédièrent... »

À cette comédie nocturne vient s'ajouter l'argumentation réelle de Lydia. Une boîte comme « Wes & Wes son » qui ferme, ce sont quelques centaines d'employés momentanément au chômage, qui doivent restreindre leur train de vie, pour en sauver d'autres qui ne demandent qu'à survivre ; c'est l'espoir d'offrir un peu de lumière à ses mineurs d'âge qui travaillent dans des caves sombres à la solde de tes truands de patrons, pour un salaire misérable, inexistant parfois ; c'est accepter que la vie d'un être que l'on ne connaît pas ait au moins autant de valeur que le remboursement du prêt du dernier modèle de chez BMW.

J'aime ce côté tranchant, extrémiste, ce flot

de paroles engagées qui rendent la bouche de Lydia irrésistiblement attirante. Je n'éprouve pas le besoin de la contredire et la laisse se vider jusqu'à épuisement de sa rage contre le monde. Puis j'enlace cette beauté féroce pour l'apaiser de cette colère perpétuelle et lui rendre la quiétude de l'instant.

Il me faut encore une semaine d'hésitation avant de me lancer.

Une phrase. Un déclic. Une seule parole peut suffire à l'esprit pour se fermer, ou s'ouvrir.

Quand monsieur Walsh me demande de renforcer la sécurité du réseau parce qu'une boîte concurrente a connu dans la nuit une attaque d'un nombre incalculable de virus qui ont ébranlé tout le système, et que je dois en premier lieu m'occuper de vérifier l'absence d'intrusion dans le serveur DP4, avec une attention toute particulière pour le dossier DP4M35H2, la machine cérébrale se met en marche.

L'avantage de bénéficier des droits d'administrateur dans un réseau informatique réside dans la possibilité d'accéder à presque tout ; l'avantage d'étudier les actes de pirateries et de comprendre leur fonctionnement est de pouvoir réduire le « presque » à néant.

Je ne suis pas le seul à m'occuper du réseau. Greg a été engagé peu après moi, avec sur papier le même domaine de compétence. Et pourtant, nous n'avons jamais travaillé

ensemble, ce qui me rend soupçonneux sur les réelles raisons de cet engagement. J'avais demandé que soit rajoutée une clause particulière dans mon contrat stipulant qu'aucune demande d'informations sur les employés ne me serait faite, ni à moi ni à aucun membre de mon équipe. Ce type d'indiscrétions pullulent impunément, sous le couvert éhonté du secret professionnel de ceux qui les réclament et de la peur de perdre leur job en cas de refus de ceux qui les commettent. Je voulais éviter de passer mes journées à espionner les échanges de courriels professionnels peu nombreux et souvent inintéressants mêlés aux blagues lubriques qui circulent abondamment. J'avais dû insister lourdement pour obtenir cette clause qui manifestement dérangeait la hiérarchie. Deux semaines plus tard, Greg débarquait, et avec lui le doute qu'un poste avait été créé spécialement pour s'occuper du domaine que je boudais, ainsi que de tout autre sujet que ma morale pourrait m'interdire de traiter.

Habituellement, Greg protège seul le serveur DP4. En congé maladie depuis un mois, cette responsabilité m'incombe. Je n'avais pas vu en cette nouvelle tâche grand intérêt.

Aujourd'hui, de l'intérêt, elle en a. Monsieur Walsh me fait gagner un temps précieux en m'indiquant le dossier à protéger en priorité. Après quelques barrages de sécurité franchis brillamment, je me retrouve face à un dossier

« transit », au contenu inquiétant. Des fichiers PDF y passent furtivement, l'espace de quelques secondes, avant de disparaître et de ne laisser aucune trace. J'organise une copie automatique des fichiers et les stocke dans un dossier personnel. Je prétexte devoir prêter des heures supplémentaires pour éviter la propagation des virus décelés dans la machine afin en réalité de rester seul le soir pour lire le contenu de ma découverte. J'ouvre le premier fichier et ne vais pas plus loin. Ce que j'aurais aimé à ce moment pouvoir donner tort à Lydia !



— Voulez-vous faire une pause ?

— Encore ? C'est tout ce que vous pouvez me proposer, faire des pauses ? Toujours pas un petit verre ? Bon allez, de toute façon, je n'ai rien de prévu aujourd'hui. Dites-moi ce que je peux vous raconter pour satisfaire votre curiosité.

— Excusez-moi de revenir là-dessus, mais ça m'intrigue vraiment cette histoire d'Alcapone. Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

— Et que voulez-vous savoir au juste ?

— Damien, vous pensez qu'il était au courant des activités de sa femme ?

— Peut-être, ou peut-être pas. De toute

façon, il l'idolâtrait tellement que même si elle avait été reine des criminelles, il aurait continué à la voir en reine de bonté.

— Il n'en a jamais parlé avec vous ?

— Damien est un homme très discret qui n'aime pas parler de sa vie privée, je vous l'ai déjà dit.

— Il a travaillé dans plusieurs grosses sociétés en tant qu'informaticien dont certaines sont tombées en faillite suite à la divulgation de scandaleuses affaires. Ne pensez-vous pas qu'il ait eu un rôle lui aussi dans Alcapone ?

— Qui ça ? Damien ? Vous voulez rire ? Jouer l'espion ? Dans ses rêves sans doute, mais pas dans le monde réel. Non, s'il est coupable de quelque chose, c'est d'avoir fait de mauvais choix, autant professionnels qu'affectifs...



Le train arrive à l'heure. Lydia saute dans mes bras et m'étouffe d'une de ses accolades herculéennes que son apparence menue ne laisse guère transparaître.

Le bonheur des retrouvailles peut se lire sur nos deux visages, la tristesse aussi. Lydia s'est fait éjecter de Dubaï, ce qui explique son retour trois jours plus tôt. Alcapone a préféré envoyer un homme à sa place,

pensant qu'une voix masculine aurait plus de chance de se faire écouter et respecter. Elle qui pensait que s'il y avait bien une chose qui avait évolué là-bas, contrairement à beaucoup d'autres États voisins, c'était le respect de la femme. Il suffisait de voir le nombre de femmes d'affaires pour le croire. Vraisemblablement, ce qu'on y respecte, c'est davantage leur portefeuille que leur féminité. Les échanges commerciaux avec l'étranger avaient obligé les autochtones à traiter avec des femmes venues d'Amérique ou d'Europe, ce qui avait amené à accepter de riches locales à faire des affaires. Question d'image de marque sans doute. Lydia m'explique son séjour, mais je n'écoute pas vraiment. Elle s'interrompt, sentant le malaise.

— Tu avais raison, dis-je tristement.

— À propos de quoi ? rétorque-t-elle intriguée.

— « Wes & Wes son Company », ce sont des escrocs.

— Tu as trouvé quelque chose ? réplique-t-elle en ne pouvant camoufler son excitation.

— J'ai tout sauvé sur une clé USB. Je l'ai déposée à ton appart en allant arroser les plantes.

— C'est gentil, merci. Et ça va, pas trop déçu ?

— Déçu ? Non, écoeuré. C'est pire que ce que tu m'avais décrit. J'étais bien loin de m'imaginer qu'en travaillant à mon ordinateur, je contribuais à enrichir de pareilles ordures.

Je lui explique mes hésitations et ma découverte des derniers jours sur le chemin du retour. Lydia a presque pris de force le volant en prétextant que je n'avais pas l'air d'être dans mon assiette et qu'il valait mieux qu'elle tienne les rênes. En réalité, elle a horreur de ma conduite qu'elle n'a connue qu'une seule fois, trop lente à son goût. Je n'apprécie pas plus la sienne, pour la raison inverse. Sa vieille Ford cabossée se faufile entre les voitures avec fougue, sa tête se tournant régulièrement vers moi pour me parler, quittant des yeux la route encombrée plus que de raison. Sa parole se veut rassurante sur sa conduite, mais la carrosserie beaucoup moins. Des stock-cars sortent de leurs courses en meilleur état que la voiture de Lydia du parking du magasin où elle fait les siennes. Aujourd'hui cependant, elle reste prudente, attentive autant à la route qu'à ce que je lui raconte. Beaucoup de chiffres, de dates, de lieux, de noms sortent dans la confusion. Les rapports accablants des activités clandestines de la « Wes & Wes son Company » sur lesquels j'ai mis la main me perturbent au point que je n'arrive pas à structurer ma pensée. Je parle à toute vitesse des sommes énormes qui sont versées aux contrôleurs pour passer sous silence la présence d'amiante dans les locaux français, des enfants indiens qui travaillent

jour et nuit dans des conditions atroces et du rendement qui leur est imposé, de cette mafia russe qui s'occupe du transport du matériel, des corps enterrés dans une plaine texane de ces agents américains assassinés, parce que trop proches de démanteler le réseau. Lydia demande de me calmer et de reprendre mon souffle afin de ponctuer mes phrases pour qu'elles soient compréhensibles. Je reprends mes esprits.

— Je sais ce que tu ressens, je suis passée par là, me dit-elle paisiblement.

— Pourquoi le monde agit-il comme ça ? bégayé-je en retenant les larmes qui noient mes yeux exorbités d'incompréhension.

— Il y a longtemps que j'ai arrêté de chercher à comprendre. Je crois qu'il vaut mieux qu'on parle d'autre chose. Je lirai les documents que tu m'as laissés.

— Et qu'en feras-tu ?

— Après analyse, on attaque en justice, on prévient les médias, on fait du vacarme le plus rapidement possible pour que nous ne soyons plus les seuls détenteurs de l'information et qu'il devienne impossible aux accusés de s'en prendre à qui que ce soit avant le procès. C'est en général la tactique qu'on aborde, mais pas toujours.

— C'est une façon de faire.

— Je voulais te dire que, si c'est vraiment trop pénible pour toi, je ne te demanderai

plus rien. Je ne t'en voudrai pas. Beaucoup de nos membres ont les nerfs qui lâchent. Avec tout ce qu'on voit, l'indifférence générale et l'impuissance de notre petit groupe qui nous donne parfois envie de plonger dans une vie pépère plutôt que de risquer sa vie à lutter pour des causes qui me semblent nobles, il y a de quoi devenir dingue. J'en prends le risque, car ça fait longtemps maintenant que je fais partie d'Alcapone, mais je ne veux pas te perdre. Je tiens vraiment à toi.

— Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi depuis que j'ai mis le pied là-dedans. Même si c'est pénible, je dois continuer. Je ne veux pas faire marche arrière.

D'un mouvement délicat, Lydia pose sa main droite sur ma cuisse. Je la prends, la serre contre mon cœur, l'embrasse puis la repose sur le volant. À cet instant, je pense que moi aussi je pourrais avoir l'envie un jour de prendre le volant et de traverser la ville à toute allure, pour réveiller ces inconscients...



— Quelque chose ne va pas ?

— Je pensais au changement de comportement de Damien. Il y a vraiment deux Damien Dupré : celui d'avant Lydia et celui d'après.

— Vous voulez dire qu'il n'a plus jamais été

le même après cette rencontre ? Qu'est-ce qui vous a manqué dans votre relation avec lui une fois que Lydia a débarqué dans votre vie ?

— Tout.

— Mais je ne comprends pas. Vous n'avez pourtant jamais vraiment entretenu de bons rapports, je me trompe ?

— Oui, vous vous trompez. Et d'abord, qui êtes-vous pour juger ?...



La suite se déroule très vite. Les dossiers sont offerts anonymement à des journalistes qui s'empressent de divulguer l'information, ce qui a pour conséquences la fuite des dirigeants et la fermeture de la compagnie. Les forces de police débarquent au siège avec l'huissier chargé de la liquidation.

Personne n'est épargné : les managers rendent les clés de leur voiture en leasing à l'huissier et pleurent auprès du petit personnel qu'ils n'ont jamais regardé pour se faire reconduire jusqu'à la gare ; les employés téléphonent en larmes à leur conjoint, leurs amis, leur banque ; les rares cadres supérieurs qui sont restés se font taper dessus par les plus anéantis au milieu des agents de police qui tentent de calmer le jeu ; une femme

enceinte est bousculée et Joseph est frappé à la tête par un dictionnaire volant en essayant de lui venir en aide ; des bureaux sont saccagés, des fenêtres brisées, des cris jaillissent de partout. Un spectacle désolant, déshumanisé, auquel j'assiste sans broncher. Je pense. Quelle est cette vigueur, cette énergie soudaine dont témoignent tous ces gens ? Pourquoi n'en ont-ils jamais eu le recours au travail ? Peut-être qu'ils savaient eux, que ça ne mènerait à rien de bon. Alors, pourquoi s'énerver maintenant ? Ils ne lisent pas la presse, ne regardent pas les journaux télévisés ? Ne se rendent-ils pas compte que l'épreuve qu'ils traversent n'est rien à côté de celle qu'ils ont fait subir à d'autres ? Après une demi-heure d'observations, je décide de laisser tomber et de m'en tenir à ce que Lydia m'avait conseillé : arrêter de chercher à comprendre.

Je n'ai pas mis longtemps à me faire engager ailleurs. Un peu pistonné il est vrai, par un membre d'Alcapone déjà infiltré.

Pendant des mois, j'observe, patiemment, en participant de loin à l'activité de ma nouvelle entreprise de fabrication de produits alimentaires pour animaux.

Ce nouveau rythme de travail est propice à la réflexion. L'existence prend une autre dimension. La vie s'écoule comme les grains du sablier : lentement si on l'observe,

rapidement si l'on est pris dans l'action d'un jeu de société. Et là, je ne suis pris dans rien.

La plupart des gens trouvent le juste milieu entre ennui et passion, entre la peur de vivre trop longtemps et celle de vieillir trop vite. On s'implique, avec modération, par crainte de perdre ce fameux temps, celui qu'on risque de ne pas voir passer si l'on s'amuse avec exagération. On se force à rester huit heures par jour assis à un bureau, le corps ici présent et la tête un peu partout, rêvassant au fond d'écran qui nous sourit entre deux pages de chiffres ou de textes, et qui nous rappelle qu'il y a un ailleurs merveilleux, une plage ensoleillée où l'on aimerait passer ce petit moment de bonheur qui nous est autorisé, une fois par an, et qu'on appelle vacances...

Heureusement, les longues heures d'inactivité au travail sont balayées par la vivacité de Lydia. De plus en plus, je me laisse aller à exprimer mes sentiments, à l'inverse de la majorité de ces dons Juans qui une fois passé le stade de la rencontre se défont très vite des petites marques d'attention si chères à l'amour. Je multiplie les caresses, les mots doux, écrits ou murmurés. Peu importe la méthode, les mots ne manquent jamais d'atteindre le cœur de Lydia. Je crois que je ressens instinctivement les moments où je dois lui dire les choses, et sous quelles formes. Lydia sent les choses

différemment, mais tout aussi justement : j'ai besoin de la sentir tout contre moi, avec moi, seuls et sans entrave...



— Tout le monde juge, vous ne pensez pas ?

— Si. Mais tout le monde ne condamne pas comme vous le faites.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je vous condamne ?

— C'est cette façon condescendante de me regarder, de me parler. Cet air de monsieur qui sait tout. Je n'aime pas. C'est comme si vous me posiez des questions auxquelles vous aviez déjà des réponses toutes faites. Seuls votre regard cinglant et vos questions âpres arrivent à peine à percer cette carapace épaisse dans laquelle vous vous êtes enfermé.

— ...

— Vous voyez, vous ne réagissez pas. Rien ne vous atteint personnellement. À une époque, rien non plus ne semblait pouvoir atteindre Lydia et Damien...



Nous n'avons jamais cessé de jouer, du premier jour au dernier. La fougue qui nous anime fige le monde autour de nous : les acteurs abandonnent leur théâtralité et les bavards délaissent leurs verbalisations. Notre présence inspire une forme de respect collectif que nul n'oserait négliger. Nous symbolisons à nous deux une entité, unique, un concept, un élément, comme le vent ou l'océan. Les gens qui nous demandent « Comment ça va ? », qui d'usage est une question posée plus par politesse que par intérêt pour la personne, attendent une réponse sincère. Ils veulent connaître ce qui illumine si brillamment nos deux visages, cette lumière perçante, insoutenable pour une acuité visuelle habituée à vivre dans l'obscurité d'un amour désabusé. Transportés dans cet état extatique, ils espèrent pouvoir appliquer à leur propre vie les révélations de notre couple. Mais l'attente ne voit rien venir et leur patience, rare qualité développée pour la circonstance, ne reçoit aucun mérite. Impossible pour nous d'expliquer quoi que ce soit. Les évidences ne s'expliquent pas, elles se vivent. Et pour ceux qui n'y ont pas accès et qui cherchent en vain à emprisonner dans leur définition ce qu'ils veulent à tout prix comprendre et sont incapables de vivre, l'existence les torture sans modération. C'est cela, souffrir du bonheur des autres.

Ils sont nombreux ceux qui souffrent de ce bonheur évident. Petit à petit, leur mutisme adorateur des débuts se transforme en un mutant destructeur : le vin coule à flots pour noyer dans l'ivresse notre couple mythique et le faire parler ; les barbecues se multiplient chez l'un et l'autre des voisins et amis pour nourrir leur appétit féroce de curiosité malsaine ; mes amis mâles commencent à me prodiguer des conseils de couples inadaptés pendant que les amies femelles de Lydia l'emmènent faire des emplettes pour tenter de lui faire acheter des loques immettables. Nous jouons le jeu, le rôle de deux ignares dupés avec aisance. Nous rions parfois des stratagèmes grotesques et sans doute inconscients élaborés par nos « amis ». Nous nous amusons à les gratifier pour leurs bons conseils, que nous feignons d'avoir appliqués, ou que nous appliquons dans un tout autre contexte, pour ensuite observer leurs réactions. Lydia par exemple, qui achète une horreur vestimentaire en promotion exceptionnelle enfouie sous un tas de linge tout aussi exceptionnel (un « sac à patates » présenté par ses accompagnatrices acolytes comme une véritable robe de princesse) et qui la porte avec fierté lors d'un bal costumé organisé par ces mêmes amies qui l'avaient si bien conseillée. Lydia ne sait pas trop si c'est la réplique : « Ah bon ? Mais je croyais que

c'était pour le bal costumé que vous m'aviez poussée à l'acheter » ou « Et vous allez peut-être me dire aussi que l'autre robe, la rouge collante, sans manche, au décolleté plongeant et qui me donnait des airs de pute bon marché ne devait pas être portée lors d'un strip-tease sensuel au pied du lit de mon homme, un soir de folie sexuelle, mais plutôt en pleine journée dans la rue ? Croyez-moi, ç'aurait été dommage de passer à côté d'une nuit pareille ! » qui a fait fuir deux de ses « amies ». Elle sait comment sont les femmes entre elles. Déjà ado, Lydia avait compris qu'il ne fallait jamais se fier aux conseils d'une amie, question vestimentaire. L'observation des clientes d'une boutique de lingerie féminine l'avait amenée à cette conclusion : si deux meilleures amies rentrent dans une boutique et que l'une d'elles a décidé d'y acheter des fringues et de tenir compte de l'avis de sa copine, vous pouvez être certain qu'elle ressortira avec le vêtement que vous pensiez jusqu'alors immettable !

Nous nous épanouissons librement, sous le regard attentif et désespéré des envieux qui s'éloignent de nous petit à petit. Stéphanie et Tom font exception. Ce sont deux véritables amis, un couple rencontré au sein d'Alcapone. Ils travaillent tous deux ensemble à leur compte, comme détectives privés, métier fort utile pour l'association qui fait souvent appel à leurs services et à leur expérience du terrain,

que Stéphanie et Tom ne facturent jamais.

On se voit de temps en temps, au hasard des blancs de l'agenda, en plus de nos réunions bimestrielles. Nous n'éprouvons aucune gêne à refuser de nous voir si l'humeur ou l'envie ne s'y prête pas.

Il est rare que des membres sympathisent entre eux. Ils restent souvent distants, évitent de se saluer quand ils se croisent et adoptent une attitude d'indifférence lorsqu'un problème sur le terrain rencontré par l'un ou l'autre est évoqué en réunion. Une indifférence de façade bien sûr, car à l'intérieur chacun souffre de cette certitude qu'un jour, ce sera son tour. Le stress engendré par la peur de se faire pincer au boulot incline les membres d'Alcapone à ne pas en ajouter en dehors, et donc à éviter de se fréquenter, pour éluder le sujet.

Avec Stéphanie et Tom, rien ne vient perturber notre amitié : pas de discussions oiseuses, de cancans, de jalousies ou de besoin étouffant de se voir régulièrement. Une amitié simple.

Lydia maintient une correspondance avec une dizaine d'amis qu'elle a rencontrés dans divers pays il y a quelques années. Malheureusement, elle n'a pas eu la chance de les revoir. Ses souvenirs les gardent figés dans ces tristes moments d'adieux qu'elle déteste.

De mon côté, j'attends le « bon moment », cet accouchement douloureux qui ne viendra

sans doute jamais naturellement et qu'il faudra provoquer, pour présenter Lydia à ma sœur.

Lydia elle, n'a personne à présenter. Elle a eu une famille, peut-être deux, ou trois, peut-être même davantage, ou aucune. Elle ne sait pas ce qui compte vraiment.

Née sous X, elle a connu quelques mois une première famille d'accueil avant l'orphelinat jusqu'à ses cinq ans. Elle a ensuite essayé de jeter dans sa poubelle cérébrale les souvenirs de ces ballottements entre familles d'accueil inadaptées, entre ce mari qui impose à sa femme stérile l'adoption d'un troisième enfant âgé de cinq ans pour bénéficier des allocs accordées aux familles nombreuses et ces pacifistes idéalistes pensant pouvoir se faire aimer du monde entier qui abandonnent une enfant de six ans parce qu'elle persiste à refuser de les appeler papa et maman, entre ces pervers qui demandent à une enfant de huit ans d'assister et de participer à leurs jeux sexuels et ces manipulateurs d'assistantes sociales qui adoptent une enfant de dix ans comme on engage une bonne à tout faire pour alléger leurs tâches ménagères, entre ces... Elle en a eu d'autres, jusqu'à ses seize ans, âge de la fuite forcée.

Martin avait déjà essayé à plusieurs reprises, dès que sa femme s'endormait, passait un après-midi chez sa mère ou

conduisait le fils biologique à l'école. Ces départs angoissaient Lydia qui s'enfermait à double tour dans la chambre de cette énième famille d'accueil qui lui servait de refuge. Aujourd'hui, elle n'a pas entendu Marie s'en aller à son rendez-vous chez le coiffeur. Elle n'a pas non plus entendu Martin monter dans sa chambre pour se déshabiller et descendre l'escalier sur la pointe des pieds pour la rejoindre à la cuisine. Elle n'a rien entendu. Elle cherche avec attention dans les armoires quelque chose à se mettre sous la dent pour combler sa boulimie, et la musique qui crie dans le casque du baladeur qu'elle a sur les oreilles l'isole des sons environnants. Il est déjà blotti contre elle, le sexe en érection, quand elle se retourne. Sa nuque se raidit pour lutter contre la strangulation ; ses jambes vacillantes s'opposent à la pression de l'homme exercée pour la forcer à descendre sa face à hauteur de son sexe ; ses poings frappent et s'écrasent sur le torse imperturbable de cette masse musculaire athlétique aux pectoraux puissants qui ne rougit même pas ; ses yeux se ferment à moitié, entre la peur de voir ce qui lui arrive et celle du noir dans lequel ils la plongent si elle les ferme complètement. Ses cris se mêlent à la voix de Jim Morrison qui entonne « Come on baby light my fire » dans ses écouteurs qu'elle n'arrive pas à ôter. Elle se

débat en de grands mouvements incontrôlés, insensés, inutiles. Son affolement devient convulsions, ses convulsions trépidation, sa trépidation renoncement. Puis l'oubli. Un temps d'absence avant de se retrouver dans sa chambre, agenouillée au pied du lit, le corps tiède et sanglotant. Des vêtements sont en bataille sur le couvre-lit et d'autres entassés, vraisemblablement à la hâte, dans cette valise inconnue jetée au pied de l'armoire. Le couloir apparaît à travers la porte grand ouverte comme une scène de cambriolage avec les penderies vidées de ses frusques éparpillées sur le sol. Lydia a peur de voir surgir des bandits cagoulés. Elle pousse des deux mains sur la moquette beige pour se redresser et la colore d'un rouge sang. Ses mains en sont pleines. Elle court jusqu'à la salle de bain. Le miroir lui renvoie l'image d'un visage couvert de sang. Elle vomit dans l'évier, se rince la bouche avec l'eau qu'elle laisse couler puis s'en éclabousse le visage abondamment. Elle redevient lucide. Elle tremble. Elle pleure. Elle entend des cris de douleur monter depuis la cuisine. Elle reconnaît la voix de Martin. Elle retourne dans la chambre, jette encore quelques vêtements dans la valise, la ferme et s'en va en courant. Elle trébuche dans le couloir et ralentit le pas pour éviter de glisser dans les escaliers. Elle doit forcément passer par la cuisine pour

sortir. Elle prend son élan et la traverse en criant. Martin baigne dans du sang. Son sang. Elle marche sur son bras qui essaie de la retenir, avant de claquer la porte de la cuisine et de courir jusqu'à l'arrêt de bus au coin de la rue. Elle voudrait avancer plus vite, mais la valise se cogne régulièrement à ses jambes et empêche d'accélérer le mouvement. Elle pleure toujours. Elle est à trois cents mètres de l'arrêt de bus. Elle revoit Martin, recroquevillé, se roulant par terre en se tordant de douleur. Elle se rappelle cette émission sur les greffes d'organes qui, pratiquées à temps, permettent de récupérer un membre amputé. Elle espère que d'une greffe, Martin lui, n'en profitera pas. Elle se creuse la mémoire, mais rien ne vient. Elle ne se rappelle plus comment elle a pu ouvrir un tiroir, attraper un couteau et l'utiliser pour couper une couille de Martin. Mais le résultat était là sur le sol de la cuisine : Martin, son sang, le couteau et la couille. Une seule option pour Lydia : fuir. Elle pensait qu'avec le peu d'argent qu'elle avait en poche, elle n'irait pas très loin. Mais elle ne savait pas que la malchance avait décidé de ne pas la suivre.

À partir de ce jour, Lydia connut une autre mobilité, non plus celle détestable des transferts incessants de familles d'accueil, mais celle heureuse du voyage et de la découverte. Elle bouge sans cesse, car elle a la certitude d'être recherchée par la police pour son acte.

Elle n'apprend que quatre ans plus tard ce qui s'est passé après son départ, alors qu'elle milite au sein d'une association pour la lutte contre le rejet des étrangers en demande d'asile, principalement nord-africains, qui débarquent sur les côtes espagnoles.

Un ami des voisins de Marie et Martin, en vacances en Espagne, a reconnu Lydia qu'il n'a pourtant vu qu'une fois à l'occasion de la communion du petit Louis, l'enfant insupportable d'à côté qui n'avait retenu du catéchisme que le « nom de Dieu » qu'il plaçait régulièrement dans ses phrases avant un « enfant de salaud » ou « fils de pute » pour intimider les enfants du quartier avant de se jeter sur eux pour les cogner. L'homme lui a raconté que Marie avait découvert son mari agonisant dans la cuisine et qu'elle avait vite compris que son sexe avait été bourreau avant d'être victime du couperet de son propre échafaud. Des rumeurs racontent qu'avant d'appeler l'ambulance, elle a broyé dans le mixer le testicule coupé de son mari pour être certaine qu'il ne le récupère jamais, puis l'a menacé de lui régler son compte, ou plutôt que l'oncle Robert qui ne l'a jamais apprécié, récemment sorti de prison, s'en chargerait avec joie, s'il osait se plaindre de quoi que ce soit. Attristée par le passé de Lydia et ce qu'elle avait enduré dans ses familles d'accueil, Marie s'est dit à juste titre qu'il

valait mieux la laisser partir, librement, plutôt que de signaler sa disparition et d'engager des poursuites qui ne feraient au mieux que la plonger dans la peur de subir les atrocités d'un nouveau foyer. Martin et Marie se sont séparés et elle a eu la garde exclusive de leur enfant. Elle s'est remariée et a décidé de rester dans la maison, après avoir plusieurs fois hésité à la vendre. On n'entendit plus jamais parler de Martin. Fin de l'histoire.

Alors que Lydia pensait avoir complètement effacé ces épisodes atroces de son enfance, elle m'a tout balancé en bloc. Je me doutais qu'elle y viendrait un jour, sachant que la poubelle du cerveau est comme celle d'un ordinateur et qu'on en vérifie toujours une fois le contenu avant d'en récupérer une partie ou de le jeter définitivement.

Lydia ne comprend pas d'où viennent ces images d'un passé douloureux qu'elle perçoit comme celui d'une petite fille qu'elle n'a jamais été. Après plusieurs heures, le bloc de pierres incassables en lequel elle croyait être faite s'est effondré, vaincu par la violence du marteau perforateur des années qui préparait le terrain à dynamiter. Elle se croyait en marbre plein, elle n'était en réalité que recouverte d'une fine couche de stuc, certes très belle, mais fragile. Elle a pleuré en racontant son histoire, dans mes bras, puis m'a remercié de mon écoute et de mon

réconfort. Je lui ai parlé de karma, non pas de celui des bouddhistes à travers la réincarnation, mais de celui issu de ma propre philosophie.

Le temps espère nous faire atteindre un équilibre à travers les multiples expériences qu'il nous fait vivre. Il connaît nos limites, car il les teste régulièrement, ce qui lui permet de nous faire subir seulement ce que nous sommes capables d'endurer pour contrer cette faiblesse qu'a la nature humaine à se laisser aller. Le temps ne veut pas d'un être humain amorphe, atone, qui se contente de contempler sa glorieuse intelligence qui lui a permis d'atteindre cet état d'inutile apathie. Il est cruel, mais juste. Et lorsqu'il fait passer les pires moments dès l'enfance, il y a des chances que, à condition de tirer les leçons de son enseignement, il comble l'âge adulte de merveilleux cadeaux.

Lydia avait vécu une violence croissante jusqu'à ce jour d'apogée où, prise d'une rage animale, elle a trouvé la force d'émasculer son agresseur. Elle a ensuite converti cette rage en bienveillance grâce à l'aide qu'elle a apportée aux plus démunis à travers le monde.

Elle aimait les réconforter en leur apportant la joie d'un bol de riz, qu'elle partageait avec eux, loin de ces crises de boulimie qui la persécutaient jadis et des vingt kilos qu'elle

avait de trop. Elle aimait voir les visages tirés s'illuminer à son arrivée et trouver la force de sourire. Elle aimait voir le temps qu'ils prenaient à déguster le maigre repas, avec cette sérénité que leur procuraient les règles du campement de ne pas devoir dépenser le peu d'énergie qui leur restait à éviter de se faire voler. Mais, ce qu'elle préférait par-dessus tout, c'était ces longues discussions sous les tentes de fortune, avec le peu de mots qu'elle connaissait de leur langue, avec ce qu'il faut pour aller droit au but sans prendre de détours par un langage trop riche qui n'aurait de toute façon pas eu sa place dans cette misère. Elle ne cherchait pas à les convaincre qu'il existait un monde meilleur. Elle voulait juste les armer, pour faire face à l'adversité qu'ils n'avaient pas imaginé rencontrer. Car elle savait. Les mauvais moments, que l'on voit arriver et que l'on sait inévitables, les plus douloureux qu'ils soient, sont toujours moins pénibles à vivre que ceux pour lesquels on n'a pas été préparé...



— Comment avez-vous vécu la séparation d'avec vos parents ?

— Comment voulez-vous qu'un enfant vive ça ? Mal bien sûr. Mais je ne garde pas

beaucoup de souvenirs de mes parents. Peut-être un peu plus de ma mère que de mon père.

— Vous leur en voulez ?

— Surtout à ma mère. Mon père était déjà fort absent du temps où nous vivions ensemble, ça n'a pas changé grand-chose. Mais ma mère, je ne comprends pas. Jusqu'à mes sept ans, j'ai toujours eu l'impression qu'elle m'adorait. En un seul coup, elle est devenue distante.

— Et vous ne savez pas ce qui lui est passé par la tête ?

— Par la tête je ne crois pas. Plutôt par le bas ventre. Mon père avait une maîtresse depuis des années, tout le monde le savait. Alors un jour, ma mère a décidé de se prendre un amant elle aussi et de recommencer sa vie à zéro, ou presque.

— Vous savez ce que vos parents sont devenus ?

— Non.

— Vous n'avez jamais cherché à les retrouver ?

— Non. Mais j'aimerais bien que l'on arrête de parler de mes parents, j'en ai assez. Ça commence à m'énerver et je...

— Bien, on passe à autre chose. Vous voulez faire une pause ?

— Non, ça va aller.

— Vous voulez un verre d'eau avant de

continuer ?

— Non, je n'ai pas soif. Mais vous n'auriez pas autre chose que de l'eau ? Comme un bon whisky glace par exemple ?

— Vous vous imaginez bien que je ne peux pas vous servir...

— Je sais, c'était une plaisanterie. Je ne suis pas complètement dépourvue d'humour comme tout le monde le pense. Continuons.

— Je voudrais revenir sur Lydia et Damien. Ils étaient tous deux inséparables. Vous les voyiez souvent ?

— Non. Elle avait une emprise totale sur lui. Elle s'en gardait l'exclusivité.

— À quelle fréquence aviez-vous des contacts avec votre frère ?

— Deux ou trois fois par semaine au téléphone, et on se voyait une fois tous les quinze jours peut-être.

— Vous n'êtes jamais restée aussi longtemps sans le voir avant Lydia, n'est-ce pas ? Il devait vous manquer non ?

— Oui, mais je préférais seulement l'entendre au téléphone ou le voir seul pour ne pas devoir supporter sa greluce de femme.

— Vous semblez vraiment avoir la haine contre elle. Pourquoi ?

— C'était une mauvaise femme. Elle était pas bonne pour lui. Non, elle était pas bonne je vous dis. Mais vous savez comment sont les gens, ils ne croient que ce qu'ils voient.

Quand j'en parlais autour de moi, il n'y avait pas grand monde pour m'écouter. Peut-être juste un ou deux de leurs amis, c'est tout. J'étais seule vous comprenez, seule à savoir. Elle n'était pas bonne pour lui...

— Calmez-vous, s'il vous plaît. Respirez... Ça va aller ?

— ... Oui, je vais bien.

— Damien et Lydia fréquentaient-ils beaucoup de monde en dehors de vous ?

— Ils avaient un cercle d'amis très large au départ qui s'est restreint petit à petit pour finalement devenir inexistant. Des gens très bien, principalement des amis à lui. Elle n'en avait pas beaucoup. Et dans son milieu d'extrémistes, ça se comprend, tout le monde se méfie de tout le monde.

— Et pourquoi ces amis ont-ils fini par les éviter ?

— C'est elle bien sûr qui les faisait fuir. Elle était tellement accaparante et exubérante ! Personne ne pouvait la supporter plus d'une heure sans être exténué par sa vitalité excessive et son tempérament sanguin.

— Un peu comme le tempérament de Damien ?

— Mais arrêtez bon sang ! Vous ne le connaissez pas ! Qu'est-ce qui vous permet de le comparer comme vous le faites ? Pour qui vous prenez-vous ? Je ne vous permets pas...

— OK, je crois qu'il est temps de faire une pause...



Je ne sais pas si c'est le fait que Lydia m'ait confié son passé douloureux qui me pousse à organiser la rencontre, mais je décide de faire le grand saut une semaine plus tard.

« Bonjour ». Catherine recule et tend la main sèchement à Lydia qui veut l'enlacer. C'est le blizzard qui résiste à la bise du Chinook, les neiges éternelles qui perdurent sous les coulées de lave du volcan, la crème glacée oubliée sur le radiateur pour la décongeler qui frigorifie l'appareil brûlant ! Lydia, émoussée et transie par cet iceberg, se tourne vers moi, la bouche muette et le corps en demande de confirmation. Dans la lancée, elle jette un œil par-dessus mon épaule en espérant apercevoir une autre silhouette se dirigeant vers la table qui serait la raison pour laquelle cette femme s'est levée à leur arrivée. Elle s'excuserait auprès de la dame en lui disant « Excusez-moi madame je vous ai pris pour la sœur de mon ami » et s'en irait à cette table voisine où cette allègre jeune femme sirote un pastis en lisant *Les Fleurs du Mal*, et tout serait rentré

dans l'ordre. Elle rirait encore un quart d'heure plus tard en la regardant et en se disant qu'elle a de la chance de ne pas être tombée sur cette pimbêche comme future belle-sœur. Mais je confirme tristement et mets fin à tous ses espoirs : « Lydia, je te présente ma sœur Catherine. Catherine, voici Lydia ». « Enchantée », se presse de répondre Catherine en se rasseyant. « Désappointée », réplique Lydia avec effroi. Elle balbutie ensuite quelques mots que personne ne comprend, même pas elle, pour tenter d'effacer ce qui n'avait pas mis plus de temps à sortir qu'à être pensé, puis elle se résout à se taire et s'assied en face de Catherine. Je la suis dans le mouvement, médusé, et je m'écroule sur le fauteuil, lâché par des jambes ployant sous le poids de ma confusion. Catherine se plonge la tête dans la carte des boissons et s'immobilise en position de star du musée Grévin pendant que je semble toujours chercher des fesses une place et que Lydia met de l'ambiance en toussotant nerveusement.

La première voix qui rompt le silence propose de prendre commande et reviendra quand tout le monde aura choisi, y compris Catherine. La deuxième réitère la demande cinq minutes plus tard avec plus de détermination et s'entend répondre un café, un deuxième café, et un thé citron.

Le serveur parti, chacun se regarde en

chiens de faïence. Lydia a bien envie de prendre la parole, mais elle se répète qu'à l'impossible nul n'est tenu, et qu'on ne peut décemment briser la glace, sans briser Catherine. Alors elle tousse, et s'excuse de tousser. Catherine ne bronche pas et maintient une nouvelle posture, plus droite, plus stricte, plus british, plus *Madame Tussaud*. Puis d'un seul coup, comme un automate de rue qui en a marre de garder la position, elle se lève en s'excusant et disparaît derrière la porte des toilettes. Je me décrispe et interroge Lydia sur son comportement. Elle ne sait pas ce qui lui a pris. Oui, c'est vrai, elle a été prévenue du caractère austère de ma sœur ; oui, c'est vrai qu'elle devait savoir à quoi s'attendre ; oui c'est vrai qu'elle n'est pas très bavarde, mais c'est bien culotté de le lui reprocher vu que personne ne l'est ; mais non, ce n'est pas vrai, elle ne lui a pas manqué de respect, ça lui a échappé et de toute façon Catherine n'a certainement pas compris. Et lui, il s'est regardé ? Le grand frère qui se tait dans son coin, le couillon qui a peur de ce que va dire sa copine à sa sœur ! Non mais ! L'agitation monte, en même temps que les sourires. Au bord de l'explosion, je fais signe à Lydia de se taire. D'une inexpressivité remarquable, sur un ton naturellement neutre, je lui demande en me rapprochant de son oreille : « Alors, ma sœur, tu la trouves comment dis-

moi ? » Éclats de rire ! Le stress, sous pression à l'intérieur, sort en une fois dans un jaillissement puissant et libérateur. Nous n'osons nous regarder par crainte d'en rajouter. La salle bondée du café paraît trop modeste pour accepter tant d'esclaffements. Il y a cinq minutes encore, ce coin n'existait pas ; maintenant, il n'y a plus que lui. Même le retour de Catherine et sa remarque « Je vois que vous avez attendu que je me sois absentée pour vous amuser ! » n'arrête pas l'hilarité. Le garçon dépose les boissons et s'en va presque en courant pour éviter la contamination. Lydia essuie ses larmes et boit rapidement une grosse gorgée de café chaud qui lui brûle la langue et le palais. Elle se retient de ne pas le recracher, l'avale et suit son parcours à travers l'œsophage. De nouvelles larmes lui coulent, mais de douleur cette fois. Elle tousse, halète et inspire profondément pour ventiler la bouche ardente. Elle jurerait que Catherine l'a vue se brûler et qu'elle crève d'envie de la voir s'étouffer dans son café ; elle jurerait que pour la première fois depuis le début de leur rencontre, Catherine prend du plaisir dans sa retenue.

N'ayant pas le temps de se ressaisir, Lydia doit se mettre à l'abri d'un nouveau feu : Catherine la bombarde de questions, sans en écouter les réponses ni en attendre la fin. Le tir d'artillerie lourde n'épargne aucun épisode

de sa vie : les parents, la naissance, l'adolescence, les études... Les questions de plus en plus franches et directes s'immiscent de plus en plus loin dans sa vie privée. Catherine remballe progressivement sa panoplie de puritaine et sort un à un ses vêtements de libertine : les amours de lycée, les partenaires sexuels et les précautions prises, le nombre total de petits copains, avec et sans rapports sexuels... Je lui ordonne d'arrêter en lui précisant que ça ne la regarde pas. Elle obéit puis toise Lydia et se rhabille en bégueule avant de me rétorquer : « Tu sais Damien, c'est pour ton bien que je demande tout ça. Je ne voudrais pas que tu te ramasses une MST simplement parce que tu es tombé sous le charme de mademoiselle »...



— Comment s'est passée votre rencontre avec Lydia ?

— Bien je suppose, vu les circonstances. Il m'avait caché son existence pendant des mois, preuve qu'il ne devait pas prendre cette relation très au sérieux.

— Vous croyez que c'est pour cette raison qu'il a attendu avant de vous la présenter ?

— Que voulez-vous que ce soit d'autre ? Je l'ai bien vu cet air coincé que je ne lui

connaissais pas, le jour où il me l'a présentée pour la première fois. Je suis certaine que c'est elle qui a insisté pour me rencontrer, pour essayer de s'imposer à la seule personne qui comptait à ses yeux et l'amadouer. Avec moi, c'était loupé d'avance. J'ai vite vu clair dans son manège. Une histoire de bonne coucherie sans doute, qui tourne mal pour lui et bien pour elle.

— Vous croyez qu'entre elle et lui c'était juste une histoire de sexe ?

— De son côté à lui, oui. Lydia elle, elle attendait bien plus que ça, et elle l'a eu. Elle a eu le pigeonneau, le beurre et les casseroles pour le faire rissoler...



Nous avons visité des dizaines de maisons. J'ignore les commissions que prennent les agences immobilières sur les ventes, mais je peux en évaluer l'importance en écoutant l'argumentation de leurs agents qui font visiter les lieux. Les plus grands baratineurs mentent déjà sur catalogue, en présentant les annonces. De vulgaires cabanes affichent des prix exorbitants justifiés par des emplacements très prisés et des détails gros comme des chemins de fer qui traversent le fond du jardin oublient d'être mentionnés. Les photos n'offrent pas un

rendu fidèle, mais une mise en valeur, une recherche du summum du cliché pour tirer le meilleur parti de l'état délabré et invendable d'un bon nombre de bâtisses. Les agents nous montrent généralement la sélection des prises de vue les plus avantageuses comme un manager présenterait aux directeurs d'un casting le book de jeunes espoirs désireux de devenir top modèle : avec conviction, détermination et la ferme intention de conclure immédiatement l'affaire en affirmant que tout se trouve sur les photos et que la réalité n'est qu'une formalité. Sur les lieux, ces vendeurs d'illusions échafaudent de piètres stratagèmes pour dissimuler les vices cachés, prétextant par exemple avoir oublié la clé de la trappe qui ouvre le grenier pour éviter de montrer les poutres pourries, bouffées par les pluies et tellement gorgées d'humidité qu'elles feraient fuir un castor. Je dois également souligner quelquefois mon étonnement : l'inflation dans l'immobilier est tellement rapide que le temps de passer du bureau d'un employé à celui du patron suffit aux prix pour monter en flèche.

Comme deux tourtereaux qui désespèrent de trouver leur nid, nous y avons consacré tous nos week-ends depuis plus de quatre mois. Sans succès. Jusqu'à aujourd'hui, un jour béni. Un agent immobilier étrange ce monsieur Édouard ! Pas vendeur pour un sou, souriant, honnête. Une prestance naturelle

qui inspire respect et confiance. Des muscles élancés se collent à la chemise rendue moulante par la chaleur et s'assortissent avec le reste du corps empreint d'un passé de sportif. Il gagne la soixantaine avec le souffle d'un jeune athlète prêt à courir d'autres marathons.

Les cheveux gris trahissent son âge avancé, resté pourtant en retrait derrière une peau de nouveau-né. Avec un accent qui fait chanter les mots, il s'excuse du désordre et nous invite à nous asseoir sur les chaises qu'il vient de libérer de piles de vieux bouquins. Proche de la pension, il va bientôt fermer boutique. Son fils ne veut pas prendre la succession qu'il avait lui-même héritée de son père, alors il liquide ce qui lui reste pour réaménager ses locaux professionnels en atelier de poterie. Ça fait des années qu'il en rêvait ! Il raconte sa vie avant de s'intéresser à la nôtre. Il pose des questions qui dans une autre bouche paraîtraient indiscrètes ; mais dans la sienne, rien de plus naturel, et c'est bien volontiers que nous lui racontons l'histoire de notre rencontre et nos projets d'avenir.

Au bout de deux heures d'échanges amicaux, l'homme se lève et s'excuse de devoir s'absenter. Il disparaît dans la pièce d'à côté et en ressort au bout de dix minutes, concentré. Il s'assied sans rien dire et sort un classeur du

tiroir, détache un paquet de feuilles des anneaux, les trifouille et en isole trois qu'il pose devant lui. Il a écarté des appartements, des lofts, quelques grosses villas impayables et d'autres plus modestes mais très plaisantes pour ne garder que cette sélection : un bungalow, une petite villa et une ferme. Notre attention se porte sur la ferme, ou plutôt sa fiche descriptive, présentée comme un avis de recherche : « Perdu. Ferme recherche ses charmes d'antan. Forte récompense à ceux qui auront le courage de la restaurer et l'envie de s'y installer. Bonheur garanti. »

L'affiche porte en son en-tête une photocopie anémique noir et blanc d'une photo, beaucoup plus noire que blanche, indescriptible, qui vous donne l'impression que l'acheteur inconscient de ce bien fantomatique deviendrait l'heureux propriétaire d'une tache d'encre. Nous nous jetons un regard complice. On en avait déjà pourtant vu des dizaines des maisons qui ne ressemblent à rien. Alors pourquoi celle-là suscite-t-elle notre intérêt ? On ne sait pas, mais on veut la voir.

Monsieur Édouard explique qu'elle appartient à une quasi centenaire qui doit s'en séparer, car elle ne peut plus y vivre seule et assurer les réparations nécessaires. Elle ne veut pas la vendre à n'importe qui. Elle y a écoulé des jours heureux et aimerait que ses successeurs en profitent également, « à condition d'être

des gens bien qui n'ambitionnent pas de tout moderniser, à l'image de ces horribles nouvelles constructions que l'on voit en contrebas dans le village. »

Monsieur Édouard nous propose de prendre rendez-vous avec la propriétaire et d'aller la voir. Mais on ne doit pas s'attendre à des merveilles. La région est superbe, mais c'est une vieille bicoque. Tout est à refaire. Et si nous n'avons pas l'âme d'un bricoleur ou la volonté de mettre les moyens financiers nécessaires pour la retaper, alors ça ne vaut même pas la peine de faire le déplacement jusque-là.

Nous voudrions d'abord nous y rendre seuls, pour ne pas déranger la vieille dame si nous ne sommes pas intéressés. Monsieur Édouard nous remet l'adresse et explique le chemin. Il se lève et contourne son bureau pour nous conduire à la porte. Il pose une main protectrice sur l'épaule de Lydia et l'autre sur la mienne. Il nous rapproche et nous souhaite bonne chance en nous serrant tous les deux d'une franche accolade comme le ferait un papy avec ses petits-enfants.

Avant de partir, afin de combler ma curiosité, je voudrais encore poser une question à laquelle monsieur Édouard ne devra pas se sentir obligé de répondre s'il la juge trop indiscrete : est-ce que son absence pendant dix minutes avait un lien avec le

choix des trois maisons ? L'homme hésite et ne veut pas nous retenir trop longtemps avec ses histoires. J'insiste poliment. Monsieur Édouard se lance :

« Il y a à peu près vingt ans de cela, alors que j'avais déjà au moins autant d'années de métier derrière moi, un homme du nom de Vignerole, très énigmatique, est venu me trouver. Il cherchait une maison dans le coin, tout comme vous. Il a regardé toutes les annonces que je lui montrais puis est parti en me disant qu'elle n'était pas encore là. J'avoue ne pas avoir très bien compris sur le moment ce qu'il voulait dire, mais je n'ai pas insisté. Il est revenu deux semaines plus tard et a pointé du doigt une maison sur le panneau d'affichage des plus récents biens à vendre. Il ne voulait pas la visiter et n'a pas non plus négocié le prix. Avant de le rencontrer, je faisais mon boulot machinalement et ne cherchais pas à faire autre chose que de me remplir amplement les poches. Je ne m'intéressais pas à la vie de ces gens qui ne faisaient que passer pour acheter une maison et qui souvent repassaient quelques années plus tard pour la revendre, acculés par les dettes, les divorces et drames familiaux. J'y voyais là comme une nouvelle occasion de me faire de l'argent et ne me souciais pas des problèmes qu'ils me contaient en histoires et que je comptais en pécune. Je jouais des hésitations de ces jeunes couples au budget

serré pour les inciter à acheter plus cher, plus gros, plus beau que ce qu'ils avaient prévu. Et ça marchait. Je vendais bien, très bien même, et je touchais de grosses commissions qui me rendaient riche. Mais la fortune est accaparante. Vous pouvez essayer d'ignorer ses caprices, il y a toujours un moment où vous cédez. Je suis tombé dans son jeu, cette folie d'en vouloir toujours plus sans me soucier des valeurs morales reçues par mes parents, que j'avais enterrées avec eux. Un jour, sans crier gare, ou plutôt sans crier gare ce jour-là, car elle avait essayé par mille fois de me prévenir que ça ne pouvait pas continuer, ma femme est partie, avec notre fils. Je n'ai pas ressenti autre chose que de la trahison et de la haine sur le moment, pour cette femme qui m'abandonnait alors que je pensais lui avoir tout donné, et ce fils qui me répudiait injustement. Je n'ai pas été abattu une seule seconde et j'ai travaillé avec encore plus de hargne. Ma femme et mon fils étaient partis le deux février, et monsieur Vignerole me rendait visite pour la seconde fois le huit. Jamais une vente n'avait été aussi simple. Je voulais en savoir plus sur ce personnage intrigant et la rapidité de son choix. Persuadé d'avoir l'apparence parfaite d'un homme de confiance, et enfermé dans mon ego, je m'attendais à ce qu'il me fasse des éloges sur la qualité de mes services. Mais c'est l'inverse qui s'est produit. Monsieur Vignerole trouvait dommage d'acheter

une si charmante petite maison à un homme si malhonnête, mais il n'avait pas le choix. Il semblait me connaître mieux que n'importe qui d'autre, mieux que moi-même. En quelques phrases, il ébaucha ma personnalité à la forme bien plus laide que le fond. Il me conseilla de creuser et de faire un retour aux sources avant qu'elles ne soient complètement taries. Je m'étais égaré, comme lui autrefois, et c'est la découverte de son don qui l'avait remis sur le droit chemin. Ce don, il avait la certitude que je l'avais aussi. Lui en avait fait son métier. Moi, je pourrais l'utiliser dans le mien. Je n'ai pu m'empêcher de rire quand il m'a dit qu'il était rhabdomancien et qu'il cherchait des nappes d'eau, des trésors et d'autres objets ou matériaux du sol à l'aide d'une baguette de coudrier. Il pratiquait également la radiesthésie et c'est son pendule qui l'avait mené jusqu'à moi pour acheter la maison. Il me parla de sa passion pendant des heures et je l'écoutais, pour la première fois sans penser aux bénéfices que j'allais en tirer. Mais ma pauvre réalité m'est retombée dessus avec la fin de son histoire. Avant de partir, il m'offrit une bourse en cuir fermée d'un lacet, qu'il m'incita à n'ouvrir que quelques jours après, quand le moral serait au plus bas. Je l'ai remercié poliment et j'ai jeté la bourse au fond d'un tiroir, certain que ce jour n'était pas près d'arriver. Quand trois jours après j'ai été pris

d'une angoisse existentielle, j'ai découvert que la bourse contenait un pendule. Je savais grâce à son récit comment l'utiliser. J'ai bien sûr pensé au départ que mes micros mouvements étaient à l'origine de l'oscillation de l'objet. Mais je trouvais ça fascinant. Je posais des questions, et en fonction de son sens de rotation, il y répondait par oui ou par non. Les cercles qu'il dessinait prenaient de plus en plus d'ampleur avec l'habitude. Je décidai d'essayer de le tester simplement, en lui demandant par exemple de retrouver la dame de cœur parmi trois cartes à jouer. Neuf fois sur dix, c'était la bonne. Puis j'ai complexifié le challenge avec d'autres objets, d'autres recherches, toujours aussi sceptique de l'efficacité de ce bout de bois. En même temps que mon intérêt pour l'objet grandissait, mon mal-être s'estompait. J'avais retrouvé une âme d'enfant qui découvre le monde avec insouciance et magie, émerveillé par ce qu'il voit, sans chercher à en comprendre le langage. Nous étions devenus inséparables le pendule et moi. Je le questionnais régulièrement pour tester son pouvoir. Songeant aux paroles de monsieur Vignerole, je l'ai adopté dans mon travail. Aujourd'hui encore, je l'interroge sur les personnes qui me rendent visite et lui demande de trouver le lieu qui leur conviendrait le mieux pour écouler des jours heureux. Je suppose qu'il se trompe parfois, mais bien moins souvent que moi. Je prends cinq minutes et je m'éclipse dans

la cuisine pour le consulter dans l'intimité, car les gens me prendraient pour un fou, ce que je suis peut-être devenu. Il laisse souvent le choix entre plusieurs propositions, comme pour vous. Et c'est suite à cela que je fais une présélection parmi les biens en vente. En tout cas, je ne sais pas pourquoi ni comment, mais ça a changé ma vie. J'ai troqué ma fortune contre un bout de bois en quelque sorte. Je gagne beaucoup moins qu'avant, car je prends le temps avec chaque client en ne cherchant plus à les arnaquer, mais en essayant de faire mon métier du mieux que je peux. Il m'arrive quelquefois d'envoyer les clients dans une autre agence, en fonction de ce que m'indique le pendule. Je vis maintenant humblement avec ma deuxième femme, Hélène, depuis quinze ans. Elle n'y croit pas malgré les résultats, comme beaucoup de gens. Avec le temps, j'ai ressoudé des liens étroits avec mon fils qui a même hésité à prendre mon relais à l'agence. Mais l'amour l'a emmené loin d'ici. Mon ex-femme n'a jamais voulu me reparler, car elle ne croit pas aux miracles. Elle s'est remariée deux ans après notre divorce et est partie vivre à cinq kilomètres d'ici, dans une merveilleuse villa qu'un inconnu lui avait proposé d'acheter par téléphone, sachant qu'elle cherchait à reloger dans la région sa famille qui s'agrandissait d'un nouvel enfant. Ils y vivent paisiblement,

encore aujourd'hui, sans se douter une seule seconde que l'ancien propriétaire qui lui a vendu la maison venait de ma part, répondant au choix de l'oscillation de ce vulgaire bout de bois au bout d'une corde. Voilà donc toute l'histoire qui résume la raison de mon absence pendant ces quelques minutes, et le choix restreint que je vous propose. Je peux vous montrer tout le reste si vous le désirez, mais croyez-moi, il n'y a rien d'autre pour vous dans tout ce que j'ai. J'espère que je ne vous ai pas choqués. Ça fait des années que je n'en ai plus parlé, mais vous m'aviez l'air d'être assez ouverts d'esprit. J'espère que je ne me suis pas trompé. »

Nous le regardons, étonnés, sans rien dire. Je lui souris et ouvre la porte alors que Lydia lui prend les deux mains et les étreint fortement dans les siennes.

L'homme reste sur le seuil et nous regarde nous éloigner en nous saluant d'un petit signe de la main.

D'une voix commune, dans un mouvement commun, à quelques mètres de l'agence, nous nous retournons et lui crions, avec cette exaltation et cette tristesse ressenties lorsqu'on quitte un ami qu'on ne verra plus avant longtemps et avec lequel on vient de passer un moment merveilleux : « Encore merci... pour tout ».

Monsieur Édouard n'avait pas menti, la maison tombe en ruine. Lydia la compare au site de Pompéi qu'elle avait visité six ans plus tôt. Elle se sentirait d'ailleurs plus d'attaque à rebâtir une maison de la vieille ville ensevelie par le Vésuve que de tenter l'expérience avec le tas de pierres amassées devant elle qui, paraît-il, s'érigeait autrefois en fermette. À Pompéi au moins, il y avait des conduites souterraines qui acheminaient l'eau aux thermes et aux maisons des plus riches. Ici : rien. Le temps s'est arrêté à l'âge de la pierre que l'homme n'a même pas eu le courage de tailler jusqu'au bout. Pourtant, il y règne une atmosphère particulière qui plaît beaucoup à Lydia. Elle reste perplexe un instant, avant de métamorphoser l'endroit crapoteux en arcadie ; elle s' imagine alors vivre paisiblement au milieu de cette flore accueillante, au milieu de cette forêt de pins qui, aperçue comme densément compressée lorsqu'elle est observée de loin, fraye en réalité un passage ombragé et aéré une fois qu'on la traverse ; elle ressent la virginité de cette terre isolée de l'agitation urbaine, foulée seulement par quelques rares pieds sabotés de campagnards ; et par-dessus tout, elle se voit elle, heureuse, blottie dans les bras d'un mari comblé, étendue devant les flammes dansant dans l'âtre de cette magnifique demeure fraîchement restaurée.

Elle allait me faire part de ses impressions

lorsqu'une voix d'outre-tombe, lointaine et rocailleuse, surgit du néant et rompt le silence.

— Vous aimez la montagne ?

— Pardon ? crié-je aux pierres et à la forêt, ne sachant à qui m'adresser.

— Le massif qui nous entoure, vous l'aimez ? interroge la voix, vraisemblablement plus proche que la première fois.

— Euh, oui, beaucoup. Mais vous êtes qui ? Et vous êtes où ? m'égosillé-je, intrigué.

— Je suis madame Tavernière, et vous êtes chez moi.

La vieille petite femme, en ruine elle aussi, apparaît dans mon champ de vision alors que je regarde à présent en direction de la maison. Lydia m'assène un coup de coude à la taille pour m'ôter mon air bêtifié, avant de prendre la parole.

— Excusez-nous, nous ne savions pas qu'il y avait quelqu'un.

— C'est pas grave, vous ne dérangez pas. C'est juste que j'allais partir, répond la vieille dame en s'appuyant plus lourdement sur sa canne.

— Nous avons vu l'annonce et nous sommes...

— Ah, vous venez de l'agence ? interrompt la vieille en s'efforçant de lever les yeux vers Lydia. Je leur avais pourtant dit de me prévenir avant de faire venir des gens.

— C'est que nous ne voulions pas vous déranger si nous n'étions pas intéressés.

— Ah, une visite à l'improviste alors ?

— Oui, c'est ça, répond Lydia en fronçant les sourcils.

— Ça fait bien longtemps que plus personne n'est venu me voir, rétorque la vieille femme d'un air amusé.

Je ne dis pas un mot et dévisage madame Tavernière de la tête aux pieds, ce qui ne me demande pas beaucoup d'efforts vu la petite taille de la femme. C'est sans doute la première fois que je croise une personne qui tire derrière elle une aussi longue traîne de vie. Sa peau, meurtrie par les rudes flagellations du soleil et sillonnée de profondes crevasses, évoque un canyon asséché ; ses bras portent en leur bout des mains atones aux longs doigts décharnés, dégingandés, qui rappellent ces pattes de poulets que portent autour du cou en guise d'amulette certains sorciers vaudou ; ses yeux, qui ont gardé la vitalité d'une femme de vingt ans, semblent chercher la sortie de ce vieux corps parcheminé en tourbillonnant dans leurs orbites.

Lydia, ébahie par mon attitude infantile, me jette un regard foudroyant qui m'incite à prendre la parole.

— Euh, oui, excusez-moi, j'étais ailleurs, ânonné-je. Nous serions très intéressés par votre maison, ajouté-je sans conviction, me

tournant vers Lydia dans l'espoir d'obtenir son consentement.

— Oui, nous aimons vraiment cet endroit, confirme Lydia en me jetant un regard complice.

— Ah oui, c'est vrai qu'on y vit bien, surtout un jour comme celui-ci, quand il y fait si beau, expire madame Tavernière dans un contentement évident. Ça fait un petit temps déjà que je n'y vis plus, mes vieux os ne me le permettent plus, mais j'aime y revenir occasionnellement pour sentir les parfums de vie que j'y ai laissés. Je ne crois pas que je survivrai encore longtemps à ce lieu. Je refuse à chaque fois que le chauffeur de taxi, un bien brave homme, m'accompagne à pied jusqu'ici, dans l'espoir que l'ascension du jour sera la dernière, et que je pourrai mourir en contemplant ce paysage. Mais le vieux débris que je suis a encore des ressources, et je crois au fond que j'attendais ce moment avant de gagner la tranquillité de la mort, l'esprit apaisé. Vous m'avez l'air d'être des gens bien. Je me fie toujours à ma première impression. Je crois que ma maison sera choyée entre vos mains. Il y a du boulot, mais ça en vaut la peine.

Madame Tavernière nous observe silencieusement avec une acuité exacerbée par son regard perçant, maintenant immobile. Puis elle continue.

— Vous avez des enfants ?

— Non, pas encore, répliqué-je en me tournant à nouveau vers Lydia, vraisemblablement opprimée par cette dernière question. Mais ce sera sans doute pour bientôt.

   ce moment, je veux dialoguer sur le sujet et avancer mon désir de paterner, mais je sens que Lydia n'en veut rien entendre. Nous n'en avons jamais discuté entre nous auparavant, et cette g  ne évidente qu'elle ne peut dissimuler m'arrache le cœur. Mais ce n'est ni le lieu ni le moment. Madame Tavernière, avec sa perspicacité centenaire, sent le malaise et y met fin rapidement.

— Vous êtes encore jeunes, vous avez le temps. Laissez-moi vous faire visiter la maison.

— Volontiers, répond Lydia soulagée, nous vous suivons.

— Passez devant, je vous en prie. Je vous suis à distance de mon âge. J'arrive dès que mes jambes me le permettent.

— Nous ne sommes pas pressés, nous pouvons marcher ensemble.

— Et bien dans ce cas, allons-y. Qu'est-ce que monsieur Édouard vous a dit à propos de la maison ?

— Il ne nous a pas dit grand-chose, répliqué-je en m'emparant du bras de la vieille femme qui manque de trébucher sur une pierre.

— Ah ! Toujours aussi énigmatique ce monsieur Édouard ! Il a une drôle de façon de faire pour vous proposer des maisons. Vous connaissez sa technique ?

— Oui, je crois que c'est ce dont il nous a parlé, mais il n'en fait généralement pas mention nous a-t-il dit, afin d'éviter de faire peur aux gens, murmure Lydia.

— Oh vous savez, ça fait longtemps que tout le monde est au courant au village, c'est un secret de polichinelle. À croire qu'ici, le vent arrache au cœur des hommes leurs secrets les mieux gardés et les diffuse dans tout le pays.

— Ah bon ? interroge Lydia, échaudée par cette précision. Ça ne me plaît pas beaucoup d'être espionnée.

— Mais ne vous inquiétez pas. Ici, vous êtes au-dessus de tout. Les courants d'air montent, mais ne redescendent pas. Ils continuent leur ascension. Et comme il n'y a personne plus haut à part Dieu, vos secrets seront entre de bonnes mains. Ne dites rien si vous voulez que rien ne soit dit. Telle est ma devise ! Il y a bien quelques fabulateurs qui feront circuler des rumeurs, mais ils ne sont pas assez imaginatifs que pour inventer des histoires assez crédibles auxquelles les gens croient longtemps. Ah mais nous y voilà, je vous laisse ouvrir la porte, elle est un peu lourde pour moi.

Je pousse sur la porte en pin massif qui se frotte aux rugosités du sol bosselé du hall d'entrée. J'admire la luminosité intérieure avant de remarquer qu'elle se répand partout à foison grâce à un trou béant dans la toiture ; elle s'était effondrée au milieu du salon sur la grosse table brute, lui brisant les pieds et la vaisselle qui s'y trouvait. La hauteur des murs, vertigineuse, permettrait de construire deux étages supplémentaires à la maison de plain-pied. La lumière se diffuse également à travers les nombreux interstices dans les murs, gros comme le poing et régulièrement espacés comme des meurtrières entourant la place d'armes d'un château, destinée à repousser l'assaillant.

— Du temps où je vivais encore ici, ce n'était pas dans cet état-là, dit madame Tavernière, la gêne dans la voix.

— Oui, il y a du boulot, ajoute Lydia en considérant le chaos.

Moi, plus pragmatique, je pense déjà à la difficulté d'acheminer les matériaux nécessaires aux transformations. Il faut avant tout tracer un chemin praticable qui faciliterait le travail.

— Vous a-t-on communiqué le prix et les modalités ? interroge madame Tavernière, assortie d'un air à la foi cryptique et récréé.

— Non, nous n'en savons encore rien.

Lydia se rend compte que nous avons omis de poser la question à monsieur Édouard et

qu'il devait être peu commode de sortir d'une agence immobilière sans y avoir parlé gros sous.

— Il s'agit d'une vente viagère.

Pourquoi un argument de cette envergure n'avait-il pas été mis en exergue ? pensé-je, persuadé que cela devait cacher quelque chose.

— Et le bouquet s'élève à combien ? s'empresse Lydia.

— Au prix de mes funérailles ! chante la vieille dame à la voix rauque. Je les veux modestes, mais belles, à l'image de ma vie.

Nous restons muets comme deux carpes médusées par la rencontre d'un plongeur.

— J'ai toujours mené une vie simple, sans grands besoins. Alors, ce n'est pas aujourd'hui que je vais jouer les grandes dames ! Je ne veux pas d'argent, mais il faut quand même assurer ma place dans la pension que j'occupe. C'est tout ce que je vous demanderai de payer en plus de mon enterrement.

— Je ne comprends pas, balbutie Lydia.

— Cette maison, c'est tout ce que j'ai. Cette terre sous vos pieds, elle a autant de valeur à mes yeux que n'importe quel site classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Je n'ai pas d'enfants, pas de famille et donc pas d'héritiers. Je n'ai pas d'argent en banque non plus ; vous marchez sur mon testament, tout se trouve ici. J'espère juste trouver les

bonnes personnes qui y vivront bien et qui sauront y faire renaître l'harmonie.

Madame Tavernière marque une pause puis tend sa main tremblante à mi-chemin entre nous.

— Alors, marché conclu ?

Lydia, émue, s'avance et tope la première. Je lui emboîte le pas. Je pose une main sur sa nuque et conclus de l'autre le marché.

Madame Tavernière ferme les yeux, prend une grande inspiration et expire longuement. Elle hume l'air quelques fois et le ventile par de petites saccades respiratoires, comme un animal en quête de bonnes odeurs.



— Quels sentiments avez-vous éprouvés lorsque Lydia et Damien ont décidé de vivre ensemble ?

— Je n'étais au départ pas très inquiète. Damien a renoncé à sa charmante garçonnière pour habiter chez elle, dans son immonde appartement. Elle n'avait rien d'une femme d'intérieur. Elle l'a attiré dans son bouzin et s'est servie de lui comme d'un homme à tout faire. Je me suis dit qu'il ne tiendrait pas le coup longtemps et qu'il finirait par fuir cette porcherie, ainsi que sa porchère.

— Et ensuite ? Ils ont acheté une maison,

je crois.

— Oui. Une fois de plus, elle a eu ce qu'elle voulait. Vous auriez vu la vieille baraque, tout à fait son style, mais pas du tout le sien. Une ruine dont personne ne voulait.

— Vous pensez que Damien n'a pas choisi cette maison ?

— Bien sûr. Pourquoi aurait-il voulu se retirer au milieu de nulle part ? C'était le seul moyen pour elle de mettre définitivement le grappin dessus, en l'isolant du reste du monde. Elle avait bien trop peur que je réussisse à le ramener à la raison. Et puis il y avait cette histoire louche de viager. L'ancienne propriétaire de la maison, madame Tenancière, ou quelque chose comme ça, elle est morte mystérieusement peu de temps après la vente. Et croyez-moi, ce n'est pas un hasard.

— Vous voulez dire que Lydia a un lien avec le décès de cette dame ?

— C'est évident.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Madame Tenancière avait une santé de fer. Elle avait vécu seule dans cette maison isolée pendant des années, après la mort de son mari. Puis un jour, sans doute parce qu'elle n'arrivait plus à entretenir seule le domaine, elle a décidé de tout vendre. Même pas un mois après la signature de l'acte, elle décédait, abandonnant la maison à Lydia, pour une bouchée de pain.

- À Lydia et à Damien ?
- Que voulez-vous insinuer ? Vous voulez dire que mon frère est un criminel c'est ça ? Allez-y, dites-le !
- Je ne voulais rien insinuer du tout. De quoi est morte l'ancienne propriétaire ?
- D'un arrêt cardiaque. Lydia avait copiné avec madame Tenancière et lui rendait visite tous les jours, ou presque. Elle est morte dans ses bras, sans témoin.
- Et vous supposez que Lydia a provoqué l'arrêt cardiaque ?
- Oui, c'est elle, j'en suis certaine.
- Quel âge avait cette femme ?
- Quel âge ? Peu importe l'âge, un crime reste un crime...



Lydia change de visage puis me tourne le dos sans rien dire lorsque, au réveil du matin suivant l'achat de la maison, je lui pose cette question au creux de l'oreille : « Et si on faisait des bébés ? »...

« On verra », me répond-elle d'un son étouffé, après un long blanc, alors que je caresse ses belles grandes joues humides qu'elle tente de cacher sous l'oreiller.

Ce jour-là, je n'insiste pas. J'attends patiemment, une trotteuse aux aiguilles

bruyantes dans la tête, espérant que Lydia réaborde le sujet. Espoir vain. Pour la première fois, j'ai le sentiment qu'il y a un sujet tabou entre nous. Je ne peux pas l'admettre, je ne veux pas l'admettre. J'insiste, elle esquive, attaque et pique du bouton de son fleuret oratoire. Pas très douloureux, mais touché en plein cœur quand même. Elle ne fait que reprendre mes mots, ceux d'une autre époque, provenant d'un passé insécurisé, résolument abandonné depuis qu'elle s'était installée dans ma vie avec l'évidente intention d'y rester. Oui c'est vrai, au tout début de notre relation, j'avais exprimé mon incertitude quant à ma volonté d'avoir des enfants, certainement par manque de confiance en moi et faute d'avoir trouvé jusque-là l'élue. Je sais maintenant que c'est elle et qu'il n'y aurait rien de plus beau que de consacrer notre union par l'enfantement. Je ne cherche pas à la convaincre, mais à la comprendre. Dans ces moments d'énervement, je ne la reconnais plus. Quand elle ne pique pas, elle élude la discussion ; quand elle n'élude ni ne pique, elle perd pied dans son invraisemblance. Pour dissimuler son incapacité à se défendre pertinemment, elle clôt le débat : « De toute façon, tu ne peux pas comprendre, nous n'avons pas vécu la même chose ». Je déteste cette phrase colorée d'absurdité. Je

la ressens comme un relent d'estomac incapable de digérer son passé qui empâte la bouche d'un mélange d'acidité et d'amertume, une espèce de flou gastrique qu'aucune endoscopie ne décèle avant son déversement fatal qui tétanise son interlocuteur. J'abhorre ces images qui me traversent l'esprit, mais ne peux empêcher qu'elles surgissent, maculant mon aimée. Après de longues escarmouches, je me calme et tempère Lydia.

— Si tu avais des problèmes gynécologiques, tu me le dirais ?

— Oui bien sûr, mais ça n'a rien à voir.

— Il y a parfois des remèdes à la stérilité. Il y a l'adoption aussi. Le jeu en vaut la chandelle, le chemin de l'adoption en vaut le bonheur qui en découle.

— Ça ne changerait rien Damien. J'ai peur, voilà tout.

— Peur de quoi ?

— Peur de perdre notre amour, peur de ne pas être une bonne mère, peur d'abandonner mon enfant comme ma mère l'a fait avec moi.

— Je ne crois pas en l'abandon héréditaire. Toi non plus. J'ai moi-même été abandonné, je sais ce que c'est que de se ressentir rejeté.

— Et puis, notre métier, tu y as pensé ? Tu crois vraiment qu'il nous laisse le temps de nous occuper d'un enfant ?

— Pourquoi ne pas arrêter ? On peut trouver une compagnie pas trop malhonnête et y travailler normalement comme tout le monde.

— Tu vois, en parler suffit déjà à tout changer, et tout changer signifie risquer de frelater notre amour. Je ne veux pas de ça. Combien de couples ne se déchirent-ils pas à cause des enfants ? Ose dire que ce n'est pas vrai !

— La plupart de ces couples se briseraient de toute façon, avec ou sans enfant. Je ne te parle pas de recoller les morceaux d'un amour vaseux, je te parle de nous Lydia.

— Je sais Damien, et je ne sais pas. Laisse-moi y réfléchir, s'il te plaît. Ne me harcèle pas tout le temps et accepte mon choix.

— Mais je ne te harcèle pas, j'essaie juste...

— N'essaie pas non plus. Laisse couler, comme nous l'avons toujours fait, et promets-moi d'être patient.

— ... Promis...



— Vous allez bien ?

— Oui.

— Qu'y a-t-il ? Vous êtes toute pâle tout à coup.

— Puisque je vous dis que je vais bien. Je

pense juste à... à... à rien.

— Vous voulez en rester là pour aujourd'hui ?

— Oui. Je veux m'en aller. Je veux voir Damien. Où est-il ? Ça fait longtemps que je ne l'ai plus vu. Je veux le voir maintenant.

— Je crains que cela ne soit pas possible...



Lydia et moi avons le même âge, à deux mois près.

À vingt-sept ans, nous nous rencontrons. À vingt-huit, je résilie le bail de ma garçonnière pour emménager dans l'appartement de Lydia, « en attendant », me dit-elle. À trente, nous achetons la maison et la retapons pendant un an avant de l'occuper. À trente et un, nous faisons les grosses courses ensemble, pour la première fois.

Lydia apprécie les grandes surfaces autant que le cabinet du dentiste. Elle estime que, déjà sur le parking, avant même d'avoir mis un pied dans le magasin, ou juste après y avoir combattu, le danger y est omniprésent et qu'elle y risque sa vie. En réalité, les malheureux qui la croisent risquent bien davantage leur vie qu'elle.

Plusieurs fois, je lui ai rappelé avec humour, dans le désordre, le quinté de tête de sa malédiction des parkings :

1. Le glissement de chaussures numéro un, sur la pédale de frein. La voiture de Lydia emboutit le pare-chocs arrière d'une autre, sagement garée. La caissière fait l'annonce au micro de la plaque d'immatriculation de la Peugeot emboutie et prie le propriétaire de se rendre à l'accueil. Lydia attend une heure avant d'attendre une demi-heure de plus dans le magasin de sport attendant. À son retour dans le grand magasin, elle insiste pour passer l'annonce plusieurs fois. Sans résultat. Elle emprunte un stylo et un bout de papier pour noter ses coordonnées et les glisser sous les essuie-glaces de la Peugeot. Dans l'énervement, elle ne fait pas attention au papier enroulé autour de la lame de l'autre essuie-glace, qu'elle prend pour une publicité. Elle ne fait pas non plus attention à l'espace trop lâche entre la vitre et les essuie-glaces pourris, et encore moins à son papier qui s'envole dans son dos. Mais ce n'est pas un problème. Son adresse, le propriétaire l'aura grâce à une bonne âme charitable, un vieux monsieur méfiant, qui avait assisté à l'accident et avait vu partir Lydia dans le magasin, sans s'imaginer que c'était pour y faire une annonce. Le vieux monsieur lui, il avait bien attaché sa carte de visite à l'essuie-glace, au dos de laquelle il avait inscrit : « j'ai vu partir la dame qui a embouti votre voiture, vous pouvez me

contacter si vous avez besoin d'un témoin » suivi du numéro de la plaque de Lydia. C'est donc tout naturellement que le propriétaire de la Peugeot, un des débardeurs du magasin, en livraison toute la journée et donc, n'ayant rien entendu des annonces répétées, alla porter plainte à la police pour délit de fuite. Lydia avait évité une lourde peine, mais pas les complications pour obtenir du magasin le numéro de la caissière qui avait fait l'annonce, une ado de seize ans dont c'était le dernier jour de travail et qui était partie en week-end. Elle avait multiplié les anecdotes pour que cette caissière à la mémoire courte se souvienne de l'incident et sympathisé à l'extrême pour la convaincre d'aller faire une déposition en sa faveur.

2. Le glissement de chaussure numéro deux. Plus simple, mais faisant plus de dégâts (pare-chocs avant d'une voiture qui attendait pour prendre la place de Lydia). Ce matin-là, Lydia, dans un mauvais jour, sentait comme une odeur de poisson. Elle avait révisé son alphabet pendant vingt minutes en parcourant les allées d'emplacements, oubliant de mémoriser à son arrivée ce stupide petit H censé l'aider à retrouver sa voiture. Énervée d'avoir commencé sa recherche à A plutôt qu'à K, désireuse de prévenir son prochain rendez-vous qu'elle aurait du retard, et l'attention portée sur la

messagerie de cet interlocuteur qui ne voulait pas décrocher, elle accéléra trop rapidement. Le portable, tombé des mains, avait fortement contribué à sa perte : son pied droit, qu'elle croyait fermement arrimé à la pédale de frein qu'il ne faisait en réalité qu'effleurer, avait glissé pendant qu'elle essayait de récupérer l'appareil coincé sous l'embrayage.

3. Le glissement de chaussure numéro trois, d'un autre ordre. Quoi de mieux qu'un parking de grand magasin, désert après vingt et une heures, pour apprendre à rouler en voiture ou... en patins à roulettes. Le terrain que je lui réserve pour son apprentissage est légèrement en pente. C'est du moins l'impression qu'il donne à un expert comme moi, mais pas à une débutante comme elle qui refuse tout d'abord d'entamer l'interminable descente mortelle. Et elle avait raison de se méfier. Quand enfin elle s'élança, qu'elle glissa de plus en plus vite et qu'elle comprit qu'elle ne pourrait pas éviter la seule voiture garée dans tout le parking, elle couvrit sa tête casquée de ses avant-bras protégés de coudières abondamment renforcées et alla percuter de plein fouet l'engin dont la vitre côté conducteur vola en éclats. Lydia, un peu sonnée, décida de ne plus jamais remettre les pieds dans des patins.

4. La quatrième malédiction met en scène

d'autres roulettes, celle des caddies, avec ces rigoles incontournables dans lesquelles elles prennent un malin plaisir à se caler. Lydia, concentrée sur le ticket de caisse, ne voit pas la rigole entraver son chemin et n'a pas le temps de rattraper le chariot qui bascule, s'écroule sur le sol et déverse comme une benne à ordures le fruit de sa quête, durement gagné dans les traditionnels combats de rayons d'un samedi après-midi. Le conducteur de l'énorme 4x4 qui cherche à se garer termine d'achever les aliments au sol en les écrasant, avec la lenteur et la force de ces broyeurs de camions poubelles.

5. La cinquième est un classique : le lâcher de caddie. Généralement, il survient à la suite d'un énervement avec un enfant infernal qui court partout et qu'on essaie de rattraper d'une main d'abord, puis de deux quand on se rend compte qu'il est impossible de courir après lui en tenant le caddie. Lydia souriait déjà en apercevant sa voiture à dix mètres devant elle, rassurée de s'en sortir sans dommages, quand une bonne âme (il y en a toujours une cachée quelque part) l'interpella pour lui rendre le paquet qu'elle avait oublié à la caisse. Elle eut ce mouvement malheureux, ces deux mains tendues vers le paquet, quittant le caddie qui, aidé par l'inclinaison du sol (pourquoi faut-il toujours que les parkings de grandes surfaces soient en pente ?) alla

tamponner une voiture. Le jeune homme qui lui avait donné le sac eut un sourire de désolation avant de partir en courant et d'abandonner Lydia à sa victime, un gros monsieur chauve et tout rouge qui attendait patiemment au volant de sa voiture le retour de sa femme. Elle avait réussi à le calmer en le dédommageant grassement, à « l'amiable », pour le coup dans sa portière (ce qui, du même coup, lui évitait de voir encore grimper son bonus-malus).

Ce type d'accidents survenus à l'extérieur venait s'ajouter aux nombreux incidents que Lydia rencontrait à l'intérieur. Pourquoi fallait-il toujours que ce soit ses courses à elle qui déclenchent l'alarme du système de protection antivol qu'elle croyait fictif et qu'après une fouille autant dégradante qu'oiseuse on lui présente des excuses pour ce « léger désagrément » ? Pourquoi devait-elle garder constamment un œil sur son caddie qu'on lui avait déjà piqué trois fois ? Pourquoi devait-elle tomber sur le scanner qui ne scanne pas, ou sur la balance qui refuse de balancer ces étiquettes qu'il faut coller sur les sachets de fruits et légumes pesés ? Pourquoi devait-elle se faire rouler sur les pieds par ces vieux imbéciles qui ne savent pas regarder devant eux, ou venir taper avec son caddie dans les mollets arthrosiques des vieilles qui s'arrêtent sans prévenir en plein milieu d'une allée et qui ne

savent plus s'arrêter de crier une fois percutées ? Pourquoi elle, toujours elle ? Sans parler de cette irrécusable loi de Murphy qui vous pousse à choisir la file la plus lente quand vous êtes pressée, ou la caisse dont le paiement par carte ne fonctionne pas alors que vous n'avez que ça pour régler la note que la nouvelle caissière a mis une demi-heure à vous sortir sur le ruban qu'elle a peiné à remplacer, parce que trop prise dans la discussion sur ses histoires de bonshommes avec sa copine caissière dont elle venait prendre le relais pour sa pause déjeuner...

Lydia m'a convaincu de faire les courses ménagères tout seul. Elle a troqué cette tâche ingrate contre une autre, insupportable pour un homme comme moi qui ne comprend pas qu'en ce siècle qui a vu naître les inventions les plus pratiques et les plus délirantes, on n'a rien trouvé de mieux pour repasser qu'un fer. Bien sûr les modèles ont un peu évolué au fil du temps, mais je n'y vois qu'une façon éhontée de la part des fabricants de camoufler la stupidité de l'engin en lui ajoutant toutes sortes d'artifices inutiles. Je maintiens qu'un objet qui évolue vraiment se voit affecter une nouvelle dénomination, à l'exemple d'un carrosse qui devient une voiture, d'une bougie qui devient une lampe ou d'un téléphone un mobile. Le fer à repasser lui, est resté fer à repasser ! Non seulement

j'estime l'objet archaïque, mais aussi dangereux : ma main gauche, marquée au fer rouge comme les bestiaux par cet instrument démoniaque qui m'a pris en traître alors que je regardais un programme lobotomisant à la télé, porte l'empreinte indélébile de la preuve de cette affirmation.

Même si Lydia a conscience qu'elle passe beaucoup plus de temps à repasser que moi à faire les courses, elle a accepté le marché, à condition de dresser elle-même la liste. C'est ainsi que chaque semaine, avec précision des prix et des marques, je me charge d'arpenter les rayons à la recherche des produits introuvables, aux marques inconnues des magasiniers, puis reviens à l'appartement le coffre plein d'aliments, de produits d'entretien et de soins féminins dont j'ignore l'usage pour la plupart, avec toujours au moins un mensonge pour couvrir mon ras-le-bol de chercher et mon abandon : « Il n'y avait plus la marque que tu avais demandée, alors j'en ai pris une autre ».

À trente et un ans donc, je réussis à emmener Lydia faire les courses.

Le ridicule prétexte d'un dîner au bureau n'a pas éveillé ses soupçons. De toute façon, elle n'a aucune raison d'en avoir. Elle me râte dessus parce que j'ai accepté de m'en occuper. « Je n'ai pas pu dire non à mon directeur. Je n'ai rien à faire pour l'instant au

boulot, c'est le calme plat », lui ai-je répondu, quand elle m'a demandé « Pourquoi toi ? ». Elle tempête en déroulant la liste et pronostique qu'il faudra au moins quatre caddies pour emporter tout ça. Je lui affirme que deux suffiront. Je me suis un peu emmêlé les pinceaux en soutenant qu'elle devait venir avec moi, car je n'aurais pas le temps d'y aller deux fois, car, euh — aïe, l'absurdité était sortie — j'avais trop de boulot. Mais Lydia n'a pas soulevé l'incohérence, trop stressée à se rappeler sa dernière malédiction que pour m'écouter. « En plus un samedi, tu aurais pu choisir un autre jour ! » jure-t-elle contre moi. Je ne relève pas.

Je prie tout le long du trajet pour que, d'avant-hier à aujourd'hui, il n'y ait pas eu de chamboulements de rayons dans le magasin. Ces changements incessants répondent à ces techniques commerciales bien connues qui contraignent les clients comme moi, qui se contentent de suivre leur liste, à se perdre dans des rayons qu'ils n'auraient pas enfilés s'ils étaient restés à la même place. Meticuleusement architecturée, ma liste dresse un véritable parcours fléché qui doit être suivi à la lettre pour que le plan ne tombe pas à l'eau.

Lydia a tout d'abord l'idée déplaisante de se séparer, pour aller plus vite. Je la convaincs de rester ensemble, pour éviter de faire deux fois les mêmes rayons.

La première apparition laisse Lydia sans réaction, trop rapide sans doute. J'espère que la suivante sera plus lente. C'est le cas. La main tendue dans le rayonnage, Lydia se tourne vers moi pour me demander si c'est bien ces petits pois-là qu'il faut acheter quand elle croit reconnaître au bout de l'allée la silhouette familière de quelqu'un qu'elle n'a plus vu depuis des années s'en aller vers un autre rayon. Elle va lui emboîter le pas quand elle se ravise, persuadée qu'il existe à travers le monde des centaines de silhouettes similaires. Elle ne bouge pas non plus quand à la fromagerie on crie enfin « client suivant, numéro 94 » — numéro qui est inscrit sur le petit ticket qu'elle tient fermement entre les mains depuis le 56 — et qu'elle hallucine pour la deuxième fois. Elle se contente de me dire, alors que j'ai de plus en plus de mal à cacher mon excitation que « Décidément, les grandes surfaces, ça ne me vaut rien. Ça fait la deuxième fois que je crois apercevoir quelqu'un qui habite à des milliers de kilomètres d'ici. C'est sûrement ces horribles néons qui me brouillent la vue ! » J'opine à cette supposition et ajoute qu'il m'est arrivé à moi aussi de souffrir de ce type d'éclairage. Quand, au rayon des pâtes, le corps en extension pour attraper sur l'étagère du haut le paquet imprenable de tortellinis, elle sent passer dans son dos le parfum unique au

monde du seul homme à s'enduire le corps d'essences de vanille et de chocolat, elle fait un bond en arrière et se met à courir partout en criant « Ali, Ali, c'est toi ? » avant de préciser « Ali Ikongue, c'est toi ? » après qu'un inconnu du même prénom lui ait demandé s'ils se connaissaient. Mais l'homme a filé. Disparu. Elle me regarde désespérément. Je ne l'aide pas et feins de la prendre pour une folle. Elle s'avance vers l'allée centrale qui parcourt le magasin. Elle marche trois pas en tournant la tête de tous les côtés — toujours à la recherche d'Ali — et s'immobilise lorsque, à une trentaine de mètres devant elle, elle voit Pedro traverser furtivement l'allée, poussant un caddie. Elle court jusqu'à lui, dépassant quatre ou cinq rayons perpendiculaires à sa trajectoire et bousculant quelques clients. Elle n'a plus que cinq mètres à parcourir lorsqu'elle entend derrière elle une voix prononcer son nom. Elle se retourne et aperçoit Sophia, à hauteur d'un des rayons qu'elle vient de dépasser, poussant elle aussi un caddie avec la rapidité et la légèreté d'un de ces fantômes de dessins animés qui glissent sur le sol. « Lydia... Lydia... Lydia... » Elle entend son nom jaillir de partout, dans une abondance d'accents différents, au milieu du brouhaha de cette foule d'inconnus qu'elle voudrait écarter. Et là elle comprend qu'elle n'hallucine pas. Elle a compris que mon insistance à ce

qu'elle m'assiste dans mes courses pour le bureau n'est qu'un stratagème pour la combler de cette joie des retrouvailles, pour la faire basculer d'une émotion à l'autre, de cette horreur de faire les magasins à ce bonheur immense de revoir ses amis de longue date. Elle s'arrête de courir dans tous les sens pour concentrer sa foulée vers moi. Elle se jette dans mes bras, me prend la tête entre ses mains et m'embrasse en pleurant. Elle me serre tellement fort que je sens son cœur défoncer sa poitrine, la traverser et venir se loger dans la mienne. Je lui prends la main et l'invite à se retourner. Ses jambes se mettent à trembler ; un mur d'amitié humaine s'avance vers elle. Ali, Sophia, Pedro, James, Aki, Jacques et Amanda, Christina et Joachim, Tobias et Alexia, Carlton et Anne-Marie, Sergio et Maria. Tous se tiennent la main et progressent lentement, à travers le rassemblement de clients ébahis, chacun avec son sourire du bout du monde que Lydia n'oubliera jamais.



- Ça va mieux, vous êtes calmée ?
- Oui.
- Reprenons si vous le voulez bien.
- Je voudrais revenir sur quelque chose

que je vous ai dit. Vous vous souvenez quand vous m'avez demandé si Lydia et Damien avaient beaucoup d'amis et que je vous ai répondu que non ?

— Euh, oui, enfin que Lydia n'en avait pas et qu'elle avait fait fuir ceux de Damien.

— Et bien, ce n'est pas tout à fait exact. Elle avait des amis un peu partout dans le monde, mais qu'elle ne voyait jamais.

— Ah bon ?

— Elle a énormément voyagé avant de rencontrer Damien, quand elle était plus jeune. Enfin, quand je dis voyager, j'ai plutôt l'impression que c'était une fuite.

— Et que pouvait-elle bien fuir ?

— Son passé, sa vie, ses crimes.

— Ses crimes ?

— J'ai essayé de savoir en demandant à tous ces clowns, venus de je ne sais où, ce qu'ils savaient de la Lydia d'avant. C'était pas très évident, car ils ne parlaient pour la plupart pas le français, ou alors très mal. Personne ne savait rien d'elle. Vous parlez d'amis ! De toute vraisemblance, elle cachait quelque chose.

— Et vous avez sympathisé avec ces gens ?

— Moi ? Vous voulez rire ? Rien qu'à voir la façon dont ils s'attifaient, vous auriez compris. J'avais le choix entre m'adresser à un grand barbu en cafetan caché sous un turban, une moukère africaine dans un

boubou ou un petit rigolo avec un fez sur la tête. Et ça, c'était juste ceux que j'avais accepté d'héberger chez moi, parce que Damien avait insisté lourdement. Vous auriez dû voir les autres, un véritable carnaval...



Trouver le moyen pour réunir tout ce petit monde prend des mois. Je recopie d'abord les coordonnées des amis de Lydia en portant à la boîte aux lettres, sur la route de mon lieu de travail, le courrier qu'elle leur adresse régulièrement. En réalité, la boîte se trouve sur mon trajet à condition d'accepter que, comme les coups du boxeur, pour atteindre sa cible, le crochet quand on y met du cœur soit parfois plus court. Je communique ensuite avec eux par écrit, puis par téléphone — aux frais du patron de la boîte qui ne va pas tarder à couler pour détournements de fonds — avant de trouver les personnes susceptibles de les héberger. Catherine accepte d'en accueillir trois, à condition qu'il n'y ait pas de couples « pour éviter qu'ils fassent des cochonneries dans ma chambre d'amis ou sur mon sofa » me dit-elle. Stéphanie et Tom ont la place dans leur grande maison pour deux couples, et deux collègues de bureau acceptent d'en loger

également chacun un. Les quatre derniers s'entassaient dans le salon exigü de notre appartement. J'attends trois jours avant que l'hystérie de Lydia se calme, avant de passer à la suite des opérations. Le plus long est passé, mais le plus dur reste à venir.

Traditionnellement, j'ai pour seule tradition de n'en respecter aucune.

Les traditions en elles-mêmes ne me dérangeraient pas plus que ça s'il ne fallait les encenser par ces fêtes profusément préparées par une envie aux odeurs d'obligation, généralement agrémentées de cadeaux puant encore la transpiration des emplettes de dernières minutes. Je m'y prends moi-même toujours tardivement, contrairement à ma sœur qui fait exception et obéit scrupuleusement à sa règle, dictée bien plus par sa pingrerie que par son sens de l'organisation : prévoir des mois à l'avance pour les fêtes du calendrier. La raison en est simple : elle n'achète qu'en période de soldes. Si son prêchi-prêcha l'oblige à ne jamais se rendre chez un hôte les mains vides, il ne la contraint pas en revanche à devoir faire plaisir. Je redoute toujours les cadeaux de Catherine, qu'ils soient pour moi ou pour un tiers. Son goût hors de saison provoque chez les principaux supposés intéressés un malaise, une voie sans issue, une blague sans chute, un questionnement sans réponse — est-ce une plaisanterie ? Faut-il dire merci ? Si au

moins je savais ce que c'est... — qu'elle est la seule à ne pas ressentir, ou à négliger ! Elle offre par pure courtoisie formelle, et rétorque adroitement à celui qui ose prétendre que ses présents ne sont pas dignes d'intérêts ni d'une quelconque utilité que « C'est le geste qui compte ». Et celui de Catherine paraît largement suffisant !

Je ris nerveusement, en me remémorant certains des cadeaux de ma sœur. Je veux rester calme, sécher mes mains moites, mais mon corps refuse toute maîtrise et n'en fait qu'à sa tête, en suivant les pensées agitées qui la traversent. Je répète en boucle les mêmes phrases, espérant trouver en elle un réconfort qui ne vient pas.

« Après tout, ce n'est jamais qu'une corbeille de fruits tropicaux. Lydia les adore. Un cadeau sans risque, ou presque. Si jamais ça tourne mal, j'en écarte le maracuja, et puis voilà ».

J'ai appris par cœur la composition de la corbeille, un montage richement coloré, aux parfums de voyage, composé de melons à cornes, tamarillos, longanes, mangoustans, letchis, jaques, grenades, chérimoles, jaboticabas, figues de barbarie, ramboutans, mangues, caramboles et maracuja.

C'est vrai, je peux retirer facilement le fruit de la passion sans rompre l'harmonie du montage et sans le menacer de s'écrouler. Du

calme, il n'y a pas de raison que ça tourne mal. Respire...

Le soleil brille, le ciel est bleu, les oiseaux chantent, je stresse.

Lydia est prête, elle m'attend sur le pas de la porte de l'immeuble.

Je suis désolé d'avoir cinq minutes de retard, mais il y avait du monde sur la route.

Je dépose Sophia chez le coiffeur, Pedro et Ali chez le disquaire. Tous trois vont ensuite se rejoindre pour faire des emplettes. Lydia trouve étrange qu'ils ne veuillent pas qu'elle les accompagne. Elle craint qu'ils ne se perdent, qu'ils se fassent voler, qu'ils tournent en rond dans l'impossibilité de demander leur chemin en français. N'empêche. Ce n'est pas parce qu'Ali peut s'orienter en plein désert à la position du soleil ou des étoiles qu'il peut assurer aux deux autres de garder le cap au milieu du flux et du reflux d'un bain de foule. Elle ne doit pas s'inquiéter, ils seront à dix-huit heures comme prévu devant le Mac Do.

Les douze autres, étrangement, ont tous une occupation de prévue ce jour-là : aller voir la mer avec Stéphanie et Tom (pourquoi n'en ont-ils pas parlé, remarque Lydia qui aurait aimé les accompagner), aider la gentille Catherine dans son nettoyage (Lydia ne voit vraiment pas ce qu'ils peuvent trouver de gentil chez Catherine, ou de sale dans son appartement, à part peut-être la

surface supérieure des patins de feutre en contact avec la chaussure, qui servent à glisser sur son parquet), ou simplement la volonté de dormir tard pour récupérer des heures de sommeil réclamées après trois jours d'absence (ça, elle peut le comprendre, car elle aussi en manque).

Je lui ai proposé une balade dans les bois. « La forêt regorge d'endroits calmes pour se ressourcer, en trouver un ne sera pas un problème », lui avais-je dit la veille au soir. Nous pouvons donc profiter de cette magnifique fin de matinée et d'une après-midi de libre pour aller pique-niquer, en toute quiétude. Je ne « cherche pas un endroit calme pour nous ressourcer », je me dirige au contraire au milieu des bois vers un lieu bien précis. J'avance d'un bon pas, un énorme sac de randonneurs sur le dos. Je tire Lydia par une main ferme, qu'elle sent tendue. Au bout de trois quarts d'heure de marche, après avoir proposé plusieurs fois de s'arrêter dans des clairières très avenantes et essuyé mes refus justifiés par une soif de trouver mieux, Lydia est priée d'attendre un instant sur le chemin escarpé dont le sommet point enfin. « Voilà ce qu'il nous faut ! », m'écrié-je d'une exclamation frelatée, que Lydia traduit directement par « enfin nous y voilà ! ». Je lui fais signe d'avancer et de venir me rejoindre au sommet. Après quelques pas, je lui

demande de fermer les yeux. Je la contourne, plaque mes deux mains contre ses hanches et la pousse lentement. Elle croit devoir attendre mon signal pour rouvrir les yeux, mais c'est naturellement que vient ce signal : le chemin de terre se couvre d'herbe, l'air séquestré par les arbres se libère, l'obscurité des bois cède à la clarté. La pinède, qui à part quelques modestes trouées s'étend jusqu'ici à perte de vue, s'abandonne au délassement en cette plaine immense. Le ruisseau, qui la coupe en son milieu, enraie le voyageur dans sa progression et, pour un peu qu'il soit de ceux en rupture avec la nature qui galopent à travers bois sans en apprécier la beauté, lui impose une suspension.

Ici, le coureur reprend son souffle, la trotteuse se retient. Ici, l'homme bruyant se tait. Une impatience serait malencontreuse, une parole malsonnante, un éternuement insultant. Les sens ne peuvent rien émettre sans trahison. Au loin, une cascabelle susurre son envie de partager les plaisirs des jeux d'eau en déployant son écume sur la rocaille tout autour d'elle concentrée, à la surface lisse, brillante, rafraîchie par ces éclaboussements. Les rayons du soleil donnent aux pierres humides un éclat poli et un aspect caoutchouteux qui effacent leur aspect rude et rigide. L'herbe est sauvage, mais pas rebelle. Elle se tord et se dandine,

au gré du vent tournoyant qui cherche une issue parmi les pins qui bordent la plaine, et invite le pied à venir la fouler, la caresser, sans la froisser. Un paysage lunaire par son affranchissement de pesanteur, mais bien terrien par la vénusté de sa flore.

Lydia, d'abord blottie contre moi afin de sentir une présence humaine dans cet univers irréel, glisse d'entre mes bras et se laisse tomber à genoux sur le tapis d'herbes, fascinée.

Je dépose le sac. Nous serons bien là, à l'orée du bois. Comme un jeune enfant impatient d'offrir son bricolage à ses parents, je m'empresse d'ouvrir le sac et d'en sortir la corbeille. « J'ai pensé que des rafraîchissements fruités et frugaux te feraient plaisir ! », avancé-je comme un serviteur sur un plateau.

J'essaie de parfaire le service avec une main dans le dos, mais la corbeille trop lourde a vite eu fait de tester mes réflexes et de me rappeler que ce genre de montage est amené à table plutôt sur une desserte qu'à main d'homme. Comblée, Lydia ne trouve pas les mots.

Je cherche les mots aussi, pendant que Lydia savoure les fruits aux goûts de souvenirs. Finalement, je regrette de m'être retiré dans un endroit si peu propice au langage, ça ne m'aide vraiment pas.

Lydia a déjà dévoré un longane, un jaque

et deux figues de barbarie. Moi, je ne sais rien avaler. Puis le moment tant attendu... Lydia pose la main sur le maracuja. Je me repasse le plan en tête... C'était quoi déjà ? Ah oui, la laisser l'éplucher, elle l'épluche toujours de la même façon (en traçant de sa lame l'équateur du fruit avant de le sectionner en deux), synchroniser la parole sur son geste et ne pas se précipiter, attendre qu'elle découvre le cœur du fruit avant de faire la demande. Non, c'était pas ça. Il fallait faire la demande avant. Comme ça, en cas de refus, je lui vole le fruit des mains et le jette au loin pour l'empêcher de manger ce fruit soi-disant pourri. Ou alors... C'est la panique. Je m'empare du fruit de la passion avant qu'elle n'y porte le couteau. Je le tends devant moi d'une main beaucoup moins rassurée que pendant la marche et, dans cet élan de courage commun à beaucoup d'hommes, lui pose la question violemment : « Lydia, veux-tu m'épouser ? »... Rien. Je n'entends rien. Je ne vois rien bien sûr, car j'ai tourné la tête et fermé les yeux. J'espère quelque chose, une réaction, une détonation peut-être.

Cette attente est insupportable, interminable. J'ai fait ma demande en mariage comme un soldat kamikaze qui préfère mourir au combat plutôt que de se faire prendre par l'ennemi : un dernier cri, une phrase qui émane des entrailles qui vont s'éparpiller dans quelques secondes,

puis le bras salvateur et criminel avec la grenade tendue en direction de l'agresseur. Le geste est juste symboliquement criminel, mais en rien salvateur, car la grenade n'explose pas. Ça n'arrive pas souvent, mais quand ça arrive, les malchanceux qui ont voulu mettre fin à la vie de leurs ennemis en même temps qu'à la leur savent qu'ils vont le regretter. Sur un champ de bataille, on ne pardonne pas au mauvais soldat, qu'il soit de son propre camp ou du camp adverse. Je réalise que je suis le pire des mauvais soldats. Dans la précipitation, j'ai oublié de dégoupiller la grenade. Je secoue la tête âprement pour effacer ces images stupides et inappropriées.

Une nouvelle dose de courage m'ouvre les yeux sur ceux de Lydia. Sa bouche est restée muette, mais son regard a parlé. Si j'avais gardé les yeux ouverts, j'aurais vu qu'elle disait oui. Lydia éclate de rire et me saute dessus pour m'embrasser. La voilà enfin mon explosion ! « Bien sûr que oui gros nigaud, je veux t'épouser ».

Heureux et soulagé, je me décrispe. La tension qui me parcourait le corps peut enfin prendre la clé des champs. Malheureusement, cette tension choisit de faire son envolée par ma main, celle qui tient encore le maracuja, ce qui me donne un dernier petit spasme, petit mais puissant, suffisant pour écraser le fruit mûr et juteux à souhait. La passion de

Lydia se mêle à celle du fruit. Il y en a partout. Le corps déjà pulpeux de Lydia s'en sent renforcé. Elle m'arrache de la main la bouillie de maracuja et m'en badigeonne le visage et les lèvres avant de m'embrasser à nouveau. Ses baisers m'empêchent de parler. J'essaie de lui dire que... Trop tard. Éprise à nouveau d'une passion dévorante, elle engouffre la purée de fruit et la mâchonne à pleine dent.

N'aurait-il pas mieux valu qu'elle l'avalât sans mâcher ? Quoique : souhaiter bonne merde à sa future épouse qui part récupérer sa bague de fiançailles dans ses selles m'aurait octroyé un bien piètre prix de consolation !

C'est ainsi que le prince charmant couvrit la princesse d'une couronne avant même de l'épouser, la seule artificielle que connaîtra la bouche de Lydia.

Les ongles plantés dans les accoudoirs, avec cet horrible tuyau qui aspire la salive et qui l'empêche d'articuler correctement, elle en a bavé pour raconter à son dentiste que sa bague de fiançailles dissimulée dans un fruit a cassé la molaire. Il a ri à en perdre son fouloir, elle a flippé à s'en retourner un ongle.

Je n'en suis que plus désolé de mon cadeau et de ses conséquences quand je la vois sortir du cabinet, la joue gonflée et le bout de l'index bandé.



— Quand avez-vous appris que Damien et Lydia allaient se marier ?

— Une semaine avant le mariage, en même temps que tout le monde. On peut dire qu'ils ne m'ont pas ménagée.

— Vous avez été prise au dépourvu ?

— Je devais m'y attendre. Quand je les ai vu débarquer chez moi tous les deux, sachant très bien qu'ils ne me rendraient jamais visite pour prendre de mes nouvelles ou pour m'en annoncer une bonne, j'ai tout de suite compris au regard vainqueur de Lydia qu'elle était enfin arrivée à ses fins.

— Vous avez parlé avec Damien de ce que vous ressentiez ?

— Oui. J'ai bien sûr essayé de l'en dissuader, sans succès. Je n'ai jamais caché à Damien que je n'aimais pas Lydia.

— Et avec elle, vous en avez parlé ?

— Un peu, et je l'ai regretté. Après notre entretien en aparté, elle a prétendu, cette garce, que je l'avais menacée.

— Et vous ne l'avez pas fait ?

— Je lui ai dit que je voyais clair en son jeu de profiteuse.

— C'est tout ?

— Non. Je savais que Damien ne voulait

pas d'enfants, on en avait déjà parlé ensemble des années auparavant. J'ai donc ajouté que si elle essayait de lui en faire dans le dos, elle le paierait très cher..



Monsieur le maire tient sa promesse, monsieur le curé aussi : le premier pour la publication prématurée des bans, dérogeant au règlement, sans avoir rencontré la mariée (en réalité, sans même savoir si elle y consent), et le second pour avoir accepté de se faire remplacer en son église par Ali, prêtre et ami de Lydia. Beaucoup penseraient qu'il aurait été plus logique d'inviter les convives après assentiment de l'élue au mariage, et non avant. Je prends le risque de procéder à l'inverse et m'en vois réjouir. Personne n'a été mis au courant de mes intentions de demander la main de Lydia, et personne donc ne s' imagine assister à un mariage durant les trois semaines passées chez nous. L'annonce est accueillie avec surprise et enthousiasme. Catherine se tient à l'écart, sombre et sombrant dans l'oubli de cette joie partagée par tous. Après quelques admonestations et remontrances infructueuses, elle se tait jusqu'au jour J, ne venant entacher que très légèrement les festivités.

La cérémonie se déroule sans accroc. Le mariage à l'Hôtel de Ville surprend les profanes du style local. Concis, expéditif, un rappel des devoirs conjugaux, deux oui, un baiser, deux signatures et un départ à la bourre pour laisser la place aux suivants, sur fond de marche nuptiale accélérée par l'usure de la bande magnétique de la cassette confinée depuis le mariage d'Adam et Ève dans la mini-chaîne hi-fi.

Il en va autrement à l'église. De mémoire de Saints, la maison de Dieu n'a jamais accueilli tant de youyous et d'hosannas qu'en ce jour béni. Seuls les premiers rangs sont occupés par la trentaine d'invités, et pourtant les sons remplissent l'espace comme s'il y avait un chœur de l'armée rouge au fond de la nef principale, et deux autres de part et d'autre du transept. À la croisée, nous nous tenons la main et écoutons le sermon de la voix déjà puissante d'Ali qui s'amplifie en rebondissant sur les parois du déambulatoire et de l'abside. Le curé attitré, qui a accepté pour l'occasion de céder sa place, mais pas son église, se terre dans une absidiole, terrifié par ces manifestations qu'il estime ostentatoires auprès du maître des lieux, habitué à un quant-à-soi irréprochable. Il lève régulièrement les yeux vers la coupole comme dans l'attente qu'elle s'écroule sur les pénitents, puis les rabaisse avec abattement,

consumé par son attente spécieuse. Plusieurs fois il se lève pour calmer l'assemblée, et plusieurs fois il se rassoit consterné par le bouillonnement décuplé par son intervention, priant Dieu de l'excuser d'un tel désordre. Le sermon d'Ali n'est à son goût pas très catholique. Il ne sait pas que nous ne le sommes guère plus, et que notre présence en son église se justifie uniquement par notre volonté fraternelle de se faire marier par Ali. Les anecdotes croustillantes des troubles causés par la beauté de Lydia dans les camps de réfugiés lui assènent le coup de grâce, parce que provenant de la seule bouche qu'il croyait encore sainte dans l'assemblée. Ali, prêtre africain de terrain, ignore la langue de bois d'application dans nos églises. Il parle comme quand il est là-bas, sur son pauvre sol, avec un langage plus proche des gens que de celui qu'on peut s'imaginer proche de Dieu.

Le vieux curé claquemuré dans son absidiole admire cependant le comportement de Catherine, sa dignité, son austérité. Vêtue d'un tailleur noir jais, brillant de tristesse, elle se tient à l'écart autant par son maintien que par sa tenue qui, parmi les accoutrements bariolés loin des vêtements traditionnelles escomptées pour la circonstance, confirme qu'elle aussi ne voit pas d'un bon œil ce spectacle déshonorant.

Lydia a refusé de porter une robe de mariée, préférant me laisser le choix d'un vêtement de sa garde-robe qui aurait une histoire pour nous, et qu'elle pourrait remettre dans d'autres occasions. Elle porte le chemisier vert et le paréo assorti qu'elle a gardés sur elle pendant nos ébats amoureux dans le train-couche dans lequel nous revenions d'Espagne, le jour où pour la première fois nous nous sommes dit je t'aime. Sans se consulter pourtant, elle m'a choisi le vêtement du même moment, le pantalon et la chemise de lin toujours chiffonnée qui me donnent selon elle des airs d'aventurier au grand cœur. Les autres, priés de porter ce qui leur plaît le plus, colorent l'atmosphère d'une palette chromatique qui, n'en déplaise au vieux curé, doit sans conteste charmer Dieu dans l'admiration de la multiplicité de sa création...



— Que s'est-il passé ensuite, après leur mariage?

— Ils sont restés encore une semaine avec les amis de Lydia avant que ceux-ci ne partent, puis se sont envolés en Égypte pour leur voyage de noces. J'étais heureuse de les voir partir, ça m'a aussi fait des vacances.

Enfin, je veux parler des amis de Lydia, pas de Damien bien sûr. Ça ne lui a clairement pas été bénéfique ce petit voyage.

— Que voulez-vous dire par pas très bénéfique ?

— Une fois de plus, il n'a rien voulu me dire. Mais j'ai vu à son air dépité que les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu.

— Et qu'avez-vous fait pendant leur absence, qu'avez-vous ressenti ?

— Qu'est-ce que vous voulez, la vie continue. J'ai vaqué à mes occupations, sans changer mes habitudes. J'ai prié pour qu'il ne lui arrive rien et qu'il revienne sain et sauf... et seul !



Découvrez en sept jours l'Égypte et ses merveilles !

Un voyage inoubliable...

Premier jour : atterrissage à Louxor et visite du temple de Karnak, voué au culte d'Amon, qui aurait vu se succéder une trentaine de rois, apportant chacun sa petite touche personnelle, son temple, son sanctuaire, sa chapelle... et dont la construction aurait duré près de 2000 ans. Respect pour cet ouvrage

monumental. Installation à bord du bateau qui nous emmènera voguer sur le fleuve béni des Dieux, imperturbable Nil assurant la survie d'une population rythmée par ses crues. Un couple lui aussi béni des Dieux. Bilan positif.

Deuxième jour : Visite matinale du temple ptolémaïque de Khnoum à Edfou. Départ en calèche près du bateau et traversée de la ville pour arriver au temple, situé en son centre. Un caléchier fort sympathique, au cheval nous accueillant par un cabrement bien maîtrisé. Après-midi, visite du temple de Kôm Ombo. Une chaleur accablante, à laquelle vient s'ajouter une scène gravée sur le mur d'enceinte montrant des objets de chirurgie et un accouchement, donnant le vertige à Lydia qui manque de s'évanouir. Retour prématuré au bateau et farniente dans la cabine de style anglais, exiguë, mais confortable. Découverte du foul lors du repas : une purée de fèves, servie dans un shami, un pain ressemblant au pita. Admiration des enfants égyptiens dans des barques de fortune au milieu des felouques de leurs aînés, lançant aux touristes du bateau des djellabas et des babouches à vendre. Mis à part l'évanouissement, journée positive.

Troisième jour : Excursion au Haut Barrage d'Assouan. Cent onze mètres de haut et près de quatre kilomètres de long. Une avancée de 4000 ans dans l'Histoire pour rejoindre

nos ingénieurs contemporains. Du temps libre avant d'assister au « son et lumière » de l'île de Philae, ou plutôt du temple de Philae déplacé sur l'îlot Aguilkyia afin d'éviter sa noyade complète dans les eaux du Nil, déjà partiellement submergé avant 1979, date du début de la construction du second barrage d'Assouan qui aurait complètement détruit le temple s'il n'avait été déplacé. Il honore la déesse Isis, femme d'Osiris qu'elle ressuscita et mère d'Horus. Elle incarne la féminité et est le symbole de la procréation par excellence. État nauséeux de Lydia après le spectacle et vomissements dans le restaurant du bateau, sur un Nil agité. Impossibilité de se rendre dans cet état au bal de l'équipage. Belle journée se clôturant par cet incident très gênant. Bilan mitigé.

Quatrième jour : Nausées matinales et nouveaux vomissements. Dernier jour de croisière. Visite de la Vallée des Rois, du temple de la reine Hatchepsout, des Colosses de Memnon et de la Nécropole de Thèbes. On y vénérât autrefois Amon « le caché », Khonsou « le voyageur » et Mout « la mère » qui symbolise les valeurs maternelles. Lydia se plaint de maux de ventre qui la font atrocement souffrir ; toujours courbée, elle peut à peine se mouvoir. Soirée douloureuse également lors du dîner d'adieu sur le bateau. Buffet à volonté se résumant à un

fricot de viande bouillie dans l'eau de cuisson de riz, avec du citron. But de ce mets indélicat : se remettre sur pied et balayer cette malheureuse tourista d'origine inconnue qui maltraite Lydia. Je l'accompagne dans son maigre repas, afin lui dis-je, de me remettre d'une légère gastro-entérite. L'argument laisse à désirer, mais le soutien me rend, paraît-il, désirable. Bilan malheureux pour cette journée.

Cinquième jour : Réveil avant l'aube et admiration du lever de soleil dans le désert menant à Abou Simbel. Visite du grand temple de Ramsès II et du plus petit construit en l'honneur de son épouse adorée Nefertari, tous deux également déplacés par l'UNESCO, lors cet épisode égyptien bien connu intitulé « la menace d'Assouan ». Journée pleine d'amour. Résultat : positif.

Sixième jour : Vol turbulent vers Le Caire et rechute de la maladie. On se soustrait à l'ascension pénible de la galerie étroite et suffocante de la pyramide de Gizeh pour chiner dans les souks de la ville. Assaut permanent des marchands et parfums trop prononcés des épices couvrant les étals accablent Lydia. Doutes sur l'origine des douleurs. Visite express par Lydia de l'herboristerie pendant que je me soulage aux toilettes de la gargote d'à côté. Arrivée à l'hôtel et repos dans la chambre. Journée

douloureuse, nuit agitée et angoissante pour Lydia. Et si... et si... Bilan négatif.

Septième jour : Lydia insiste pour que j'aille seul visiter le musée du Caire. Connaissant mon intérêt pour l'Égypte ancienne, elle en serait fâchée que j'y renonce pour rester auprès d'elle. Elle passe une matinée infernale, un après-midi oppressant, une journée horrible. Bilan : négatif. Test de grossesse : positif...



— Je pense que c'est peu de temps après leur voyage de nocces que Lydia a annoncé à Damien qu'il allait être père.

— Il vous en a parlé ?

— Bien sûr que non. Je l'ai appris tardivement une fois de plus. Elle devait être enceinte de cinq mois quand ils me l'ont annoncé. Je n'avais plus vu Lydia depuis un petit temps, sinon ses rondeurs m'auraient parlé. Elle lui avait finalement fait cet enfant dans le dos.

— Vous deviez être très énervée, vous l'aviez mise en garde à ce sujet non ?

— Je connaissais ses desseins. Je voyais clair dans son jeu. Aussi cela ne m'a pas étonnée outre mesure, je ne m'attendais de toute façon pas à ce qu'elle m'écoute.

— Et n’avez-vous rien fait pour empêcher la naissance ?

— Impossible de les dissuader de garder l’enfant, enfin les trois enfants qu’elle portait en elle je veux dire. Finalement, c’est la vie qui s’est chargée de me donner raison. Lydia est morte en couche, comme il se doit...



— J’ai pourtant redoublé de vigilance. Pas une fois je n’ai oublié de la prendre. Je la prenais même à heures fixes. Je ne comprends pas docteur.

— Vous savez, la pilule contraceptive n’est pas sûre à cent pour cent. Vous n’êtes pas un cas isolé. Et vous ne voulez pas de cet enfant ?

— Je ne sais pas. Je ne me sens pas prête.

— Peu de femmes pensent comme vous. La plupart d’entre elles n’ont même pas pensé aux implications de la grossesse, de la naissance et de l’éducation de leurs futurs enfants. Croyez-en mon expérience, celles qui s’inquiètent et qui ne se sentent pas à la hauteur avant l’accouchement s’avèrent être en général les meilleures mères.

— J’aimerais vous donner raison.

— Et vous pensez être enceinte d’environ onze semaines c’est bien ça ?

— Oui, c'est ce que je pense.

— De toute façon, l'échographie nous le confirmera. Vous n'avez pas d'antécédents gynécologiques ? Pas de fausses couches ou d'enfant mort-né ?

— Non, rien de tout ça.

— Et dans la famille non plus ? Vos parents n'ont eu aucun problème ?

— Je ne sais pas, je suis orpheline.

— Bien. Je vais vous demander de passer au vestiaire pour vous dévêtir pendant que je prépare l'échographe.

Lydia se déshabille lentement et rejoint le médecin qui l'invite à s'allonger sur la table et applique un gel froid sur son abdomen.

— L'échographie est indolore et elle permet de veiller au bon déroulement de la grossesse. C'est la première que vous faites, mais il est conseillé d'en faire encore deux, à chaque fois espacées d'une dizaine de semaines. Je vais aujourd'hui vérifier la vitalité de vos embryons, la taille de votre col utérin et la position de votre placenta. J'observerai ensuite les os déjà formés, l'abdomen et le crâne du fœtus lors de la seconde échographie. La troisième échographie permettra principalement de vérifier sa croissance ainsi que le bon fonctionnement de ses organes.

Lydia, concentrée sur les expressions faciales du médecin, n'écoute que d'une oreille discrète ce qu'il lui raconte. Elle tente de percevoir la moindre petite mimique qui trahirait un problème

perçu sur l'écran qu'il fixe considérablement. Le visage du médecin se transforme en point d'interrogation. Il se penche en avant et rapproche sa tête de l'écran, avant de ciller.

— J'ai d'abord cru que vous attendiez des jumeaux. Mais je me suis trompé, ce sont des triplés.

— Vous voulez dire que j'ai trois bébés là-dedans ?

— Oui. Voulez-vous en connaître le sexe ?

— Non, je ne veux rien savoir. Pas maintenant, je veux d'abord mettre mon mari au courant.

— Il ne sait pas encore que vous êtes enceinte ?

— Non. Je voulais en être certaine avant de le lui annoncer. J'ai mis sur le dos de problèmes gastriques mes petites rondeurs naissantes depuis quelques semaines. Et puis, avec toutes mes peurs, vous comprenez, c'est difficile pour moi d'en parler positivement.

— Je comprends. Et votre mari, qu'en pense-t-il ? Vous avez déjà parlé avec lui de l'éventualité d'une grossesse ?

— Oui. Ce serait pour lui, je crois, le plus beau cadeau que je pourrais lui faire...

Rares sont les moments d'une vie qui procurent une sensation ineffable ; savoir que l'on est enceinte de triplés sans avoir la certitude de ne vouloir déjà qu'un seul enfant

en fait partie.

Elles sont bien peu nombreuses les femmes qui ont à vivre cette expérience unique, ces élues de la providence qui doivent accepter les risques encourus par cette procréation multiple. Le corps n'y est pas préparé, pas plus que la raison. Il faut dissiper l'angoisse et l'incertitude, ressentir là où l'on a pris l'habitude de raisonner, raisonner là où l'on a toujours ressenti ; et par-dessus tout, il faut avoir confiance en l'avenir... ou renoncer...

Renoncer ? Lydia ne peut pas. Comment pourrait-elle, maintenant qu'elle les a en elle, appeler cela un accident ? Un accident de quoi d'abord ? Un accident de parcours ? Une collision frontale entre deux êtres qui s'entredéchirent de passion dans un acte d'amour à en dégligner les effets contraceptifs de la pilule ? Mauvaise foi ! Comment pourrait-elle se rendre à l'hôpital et demander un petit coup d'aspiration d'œufs pour s'épousseter l'utérus, comme on demanderait à une femme de ménage de passer l'aspirateur dans une chambre d'ado désordonnée ? C'est au-dessus de ses forces et de sa volonté. Car elle sait que si elle veut avoir un enfant, ou deux, ou trois, c'est avec moi ; car elle entend au fond d'elle son horloge biologique tictaquer d'un balancement de moins en moins régulier, de plus en plus lent, qui ne battra pas éternellement, et qui lui demande de féconder, instinctivement, maintenant. En y

réfléchissant, avec un peu de courage et de bonne volonté, il doit être bien plus facile de se débarrasser de peurs que d'embryons.

Quand je rentre à la maison, Lydia fait la vaisselle dans la cuisine. Les larmes perlent sur ses joues tendrement rosies par les émotions qui l'ont traversée, le long de son visage au teint encore enluminé par la balade à travers champs qui lui avait apaisé l'esprit, après la visite médicale. Elle a dressé le couvert, entreprise avant-coureur d'une soirée romantique. Une nappe bordeaux et des serviettes assorties fusionnent sur la table ; deux verres de cristal se toisent sur leur grand pied et rêvent d'être frappés d'une lame en portant un toast ; des couteaux et des fourchettes d'argent gisent stoïquement, étonnés de l'intérêt soudain qu'on leur porte ; au milieu d'assiettes neuves en porcelaine se dresse un menu.

Lydia me débarrasse de ma veste et m'invite à m'asseoir. Elle me tend ensuite le menu, contourne la table, me fait face et mime de l'ouvrir. « Œufs aux lardons, bouts de chou sur nid d'hirondelle ». Drôle de plat, mais ne faisons pas offense, ça aura au moins le mérite d'être original. Curieux aussi ce mélange de vivres et d'intrigues. Lydia s'avance muettement, me prend le menu des mains et l'échange avec le sien. À nouveau, elle mime de l'ouvrir. « Œufs frais de deux

mois, trois petits lardons, des petits bouts de chou qui attendent impatiemment que leurs parents, toi et moi préparions leur petit nid pour les accueillir dans sept mois. Mon amour, nous allons être parents. Je suis enceinte de triplés ».

Lydia, les deux mains posées sur son ventre délié qui ne laisse rien paraître de la triplicité qu'elle porte en son sein, me regarde en riant, moi, son kangourou de mari qui saute allègrement dans le salon sans se soucier d'y percuter quelques objets ci et là. Elle a déjà les yeux d'une mère...



— Comment s'est passée la grossesse de Lydia ?

— Magnifiquement bien évidemment. Elle ne bougeait déjà pas le petit doigt en temps normal, alors enceinte vous pensez ! Damien continuait à travailler pendant que madame restait allongée toute la journée. Elle profitait bien de la situation.

— Pendant toute cette période, n'y a-t-il pas eu de signe laissant suggérer qu'il pourrait y avoir des complications à l'accouchement ?

— Je ne sais pas, ils ne me disaient rien. Prises de sang, échographies, tout tournait rond selon eux.

— Bien. Il va falloir arrêter. Je crois qu'on va en rester là pour l'instant.

— Vous me quittez ? Vous en avez marre de la vieille radoteuse c'est ça ?

— Non, mais il se fait tard.

— Oh, je vois ! Monsieur est attendu. Une femme serait-elle à l'origine de ce départ précipité ?

— Vous trouvez mon départ précipité ?

— C'est surtout que je vous ai vu regarder du coin de l'œil votre montre il y a une minute et que vous aviez l'air étonné qu'il soit déjà si tard.

— Nous reprendrons cette conversation un autre jour voulez-vous ?

— Je n'ai de toute façon rien d'autre à faire. Et moi, personne ne m'attend.

— Nous nous reverrons donc bientôt.

— Oui, c'est ça, bientôt...



— Rentrez, madame Dupré, et installez-vous.

— Merci docteur.

— Il était important que nous nous voyions aujourd'hui. Je... Je vais être direct avec vous, madame Dupré. Nous avons un souci avec votre grossesse.

— Mes bébés n'ont rien docteur ? Dites-

moi? C'est grave?

— C'est un peu tôt pour se prononcer. Mais nous allons devoir envisager toutes les possibilités...

Papa s'arrête là dans son journal, il n'a pas eu envie d'en dire plus. Pourquoi? Cela devait être trop pénible d'en parler. Je peux le comprendre. Je veux lire la suite. Mais d'abord trouver un autre endroit, je suis toute courbaturée. Je dois avoir fait le tour de l'horloge. Allez, je bouge et j'emporte tout ça. Mais pas trop loin. La chambre sera parfaite, je vais mettre un peu de paille dans le lit de papa.

Par la fenêtre, je vois que la grisaille d'hier a cédé sa place au soleil qui, par ses quelques rayons, me caresse le visage.

Je m'allonge dans le lit et coince le traversin sous ma nuque. J'évacue mon stress en respirant quelques fois lentement, attentive au gonflement du ventre à l'inspiration et à sa contraction à l'expiration. « Sois patiente Aglaé, tout est entre tes mains. »

J'ouvre le volume suivant, le feuillette et le referme quand je comprends qu'il y est question de nos cinq premières années et qu'il n'y parle pas de lui. Qui peut se vanter d'avoir des souvenirs précis de ses premières années de vie, avec la certitude qu'il s'agisse de souvenirs réels et non fabriqués afin de

rendre lisibles certaines pages jaunies et tavelées de notre grand registre cérébral ? J'ai l'impression d'en avoir pourtant et, après discussion avec mes deux sœurs, je sais qu'il en est de même pour elles. Des images précises, ciselées dans ma mémoire, d'une enfance parfaite, ou presque. Un père présent à chaque instant, nous insufflant une énergie qu'il est difficile à croire qu'elle puisse émaner d'un seul homme. Un père, mais aussi une mère, un ami, un frère, un professeur, un Dieu ! Notre unique Dieu ! Je lirai ce livre sans doute un jour, mais pas maintenant. La fatigue va certainement me gagner, et je décide d'accélérer et d'omettre la lecture de certains passages.

Papa avait décidé de prendre cinq années sabbatiques après les six mois qui lui étaient accordés. Bizarrement, il n'avait éprouvé aucune difficulté à renouveler chaque demande de prolongation pendant ces cinq années, période infinie pour un domaine sans cesse en évolution comme c'est le cas en informatique. Il aurait bien sûr prolongé cette période jusqu'à notre majorité ou *ad vitam aeternam*, mais l'argent venait à manquer. Il a dû redoubler d'ingéniosité pour s'occuper de nous à petits frais afin que nous ne manquions de rien. Je ne sais toujours pas aujourd'hui comment il s'en est sorti, mais je soupçonne Catherine de l'avoir aidé financièrement, ce qui le rendait redevable vis-à-vis d'elle et qui pourrait expliquer certains de ses comportements. Il

devait retourner travailler, à son grand regret, et sans motivation aucune. C'est de cette période que doit dater le début de la thérapie, et l'apparition...

Les Psy

1994

1992 dans Spirou

1994 1er numéro chez Dupuis

Bande dessinée

46 pages, couverture cartonnée

Dessins : Bédou (Bernard Dumont)

1948

Scénarios : Raoul Cauvin

1938

Belges

- Tu te souviens du docteur Bréchet ?
- Non. Bréchet ? Bréchet comme le sternum des zoziaux ?
- C'est ça oui. Nous l'avions rencontré à cette soirée chez...
- Ah oui, je me souviens. Ce n'était pas le type qui louchait à hauteur de ton bréchet à toi ma petite poulette ?
- Un peu de sérieux Damien.
- Il est psychologue non ?
- Entre autres.
- Et tu l'as revu depuis ?
- Oui.
- Ça sent l'histoire de cœur !
- Pas du tout. Je l'ai revu pour lui parler de toi et de ta situation, et il est prêt à te recevoir.
- Pour quoi faire ? Je n'ai pas besoin d'être suivi.
- C'est toujours ce qu'on croit jusqu'au

jour où l'on est dépassé par les événements.

Nous discutons Catherine et moi dans la cuisine. Elle est assise sur une chaise autour de la table. Elle porte un tailleur gris au chemisier cache-cœur, à l'échancrure camouflée par un sous-pull noir avec une espèce de col berthe. La jupe on ne peut plus droite qui descend prosaïquement jusqu'aux gros mollets affinés par des bas noirs étriqués est grise également, avec pour seule audace un discret pli d'aisance ornemental. Du jamais vu ! Du grand art vestimentaire à faire changer un Gauthier de profession. Sa bouche en cul de poule reçoit à intervalle régulier des goulées de thé Earl Grey. Elle me glougloute sa morale alors que je suis assis sur la tablette jouxtant l'évier servant de plan de travail. D'un habit d'homme serein, je ne fais pourtant clairement pas le moine. Cette conversation m'agace, mais je tente de rester zen face à cette institution de sœur.

Catherine s'est mis dans la tête que j'avais besoin d'une thérapie et qu'elle connaissait le psy incontournable, le pro très in qui me permettra de trouver la sortie de tous mes tracass (qu'il reste à définir !)

— Écoute sœurette...

— J'ai horreur que tu m'appelles comme ça, tu le sais bien.

— C'est bien gentil de ta part de t'occuper de mon état mental, mais il va bien, te remercie et te congédie pour se reposer de

cette rectitude que tu lui imposes par ton attention. T'as pas des choses à faire ?

— Si bien sûr, mais tu m'inquiètes tellement. Je ne crois pas que tu peux t'en sortir tout seul. Tu t'obstines à vouloir éduquer les filles sans l'aide de personne. Tu crois vraiment que c'est bon pour elles, qu'elles restent ici sans contact avec des enfants de leur âge ? Et puis, as-tu fait ton deuil ? Je n'en suis pas certaine. Et...

— Je m'en suis très bien sorti jusqu'ici et...

Je veux prolonger mon argumentation, mais je reste figé, gueule béante. Seuls mes yeux glissent de gauche à droite en un mouvement rapide : je viens de voir passer une idée qui me fait changer ma défense.

— Et si je le vois ton docteur, tu me laisseras tranquille après ?

— Oui. Mais ne crois pas que tu vas pouvoir régler ça en une séance. Tu vas devoir faire un effort et te confier à lui. Je sais que tu n'aimes pas trop ça.

— Et quand penses-tu que je pourrais le rencontrer ?

— Je vais l'appeler et on verra bien. Il m'apprécie beaucoup et je pense qu'il pourra te prendre en priorité.

— Bon d'accord, j'accepte.

— Tu ne le regretteras pas, tu verras. Ça te fera le plus grand bien. Je l'appelle tout de suite.

Catherine se lève lentement après sa dernière lampée. Elle change de rythme, saisit son sac sur le dossier de chaise et file d'un pas vainqueur vers le salon. J'expire de soulagement.

Au bout de cinq minutes, elle revient.

— Voilà, c'est fait. Tu as rendez-vous mercredi à 17 heures.

— Merci de m'avoir demandé si l'heure me convenait.

— Pourquoi, tu as quelque chose de prévu ?

— Non, bien sûr que non. Je suis père de triplées, je n'ai donc rien à faire de mes journées.

— Tu sais très bien que tu peux compter sur moi.

— Ah ça oui je le sais !

Le docteur Bréchet est à lui seul une caricature de la « psychoprofession » tout entière, d'il y a 50 ans ! Binocle et montre gousset, costume trois-pièces et richelieus minutieusement cirés, pantalons aux plis militaires dans le prolongement de la raie sur le côté des cheveux... Un anachronisme vivant, parachuté dans une époque qui n'est pas la sienne et qu'il tente de comprendre avec patience à travers les récits de ses patients.

Son langage est posé sur un plateau d'argent, chaque mot valant son pesant d'or.

Il s'écoute parler, par habitude sans doute, prise à défaut d'être écouté par d'autres. En fait, il ne parle pas, il récite. Il ne s'adresse pas à un individu, il harangue magistralement une hypothétique assemblée de compétiteurs tribuns attentifs.

Il me toise, allongé sur le divan, du haut de sa petite taille. Apparemment, le docteur adore cette verticalité imposée qui le met en position de force. Il est perçu à son avantage, avec cette vue imprenable sur le menton proéminent, avancé plus par prétention que par nature. J'écoute sa présentation en élève brillant et réponds comme il se doit à chaque interrogation.

— Votre sœur m'a informé brièvement des raisons de votre visite, monsieur Dupré, ainsi que de vos réticences à la thérapie. Sachez qu'il n'est pas possible d'entamer une thérapie si vous n'y êtes pas consentant. Je vous propose de nous rencontrer quelques fois avant d'en décider. Qu'en pensez-vous ?

— Ça me va, répondissé-je avec conviction.

— Et, avant que nous commençons, comment va votre sœur ? enchaîne-t-il rapidement, sans prêter attention à ma réplique.

— Égale à elle-même.

— Vous lui remettrez mes amitiés.

— Je n'y manquerai pas.

Ces dernières paroles sont échangées sèchement, une phrase découlant de l'autre,

avec l'assurance d'un Kasparov contre un Karpov jouant les premiers coups d'une entrée classique d'une partie d'échecs en blitz.

Le docteur esquisse un sourire qu'il s'empresse de camoufler sous son air austère. C'est qu'on dirait bien qu'elle ne le laisse pas indifférent la Catherine!

Il bégaye du regard et renfile son binocle qu'il agitait jusqu'alors théâtralement.

— Bien, euh, je vous écoute. Racontez-moi tout.

Je rentre alors dans mon personnage. Je n'oublie pas de temps à autre de glisser le nom de ma sœur dans la conversation, ce qui rend le docteur de plus en plus nerveux. De fil en aiguille, je tente de dresser le portrait psychologique de mon interlocuteur ; ce qui avec d'autres ne m'aurait guère pris plus de cinq minutes prend une tout autre tournure avec le docteur Bréchet. C'est qu'il les mentionne tous, toutes écoles confondues, sans véritable prédominance. Ses phrases commencent toujours par un « selon Freud, selon Lacan, selon Hartmann ou Kris... » Un petit coup d'œil sur les cadres brillants alignés sur le mur derrière le bureau pour comprendre qu'il est bardé de diplômes. Psychologue, psychanalyste, docteur en philosophie et j'en passe. Un homme dont la culture étouffe la personnalité, multiple et

multipliée à chaque nouvelle étude. Le genre d'homme qui me fait dire : « Au plus on en apprend sur autrui, au moins on en sait sur soi ». Impossible donc de connaître ses tendances pour les exploiter. Un perdu en quête d'identité qui s'enlise dans ces fables mouvantes d'éminents érudits. Je n'ai jamais vraiment rien pris avec un tel sérieux. Je préfère passer pour un ignorant et écouter pour la dixième fois avec autant d'intérêts la même histoire, contée par un nouveau narrateur. J'aime jouer avec introspection des similitudes, des différences et surtout des innombrables incohérences de ces interlocuteurs qui pensent détenir les secrets de la connaissance, de ces fabulistes qui se disent historiens, ces charlatans scientifiques ou ces gourous religieux. Ces pseudo guides prônent la connaissance, mais ne recherchent en fait que la reconnaissance. Ils s'efforcent de se prouver qu'ils existent à travers les crédules qui les adulent. Leur regard nous met en garde par sa puissance magnétique. Ils attirent les foules par leurs belles paroles. Ils les emprisonnent éternellement, sédentairement dans leur écoute, preuve qu'ils ne détiennent pas la véritable connaissance qui, elle, donne envie de partir découvrir le monde. Ils nous guident vers cet immobilisme forcé de leur vision étroite du monde étudiée dans des livres. Ne faisons pas comme eux. N'utilisons pas la connaissance à de mauvaises fins. Il faut la

glisser dans une partie du cerveau qui ne nuise pas, dans le coffre à jouets. Ne nous forçons pas à retenir. Ne nous gavons pas de cette nourriture indigeste que l'on nous offre sans se soucier de sa convenance. Ce que nous aimons, nous n'avons pas à l'apprendre. Ne négligeons pas la force de l'oubli qui nous fait découvrir chaque jour une nouvelle facette du monde. Vivons en éternel amoureux, cet amnésique qui se lève chaque matin avec une nouvelle envie d'aimer, un premier tendre baiser à offrir. Il ne sait plus qui il est, car la flamme de la passion a brûlé tout ce qu'il savait, tout ce qu'il croyait inaltérablement détenir. Il ne peut plus se fier qu'à ses sens en contact avec l'Univers, avec l'amour qui renaîtra chaque nouveau matin sur les braises de ce qu'il a abandonné. Il ne sait pas pourquoi, mais il l'aime. Il a une journée pour la combler, une nuit pour l'oublier et tout recommencer. Alléluia ! Je sens que je m'égare...

Le docteur me fixe un autre rendez-vous. Nous nous verrons une heure, à raison d'une fois par semaine.

De retour au boulot, à la surprise générale, le seul visage à n'avoir aucune expression fantomatique est le mien. Le team informatique a accumulé quarante gigaoctets d'années virales dans la tronche passées à suer dans la nuée sombre du débogage. Une atmosphère

ténébreuse et apathique, soulignée par l'assise affalée caractéristique de l'informaticien bedonnant blasé, vissé dans sa chaise dactylo avec laquelle il fait corps dans le moindre mouvement de rotation, quand il y en a. La main gauche, généralement sur le clavier, tapote les touches dans un cliquetis discret. La droite, partie la plus mobile du corps, se déplace lentement de la souris au clavier puis du clavier au café avant de retourner à sa position première. Une vision accablante jusqu'ici effacée de ma mémoire sélective qui me revient de plein fouet. Le blanc pâle est la couleur caractéristique de la peau de l'informaticien qui, lorsqu'il n'est pas à son boulot rivé sur l'écran du PC fixe, s'isole en vacances sous l'indispensable parasol qui protège l'écran de l'ordinateur portable du soleil. Au boulot comme en vacances, c'est la plus haute protection qu'il réclame : l'écran total !

L'équipe est au couplet avec ses mêmes rengaines et ses blagues sans dégainé. Car on le sait tous : peu importe le service, le rang, la position hiérarchique dans la société, tout le monde fait pareil : la fonction première d'un ordinateur est de faire circuler des conneries par courriel.

J'appartiens au summum de la profession. Je dirige un véritable microcosme de la micro qui joue les têtes brûlées de la macro. On

s'amuse à jouer à *Des chiffres et des lettres*, en mêlant les chiffres et les lettres en une ribambelle de mots qui ne veulent rien dire. On innove, pour le bien de tous, du vieux qui n'y comprendra jamais rien au jeune qui croira avoir tout compris et qui ne pourra jamais s'en décoller.

J'ai abordé l'informatique avec intérêt et passion, comme pour tout le reste. Mais je suis resté distant. Je dois être le seul informaticien de ce monde à n'avoir jamais accueilli d'ordinateur chez lui. J'avais hésité entre la médecine et l'informatique. J'ai fini par choisir de vaincre les maladies virtuelles, potentiellement plus dangereuses à mes yeux que n'importe quelle épidémie réelle. J'ai étudié les langages de programmation comme un étudiant de médecine étudie les affections, dans le but de pouvoir les soigner. J'ai le don de repérer les virus et de les éradiquer avant même qu'ils aient eu le temps de se propager. Un sauveur pour les utilisateurs, un emmerdeur pour les *hackers* que je respecte parfois davantage que les développeurs pour leur application au travail : rien de superflu, fonctionnalités optimales et mises à jour garanties gratuites pour les cracks de logiciels . De vrais passionnés au service des plus démunis qui n'ont pas les moyens de se payer les programmes *up-to-date* ! Et pour les autres pirates de la toile, un

constat récurrent : ils sèment souvent le trouble au sein de multinationales qui se la jouent « on est les meilleurs et on vous le prouve ! » et qui taisent les listings de milliers de bogues non corrigés relevés avant la mise en circulation des programmes. C'est une forme de rappel à l'ordre, une insistance sur l'importance de garder la tête froide et sur les épaules...

J'estime donc certaines attaques justifiées, et d'autres moins. Je préfère de loin protéger l'utilisateur lambda qui se fait voler son numéro de carte visa ou détruire son album de photos de famille que ces repaires de bandits qui exploitent la crédulité des gens à l'aide de ce moyen d'expression.

Je m'attendais à un accueil plus chaleureux. J'ai toujours entretenu de bons rapports avec mes collègues qui m'apprécient pour la qualité de mon travail et mon côté humain. Ils sont nombreux à s'être confiés à moi, lors de ces interminables soirs d'heures supplémentaires (j'en profitais du sommeil de Lydia pour travailler davantage) passées à tenter de dépanner leurs machines capricieuses. Chacun me salue en hochant de la tête, sans dire un mot, comme si nous nous étions encore vus la veille et qu'aucune marque de sympathie particulière ne se justifiait. Je marche à grandes enjambées dans les couloirs étroits et m'étonne d'y croiser si peu de monde. Les

rare collègues que je rencontre sur mon chemin baissent les yeux ou m'ignorent complètement. Je m'empresse de m'enfermer dans mon bureau et d'ouvrir les fenêtres. J'allume le PC et consulte mon courriel comme j'avais l'habitude de le faire chaque matin. Là aussi, c'est assez désert. Il n'y a qu'un seul message, provenant de la secrétaire du grand patron qui s'adresse en ces termes : « Veuillez vous rendre à 9 h 30 ce matin dans le bureau de monsieur Sawyer. Cordialement. Mlle Durioux ».

Je travaillais dans ce bureau depuis six mois avant le décès de Lydia. Ça fait donc un bail que je ne suis pas revenu. Un nouveau dossier pour Alcapone m'attendait à notre retour de voyage de noces, avec un manque d'intérêt certain de ma part depuis que j'avais appris que j'allais être papa. De plus, les soupçons qui pesaient sur monsieur Sawyer et sur sa moralité étaient bien minces, le dossier presque vide. J'avoue avoir usé et abusé de la diagonale des vingt pages concernant cette société et ne pas trop savoir ce que je suis censé chercher.

La chance de rencontrer une quelconque forme de cordialité chez monsieur Sawyer avoisine le zéro absolu. Les appelés s'inscrivent sur la liste des élus de la scoumoune ; les employés qui reçoivent un message du patron et qui travaillent sur le plateau en *open space* ne peuvent pas le cacher bien longtemps. Leur

comportement les trahit rapidement : les mains tremblent, la transpiration les envahit et l'activité mentale et physique s'intensifie autour du bilan de leurs actions passées, à la recherche d'un manquement qui leur aurait échappé. On a vu des employés convoqués dans son bureau attraper brusquement la fièvre et rentrer chez eux pour vivre pleinement leur dépression pendant plusieurs mois, avec sans doute à l'esprit cette seule question : mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire de mal ? Certains courageux qui osent affronter la foudre de Zeus reviennent avec ce regard de soulagement et de terreur, en se disant : « Je ne m'attendais pas à ça, mais au moins c'est passé ! » Ils jettent un œil noir autour d'eux, en cherchant le prochain sur la liste, avant de filer aux toilettes pour teindre d'un rouge sang dans l'intimité leurs yeux qui ne demandent qu'à pleurer. Les uns, sans doute ceux qui n'ont reçu qu'un blâme, en sortent grandis, durcis, insensibles parfois. Les autres n'en sortent jamais. Ils visionnent par la lunette leur expulsion et se vident de leur énergie vitale, avant de trouver la force de s'évaporer en fin de journée dans l'ombre du veilleur de nuit. Leur nom ne sera plus jamais prononcé, par superstition, et leur histoire prendra des allures de légendes funestes contées par les anciens pour effrayer les petits nouveaux trop ambitieux.

Je n'ai jamais rencontré le grand patron.

Monsieur Sawyer mène une vie de misanthrope, seul avec sa secrétaire au vingt-quatrième étage du bâtiment. De temps en temps, suivant les conseils de ses administrateurs, il participe à des œuvres de charité pour philanthropes afin d'orner de fantaisie galante son image peu reluisante. Il camoufle ses origines modestes avec talent et, malgré un physique ingratement gras, plait aux femmes les plus séduisantes qui s'emmitouflent dans le verbe sécurisant de ce grossier personnage que les hormones rendent parfois beau parleur. Périodiquement, entre deux isolements, il s'adonne à la débauche avec des épouses infidèles rencontrées dans ces galas. Cela conforte ses valeurs viriles et renforce l'idée qu'il se fait du mariage, cette institution grotesque servant à apporter une plus-value à la marchandise. La femme mariée représente pour lui un défi qu'il n'hésite jamais à relever. Tout le monde connaît ses escapades sexuelles, car il ne s'en cache pas. Il a plusieurs fois échappé à l'animosité de maris cocus en se barricadant dans son immeuble bien gardé. Les journalistes aiment l'interviewer sur ce sujet bien plus croustillant que les déboires informatiques et financiers de sa société. À l'un d'entre eux qui lui demanda un jour pourquoi il ne s'était jamais marié, il répondit : « On bague les mariés comme on bague les pigeons, histoire de pouvoir les identifier pour les renfermer dans leur prison le jour où ils ne trouvent plus le

chemin du nid, jusqu'à leur prochaine envolée. Je n'ai ni Dieu ni colombophile et je ne vois pas pourquoi je devrais me contenter d'une seule pigeonne, alors qu'en fait, elles le sont toutes, baguées ou non ! » Roi des machos et fidèle à l'image de sa couronne, il fait part de ses desiderata d'une main de tyran dans un gant de monarque absolu, le personnel féminin à sa botte pour le baise-main et le masculin aplati en carpette pour implorer sa pitié. Il aime porter des bijoux, pour afficher sa fortune et renforcer son pouvoir. Des diamantaires lui rendent visite, enfiévrés par le gain que devrait leur procurer cette commande, la valise pleine des plus beaux bijoux de leur collection. Ils repartent avec la fièvre panique d'avoir tout perdu et le cachet dérisoire de ce roi cruel qui avait enquêté et déniché ou fabulé les vices de ses vendeurs avant de les recevoir et de les écraser sous le joug du chantage. Aucune pitié dans les affaires, d'argent ou de cœur.

— Rentrez. Je suis à vous dans un instant.

— Merci monsieur Sawyer.

Le big boss entretient une conversation avec une voix anglaise hurlant à travers le haut-parleur du téléphone. Il tient, entre son index et son majeur garni d'une chevalière en or blanc au chaton enchâssé d'un diamant, un énorme Havane hochant la tête de temps en temps en éparpillant des bouts de

chevelure cendrée sur le bureau. Il tapote nerveusement le cigare sur le bord du cendrier de cristal qui reflète dans un arc-en-ciel de couleurs les merveilleux éclats du diamant. Il tourne des feuilles, il consulte l'ordinateur, il s'agite, bougonne et s'énerve avant de raccrocher brusquement, sans prévenir son interlocuteur. Il tempère immédiatement sa fougue et d'un calme olympien, avec une pointe d'ironie, il me demande : « Alors, heureux d'être de retour parmi nous ? » Je ne cherche pas à afficher de fausses motivations. Je décide de la jouer franc-jeu.

— Pas vraiment non, j'ai l'impression d'abandonner ma famille à un moment où elle a vraiment besoin de moi.

— Oui je comprends. Votre fille va bien ?

— Mes filles vont bien oui, merci.

Le patron se rend compte de son erreur et tente de la rattraper en consultant à nouveau du coin de l'œil le fichier informatique qui décrit ma situation familiale.

— Ah oui, c'est vrai. Ce sont des triplées c'est bien ça ?

— Oui.

— Trois brailleuses pour le prix d'une, ça doit vraiment être la merde. Je dois dire que j'ai été très surpris d'apprendre que votre femme...

— Était morte pendant l'accouchement ?

Je l'interromps afin d'alourdir encore un peu le malaise ambiant. Je tente de déstabiliser ce patron à la réputation bien méritée de sans-cœur qui reste impassible à la détresse humaine.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je n'ai appris qu'il y a quelques semaines par hasard qu'elle était mariée avec un de mes employés, vous en l'occurrence. Un de mes cadres en plus ! On ne peut plus avoir confiance en personne de nos jours. Je ne vous présente pas de sincères condoléances, car elles ne le seraient pas ! Et puis c'est une vieille histoire maintenant, ça fait plus de cinq ans qu'elle est morte, vous avez eu le temps de tourner la page, je suppose.

Sans cœur, oui, mais d'une franchise rarement rencontrée ! Il a visiblement décidé de ne pas me ménager. Le toréador continue sa mise à mort.

— Vous n'êtes pas sans savoir tout le tort qu'elle nous a causé ?

— Quel tort ?

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, vous savez très bien de quoi je veux parler. Elle appartenait à Alcapone, qui a failli nous couler il y a quelques années.

— Pour des raisons valables, je crois, non ?

— Valables ? Vous voulez rire ? Du n'importe quoi ! Mensonges sur mensonges ! J'ai appris aussi que deux de vos anciennes boîtes

avaient coulé à cause de son association. J'aimerais savoir, c'est comme ça que vous procédiez ? Vous vous faisiez engager quelque part, vous recueilliez des infos sur d'éventuels dysfonctionnements, et si pas vous les inventiez, puis vous confiiez le tout à votre femme dans un paquet-cadeau sous l'oreiller. C'est bien ça ? Ça va être plus dur maintenant.

Je ne sais pas quoi répondre. Merde ! J'aurais quand même pu lire correctement les dossiers d'Alcapone avant de me faire engager ici. C'est bien ma veine. Je n'ai jamais été inquiet tant que je me tenais au courant, et pour une fois que je prends un peu de recul, je vais me faire électrocuter par cet hurluberlu incendiaire. Je reste sans broncher, le corps présent, et l'esprit absent.

— Soit, vous ne m'avez pas l'air très loquace. Si je le pouvais, je vous mettrais à la porte sur-le-champ. Vous nous avez déjà coûté assez cher. Mais je ne peux pas, j'aurais le syndicat sur le dos et plein d'autres emmerdes dont je me passerais bien. Je n'ai pas de preuve contre vous, mais il va falloir trouver une solution, car je ne veux plus de vous ici. Vous comprenez ?

— Je comprends.

En réalité, j'ai décroché. Je pense à ces derniers mois passés auprès des filles. J'ai tellement hâte de les retrouver ce soir que je n'arrive pas à me concentrer sur la discussion.

Deux heures seulement que je suis enfermé dans ce bâtiment et déjà j'étouffe. Je cherche du regard fuyant un endroit qui contiendrait par miracle un coin vert, ou quelque chose m'apportant la certitude que l'air circule aussi dans cette pièce polluée par une odeur tenace d'eau de toilette et de cigare. Je veux en sortir au plus vite, avant de m'évanouir. J'inspire profondément et bloque ma respiration. Des mots se bousculent dans ma tête : syndicat, plus de vous ici, à la porte, femme... des mots sortis de mon inconscient qui retransmet le tout en vrac au conscient. J'y ajoute verbes et compléments pour formuler des phrases cohérentes qui doivent ressembler à ce qui vient de m'être dit. Rempli d'un nouveau souffle, j'enchaîne sur un ton plus présent.

— Écoutez, moi aussi je ne demande qu'à partir. Mais j'ai besoin d'argent. Vous auriez pu me licencier.

— Pour vous voir partir avec une belle enveloppe pleine de mon pognon, et me faire poursuivre pour licenciement abusif ? Vous vous foutez de moi ?

— Autant d'années d'absence, n'était-ce pas une raison suffisante ?

— C'est ce que vous espériez après votre congé, vous la couler douce au soleil, aux frais du patron ? Hors de question. J'ai profité de ces dernières années pour mettre un peu d'ordre dans la société. Un bon nettoyage

s'imposait. Nettoyage de surface bien sûr, l'activité elle, reste la même.

Sawyer joueur ? On dirait ! Gagnant et jamais perdant. Prendrait-il le risque de me garder s'il y en avait un ?

— Vous avez bien une proposition à me faire ? Vous ne m'avez pas appelé dans votre bureau juste pour me dire que vous vouliez me virer, mais sans que cela ne vous coûte.

— Non, c'est vrai. Je voulais vous prévenir qu'il était temps pour vous de trouver un autre job et de partir, avant d'aller au-devant de graves ennuis. Je ne veux pas consacrer davantage d'énergie à votre cas.

— Ah ! là je vous retrouve, c'est votre style. Si je comprends bien, vous me menacez ?

— Non, je vous informe. Évidemment, je ne peux vous pistonner nulle part, vu vos antécédents. Vous êtes grillé un peu partout, hors service. J'ai bien pensé essayer de vous refourguer à la concurrence, ça leur ferait les pieds, mais là aussi vous êtes connu, l'info a circulé. Personne ne veut de vous, vous êtes fini. Alors, que comptez-vous faire ?

— Rien.

Je perçois l'agacement chez mon interlocuteur. Je pourrais me défendre, le menacer pourquoi pas. Mais je me dis que c'est préférable d'attendre. J'irai les consulter ces dossiers ! Je reste là, sans broncher. L'expérience m'a démontré que cette tactique fonctionnait plutôt

bien avec les personnes qui recherchent le conflit à travers le dialogue. Au bout d'un moment, la colère s'estompe après avoir atteint le point culminant du ridicule d'un monologue qui a comme seul retour l'écho de ses propres propos.

Monsieur Sawyer passe par tous les états de l'énervement avant de se calmer. Sa peau diaphane se colore d'abord d'une pointe de bleu violacé, puis d'un rouge sanguin avant de retomber dans son laitage veineux. Ses grosses lèvres, qui se désarticulent et peinent à suivre le débit de ses paroles, exsudent un filet de bave brunâtre, un mélange de tabac et de salive incontrôlée. Il se frotte grossièrement la joue et la bouche sur la manche de son costume Armani serrant avant d'étendre le liquide visqueux sur la surface du bureau. Puis plus rien. Plus un geste, plus une parole. Un grand blanc d'une minute.

— Allez, dégagez ! me crache-t-il finalement. Et démerdez-vous pour que je n'entende plus parler de vous.

— Bien, dis-je poliment, comme si tout ce qui venait d'être dit n'avait eu aucune incidence sur ma personne.

— Encore une chose, ajoute Sawyer avec un rictus provocateur. Vous êtes muté.

— Et je peux savoir où ? lâché-je rapidement, pour camoufler le mélange de rage et de dégoût qui monte en moi.

— Monsieur Pieraut vous affectera à votre nouveau poste demain. Pas besoin de vous dire que vos accès seront dorénavant limités, vous l’aurez compris. Allez, du balai et bon amusement !

Pourquoi a-t-il décidé de me garder malgré le danger que je représente ? Monsieur Sawyer doit s’être blindé contre toute attaque. Et puis, sans mes accès, je ne pourrai pas faire grand-chose...



— Bonjour Monsieur Dupré.

— Bonjour docteur Bréchet. Comment allez-vous aujourd’hui ?

— Et vous ?

J’adore cette manie de psy. Comment ça va docteur ? Comment ça va docteur point d’interrogation ? Réponse : Et vous (Et vous là-bas !), *point d’interrogations* ! Sous-entendez ne me posez pas de questions sur ma vie privée, cela ne vous regarde pas et de toute façon vous ne sauriez que faire de mes réponses, c’est moi le spécialiste ! Ou peut-être est-ce un réflexe défensif, une lutte d’égal à égal, on répond à un *poing d’interrogation* par un autre *poing d’interrogation*, un signe de ponctuation en forme de crochet... crochet du gauche et hop ! une esquive avec en

réponse un autre crochet du gauche. Mais je m'é gare. Revenons-en à sa question.

— Journée très éprouvante.

— Vous retourniez au travail aujourd'hui n'est-ce pas ?

— Oui. C'était le jour j, le jour le plus long.

Ici je me dois d'apporter quelques précisions sur mon inefficacité. J'ai consenti à cette thérapie comportementale (qu'on porte au mental, c'est dire s'il doit être solide !) afin de trouver l'astuce qui me permettrait de rouler ma bosse au pays des papas gâteau plutôt que de bosser pour ce chameau de Sawyer, ou pour n'importe quel autre camélidé. Échec blatérant ! Je dois me coltiner ses théories casse-pieds une fois par semaine sans y avoir gagné quoi que ce soit jusqu'ici.

— Et comment ça s'est passé ?

— Pas très bien. La journée avait déjà mal commencé. J'ai dû me rendre au boulot comme un fou après avoir eu des problèmes de démarrage...

— Ah oui, les voitures sont parfois rétives.

— (Rétives ? Je ne parlais pas de démarrage de voiture, mais juste pas envie de démarrer la journée de boulot, abandonnant les filles à ma sœur. Et voilà que je remets ça, à perdre mon temps plutôt que d'être avec elles. Il est quelle heure au fait, j'en ai encore pour combien de temps ? Je me demande ce qu'elles font. C'est fou ce qu'elles me

manquent. Je boirais bien un petit café moi...)

— Et donc ?

— Et donc ? (Moi aussi je veux jouer au grand *quizz* des questions — questions!)

— Et donc après votre démarrage malencontreux, comment s'est passée votre première journée de travail ?

— (Lui parler de mon entretien avec Sawyer ? Mauvaise idée. Trouvons autre chose) J'éprouve des difficultés à me concentrer. Je m'embrouille et je n'ai le cœur à rien. J'ai vraiment l'impression que ce n'est plus ma place là-bas. Je me suis senti mal toute la journée. Je crois que l'informatique ne m'intéresse plus. (Oui c'est bien ça, une bonne cuillerée de pathos sirupeux.)

— Sigmund Freud a écrit : « S'il est librement choisi, tout métier devient source de joies particulières, en tant qu'il permet de tirer profit de penchants affectifs et d'énergies instinctives. » Voyez-vous ? Votre travail, que VOUS avez librement choisi n'est-ce pas ? vous permettra de retrouver foi en la VIE, mais il faut vous autoriser un petit temps de réadaptation après ce que vous avez enduré.

— (D'autres Allemands ont écrit — oups, j'avais oublié que le grand Freud était autrichien, mais à son époque on s'y perdait facilement. Désolé Sigmund de t'avoir *anschlussé* ! — « Arbeit macht frei » [le travail rend libre] et l'ont placardé à l'entrée

de leurs putains de camps de bons ariens de nazes qu'ils étaient. C'est pour dire moi, ce que j'en pense des élogieux du travail...)... Vous avez peut-être raison... (faudra que j'essaie aussi l'inflexion sur le VOUS. Dans la bouche du doc, c'est très impressionnant!)

— Et Alfred de Musset n'a-t-il pas écrit : « Jours de travail ! Seuls jours où j'ai vécu ! » C'est pour vous dire son importance n'est-ce pas ?

— (S'il avait passé un peu moins de temps dans des salons pédantesques le petit mangeur de grenouilles, il aurait sûrement vécu d'autres jours aussi ! Il aurait pu faire comme Henri Salvador et vivre pépère sur une île, il aurait tenu un autre discours. « *Le, travail, c'est la-san-té, ne-rien-faire-la — con-ser-ver !* ». Il est mort de quoi déjà Musset ? Oisiveté, alcoolisme, débauche... à pas cinquante berges ? Ah il est beau l'exemple ! ... Mais je me perds à nouveau là. Concentre-toi Damien et écoute le docteur s'écouter penser...)

— « Un travail réglé et des victoires après des victoires, voilà sans doute la formule du bonheur. » disait Emile-Auguste Chartier. Et je n'hésiterai pas à servir des lieux communs, car ils sont parfois d'une telle force voyez-vous, que je me dois de vous les rappeler : « Le travail, c'est la santé ! »

— (Pas mal ! Serait-on sur la même

longueur d'onde ? Il faudrait pour ça que t'aïlles jusqu'à la fin mon bon docteur. La suite, tu l'as oubliée ? ne rien faire, c'est... c'est... allez, crache le morceau ! Bon, faut que je dise quelque chose là.) De plus, j'ai reçu une promotion aujourd'hui. J'ai pataugé toute la journée à essayer de comprendre ce que l'on me voulait. J'ai l'impression que je serai incapable de m'appriivoiser à ma nouvelle fonction. (Mais qu'est-ce que tu racontes Damien?)

— C'est tout à fait normal, monsieur Dupré. Certains événements de votre vie vous perturbent encore, nous ne pourrions vous en blâmer. Mais vous verrez, avec patience et persévérance, vous y arriverez. C'est en forgeant que l'on devient forgeron n'est-il pas ?

— (Et en psychanalysant qu'on devient con !) Certainement... Là, je me pose la question : parmi les belles statistiques jetées sur le tapis de notre crédulité, que nous disent celles concernant les principales causes de mortalité ? Chez nous, en pole position se trouve l'appareil circulatoire, suivi des tumeurs malignes, puis de l'appareil respiratoire, de l'appareil digestif et, *last but not least*, les accidents de la route et les suicidés. Ce que les statistiques ne disent pas c'est : combien, parmi ces morts, compte-t-on d'infarctus à force de se battre contre des cactus au travail, à vouloir résoudre des

problèmes épineux ? Ou de cancers du bureau, du fantoche ou de la brigue ? Ou d'asphyxies par rendement à pleins gaz ? Ou de foie éclaté d'avoir les foies de se faire gourmander par son patron pour la centième fois ? Ou de crevaisons sur le chemin du boulot, évaporés à l'aller dans une circulation soporifique, énervés au retour, le pied sur l'accélérateur, poussant le bouchon un peu trop loin dans un trafic erratique ? Ou de sauts vraiment périlleux d'un pont sous un train, usager pour la dernière fois de ces infernaux transports en commun ? Combien de désespérés, pendus toute la journée au téléphone dans un bureau moulant, se passent la corde au cou ? Combien de soumis à un hiérarque démoniaque se tirent une balle dans le chef ? Non, non, la cause première de mortalité, c'est bien le travail, toutes ces maladies n'en sont que les conséquences !

— Monsieur Dupré, vous me semblez bien loin ? À quoi pensez-vous ?

— Vous voyez, c'est ce que je vous disais, j'ai des difficultés à me concentrer.. (et qu'est-ce que vous m'emmerdez !)

— Je vois, je vois...



L'intrigante deuxième journée de travail

s’amorce avec la mine explosée de monsieur Pieraut. On jurerait qu’il a bataillé toute la nuit avec ses cheveux et qu’il a courbé le dos au petit matin sans en perdre un seul, après avoir foutu un bordel hirsute dans les rangs de sa garnison. Mais qu’est-ce qui pouvait le tarabuster à ce point le petit monsieur Pieraut ? Pas moi j’espère !

« Monsieur Dupré, veuillez me suivre. » Et bien si, moi. Son ton artificiellement péremptoire me donne envie de lui donner une bonne petite tape dans le dos ; allez pierrot, bas les masques et haut les mains, je t’ai reconnu ! « Je vous emmène à votre nouvelle affectation » Parlons plutôt de ton affectation mon petit pierrot ! Mais qu’est-ce que t’as ? « C’est ici que vous travaillerez dorénavant, monsieur Dupré. Bonne journée. » Ah oui, là, tout de suite, je comprends mieux. Avant que mon pierrot s’envole, je l’interpelle :

— Attendez monsieur Pieraut, vous avez oublié de me donner quelque chose.

— Ah oui ? Et quoi donc ?

— La camisole de force, je la trouve où ?

Il ne piaille pas, tourne les talons et s’en va. L’humour, ça a toujours été son talon d’Achille ! Une description exhaustive de la pièce s’impose : cube gris de deux mètres d’arête. Le plus drôle dans mon nouveau bureau, c’est qu’il n’y a même pas de bureau. Ça devait être un cagibi à ses heures de

gloire, où des couples de balais gardiens des seaux dansaient le quadrille ; où de jeunes nénettes recevaient un savon de vieilles peaux pour leur biguine éhontée sous l'œil vicieux des mopes, cachées sous leurs rastas ; où les plumeaux tentaient de se reposer, les plumes fatiguées, au milieu du lit d'eau qui couvrait le plancher... Et maintenant, fini, parti, du balai la serpillière ! Les torchons y ont dansé ; moi, je m'y fais tancer ! Quelques secondes et voilà déjà que j'entends derrière la porte cartonnée des pas lourds qui foulent le couloir. (Oui, c'est vrai, il y a une porte aussi. Grise la porte !) Mon brave monsieur Pieraut ne peut pas se passer de moi... Ou serait-ce dû à l'attraction irrésistible du lieu ?

— J'oubliais, vous pouvez aller chercher le matériel de bureau chez l'intendant, il vous attend.

— J'y cours monsieur Pieraut !

— C'est ça oui, courez !

Monsieur l'intendant Vito Vito, Vito pour les intimes (il prétend avoir le même nom que le prénom), occupe une bonne partie du premier, dans tous les sens du terme. Des vingt-quatre étages du bâtiment, c'est grâce à lui qu'au premier on trouve la plus haute densité de copulation. Aucune de ces dames ne résiste à l'odeur léonine de ce bel italien pure souche qui roule les mécaniques avec

autant d'exagération que les R. Il est tellement attaché à son pays que, lorsqu'il s'agite un peu trop à manutentionner ou à parler, les mains jamais au repos, son bercail transalpin lui dégouline dans le dos, avec dans le haut de la cuissarde le Pô bien marqué à hauteur des épaules, et dans le bas la pointe du pied de la botte dans le cul. Jamais une sudation n'a souligné avec autant de vigueur un si grand attachement à la terre patrie.

— Monsieur Damien, rrrravi de te rrevoir. Comment ça va ?

— Ça va. Toujours content de tout cet italien. Je crois que je vais avoir une journée de fou.

— Et c'est là que j'interrrviens. Je dois avoirrr quelque chose quelque parrrt pourr toi. Vito va te faciliter la vita ! Attends que je rrregarre.

— Merci. Prends ton temps je ne...

— J'ai la liste pourrr monsieur Damien Douprrré. Je vois... je vois... Le bourreau est là dans le coin. Je vais cherrrcher le bloc de feuilles et le crrayon.

— Et c'est tout ?

— Oui, il n'y a rrrien d'autrre.

Je laisse Vito aller quérir mes fournitures scolaires et reste seul avec mon support de travail qui en a vu passer bien d'autres avant moi, et vraisemblablement des plus jeunes vu

les insultes d'ados qui le couvrent.

Voyons le beau côté des choses : je ne suis pas sans rien, je reçois un bureau, des feuilles et un crayon. Alors au boulot ! Le petit bureau d'écolier, c'est mon bonheur du jour. D'abord, le ranimer et le remettre sur pied, le dégraffiter et le gratifier de nouvelles enjolivures, puis convertir ce teint cireux en une pigmentation vermeille pour ensuite laquer les couleurs de son nouveau costume, digne des plus belles livrées des laquais d'autrefois. Et le tour sera joué ! Restera plus qu'à m'y plancher sur de vertigineux écrits pour occuper mes journées qui s'annoncent infinies.

— Que vas-tu fairrre avec tout ça Damien ? Tu ne fais plous la chasse aux virrous ?

— Plus que jamais ! On m'a confié le local le plus aseptisé du bâtiment pour la traque à l'arnaque. Cent pour cent d'optimisation de la concentration sur les infiltrations avant évaporation des écumeurs. Magnifique non ?

— Si si. Je souis très content pour toi. Je t'aide à transporrrter le bourrreau ?

— Non merci, ça ira. Je le prends sous le bras et je file. À un de ces jours.

— Bon amusement.

— Merci. Itou.



Mon plumitif s'en donne à cœur joie. Mais qu'est-ce que j'ai raconté qui vaille la peine d'inonder un A4 ? Au moins pendant ce temps, il étanche son débit de paroles et il accorde à mon esprit un peu de repos.

Un nouveau bloc de feuilles, un nouveau stylo... Bréchet me sort le grand jeu aujourd'hui. Espérons qu'il n'ait pas décidé d'en amortir l'usage en une seule séance. Avec son binocle sur le pif et son air concentré, il ressemble plus à un notaire qui dresse un acte authentique qu'à un psy qui scribouille des propos merdiques. Je serais curieux de lire les minutes de ces heures de discussions consignées dans ses pages qui termineront leur vie dans le dossier suspendu D d'une armoire métallique, classement vertical. Mais personne ne peut. Top secret. Lecture interdite. Protection de la vie privée. Secret professionnel. Et tout le toutim. Imaginons un instant qu'on puisse y accéder... que deviendrait la profession si on mettait la main sur son contenu ? Parce que, finalement, personne ne sait si ça marche. Et si la psychologie avait besoin du secret professionnel pour éviter de dévoiler ses résultats désastreux ? Et si...

— Selon Françoise Dolto, « Les enfants sont les symptômes des parents ». Qu'en pensez-vous, monsieur Dupré ?

— (J'en pense que tu m'as coupé la parole

cérébrale ! Dolto, Dolto... c'est pas la mémère à Carlos ça ?) Oui, elle a certainement raison.

— Et Khalil Gibran : « Vos enfants : vous pouvez vous efforcer d'être comme eux, mais ne tentez pas de les faire comme vous. »

— Ça mérite réflexion docteur... (« *Papayou, papayou, papayou, papayou lélé. J'ai le plus beau des papayou lélé qu'on ait vu depuis des années. Papayou, papayou, papayou, papayou lélé. Ma mère me disait : « Faut pas le montrer ça f'rait des jaloux dans le quartier. »* Réflexion faite donc, il a raison le Khalil. C'est le fiston qui connaît la chanson freudienne mieux que la maman. Je préfère cent fois voir se tire-bouchonner la panse à Carlos que la pensée à Dolto ! Elle aurait pris modèle sur la légèreté de son fils que ç'aurait été tout à son honneur.)

— Vous ne dites pas grand-chose, monsieur Dupré. À quoi pensez-vous ?

— À ce que vous venez de me dire.

Et j'accumule les banalités. À ce stade de la thérapie, je n'ai pas avancé d'un chouia. Mais s'il arrêtaît de me saouler avec ses citations, je serais sans doute moins sobre dans mes propos.

Bréchet appartient à cette grande famille des affolés du vide, ce qui est plutôt gênant pour un thérapeute. Marathonien du discours, il déteste les escales, les blancs imposés par le patient. Il supporte mieux les siens ! Peu

de répit entre deux citations et donc peu de réflexion. Il me bloque ce toubib. Il y a des gens comme ça à qui on n'a rien à dire, parce qu'ils prennent trop de place, qu'en placer une relèverait de l'exploit et qu'ils imposent le monologue du dialogue ; ou parce qu'il n'y a aucune affinité, aucun point commun et que toute tentative de tête-à-tête mènerait à la guérilla ; ou tout simplement parce que leur tête ne nous revient pas, et qu'on n'a juste pas envie de se la coltiner plus longtemps à s'échanger des politesses en parfait désaccord avec notre pensée mal embouchée ; ou parce qu'ils sont pédants, cabotins, bravaches, séniles, éculés, surpayés, psychologues, psychanalystes, entichés de ma sœur... Bref, parce qu'ils sont Bréchet ! Et...

— Et selon...

— Ah non ! Et selon personne ! Y en a marre des « selon Pierre, Paul ou Jacques ». (Oups, là je crois que j'ai pensé un peu trop fort.)

— Un problème Monsieur Dupré ?

— (Je bondis du récamier) Oui, un problème, et un seul depuis que je viens vous voir. Mais qu'est-ce que je fous ici ?...



— Tu crois vraiment que l'on peut faire ça Tom ? Je ne crois pas que Lydia aurait...

— Lydia aurait voulu que tu sois bien et que tu puisses t'occuper des filles. Dans les conditions dans lesquelles tu te trouves, c'est impossible. Et je suis certain qu'elle aurait tout fait pour te sortir de là.

— Mais pas de cette façon. Alcapone n'agit pas comme ça.

— Ne t'inquiète pas. Tu ne fais qu'utiliser les mêmes armes que lui. Quand il n'y a pas le choix, il ne faut pas hésiter.

— Vous n'avez vraiment rien trouvé ?

— Il s'est blindé de tous les côtés et c'est pour ça qu'il a pu te garder. Il sait qu'il est inatteignable. On l'aura peut-être un jour, quand il aura baissé sa garde. Mais ça peut prendre des années. Fonce Damien, pense au temps que tu pourras passer avec les filles si ça marche.

— OK Tom. Je te tiendrai au courant dès que je l'aurai vu. Et merci.

— À bientôt.

Je retrouve Sawyer dans la même position qu'à mon premier entretien, ligoté au téléphone. À chaque fois que je me suis hasardé à demander à un de ces businessmen au salaire mirobolant ce qui dilate ses journées et les rend prohibitives, je me suis entendu répondre : « des coups de fil et des réunions ». En essayant de

creuser davantage jaillit le faux prétexte condescendant de « ce serait trop long et trop compliqué à vous expliquer » afin de dissimuler la vraie réalité bien plus condescendante encore : « Ce que je fais est totalement inintéressant et inutile, mais je gagne cent fois votre salaire ».

Avant de lever les yeux vers moi, mon roi de la télémercatique discutaille encore vingt minutes dans un hiatus anglais, plus franglais qu'anglais, qui laisse supposer que son interlocuteur connaît les rudiments du français ou qu'il n'a aucun intérêt à suivre la conversation. Après avoir déposé l'oreillette, il communique enfin dans une langue connue.

— Asseyez-vous monsieur Dupré. J'ai exactement quatre minutes à vous consacrer, et c'est déjà beaucoup trop.

— Il ne m'en faudra pas plus. Je viens vous annoncer que j'accepte votre proposition de télétravail.

— Pardon ? Quelle proposition ?

— Celle que vous allez me faire une fois que vous aurez pris connaissance du contenu de cette enveloppe.

Sawyer m'arrache des mains comme un butor l'enveloppe que je lui tends et la déchire violemment. Son teint violacé vire au rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? m'éclaboussure-t-il de salive.

— Vous ne vous reconnaissez pas ? Vous

êtes plutôt photogénique ! répondissé-je en m'essuyant la face avec les lambeaux d'enveloppe morte. Madame Irota l'est beaucoup moins, mais on la distingue quand même clairement.

— Irota... Irota... Ah oui, je me souviens d'elle comme d'une nymphomane qui ne veut se faire prendre que par l'arrière. Un bon coït anal qui restera dans les annales !

S'en suit un rire gras de sa bouche tabagique, et un retour au calme après un moment de doute. Il enchaîne :

— Et quoi ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute vos photos ?

— Vous savez qui elle est ? Ou plutôt devrais-je dire à qui elle appartient ?

— Quoi, encore un mari jaloux ? J'en ai vu d'autres, vous savez. Et puis, de toute façon, vos photos ne prouvent rien. On me voit à côté d'elle, le verre à la main, discutant de la pluie et du beau temps. Une autre photo où je la raccompagne à sa voiture. Une autre... oh et puis merde vous me faites perdre mon temps. Dégagez avec vos photos merdiques !

Et de me les jeter à la figure dans un geste théâtral.

— Attendez avant de m'envoyer balader. Tout d'abord, les dates des photos posent problème. Madame Irota n'était pas censée être là avec vous, ce jour-là.

— Et alors ?

— Son mari ne serait pas très heureux de l'apprendre.

— C'est son problème, pas le mien.

— Ça, c'est parce que vous ne connaissez pas bien son mari. En fait, je me trompe, vous le connaissez très bien, comme tout le monde, ou presque.

— Ah oui ? Et c'est qui le cocu ?

— Irota, ça ne vous dit rien ?

— Non, rien du tout.

— C'est parce que vous n'essayez pas dans le bon sens. Essayez à l'envers.

Se dessine alors sur son visage un grand moment de terreur, et sur le mien sans doute un grand moment de bonheur. Mon esprit frondeur se régale du spectacle de ce Goliath qui s'effondre sous le jet de pierre du David autant habile qu'insignifiant. Sawyer lève les yeux au ciel dans un élan d'imploration avant de les faire retomber sur le bureau comme s'il s'y trouvait une quelconque raison à cette violente imprécation contre sa personne. C'est la franche panique. Sa main gauche agrippe la gourmette en or du poignet de la droite et en égrène chaque maille, pendant que la lèvre inférieure tressaille, semblant réciter quelque chose, façon vieux curé qui remâche ses Notre Père à chaque passage de perle du chapelet. Il a peur, et ça se voit. Il tente de se remémorer les chefs d'accusation qui pèsent sur le mari cocu, Monsieur Atori,

un des parrains du genre de famille dont on évite de se faire l'ennemi. Trafic d'armes, de stupéfiants, prostitution, meurtres... avec ce qu'il faut de corruption et de cruauté pour avoir envie de voir Al Pacino renfiler le rôle sur mesure de ce nouveau Parrain. De non-lieux en acquittements, Atori avait défrayé la chronique pendant très longtemps. Dans les régions de ses méfaits, le croquemitaine n'avait plus sa place : on ordonnait aux enfants indociles de bien se tenir, sinon Atori viendrait les chercher ! Sa femme, qui avait décidé de ne plus provoquer de vent de panique en prononçant son nom d'épouse, et détestant son nom de jeune fille, avait enfilé celui d'Irota.

— Et qu'est-ce qui me prouve que vous ne me racontez pas des *bullshits* ? reprend-il dans son langage téléphonique.

— *Because j'ai the preuve, mister, en picture* ! Et là je lui sors de la poche un article de journal consacré au mariage de la pulpeuse serveuse et du fortuné mafieux.

— De toute façon, vous n'avez aucune preuve ! ânonne Sawyer en jetant un regard nouveau sur les photos éparpillées.

— Excusez-moi un instant, lui dis-je en extrayant mon mobile de la poche plaquée de mon costume et en feignant de vouloir répondre à un appel.

— C'est vrai, c'est pas terrible, et presque

insuffisant, ajouté-je d'un ton vainqueur après avoir remis le mobile dans la poche. Et je ne pensais vraiment pas que ce serait si facile de vous piéger, vous, le grand Sawyer, toujours sur ses gardes. Franchement, vous me décevez.

Deuxième moment de joie intense ! Il a compris ! Il s'est fait prendre par une pratique qu'il pensait maîtriser. L'arroseur arrosé se lève d'un coup sec et se jette sur moi.

— Donnez-le-moi, espèce de bâtard ! crie-t-il en me fourrageant le costume.

— Ça ne sert à rien. Je viens d'envoyer une copie de l'enregistrement de la conversation que nous venons d'avoir à un ami qui se trouve loin d'ici, articulé-je à tout berzingue en m'accroupissant afin d'éviter un crochet du gauche.

— Vous allez me le payer cher !

— Je ne crois pas non, ajouté-je en remoulant le costume d'une main et en repoussant l'agresseur d'une tape sur l'épaule de l'autre. Votre vie vaut plus cher que la haine que vous me portez. Je n'en vaud pas la peine.

Sawyer cesse soudainement de gesticuler. Il se rassied, s'accoude au bureau, croise les doigts puis les porte au menton en guise de soutien à la tête qui a du mal à ne pas tomber de désespoir. Il maintient cette

posture deux minutes puis découvre son menton étoilé par les marques laissées par les sertissures, les griffes et les pierres de ses bagues. Les deux bras raides allongés en pattes de sphinx, il exhibe malgré lui le visage de l'acceptation.

Je mets fin à la discussion en lui expliquant que je resterai membre du personnel et que je continuerai à faire le même travail qu'ici, c'est-à-dire rien, mais depuis mon domicile, et ce, jusqu'à ma pension, moment libérateur qui lui vaudra la remise des photos et de l'enregistrement. Sawyer opine de la tête à tout ce que je lui raconte, sans broncher. C'est dans un profond silence que je prends congé de lui, mon CDI-P à la main, mon contrat à durée indéterminée de papa !

Le Poisson d'or

El Peix

1992

Architecture, acier inoxydable

35 X 54 m

Port olympique

Barcelone, Espagne

Frank Owen Gehry

1929

Américano-canadien

— Madame Catherine Dupré ?

— Mademoiselle Dupré ! Elle-même.

Catherine, irritée par la sonnerie stridulante du vieux combiné plaintif, tente de s'extirper du fameux sommeil réparateur qui, à en voir le visage boursoufflé et mal démaquillé de sa propriétaire, devait certainement entamer de grands travaux de restauration avant cette interruption.

— Mais quelle heure est-il ?

— Il est deux heures moins le quart, mada...
moiselle ! Je suis l'agent de police Ortis. Je vous appelle pour voir si vous pouvez venir chercher votre frère au commissariat.

— Damien ? Mais qu'est-ce qu'il a ?

— Il a eu un accident de la route.

— Oh mon Dieu ! Il est blessé ?

— Rien de grave, quelques égratignures.

— J'arrive tout de suite.

Catherine raccroche prestement, sans demander davantage d'explications, enfile son parka qui ne recouvre que partiellement sa chemise de nuit, et s'enfuit au volant de son ancêtre de deux-chevaux. Elle file à toute allure vers le commissariat de quartier en cultivant l'espoir que l'appel provenait bien de celui-là et pas d'un autre. Cette dernière crainte la pousse à rouler de plus en plus vite. Arrivée au bureau de police, elle bouscule un jeune couple qui s'apprête à pousser le ventail de la porte-tambour pour les devancer. Elle jacasse avec la vitre pare-balle.

— Hou hou ! Il y a quelqu'un ? Je voudrais parler à l'agent Ortis. Est-ce que vous m'entendez ?

Un quinquagénaire ventripotent, boiteux, au teint pâle et à l'uniforme en bataille rangée survient du silence.

— Oui je suis là. Vous êtes Catherine Dupré ?

— Oui c'est moi. Où est Damien ?

— Calmez-vous madame, je...

— Mademoiselle !

— Ah oui, vous êtes bien sa sœur ! Vous êtes domiciliée à la même adresse que lui ?

— Oui. Et vous êtes l'agent Ortis que j'ai eu au téléphone ?

— Oui c'est moi qui vous a appelé.

— Qui vous ai appelé, pas qui vous a appelé !

Elle lui jette cette correction de plein fouet, façon maîtresse d'école qui relève pour la centième fois la même faute grossière au même élève indiscipliné. L'agent, submergé par l'humiliation, rougissant d'une confusion enfantine, se rappelle vite à l'ordre qu'il représente et retrouve sa carnation grisâtre de veilleur de nuit, la face enrichie d'un faux air sérieux de resquilleur qui tente de camoufler son acte. Il toussote et, décidé à récupérer dignement les titres de noblesse propres à sa fonction de mainteneur d'ordre, il riposte, après avoir jeté un œil sur l'horloge murale :

— Mais dites-moi, ma-de-moi-sel-le, prononce-t-il dans un excès d'inflexion supérieure évident, en piétinant chaque syllabe, comme pour souligner sa désapprobation au statut de vieille fille, il s'est écoulé à peine un quart d'heure depuis notre conversation. Vous avez dû rouler bien vite pour arriver jusqu'ici !

— J'ai fait aussi vite que j'ai pu, avec un temps d'intervention bien en deçà de ce qu'aurait fait la police avec les voitures rapides que vous avez et que je n'ai pas ! La phrase jaillit en cette intonation de « Vous n'êtes jamais là quand on a besoin de vous. Mais que fait la police ! » phrase qui perçait le tympan des oreilles d'Ortis à ses débuts,

mais qui maintenant n'en franchit même pas le pavillon. Catherine esquisse une attitude de contrition en baissant le regard. Elle reprend son souffle et ses esprits, se disant que ses paroles ont dépassé sa pensée léthargique réveillée brusquement au milieu de la nuit. Elle bombe la poitrine à peine perceptible sous le manteau pour user de ses atouts féminins et tente une échappée de ses propos mordants avec un timbre de voix adouci : « Vous n'auriez pas fait pareil si un membre de votre famille était en danger ? »

— En danger ? Vous êtes dans un commissariat, c'est un endroit sûr. Enfin soit, passons. Je ne vais pas vous verbaliser, mais vous devriez rouler plus prudemment. Monsieur Dupré est à côté, je vais vous le chercher.

Je ne suis pas très loin, et j'ai entendu toute la scène. (Et vu la scène de mes yeux vus de mon imaginaire !) Le con de service me fait signe de la tête de le suivre et, dans le seul condé que j'aurais avec lui, je m'exécute, muet comme une tombe.

— Il est à vous. Et je vous conseille à tous les deux une bonne nuit de sommeil pour calmer tout ça. Je crois qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez votre frère. Faudrait peut-être penser à consulter un médecin ou un psychologue histoire d'être certain qu'il ne garde pas de traumatisme de l'accident. Il y a des gens vous savez qui sont

plus sensibles que d'autres. Un des trois conducteurs qui a dû vous éviter est toujours en état de choc !

— Bonne nuit, monsieur l'agent, répond Catherine sèchement, estimant qu'il ne relève pas des compétences d'Ortis de parler de mon état de santé mentale ou affective.

— Oui c'est ça, bonne nuit.

Elle m'emmène et insiste pour connaître les détails de l'accident. Rien. Je ne dis rien. Mon regard reste figé sur la route. Pas un cillement, pas un mouvement. Un stoïcisme des plus rigoureux qui ne laisse transparaître la moindre faille. Catherine marque une pause, certaine que je suis en état de choc moi aussi, mais elle ne peut s'empêcher de revenir à la charge rapidement.

— Parle-moi s'il te plaît. Qu'est-ce que tu as ? C'était si terrible que ça ?

— Après dix minutes de mutisme, j'ânonne enfin mes premiers mots : « J'ai vu un fantôme »...

— Le seul fantôme sur la route, c'était toi Damien, à rouler à contresens.

— Puisque je te dis que je l'ai vue ! J'en suis sûr, c'était elle ! C'était Lydia !

— Damien, arrête, tu te fais du mal. Je suis désolée de te le rappeler, mais tu l'as vue morte, comme moi, à l'hôpital.

— Et vivante dans cette voiture ! Elle m'a regardé puis a détourné le regard, comme si...

— Comme si rien Damien ! Sans doute une femme qui lui ressemble un peu, ou même pas du tout, et que ton imagination a transformé en ce qu'elle avait besoin de voir. Et puis, en six ans, tu ne crois pas que les gens changent ?

— Je sais que c'est peine perdue de discuter, une nationale est moins bornée que toi !

— Ce n'est pas une question d'entêtement, mais de bon sens Damien. Les morts ne ressuscitent pas !

— Tu n'as jamais entendu ces histoires de personnes cliniquement mortes, à l'électro-encéphalo plat, qui se réveillent à la morgue ou pire encore, dans leur cercueil six pieds sous terre ?

— Des histoires comme tu l'as dit. Et puis tu ne crois pas que tu aurais été tenu au courant ?

— C'est peut-être elle, Lydia, qui a tout organisé. Tu sais qu'elle a beaucoup d'ennemis et que les menaces de mort étaient légion.

— Avait Damien ! Elle avait beaucoup d'ennemis ! Maintenant, là où elle est, elle n'en a plus.

— Oui, c'est ça. Elle se cache pour nous protéger, les enfants et moi.

Je parle, je n'arrête plus. Je gesticule dans la deuche qui hoquette, regimbe comme un mustang indomptable, bondit et piaffe des pneus qui crissent sur l'asphalte. J'émets des

hypothèses, des scénarios possibles qui auraient poussé Lydia à se faire passer pour morte. Catherine n'écoute que d'une oreille distraite et se concentre sur la route devenue glissante par la pluie.

— Est-ce que tu te rends compte Damien que trois personnes ont eu un accident par ta faute, et dont une est restée en état de choc ? Ça aurait pu être beaucoup plus grave !

— Je sais oui et je le regrette. Mais quand je l'ai aperçue, mes membres n'ont plus écouté ma raison. C'était comme s'il répondait à un réflexe de survie.

— Et donc naturellement tu as fait demi-tour sur une autoroute. Tu es fou Damien. Et qu'est-ce que tu as dit à la police ?

— Que j'avais perdu le contrôle de mon véhicule, que j'étais parti à la dérive suite à un aquaplanage.

— Ben voyons ! Et ils t'ont cru ?

— Oui. Tu sais que je peux être très convaincant.

— Vu ce que m'a dit l'agent en sortant, permets-moi d'en douter !

— Disons que je me suis un peu emporté et qu'ils m'ont trouvé un peu excessif dans mes propos...

— Pour ne pas dire complètement givré !

— Je crois que tu t'es pas mal débrouillée en matière d'agressivité !

— Écoute Damien. Je suis fatiguée et je

n'ai qu'une seule envie, c'est d'oublier tout ça et d'aller me coucher. Je ne sais pas ce que tu as en ce moment, mais ça ne va vraiment pas. Tu aurais dû continuer ta thérapie avec ce charmant Georges Bréchet. Si seulement tu ne l'avais pas insulté !

— Insulté ? Mais ça va pas la tête ? Je lui ai juste fait comprendre qu'il serait imbattable à un concours d'ennuis.

— Peu importe. Je reste persuadée que tu as fait une erreur en arrêtant ta thérapie et que ton état ne va pas aller en s'améliorant.

Le dialogue de sourds continue. Catherine qui, un quart d'heure auparavant réclamait des paroles, en a assez de mes vociférations, ce qui m'emballe de plus en plus dans mon récit ; je l'assomme de ma verve insensée. Elle a fermement décidé de camper sur ses positions d'impossible résurrection.

La pluie intensifiée perce la toile vieillie de la capote de la deuche et dégouline le long de la capuche de son parka. Elle allume la radio qui grésille de l'humidité ambiante pour me faire taire. Sans succès : j'ai Wagner en horreur et la chevauchée de la Walkyrie ne vient pas étancher ma volubilité...



— Bonjour Catherine, vous allez bien aujourd'hui ?

— Non, j'ai mal dormi. Le matelas est trop dur et l'oreiller trop souple. Sans parler des draps en cette espèce de carton qui m'ont grattée toute la nuit.

— Peut-être aviez-vous le sommeil trop léger ?

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Vous pourriez vivre ici vous ?

— Reprenons notre discussion.

— Si vous le voulez.

— Il y a quelque chose que j'aimerais savoir. Comment Damien, après la mort de Lydia, a-t-il pu arrêter de travailler pendant près de six ans ? L'avez-vous aidé financièrement pendant cette période ?

— Bien sûr, il n'aurait jamais pu s'en sortir sans moi. Il avait des économies, mais trop insuffisantes.

— Vous lui donniez de l'argent, comme ça, sans rien attendre en retour ?

— C'est mon frère quand même ! et mon argent, j'en fais ce que je veux.

— Tout à fait. Vous travailliez à l'époque, je crois. Vous teniez une galerie d'art c'est bien ça ?

— Oui, j'étais galeriste comme on dit. Mais je vous assure que le mot galérien serait plus approprié.

— Comment en êtes-vous venue à travailler

dans ce domaine ?

— C'est une amie qui tenait la galerie. J'ai travaillé pour elle à mi-temps pendant quelques années avant de reprendre la société en mon nom. J'ai par la suite engagé une employée pour s'occuper à plein temps de la gestion du lieu, afin d'être disponible pour garder les filles quand Damien s'absentait.

— Il a souvent fait appel à vous ?

— Pas tellement les six premières années. Après, quand il a commencé ses recherches absurdes, il a régulièrement eu besoin de moi.

— Recherches absurdes dites-vous ?

— Oui, vous savez qu'il était persuadé que Lydia était encore en vie non ?

— Et vous, vous y croyiez ?

— J'avoue en avoir douté quelquefois, mais jamais très longtemps.



Je passe des jours et des nuits pendant des semaines à fouiller ma mémoire et la paperasse de Lydia, que je n'avais pas eu le cœur à jeter. Il doit y avoir un indice quelque part qui m'aidera à la comprendre et à la retrouver. Au bout d'une interminable quête, je tiens enfin ce qui pourrait être un début de piste.

« Je l'ai la raison qui l'a poussée à disparaître ! »

Je fais irruption, une enveloppe brandie des deux mains au-dessus de la tête, dans le salon où Catherine se repose. Elle bondit hors de son assoupissement en voulant se jeter à l'assaut de son agresseur, puis se ravise en apercevant des yeux mi-clos la silhouette familière. Elle ravale sa salive et porte la main à ses palpitations.

— J'ai failli mourir de peur à cause de toi, expire-t-elle à la hussarde.

— Je te dis que j'ai la raison qui a poussé Lydia à disparaître, proféré-je comme si je n'avais rien entendu de la remarque de ma sœur.

— Tu ne vas pas recommencer. Qu'est-ce que c'est cette lettre ?

— Une lettre de menaces que j'ai trouvée dans la caisse du courrier de Lydia que je n'avais pas encore trié. Écoute ça : « Nous avons appris avec joie que vous attendiez des triplées. Félicitations ! La mort plurielle vous ira beaucoup mieux ». Ça confirme ce que je pensais.

— Ça ne confirme rien du tout Damien, murmure Catherine économiquement pour minimiser sa tachycardie.

— Quelqu'un voulait la tuer, elle et les filles, et peut-être moi va savoir. Alors elle a préféré disparaître pour nous laisser la vie sauve.

- Tu délirés.
- J’y arriverai, je retrouverai sa trace.
- En imaginant qu’elle soit encore en vie, ne crois-tu pas qu’elle t’aurait déjà donné de ses nouvelles ?
- Elle a sûrement de bonnes raisons de ne pas le faire.
- Et si tu te mets à faire des recherches, tu risques de la mettre en danger.
- Non, je serai discret.
- Bon, je te laisse divaguer. J’ai des courses à faire. On se voit demain.
- Tu seras là jeudi prochain pour l’anniversaire des filles ?
- On verra Damien, on verra.

Catherine quitte le salon et croise les filles qui rentrent d’une balade au jardin, comme on croise le fer. Elle les regarde hautainement, et vice-versa je dois bien le dire. Les triplées me sautent dessus avec une force que je ne leur connais pas. Elles ont grandi tellement vite que ma mémoire n’a pas pu suivre leur croissance. Elles naissaient il y a une semaine, marchaient il y a six jours, devenaient propres le jour d’après, parlaient il y en a quatre, lisaient il y en a trois, gambadaient à travers champ il y a deux jours, complotaient intelligemment hier et développaient une force herculéenne ce matin.

Dans deux jours, elles ont six ans. Pour l’occasion, la maison doit briller de mille feux.

C'est la journée grand nettoyage ! Je les réunis autour de la grande table baroque du salon afin d'attribuer les tâches à chacune. Euphrosyne doit ouvrir les festivités en ordonnant les objets dans les pièces. Je leur explique que le mot « ordre » convient mieux que « rangement », car les objets qui reçoivent l'injonction de rester à telle ou telle place ont une forte tendance à y rester plus longtemps. Les autres, pour lesquels on émet simplement l'idée de rangement, et donc d'espoir de les maintenir dans les rangs, ceux-là aiment en général semer le trouble et s'étendre un peu partout dans la maison. On peut d'ailleurs parfois entendre, si l'on est bien attentif, les objets se déplacer pendant la nuit. En tendant l'oreille, on peut immanquablement écouter les craquements du parquet foulé par le pied lourd de Lord Teddy Bear qui part à la recherche de miel, ou encore le bourdonnement des ailes de cette distraite de fée Clochette qui cherche pour la centième fois sa baguette perdue. En regardant dans l'obscurité, à la lueur de la lune, on peut souvent observer les ombres portées sur les murs des objets en mouvement. Ils prennent parfois des allures monstrueuses afin de plonger l'observateur dans la peur et d'empêcher toute intervention. J'avais déjà expliqué à Aglaé lors d'une crise de larmes nocturne qu'elle ne devait pas avoir peur de ce qu'elle croyait être un monstre et qui n'était en

fait que Teddy qui voulait partir en balade une fois de plus et qui s'était placé à proximité de la veilleuse pour l'intimider par sa grande taille projetée sur le mur. J'ai entendu la nuit suivante Aglaé crier « Je t'ai vu Teddy. Si tu ne retournes pas à ta place tout de suite, tu vas avoir affaire à moi ! Et n'essaie pas de me faire peur avec tes grands airs, ça ne marche pas. » Elle s'est rendormie dans les minutes qui ont suivi.

Les filles n'ont que très rarement des disputes à cause d'objets perdus. Elles ont compris la leçon : si la poupée n'est plus là où l'on pensait l'avoir laissée, ce n'est pas forcément la faute d'une des sœurs qui aurait omis de la remettre en place. Il faut donc impérativement retrouver cette petite capricieuse qui tente de se faire la malle et lui ordonner de retourner d'où elle vient. Les filles la cherchent alors partout, avec la ferme intention de ne plus se laisser marcher sur les pieds. Au début, elles ne comprenaient pas pourquoi leurs jouets désiraient partir. D'une chaise qui supporte des poids considérables, elles pouvaient comprendre ce besoin d'évasion. Mais de leurs jouets choyés, respectés, aimés, que nenni ! Je leur ai donc expliqué qu'il existe un paradis des jouets qu'ils tentent tous de rejoindre en catimini. Pour cette raison, ils ne se déplacent que la nuit venue et dorment pendant la journée. Peu de gens savent réellement où se trouve ce paradis, mais son existence ne fait aucun doute. Les jouets sont nés en ce lieu magique et

cherchent à y retourner. Cet endroit est connu d'une élite qui distribue les jouets à certaines périodes de l'année.

Régulièrement, les filles rendent la liberté à une peluche, un bilboquet ou un carrousel en le remerciant pour son sacrifice. Elles le placent sur le seuil de la porte afin de ne pas être réveillées par son départ. Le lendemain, l'objet a souvent disparu, mais pas toujours. Elles sont alors très flattées de voir qu'un jouet a préféré rester et s'empressent de faire une fête en son honneur.

En ce grand jour de nettoyage, Euphrosyne se met au boulot la première. Elle veut retrouver la bonne place pour chaque objet et le convaincre d'y rester. Elle récite la petite incantation que j'ai imaginée et qui doit aider à maintenir l'ordre : « Rien ne sert de bouger, tu seras rattrapé. Un jour, tu iras au paradis, mais pas aujourd'hui ! » Aglaé s'occupe de passer l'aspirateur afin de permettre à cette minuscule petite faune qui arpente les tapis, carrelages et matelas, d'admirer les rayons de soleil qui percent à travers les vitres. Il doit faire propre, mais pas à outrance. Le nettoyage s'improvise généralement le jour de la première apparition de ce que beaucoup appellent les moutons. En réalité, c'est une erreur, ce ne sont pas des moutons, mais des nuages. D'une taille variable, ces tumulus de poussières,

de cheveux et de poils obscurcissent la vie des micro-organismes et des insectes qui aiment gambader sur les sols. À la manière des bonzes tibétains qui succèdent leur coup de brosse d'un pas de lilliputien, Aglaé marche et aspire à épargner la vie de ces minuscules petites créatures effrayées par l'approche de cette machine à avaler les nuages. De temps en temps, elle leur crie : « N'ayez pas peur, c'est pour votre bien, je viens vous redonner le soleil ».

Après la source de lumière, il faut assurer la vie. Et qui dit source de vie dit eau ! Thalie contre les périodes de grandes sécheresses en donnant un bon coup de serpillière, l'eau savonneuse permettant autant à ce petit monde de se laver que de s'abreuver. Je l'ai rassurée en lui expliquant qu'elle ne risquait pas de noyer grand monde, car à ce stade tout le monde a fui : « C'est pour cette raison qu'on passe d'abord l'aspirateur. Le vrombissement du moteur les effraie et ils s'en vont. Et si certains insectes téméraires préfèrent rester, tu les déplaces gentiment »

Tout le monde contribue ainsi à la survie d'un petit écosystème. Les filles se sentent déesses, maîtresses du temps, responsables du microclimat de notre Univers. Moi, je cours d'une sœur à l'autre pour les seconder et je suis exténué. Exténué, mais heureux qu'une journée nettoyage puisse se passer

avec autant de légèreté.

Le travail accompli, les sens des filles s'émerveillent du résultat. Du bout du nez, elles hument l'odeur des grands cèdres des bois qui émane du nettoyeur bon marché qui recouvre le sol. Du bout des doigts, elles touchent le carrelage étincelant, encore humide, en espérant que leurs menus hôtes apprécient cette rosée artificielle. Du bout des lèvres, elles encouragent la mini faune à revenir s'installer. De leurs grands yeux écarquillés, elles contemplent le travail d'équipe. Du bout du cœur, jusqu'en leur cœur, elles sont heureuses.



— Vous passiez beaucoup de temps avec les filles ?

— Trop d'après elles, pas assez selon moi. Elles avaient besoin d'une éducation stricte que Damien était incapable de leur donner.

— Ne disiez-vous pas il y a quelques jours que Damien exagérait avec les filles, qu'il leur en demandait beaucoup trop ?

— Pour ce qui est des tâches qui le gênaient, comme le ménage par exemple, ça oui ! Vous auriez dû les voir astiquer la maison. À inspirer la pitié aux sœurs de Cendrillon ! Mais pour le reste, rien. Elles

vivaient toujours accrochées aux pantalons de leur père. Bonjour l'autonomie !



L'analyse de l'enveloppe et de la lettre de menace n'a rien donné. Aucun cheveu, aucune empreinte... Tom m'a assuré que le labo d'Alcapone avait fait tout son possible, en un temps record.

Régulièrement, je retourne à l'endroit où j'ai croisé le regard de Lydia, en espérant la voir à nouveau. Je passe et repasse sur la route sans compter, dans le bon sens cette fois ! J'essaie de me remémorer la scène. La voiture était grise, Lydia était radieuse, assise à la place du mort à côté d'un homme en costume. Voilà tout ce dont je me rappelle.

Aujourd'hui, je décide de m'y rendre une fois de plus. J'ai demandé à Catherine de surveiller les filles le temps de faire quelques petites emplettes pour leur anniversaire. Quand elle me voit revenir à peine cinq minutes après être sorti, le teint blafard et la peau toute moite, elle prend peur. Je lui tends alors le papier que j'ai trouvé sur le pare-brise de ma voiture. « Excuse-moi Damien, je n'avais pas le choix ». Catherine ne veut rien entendre et se braque à

nouveau. Je mettrais mon cœur au feu : il s'agit de l'écriture de Lydia. Nous nous disputons abondamment avant de me rendre compte que les filles ne jouaient pas dehors, mais assistaient à notre querelle depuis le début dans la cuisine, juste à côté. Je ne sais pas ce qu'elles ont compris et je n'ose aborder le sujet. Je ne veux pas leur donner de fausses joies avant d'avoir retrouvé la trace de Lydia. Je pars en claquant la porte, non sans remords de les laisser sans réponse, et reviens quelques heures plus tard, calmé et armé de nouveaux espoirs.

Le lendemain, tout est rentré dans l'ordre. Les triplées ne parlent de rien. Elles ne se tiennent plus, elles veulent savoir ce qu'est ce mystérieux cadeau d'anniversaire. Leur six ans ne les a pas rendues plus patientes !

« Une urne magique recouverte de feuilles d'or déglutissant les questions sur l'univers, le monde, la terre, la nature, l'humanité ou l'humain, et qui recrache de sa digestion la somme de ses réponses ! » Voilà comment je leur introduis la boîte à énigmes que j'ai déposée délicatement sur le guéridon du salon. En son sommet : la seule brèche à cette surface parfaitement lisse et éclatante qui accueillera leurs questions ; et au centre de la face avant : le tiroir aux réponses. Fascinées, elles soupèsent l'intrigant objet à la manière de primitives confrontées à des

traces de civilisation. Il les laisse pantoises. Comment un objet si modeste par la taille, et de surcroît si léger, peut-il contenir un tel savoir ? Elles cherchent un moyen de l'ouvrir, sans l'abîmer. L'urne, à peine plus grande que ces boîtes à biscuits métalliques qui renferment cigarettes russes, sablés, roulés, croquignoles et autres plaisirs de la bouche, aux parois si délicates qu'elles éclateraient à la simple pression d'une de leurs menues menottes, reste hermétique. Je les ai mises en garde : « si vous l'ouvrez, peut-être allez-vous disperser aux quatre coins de la terre la connaissance, avec le danger qu'elle conquière par ses révélations et sa force magnétique les esprits les plus redoutables ! Mais il se peut également qu'elle s'envole, s'émiette en mille souhaits et réponde aux plus sages ! Ou qu'elle crée le chaos le plus total, l'amour le plus idyllique, ou qu'elle ne quitte pas cette pièce et qu'elle nous étouffe de son poids ! Le vieil homme qui m'a confié cette urne magique m'a raconté qu'il était préférable de laisser la connaissance se diffuser comme elle l'a toujours fait, en de discrets effluves qui embaument les nez, groins, museaux, mufles, trompes et truffes des êtres aux aguets de son passage. N'avez-vous jamais entendu parler de ces animaux pointant le museau vers le ciel et reniflant à tous les vents les alertes qui les feront fuir avant que

les catastrophes se produisent ? Ils sont avertis avant nous, car leur odorat développé leur permet d'accéder à une des formes de cette connaissance que nous avons perdue en développant davantage d'autres de nos sens. Notre cerveau vient quand il le peut compenser cette lacune, mais nous devons encore beaucoup y travailler. Heureusement pour nous, l'urne ne diffuse pas son savoir uniquement par senteurs, car elle peut aussi matérialiser ses réponses et parfois même vous les apporter en songe pendant votre sommeil. Soyez toujours attentifs à vos rêves et apprenez à dépasser votre peur de l'inconnu, de ce monde immatériel qui vous fait perdre la nuit vos repères diurnes, afin de percer les mystères et de recevoir les clefs qui ouvriront les portes de cette grande librairie qu'est l'univers. Il vous faudra apprendre à lire le langage symbolique dans lequel il est écrit et le transmettre de génération en génération... Voilà à peu près les termes que le sage a utilisés pour me parler du contenu de cette boîte. Il a ajouté que la façon la plus simple de l'interroger était de poser une question par écrit, ou sous la forme d'un dessin, et d'introduire le papier dans le tiroir. Il faut en général attendre quelques jours pour que la question devienne réponse. Une odeur s'échappant de l'urne doit nous prévenir de son arrivée. Il n'a pas

précisé quel genre d'odeur. C'est souvent dans le tiroir que l'on trouve la réponse, mais pas toujours. S'il est vide, il faudra observer les signes extérieurs pendant quelques jours. C'est tout ce que je sais. Alors, maintenant, qu'allez-vous en faire ? »

Après concertation, les filles ont décidé de respecter les règles et d'utiliser la boîte à énigmes comme il se doit, avec patience et modération.

Si pour beaucoup tomber d'accord relève de la gageure, pour les triplées au contraire, cela procure amusement et imagination. Un « pierre, papier, ciseaux » pour savoir laquelle d'entre elles trois a la parole en premier, puis elles suivent le traditionnel sens des aiguilles d'une montre. Chacune dit à son tour un mot, qui sera complété par un autre mot par la suivante, et ainsi de suite pour formuler en entier la phrase de leur décision. Les divergences se marquent à travers les mots utilisés. L'indécise use de ces petits mots qui ne veulent rien dire pour gagner du temps et éviter de trop s'impliquer, l'impatient des mots percutants, la sereine des mots de prudence... et la décision provient, quoiqu'on en dise, d'un travail de réflexion commun. Elles ont élaboré un certain nombre de règles, comme l'interdiction de parler à la première personne (vu qu'il s'agit d'une décision de groupe), le respect de cohérence de la

phrase par le mot rajouté (et donc à tout moment elles peuvent demander à son auteur de terminer l'idée pour valider le nouveau mot), l'obligation de se conformer au temps imparti (variable suivant les sujets)... Toute entorse au règlement entraîne l'exclusion de la fautive de la participation à la formulation. Pour l'urne donc, le papier de Thalie emballant les deux pierres de ses sœurs lui conféra le devoir d'amorce. « Après », qui indique sa position d'indécise, suivi de « concertation » par Aglaé, qui aime les mots un peu compliqués, puis vient le « nous » majestatif d'Euphrosine qui veut avancer, le « avons » de Thalie qui n'en dit de nouveau pas très long, le « décidé » d'Aglaé qui rallie le camp des fonceuses d'Euphrosine qui choisit le « de » qui en découle naturellement et qui pousse Thalie dans ses derniers retranchements, le temps, qui s'écoule et qui la presse (elle ne veut pas être écartée des débats !), et la réflexion qui, contre toute attente lui fait dire « respecter », qui indique enfin qu'elle est arrivée à cette conclusion générale qu'il faut garder l'urne comme elle est et ne pas tenter de l'ouvrir. La suite n'est que jeu de formulation, l'ultime épreuve après la lutte des mots. Le « les règles et d'utiliser la boîte à énigmes comme il se doit, avec patience et modération » s'enchaîna sur un rythme plus soutenu, comme le regard

qu'elles se lancent à tour de rôle pour presser chaque intervenante à s'exprimer. Leurs attitudes en disent souvent autant que leurs mots.

C'est leur façon d'appliquer le droit à la parole à tous en cas d'accord ou de conflit. L'idée leur était venue suite à une question d'Euphrosine au sujet d'un débat politique télévisé : « pourquoi est-ce qu'ils disent que c'est un débat ouvert, où tout le monde a la parole, alors qu'il n'y a presque que le monsieur que personne ne comprend qui parle ? Je lui avais répondu : « Si le politicien utilisait un langage que tout le monde comprend, il donnerait l'impression de faire des choses que tout le monde peut faire. Et ça, il ne pourrait pas le supporter ! » Suite à cela, elles avaient joué aux politiciennes pendant quelques jours, chacune en répondant par un langage incompréhensible aux questions claires des deux autres. Elles avaient rapidement arrêté ce jeu, car elles avaient remarqué qu'elles ne s'étaient jamais autant disputées que pendant cette courte période.

J'observe l'air sceptique d'Euphrosine, l'air inquiet d'Aglaé et celui amusé de Thalie. Je leur propose de faire un essai avec une question facile. Elles m'avaient plusieurs fois demandé d'avoir un chien et j'hésitais encore. Elles décidèrent d'interroger la boîte à ce sujet. Sur le bout de papier glissé dans

la fente de la boîte, on pouvait lire : « Est-ce qu'un chien serait bien avec nous ? » J'avoue que je n'avais pas songé à ce genre de questions. Le lendemain, quand elles s'approchent de la boîte, elles sentent une odeur qu'elles ont du mal à identifier. Mais Thalie en est presque certaine : elle se souvient avoir rencontré un chien errant dans les montagnes, à la fourrure trempée par une ondée qui dégageait ce même type d'odeur. Elles ouvrent le tiroir de l'urne et découvrent la réponse : « oui ». Au même moment, la porte d'entrée de la maison se met à aboyer. Elles y courent et découvrent avec émerveillement un jeune labrador roux qui s'empresse de renifler les lieux. Au bout d'une heure, elles tombent d'accord sur un nom : leur petit frère canin s'appellera Rousseau. Elles passent toute l'après-midi en sa compagnie et me demandent en fin de journée si elles peuvent interroger l'urne à nouveau. Après mon consentement, elles se dirigent vers la boîte en se tenant la main, d'un pas lent, mais déterminé, comme s'il s'agissait d'une procession. Thalie sort de sa poche le bout de papier et l'embrasse. Elle le passe à Aglaé qui fait de même, avant de le passer à Euphrosyne qui l'embrasse également. Elles prennent alors toutes les trois le papier du bout des doigts de la main droite avant de l'abandonner dans l'urne et de croiser les mains en prière.

Je n'ai pas dormi de la nuit, perdu entre foi et raison. C'est en homme de foi que je décide aux petites heures de répondre positivement à la question : « Est-ce que maman est toujours en vie? »



— Vous m'avez parlé d'une boîte. À quoi servait-elle?

— L'urne magique comme il l'appelait ! Je me souviens avoir attendu une heure dehors devant la porte avec ce stupide chiot qui se débattait dans tous les sens pour faire la surprise aux filles qui avaient demandé un chien à l'urne. J'ai dû ensuite me cacher pour qu'elles ne me voient pas et qu'elles croient en la magie. Encore une des idées incongrues de Damien, pour mieux cerner les filles. Il voulait soi-disant répondre au mieux aux questions qu'elles lui posaient. Et pour ça, il lui fallait parfois du temps. Il a donc inventé cette urne magique à laquelle les enfants posaient leurs questions et qui y répondait parfois au bout de quelques jours.

— Vous pensez qu'il y a du mal à cela?

— Présenté comme ça, non. Mais la vérité était tout autre. Il pouvait grâce à la boîte connaître tous leurs petits secrets.

— C'est pour cette raison que vous pensez

qu'il l'avait créée ?

— Bien sûr. D'ailleurs, elle apportait rarement des réponses. Elle restait souvent vide.

— Et malgré cela les filles continuaient à y déposer leurs questions ?

— Il leur a tellement bourré le crâne avec ces notions d'espoir, d'endurance et de je ne sais quoi, qu'il en a fait de véritables bêtasses incapables de comprendre quand elles se font rouler dans la farine...



Les triplées vont régulièrement interroger la boîte à énigmes, avec des questions heureusement moins embarrassantes que celle concernant leur mère, dont elles ne m'ont jamais parlé. Elles aiment autant ses réponses que ses abstentions qui les poussent à redoubler d'attention les jours suivants. Elles ne peuvent pas lui poser plus d'une question par jour, ce qui les force à sélectionner la meilleure et à réfléchir longuement à sa formulation. Plus d'une fois à leurs débuts elles ont reçu cette frustrante réponse : « Je ne comprends pas la question ». Elles ont ainsi appris à améliorer leur langage. Elles me demandent de temps en temps de l'aide, en cas d'hésitation.

Elles ont également pris l'habitude de

fréquenter « la papoteuse », la salle des pourparlers ! Enfin, salle est un grand mot pour un endroit si petit ! Nous avons construit tous les quatre une cabine, au fond du garage, à peine plus grande qu'un isoloir. Trois planches de bois s'étirent du sol au plafond en guise de murs et une tenture en ferme l'accès. On peut s'y tenir à trois en s'y serrant. La lumière du garage pénètre discrètement à travers le tissu bordeaux opaque et donne à la peau une coloration rougeâtre de petit démon. Sur une des parois, une mise en garde, un panneau signalétique indiquant : « Interdiction d'en sortir fâché ».

Ce nouvel aménagement n'enchanté pas beaucoup les filles. Il est né d'une terrible dispute entre Euphrosyne et Thalie à la raison très floue, mais ayant pour conséquence qu'elles ne voulaient plus s'approcher l'une de l'autre. Après leur avoir expliqué que les conflits naissaient souvent d'un problème de proximité et que se séparer n'arrangeait rien, j'avais eu l'idée de créer cet endroit, les obligeant à rester très proches et à communiquer.

Elles avaient cherché longtemps un nom pour baptiser ce lieu qui ne les inspirait guère. Elles ne pouvaient pas l'appeler isoloir, personne n'y va seul : si l'une d'elles a fait une bêtise qui n'implique pas les deux autres, je l'accompagne dans la salle des pourparlers

et écoute attentivement sa défense. Et puis isoloir ça fait vote, et vote ça fait politique, et politique ça fait parti, parti pris, et ça, elles n'en voulaient pas. Et puis ça leur rappelait trop leur période de disputes intenses. Elles ne voulaient pas non plus l'appeler boudoir, car il ne fallait pas exagérer, ça n'avait rien d'un salon intime ! Finalement, l'appellation « la papoteuse » l'avait emporté sur « la radoteuse ». Après quelques semaines d'usage forcé, les triplées prirent l'habitude à ma grande joie de s'y rendre spontanément pour gérer leurs conflits.

Les filles débattent dans la papoteuse et je bouquine au salon quand Tom fait son apparition, le pantalon maculé des empreintes boueuses de Rousseau. Il vient me donner le résultat de l'étude graphologique que je lui avais demandée. Tout en me précisant que ce n'est pas une science exacte, que l'écriture peut subir des modifications en six ans qu'il est parfois très difficile d'interpréter, et patati et patata, il m'annonce qu'il est possible, possible mais pas certain, que la note trouvée sur mon pare-brise ait été rédigée de la main de Lydia. Possible, mais pas certain...



— Il y avait cette pièce aussi, où il les

enfermait pendant des heures.

— Où ça ?

— Dans un cagibi dans le garage, construit spécialement pour les punir. Elles s’y retrouvaient régulièrement prisonnières. Le moindre écart de conduite et hop ! au placard.

— Vous n’êtes jamais intervenue ?

— Jamais. Ce n’était pas mes enfants et donc je n’avais rien à dire.

— Il semblerait que vous ayez assisté à beaucoup d’abjections sans pouvoir réagir. Quel sentiment cela vous laisse-t-il ? Pensez-vous avoir été blessée par ce mutisme forcé ?

— Oui... enfin non... je ne sais pas. Mais vous savez, c’est pas un mauvais bougre Damien. C’est pas facile d’élever trois petites filles tout seul.

— Oui je m’en doute. Mais ne pensez-vous pas qu’il outrepassait les limites du tolérable ?

— Oh, et puis zut à la fin ! C’est pas vous qui deviez supporter ces trois petites pestes...



Les filles meurent d’impatience de tourner la roue du temps : un cercle en bois de cèdre d’un mètre de diamètre environ en rotation autour d’un axe fixé à une table ronde elle aussi, un peu plus large, qui lui sert de

support. Cent vingt dates historiques, une date tous les trois degrés, enluminées sur de petits bouts de parchemin, attendent que l'élue du jour les entraîne dans la danse et que l'un de ces moments historiques soit sélectionné par la flèche gravée en un coin de la table. Les filles reconnaissent immédiatement quelques dates très célèbres : 1492 pour les premiers pas de Christophe en terre inconnue, 1969 pour ceux de Neil, 1431 pour les derniers de la petite Jeanne. D'autres dates ne leur disent absolument rien : que peut-il bien s'être passé en 304 ou, plus dur encore, que va-t-il se passer en 2027 ? Les trois dates futuristes les intriguent et les laissent rêveuses sur le monde de demain, et surtout sur leur petit monde à elles. Thalie brise le rêve en poussant la grimace pour nous montrer à quoi ressemblera la peau toute ridée de ses sœurs dans trente ans, puis caresse son visage en soulignant que la sienne aura toujours ce merveilleux teint de pêche ; Euphrosyne s' imagine partir à la conquête de l'espace et ne pas s'inquiéter pour sa peau, une petite cure de jouvence sur Vénus arrangeant en cinq minutes les marques de vieillesse que sa sœur aura combattues pendant des lustres ; et Aglaé les regarde faire leur cirque en leur disant que malheureusement dans vingt ou trente ans, rien n'aura changé et qu'elle aura toujours les deux mêmes débiles de sœurs ! Je calme le jeu et rappelle les règles. À tour de

rôle, trois fois par semaine, elles peuvent tourner la roue. Euphrosyne inaugure cette première semaine, car c'est elle qui lors des essais a atteint la date la plus élevée. Dès qu'une date est sélectionnée, elle est directement ôtée et remplacée par une autre. Elles ont deux jours pour consulter librement les ouvrages de la bibliothèque et trouver un maximum d'informations sur cette période, puis établir et présenter un exposé de quelques minutes avec en conclusion ce que j'appelle le « bilan comptable de l'Histoire » : une colonne pour les implications positives d'un événement et une autre pour les négatives. Elles doivent faire abstraction de leur milieu, leur race ou leur éducation pour étudier sans préjugés. Bon nombre des ouvrages de référence proviennent de traductions d'auteurs étrangers, souvent impliqués directement dans les événements qu'ils relatent. Les victimes parlent dans un livre et les bourreaux dans un autre. Au milieu des deux, les historiens essaient avec plus ou moins de talent de narrer les faits avec leur relative objectivité. Les plus doués démontrent que l'issue d'une guerre ne se divise pas en ces deux camps de vainqueurs et de vaincus ; d'autres veulent faire passer leurs thèses unilatérales d'après-coup comme une évidence d'avant-guerre. Il y a de tout dans la bibliothèque, des livres amusants

trouvés sur des brocantes qui expliquent l'Histoire aux enfants à ceux plus sérieux écrits par d'éminents érudits au langage étourdissant pour des filles de cet âge, mais suscitant malgré tout souvent leur intérêt. Les triplées ne raffolent pas de sujets tragiques et tristes telle la Seconde Guerre mondiale, qui les forcent à changer constamment de point de vue pour passer de celui d'une Française à une Américaine, d'une Juive à une Japonaise ou une Allemande. Elles n'étudient pas l'Histoire, elles la vivent ! Et c'est ce qui rend certains sujets plus épineux que d'autres. Pour prendre une distance par rapport aux événements, elles décident parfois de les présenter sous forme de procès. Une avocate de la défense, une autre pour la partie civile et un juge chargé d'apporter l'équilibre entre les parties adverses.

De temps en temps, lorsque leur quête assidue ne mène à rien, un ouvrage décalé, une page cornée ou un post-it « oublié » finit toujours par les aider à tomber pile sur l'information introuvable jusqu'alors. De temps en temps également, certaines dates farfelues, souvent trop précises, ne correspondent à rien en particulier. C'est le cas aujourd'hui. Après une ou deux heures passées dans les livres à la recherche des événements du dix-huit septembre 1570 à treize heures quatorze, je les mets sur la voie : « Je crois que ce jour-

là, les comtesses Marie-Thérèse et Joséphine de Piéquiut assistèrent au mariage de leur sœur cadette avec Charles IX au château de Talc. Quelque chose de très spécial s'est passé lors du banquet. Mais quoi ? » Faut d'avoir trouvé des informations sur ces comtesses, elles se concentrent sur le roi français et comprennent la plaisanterie des pieds qui puent en associant le nom des comtesses à l'autre acception d'un Charles IX : un escarpin très à la mode à son époque. Elles courent ouvrir la malle à déguisements et en sortent leurs costumes de princesses, sans les chaussons roses. Elles enfilent leurs paires de baskets et mêlent leurs idées pour présenter une demi-heure plus tard leur pièce de théâtre des Comtesses de Piéquiut.

Pour la première fois, je n'assiste pas à la fin de la représentation. Je leur dis de continuer sans moi, que je suis fatigué et que je vais faire une sieste. Je m'allonge sur le lit, succombant au poids de mon impuissance à retrouver Lydia et je prie le ciel pour qu'il me vienne en aide. La roue du temps tourne et je reste figé, anémié, désarmé, désemparé...



— Au plus les filles grandissaient, au plus Damien s'éloignait de moi. Elles le menaient

en bateau en prétendant que je les maltraçais en son absence et qu'elles ne voulaient plus de moi pour les surveiller. Elles voulaient leur père pour elles toutes seules. Je représentais une menace qu'il fallait écarter. Tout le portrait de leur mère !

— Comment avez-vous vécu cet isolement progressif ?

— Vous savez, j'ai une grande force de caractère. J'ai tenu bon. Je voyais qu'il était aveuglé par ce qu'il croyait être de l'amour, et qu'il agissait contre sa volonté. Lydia m'avait déjà écartée et j'étais revenue. À travers ses gènes, elle a sans doute transmis le flambeau à sa progéniture. J'ai été patiente, très patiente et n'ai jamais laissé tomber les bras.

— Vous pensez que les filles ne vous aimaient pas ?

— Leurs yeux trahissaient leurs pensées, ils se noircissaient à ma vue, comme pour me signifier que j'étais leur bête noire. Elles me détestaient.

— Vous avez dit représenter une menace. De quelle sorte de menace parliez-vous ?

— La menace de celle qui pourrait accaparer leur père, et prendre la place de leur mère.

— Vous auriez voulu ?

— Voulu quoi ?

— Prendre la place de leur mère ?

— Que voulez-vous insinuer ? Que je suis amoureuse de mon frère, c'est ça ? Vous ne savez donc pas que ce n'est pas bien, qu'on ne peut pas ?

— Calmez-vous, je ne voulais pas...

— Non, ce n'est pas bien, je ne peux pas être amoureuse de mon frère.

— Les relations entre frère et sœur sont parfois très ambiguës et il n'est pas toujours évident de...

— Non, ce n'est pas bien, je ne peux pas...



Rousseau sort pour hurler à la mort et prévenir la région qu'un grand malheur s'est abattu sur sa demeure. Mais de l'intérieur, on ne l'entend pas. Rien ne peut passer au-dessus du vacarme ambiant, même pas le téléphone qui, après une tentative de deux sonneries timides, a compris son erreur et s'est arrêté brusquement.

Euphrosyne à la caisse claire, Thalie au piano, Aglaé au violoncelle et moi en chef d'orchestre. La fanfare du village n'a qu'à bien se tenir si elle veut garder son prestige, car cette jeune formation espère se faire entendre ! Loin, très loin même. Le tonnerre gronde en cette magnifique après-midi de printemps, dans toute la maison, et fore les

murs pour se perdre dans la campagne. Le son, c'est comme l'eau : la moindre fuite et c'est foutu, il y en a partout. Et c'est malheureusement plus souvent de l'eau d'égout qui déborde et s'éparpille que de l'eau de source. Fort heureusement, nous nous rendons très vite compte que notre musique se rapproche plus de la pollution sonore que d'un combo de professionnels du jazz et que nos contretemps répétés ressemblent plus à des entrées loupées qu'à des syncopes bien maîtrisées. Notre musique a le chic d'irriter les oreilles de l'auditeur et de ceux qui la pratiquent. Une chose rare selon moi, un signe précurseur d'une musicalité exceptionnelle ! Je pense que si nous n'avions aucune sympathie pour cet art, nous n'hésiterions pas à le maltraiter pendant des heures, en aimant ça. Notre déception après chaque prestation confirme que nous avons l'oreille musicale. Il faut dire que nous n'avons pas tous les atouts dans notre jeu. Le piano se prénomme dans le monde des connaisseurs un piano massacre. Et quand on entend Thalie en jouer, il n'y a vraiment pas de doute qu'on parle bien du même instrument. On entend généralement ce son typique désaccordé, produit par les doigts agiles d'un figurant comédien, dans les saloons des bons vieux films de cowboys. Les adeptes du ragtime le connaissent bien ! Pour

expliquer la différence entre un piano traditionnel et un piano massacre, le brocanteur avait déployé ses vagues notions d'organologie et démonté l'instrument pour en montrer le mécanisme. Il m'avait expliqué en long et en large l'action des marteaux sur les cordes et l'usage des pédales. Il avait bien sûr oublié de mentionner que le cadre en bois de ce piano le rendait pour ainsi dire inaccordable, qu'il ne supportait pas notre diapason actuel et que la moindre tentative serait un véritable massacre de l'instrument.

La peau de la caisse claire est flasque, le tendeur de timbre tourne fou et une attache sur deux servant à maintenir les cercles métalliques utiles à la tension des membranes se défait. J'en avais trouvé la sonorité intrigante, presque enivrante, en la pratiquant en solo, sur le marché, au milieu des bruits parasites de la rue et des cris des marchands. Elle me rappelait la sonorité des rythmes endiablés des percussions africaines utilisées lors de certains rites tribaux. Dans le trio des filles cependant, la caisse claire résonne en un bruit sourd sans relief, qui semble fait pour endiabler le plus pur et patient des innocents. J'ai rapidement compris que facteur d'instruments nécessitait d'autres qualités que celles requises pour les PTT. Les attaches ballantes de la caisse étaient là pour me rappeler mes essais infructueux de rafistolage.

Le violoncelle par contre semble de très bonne facture. Des chevilles et un manche solides, des cordes neuves et harmonisées comme il se doit grâce à un accordeur électronique vendu avec l'instrument et une caisse sans fêlures avec seulement quelques légères éraflures dans le vernis. Mais il faut le dire, jouer de cet instrument correctement relève de la gageure. Nous regrettons très vite les premiers frottements discrets de l'archet, un oubli du vendeur je suppose : un archet dont les crins même tendus n'ont pas été recouverts de colophane n'accroche pas les cordes et produit un son très menu. Les couinements du violoncelle pourraient à mon avis tromper plus d'un cochon qui croirait entendre le cri de sa mère !

À défaut de partitions, et ne sachant de toute façon pas lire la musique, nous improvisons sur des mélodies connues.

Nous nous sommes résolus à en rester aux prémices de la musique. Nous avons déjà entendu le trio Esperanza, il n'y avait aucune chance pour qu'ils entendent un jour parler de notre trio Desesperanza.

Nous allons régulièrement écouter des concerts. Aujourd'hui : un récital de piano. J'ai pris des places au balcon côté jardin afin d'avoir une vue plongeante sur les mains du pianiste. Il jouera les Ballades et les Préludes de Chopin, morceaux que les filles adorent.

Nous sommes confortablement installés dans les fauteuils, la scène est éclairée et la lumière tamisée dans la salle. Le quart d'heure académique dépassé, nous voyons le pianiste tourner en rond et s'impatisser dans les coulisses côté cour. Au moment où il marche vers le piano sous les tonnerres d'applaudissements, la porte du balcon d'en face s'ouvre violemment et un homme en costume, style garde du corps, dont l'oreille gauche est coiffée d'une oreillette, attrape le bras de la femme en rouge qui y est assise et que je n'avais pas remarquée jusque-là, et l'emmène de force après m'avoir fusillé du regard. Les applaudissements se taisent. Et c'est alors que je ne peux m'empêcher de crier à cette dame, rudoyant ce calme typique des débuts de concert, que seuls quelques toussotements perturbent : « Lydia, reviens ! Ne t'en va pas ! »



- Ça va mieux ?
- Oui, mais plus d'insinuations ou je m'en vais.
- ... Dites-moi ce qui a changé dans le comportement de Damien et qui vous a tant inquiétée.
- Il voyait Lydia partout, il devenait

complètement fou. Je devais faire quelque chose. Lydia lui avait pourri la vie de son vivant et même morte, elle continuait. Je me souviens d'un concert où il avait emmené les filles. Certain d'y avoir vu Lydia et courant partout pour la retrouver, les forces de l'ordre sont intervenues pour le calmer. Il a fini sa nuit au poste. Les filles, témoin de l'hérésie de leur père en ont été très perturbées. Heureusement que j'étais disponible pour leur venir en aide ce soir-là. Il y est retourné le lendemain, pour chercher des preuves de son passage.

— C'est à ce moment que vous avez décidé de reprendre contact avec le docteur Bréchet ?

— Oui... enfin, non. Nous ne nous étions pas vraiment perdus de vue. Nous avions pris l'habitude de nous voir une fois par semaine pour parler de l'état de Damien lorsqu'il le consultait encore. Et nous avons continué par après.

— Le docteur Bréchet vous parlait de son client ?

— Oh ! Je vois ! Le fameux code de déontologie ! Que croyez-vous ? Avec moi, Georges Bréchet parlait de tout. J'ai des atouts qu'il appréciait, qui le mettaient en confiance et qui savaient le faire parler. Amant pour une nuit, confident pour la vie !

— Vous voulez dire que... enfin... quel genre de relation entreteniez-vous avec le docteur

Bréchet ?

— Le genre dont on ne parle pas...



Je m'impatiente à côté du téléphone. J'attends les résultats d'analyse ADN des fines particules confiées au labo d'Alcapone par l'intermédiaire de Tom et trouvées sur le fauteuil de la salle du récital Chopin, concert dont le seul bon moment, à en croire les critiques, fut la vaudevillesque chasse à l'homme d'un forcené qui cherchait à s'enfuir de la salle par toutes les portes — et on peut le comprendre — en criant d'incompréhensibles mots qui résonnaient dans un vacarme proche de celui qu'allait produire le pianiste en martelant Chopin. Dès le lendemain de ma nuit au commissariat, armé d'une brosse et d'un sac plastique, j'ai franchi les barrières d'ouvrables verries suite à mon identification et agrégées pour me faire front, j'ai couru le 110 mètres haies des fauteuils de la salle, poursuivi par le chœur de l'armée rouge dont j'interrompais la répétition. Je confirme que ces choristes n'ont pas seulement l'allure de bons soldats, ils en ont également la complexion. J'ai ensuite juste eu le temps d'atteindre le balcon et d'épousseter le fauteuil avant de me faire jeter dehors par ces imposantes

basses russes à l'odeur de vodka. Mes amis de la police sont venus me cueillir à la maison trois heures après, suite à la plainte du directeur de la salle. Tribunal, juge, amende et interdiction de m'approcher de la salle à moins de deux cents mètres, ou deux kilomètres, je ne sais plus.

Première sonnerie, la deuxième ne viendra jamais.

— Allo Tom ? Tu as les résultats ?

— Bonjour Damien. Oui, j'ai les résultats.

— Et alors ? Tu joues avec ma patience là !

— Je te les lis.

— Passe directement aux conclusions, je ne comprendrai de toute façon rien à ce charabia.

— En conclusion Damien, l'ADN de Lydia, prélevé chez toi sur les objets qui lui appartenaient, est identique à celui trouvé sur le fauteuil de la salle de concert.

— J'en étais sûr, c'est elle.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

— Je ne sais pas encore Tom, mais il va falloir agir. Je te laisse, je dois faire la classe aux filles. Je te rappelle dès que j'ai une idée. Merci.

Je fais le vide pour recouvrer mes esprits. J'hésite à appeler Catherine pour lui en parler . Ça attendra.

Les triplées débarquent en trombe au

salon, prêtes une fois de plus à boire mes paroles.

Le salon nous sert d'espace de loisirs et de travail. Nous y dînons rarement, car le lieu ressemble souvent à un champ de bataille, à une insurrection contre la dictature de l'ordre : les pages des tapis de livres entrouverts sur la table croisent le fer ; les portes vitrées béantes de la bibliothèque libèrent les vieux livres prisonniers des siècles qu'ils contiennent ; les cartes historiques toutes froissées s'épinglent aux murs, écartelées par notre envie de savoir, alors que d'autres se dispersent au milieu de ce chaos général, comme si hier encore elles avaient témoigné d'un plan d'action stratégique d'un colonel de guerre. De temps en temps, comme après chaque bataille, nous déblayons le terrain de ses cadavres, remettons les évadés au cachot et crucifions de nouvelles victimes au mur. Puis nous profitons de cette scène d'entre combats pour festoyer gaiement, avant d'instaurer dès le lendemain une nouvelle loi martiale.

La classe se fait au salon lorsque le vent souffle violemment sur les caboches, que le soleil cogne sur les cervelles ou que le froid gèle les neurones et qu'il est imprudent de mettre le nez dehors. J'ai expliqué aux filles que, souvent, la nature nous renvoie dans nos maisons pour se détendre de notre acharnement à vouloir lui désobéir. Elle nous

gronde par ses intempéries puis se calme et accepte notre retour avec l'indulgence d'une mère peu rancunière qui pardonne tout à ses enfants. Heureusement, aujourd'hui comme souvent, nous avons la chance du beau temps. Nous fuyons alors à travers les chemins de campagne, sac à dos plein de vivres et besace pleine de livres. Nous marchons parfois des heures avant de trouver l'endroit idéal à la classe. Nous nous y installons, sans savoir à qui appartiennent ces terres inconnues, abandonnées ou cultivées, et nous y pratiquons notre école buissonnière, comme au Moyen-Âge où elle se tenait clandestinement dans les campagnes. Lors de nos expéditions, j'emporte sous le bras la table d'extérieur, une fabrication maison utile à la détente. Elle se replie en quatre parties grâce à des paumelles à vases fixées sur les tranches, ce qui la rend facilement transportable. Son look, très avant-gardiste, plaît beaucoup moins que son côté pratique. J'ai récupéré quatre vieux pupitres métalliques de musiciens, inclinables à souhait, avec des pattes sur le dessus pour coincer les pages. J'ai ôté les trépieds et soudé une coulisse à chaque pupitre ainsi que quatre autres à la table, en son centre. J'ai rivé d'autres pattes sur la surface, pour éviter aux cahiers de souffrir des claques du vent qui désirent en emporter indifféremment les

feuilles blanches ou déjà bien encrées. L'assemblage aide par son ergonomie les triplées à recopier des textes sans se tordre le cou, à lire des problèmes de mathématique ou de géométrie sur la surface du pupitre perpendiculaire à la table et à les résoudre dans leurs cahiers ouverts en angle plat. Et quand l'heure du pique-nique sonne, elles retirent les cahiers et les pupitres, jettent par-dessus une nappe printanière et dégustent les plats préparés, à l'ombre des pins parasols.

Les filles retiennent avec une facilité déconcertante tout ce que je leur raconte. Elles me rappellent de temps à autre, quand je suis ébahi par leurs aptitudes, cette phrase que je leur avais dite et qui les avait beaucoup amusées : « Ah, si l'humanité avançait à votre vitesse, on pourrait jouer au foot avec la lune ! »

J'alterne cours collectifs et cours individuels en fonction des humeurs et des états de fatigue. Il n'y a pas d'horaire prédéfini, ni d'impératif de matières ou de quota de résultats. J'analyse chaque situation, perçois les baisses d'attention et ressens les chutes du moral qui tente de s'accrocher à une matière parfois trop éprouvante pour l'esprit. Alors je fais une pause, passe à autre chose ou abandonne pour la journée. Je connais les cycles et le fonctionnement de chacune. Euphrosyne est plus alerte le matin et

demande à ce qu'on lui déverse la matière brute, en bloc, qu'elle attaque de son énergie de marteau piqueur sans attendre. Thalie préfère travailler l'après-midi et apprécie de prendre son temps : au plus il y a de détours, au plus ça lui plaît. Elle aime déballer le superflu pour s'émerveiller de l'essentiel qu'il renferme. Aglaé a des aptitudes de concentration plutôt nocturnes et aime manier les abstractions. Que la matière soit brute ou emballée, ça lui est égal, car de toute façon elle la transcende par son imaginaire.

Les cours collectifs leur apprennent les notions élémentaires de l'histoire, de la géographie, de l'algèbre, de la biologie ou de la chimie, tandis que les cours individuels les perfectionnent dans les matières de leur choix. Elles ont opté pour la diversification afin de recouvrir un domaine plus vaste de matières que celui qu'elles auraient maîtrisé si elles avaient appris toutes les trois la même chose. La complémentarité devient leur force. Elles échangent des informations pour résoudre des énigmes inexplicables par chacune individuellement, mais qui brutalement s'illuminent d'évidence sous la lanterne du collectif. Je tente de diffuser des parfums d'enseignement, nébulisant à chacune une odeur propre de fleur, en harmonie avec celle du corps, et qui une fois mêlée aux parfums des deux autres sœurs, se marie avec

subtilité pour former le plus beau des bouquets.

Aujourd'hui, j'abrège la classe par manque d'attention de ma part : l'excitation procurée par les résultats d'analyse d'ADN m'empêche de me concentrer. Nous rebroussons chemin vers 14 h. Entre-temps, Catherine a débarqué à la maison et nous attend visiblement de pied ferme. Elle, qui s'adresse généralement aux filles assez sèchement, annonce d'une voix douce : « Ce soir, vous allez dormir tôt. Demain matin, vous devez être en forme. »



— Puis un jour, vous décidez d'intervenir auprès du juge de paix. Pourquoi ?

— C'était une idée de Georges Bréchet. Damien devenait de plus en plus incontrôlable. Il représentait un danger pour lui-même et les enfants. Il voulait tout contrôler, à sa manière, sans contrainte du monde extérieur. Vous trouvez ça normal que des enfants de près de sept ans ne soient toujours pas scolarisés ? Je ne comprends pas que l'État puisse accepter de telles aberrations. C'est Georges qui m'a convaincu de faire appel au juge, pour le bien de tous.

— En quoi Damien représentait-il une menace ?

— Avec toutes ces apparitions auxquelles il croyait fermement, ses mauvaises fréquentations

qui ne l'incitaient pas à recouvrer la raison, sa recherche incessante de son fantôme de femme. Il fallait y mettre fin, ça devenait invivable pour tout le monde.

— Aviez-vous parlé de cette intervention avec Damien ?

— Non, bien sûr que non. Il s'opposait à toute forme d'aide, de traitement ou de médication. Que vouliez-vous que je fasse ?

— Le juge ordonna une expertise. Damien a dû en être informé. Comment cela s'est-il passé ?

— Je m'en souviens comme si c'était hier. Je m'occupais à l'époque de relever le courrier de Damien, parmi lequel se trouvait l'ordre d'expertise. Sachant que ça allait être la guerre, je n'ai prévenu Damien que la veille. Il rentrait de balade avec les filles ce jour-là, plus convaincu que jamais que Lydia était en vie, et voulant me parler une fois de plus de preuves le confirmant, preuves fournies par son ami Tom qu'il vénérât plus que tout. Il me parlait d'ADN, de preuves irréfutables et de je ne sais quoi encore. Je l'ai interrompu au milieu de son hystérie pour lui dire qu'il allait devoir dès le lendemain expliquer à des expertes, ainsi que les filles et moi-même, notre mode de vie. Il n'a pas compris jusqu'à ce que je lui donne la lettre du tribunal. Il est alors rentré dans une rage folle. J'ai cru qu'il allait me tuer. Il m'empoigna

violemment et m'intima d'expliquer mon acte. Il voulait m'entendre dire quel type d'expert serait à même de juger sa vie et celle de ses enfants. J'étais tétanisée, dans l'impossibilité de lui répondre. Je ne l'avais jamais vu dans un état pareil. Après un torrent d'insultes, il m'a jetée à la porte en me disant que je n'étais plus la bienvenue et qu'il ne voulait plus jamais me revoir.

— Vous ne vous attendiez pas à cette réaction ?

— Je m'attendais à ce que ça se passe mal, mais pas à ce point.

— Si vous aviez su, auriez-vous agi de la même façon ?

— Je ne sais pas. Peut-être... enfin... non, je ne crois pas.

— Damien a observé l'injonction du juge et a accepté l'expertise. Pourquoi pensez-vous ?

— Il n'avait pas le choix. Il avait bien trop peur de perdre la garde des enfants.

— J'ai le résultat d'expertise sous les yeux, ainsi que le jugement rendu par le tribunal. Vous attendiez-vous à ce verdict ?

— Je vous jure que non ! Ce n'est pas ce que je voulais.

— Un épisode que vous avez mentionné au tribunal semble avoir pesé lourd dans la balance de la justice. Je veux parler de...

— La baignade ! Je sais, je n'aurais jamais dû en parler. Georges m'a incitée à le faire.

— Et vous n'en avez pas parlé lors de l'expertise ?

— Non, j'ai... oublié.

— Un événement qui a pris tant d'importance ?

— En réalité, j'ai eu peur des réactions de Damien. Je n'ai pas osé en parler à ce moment.

— Racontez-moi cette histoire de baignade.

— Il y avait près de la maison de Damien un lac qu'il avait surnommé « le lac du poisson d'or » en raison d'un énorme brochet de plus d'un mètre cinquante, aux reflets dorés, qu'il avait aperçu lors d'une plongée avec masque et tuba. Régulièrement, il allait s'y baigner avec les triplées, fouillant la vase dans l'espoir de leur montrer le poisson légendaire. Bien sûr, ils ne l'ont jamais trouvé et je ne suis pas certaine encore aujourd'hui qu'il y ait eu un quelconque poisson digne d'intérêt dans ce lac. Je n'avais jamais assisté à l'une de leurs pêches-baignade, et je n'y étais pas plus conviée ce jour-là qu'un autre. Mais j'avais débarqué sans prévenir et plutôt que de signaler ma présence, je m'étais assise à la fenêtre de la cuisine qui offrait une vue plongeante sur le lac pour les observer dans leurs jeux d'eau. Je voyais à tour de rôle leurs têtes s'immerger puis refaire surface. Tout aurait pu paraître normal à un observateur peu minutieux ; mais j'ai l'œil, et certains gestes ne trompent pas. Je

voyais Damien les toucher et les regarder d'une manière très différente de celle que j'avais pu observer chez d'autres pères. Il était proche d'elles, beaucoup trop proche. Et quelle ne fut pas ma surprise de constater à leur sortie du lac qu'ils étaient tous nus comme des vers ! Il s'empara de l'unique serviette de bain qu'il avait prise avec lui et essuya ensuite les filles, une à une, tout nu qu'il était, d'une manière que je n'oserais décrire. C'était complètement déplacé !

— Il semble qu'à l'époque vous ayez osé décrire la scène, avec des mots percutants. Vous parlez dans votre déposition d'attouchements, de mains baladeuses et j'en passe, des termes qui laissent suggérer une relation incestueuse. Ça n'est pas tout à fait pareil.

— Mes paroles ont été mal interprétées... je me suis peut-être mal exprimée... j'étais sous le choc. Et puis, c'est vrai, elles étaient nues, lui aussi, il les touchait... Georges lui-même a utilisé ces termes quand je lui ai tout raconté. Il a souligné l'importance d'en parler avec les mots appropriés lors de l'expertise et de l'audience. Vous comprenez ? Il fallait faire quelque chose pour le séparer de ses filles. Elles lui rappelaient trop Lydia. Et ses folles recherches... il fallait que tout s'arrête, vous comprenez ? Il devait me revenir et oublier tout ça. J'étais la seule à pouvoir m'occuper de lui, vous comprenez ? La

seule...

*

UN PÈRE D'ASILES

Tome 2



Fugues

Fugues

TOME 2

Rapport d'expertise.

Sur base de votre demande d'expertise suite au recours de Mademoiselle Catherine Dupré, sœur de Monsieur Damien Dupré, père des triplées Aglaé, Euphrosyne et Thalie, nous avons établi notre rapport à la lumière des entretiens que nous avons effectués. Nous avons rencontré les cinq personnes précitées à quatre reprises, en séances individuelles et de groupes établies comme suit :

- Premier entretien : chaque enfant individuellement, puis ensemble

- Deuxième : le père et la sœur individuellement, les deux ensemble

- Troisième : les enfants et leur père, les enfants et leur tante

- Quatrième : Tout le monde ensemble

Au terme de ces différents entretiens, nous vous remettons nos conclusions, madame la juge, afin de vous éclairer sur la situation familiale de l'affaire en cours. Un double du présent rapport sera également envoyé aux parties concernées.

Premier entretien

Lors des entretiens individuels d'Aglaé, d'Euphrosyne et de Thalie, nous leur avons demandé de dessiner librement ce qu'elles aimaient, ce qu'elles n'aimaient pas, un paysage, un village et leur famille. Bien que fort similaires sur le fond, la forme nous a permis de distinguer les personnalités de chacune d'elles.

Thalie est une petite fille rayonnante, bien qu'un peu plus en retrait, plus renfermée que ses deux sœurs. Elle attache beaucoup d'importance à son image. Elle a un attrait évident pour l'art, et ses dessins sont les plus travaillés. Elle ne sait pas encore avec certitude ce qu'elle aimerait faire plus tard, mais elle pense se diriger vers des études artistiques, que ce soit la musique, la peinture ou l'architecture. Elle adore son père qu'elle idéalise exagérément, comme ses deux sœurs.

Euphrosyne s'exprime avec vigueur et conviction. Elle aime beaucoup le sport et le travail physique ne lui fait pas peur. Elle voudrait devenir sportive de haut niveau. Elle s'entraîne tous les jours et adore courir dans les bois avec son chien et ses sœurs qui éprouvent des difficultés à la suivre. Les couleurs qu'elle utilise démontrent une certaine

agressivité qui, nous le pensons, doit être contenue grâce à la pratique du sport. Euphrosyne, de par sa force de caractère, se voit comme la protectrice de ses deux sœurs. Elle a peur que le jour où elles devront être séparées, elle ne puisse plus leur venir en aide en cas de difficultés.

Aglaé est une petite fille imaginative qui aime s'exprimer. Elle s'extériorise sans pudeur et sans tabou. Elle veut défendre de grandes causes, aider les plus démunis et aimerait devenir avocate. Elle prend la défense verbale de son père et de ses sœurs, peu importe la situation, qu'ils soient dans leur droit ou dans leur tort. Elle est sans doute celle des trois qui affirme le plus sa volonté de pérenniser des liens familiaux très étroits.

D'une manière générale, les enfants ont une vision assez réductrice de leur famille. Au centre, leur père, et la présence dans les trois dessins de leur défunte mère, avec les sœurs et le chien. La tante est représentée en dehors du cercle de famille et symbolise davantage un ennemi au maintien de cette harmonie plutôt qu'une personne susceptible de les aider. Elles n'aiment pas le côté trop strict de leur tante qui les empêche de faire ce qu'elles veulent. Elles

prétendent également que leur tante ment beaucoup et qu'elle les accuse régulièrement de commettre des bêtises dont elles ne sont pas les auteures. Elles ont une vision tronquée de la réalité et vivent dans un monde imaginaire qui leur permet d'échapper à la situation pénible, mais réelle, qu'elles endurent. Toutes les trois sont persuadées que leur mère est vivante et que leur père la retrouvera bientôt. La notion d'autorité parentale fait défaut. Les règles de ce véritable landernau sont assez floues, et la hiérarchie entre le père et ses enfants est inexistante. Seule Catherine Dupré parvient à établir une relation d'adulte à enfant, et non d'égal à égal, pour permettre d'éviter aux filles de plonger et de basculer trop tôt dans les tracasseries du monde des adultes, monde pour lequel leur père ne semble pas être des meilleurs conseils.

Aglaé, Euphrosyne et Thalie se présentent comme trois sœurs qui s'aiment et se respectent. Bien que nous ne leur ayons pas fait passer des tests d'évaluations, de QI ou autres (cela ne faisant pas l'objet du présent cas), nous pouvons affirmer sans nous tromper qu'elles ont toutes les trois le profil type d'enfants à haut potentiel, toutes les trois naturellement douées et éveillées.

Elles s'expriment avec une aisance et un naturel déconcertants pour leur âge ; leur structure verbale est sans défaut ; leur vocabulaire étonnamment riche... Elles allient régulièrement le geste à la parole, théâtralement, pour renforcer leur discours. Elles savent s'écouter avec attention et prennent un plaisir apparent à enrichir d'anecdotes les histoires de l'une ou l'autre. Elles sont toutes les trois fort marquées par le passé, et les personnages sur leurs dessins le prouvent. Leurs dessins sont précis et minutieux, souvent irréalistes. Bien qu'entretenues séparément, elles s'accordent pour commenter d'une seule voix les urnes magiques, les roues à remonter le temps et autres inventions de leur père. Elles nous disent que l'idée d'aller à l'école leur fait peur et qu'elles veulent rester avec leur père, qui est à leurs yeux le meilleur des professeurs.

Deuxième entretien

Monsieur Dupré est un informaticien qui travaille à son domicile. Il affirme devoir travailler peu pour sa société, ce qui lui laisse énormément de temps pour s'occuper de ses enfants. Il nous affirme également pouvoir nouer les deux bouts avec aisance et s'en sortir très bien avec son salaire.

Monsieur Dupré assure seul la scolarité des enfants. L'apprentissage semble se faire de manière irrégulière, en fonction des demandes des filles, ce qui est en contradiction avec l'usage scolaire, qui réclame un suivi régulier et un travail quotidien de la matière enseignée. Le danger d'une telle méthode est de créer, à moyen et long terme, un rejet auprès des enfants des règles qui régissent notre société, et de refuser toute forme de structure qu'elle pourrait leur imposer.

Test de Rorschach de Monsieur Damien Dupré :

Des analyses effectuées sur la personnalité de monsieur Dupré, il en ressort un constat assez contrasté qui nous laisse assez perplexes sur l'équilibre mental et surtout affectif d'un père qui doit élever seul ses trois enfants. Monsieur Dupré est un homme énergique, courageux, et nous

irons jusqu'à dire téméraire, ce qui peut représenter un danger bien compréhensible pour les enfants. Il s'est forgé un caractère fort, sans doute depuis son plus jeune âge, afin de surmonter une jeunesse difficile. Ses bases éducatives sont des plus minces et c'est donc par lui seul qu'il est arrivé là où il est. Un mode de vie « en dehors », isolé de ses contemporains et de l'histoire de son temps, dont le but est vraisemblablement de surprotéger ses trois petites filles qui se retrouvent prisonnières des désirs et des peurs de leur père.

Monsieur Dupré présente des troubles affectifs évidents. Il refuse de parler de sa défunte épouse au passé, pensant qu'elle est toujours vivante quelque part et qu'il pourra un jour la retrouver. Il prétend d'ailleurs l'avoir déjà aperçue lors d'un de ses déplacements en voiture, apparition qui l'a perturbé au point de ne plus rester maître de son véhicule et d'avoir un accident grave en voulant faire demi-tour sur une autoroute pour rattraper sa prétendue femme. Monsieur Dupré nie cette version des faits relatée par sa sœur et prétend que sa perte de contrôle était due à un aquaplanage. Le fait qu'il ne nie pas avoir aperçu au volant son épouse, et

qu'il en ait parlé spontanément avant que mademoiselle Dupré ne nous explique les circonstances de l'accident nous pousse à croire en la version de cette dernière. Nous tenons à souligner le caractère dangereux de ce genre d'hallucination qui a entraîné plusieurs victimes dans l'accident, heureusement sans trop de gravité. Vous trouverez également en annexe copie des procès verbaux de la police que nous a remis Catherine Dupré, sommant Monsieur Dupré de se tenir à distance d'une salle de concert de sa région où il a par deux fois fait scandale en y apercevant une nouvelle fois son épouse.

Mademoiselle Catherine Dupré est une jeune femme méthodique et structurée qui aime sa famille. Elle est pleine de bonnes intentions envers eux et regrette que les enfants la perçoivent comme la bête noire qui veut les séparer de leur papa. Elle apporte une présence adulte féminine bénéfique à l'épanouissement des filles. Bien qu'elle ait son propre appartement, elle passe la majeure partie de son temps dans leur maison à seconder son frère dans leur éducation. Elle loge très souvent sur le sofa du living (trop souvent selon les enfants) et assure la garde des filles pendant les absences de monsieur Dupré. Elle s'occupe de l'entretien de la maison, de

la cuisine, du repassage et d'autres tâches ménagères. Cependant, elle s'attriste d'être toujours mise à l'écart lors des activités ludiques familiales. Sa présence contribue sans nul doute à l'équilibre émotionnel des enfants et de leur père, et la structure qu'elle tente d'apporter envers et contre tout est d'un intérêt crucial.

La confrontation entre Damien Dupré et sa sœur fut des plus violentes. Nous avons découvert avec stupeur une facette très désagréable de monsieur Dupré qui n'a pu contenir sa hargne pour sa sœur. Il fut impossible de mener à bien un débat constructif et les propos tenus par Damien Dupré nous semblaient des plus déplacés et injustifiés. Nous ne vous rendrons pas compte de la teneur de ces propos en vue de leur contenu des plus choquants. Nous avons dû mettre fin prématurément à la séance afin de couper court aux propos venimeux et souvent hors débat de monsieur Dupré à l'égard de sa sœur qui recevait les brimades avec sérénité et maturité. Un tel comportement violent envers cette femme qui agit pour le bien des enfants nous est bien sûr intolérable. Cela a engendré un questionnement profond sur la situation, qui ne peut perdurer.

Troisième entretien

Monsieur Dupré et ses filles ont un rapport fusionnel. Les filles ont une confiance aveugle en leur père qu'elles perçoivent comme un Dieu, qu'elles aiment et qu'elles protègent de tous blasphèmes. Monsieur Dupré quant à lui nous a fait plusieurs fois comprendre qu'il ne serait rien sans ses enfants, qu'elles sont sa raison de vivre. Aglaé, Euphrosyne et Thalie n'ont apparemment subi aucune violence de leur père. Elles reprochent à Catherine d'avoir plusieurs fois levé la main sur elles. Il semblerait que leurs descriptions des agissements de Catherine soient exagérées et qu'elles tentent de faire passer une simple punition pour un acte de maltraitance. Vu qu'elles n'ont jamais reçu de « fessées » de leur père — qui leur donne une éducation certainement trop laxiste — et qu'elles n'acceptent de recevoir de directives que de sa part, il nous est évident que là également, elles n'ont aucunement le sens des réalités. Monsieur Dupré a avoué avoir ressenti de la haine mutuelle entre les enfants et sa sœur — qu'il avait encore il y a peu du mal à comprendre, mais qu'il comprenait aisément aujourd'hui —,

mais n'avoir jamais été témoin de violences de Catherine envers ses filles. Il pense cependant qu'il faut avoir confiance en ce que disent ses enfants — car elles ne mentent jamais nous a-t-il dit, ou si peu que c'en est négligeable — et qu'il regrette de ne pas les avoir écoutées avec plus d'attention quand elles se plaignaient de Mademoiselle Dupré.

Nous avons assisté aux rapports de force entre les filles et leur tante, qu'elles ne semblent guère apprécier. C'est encore une fois une démonstration évidente de ce refus de se soumettre à une autorité autre que celle de leur père, et donc une opposition ferme à toute volonté structurante d'un tiers que nous évoquions plus haut. Elles estiment que leur tante est trop souvent présente, qu'elle ne les aime pas et qu'elle veut juste prendre la place de leur mère pour « faire son intéressante ».

Mademoiselle Dupré est restée très calme face aux allégations des enfants, et nous a avoué être bouleversée intérieurement de leur attitude.

Quatrième entretien

Lors du dernier entretien, où tout le monde était présent, la situation s'est apaisée. Mais il est clair que les enfants et leur père s'encouragent les uns les autres à entretenir une hostilité profonde à l'encontre de Catherine Dupré qui se voit agressée verbalement par les enfants, sans réaction aucune du père qui, au contraire, vient ajouter du poids à leur virulence.

Il semble évident que monsieur Dupré reproche à sa sœur d'avoir fait appel à la justice et qu'il tente de le lui faire payer.

Conclusions

Les enfants n'ont actuellement aucun contact avec d'autres enfants de leur âge, avec de la famille (il ne semble y avoir personne d'autre que leur père et leur tante) ou des amis (à part un couple d'amis de leur père qu'elles voient occasionnellement). Leur isolement est des plus complet. Il est important d'élargir leurs contacts sociaux, de les scolariser au plus vite, afin qu'elles s'intègrent dans le monde réel et qu'elles quittent le monde imaginaire et dangereux créé par leur père.

Nous pensons également qu'il serait plus prudent, en vue de l'agitation et de l'instabilité mentale de monsieur Dupré qui, suite à cette demande d'expertise, a mis à la porte sa sœur, qui représentait la seule source d'équilibre au sein du foyer, de lui retirer momentanément la garde de ses enfants, le temps pour lui de recouvrer un état mental stable. Catherine Dupré nous a dit pouvoir s'installer dans la maison de son frère s'il le fallait et s'occuper de ses nièces comme de ses propres enfants (les conduire à l'école, les aider à faire leurs devoirs...) pendant sa convalescence. Bien qu'Euphrosyne,

Aglaé et Thalie nous aient clairement exprimé leur aversion de vivre avec leur tante, nous sommes persuadées que cette hargne se dissipera rapidement, quand elles ne seront plus complices des outrances de leur père.

Il est nécessaire que Monsieur Dupré soit suivi de près et que des évaluations périodiques de l'évolution de son état soient effectuées afin d'être certain qu'il ne représente plus aucun danger pour ses enfants. Un placement temporaire dans un établissement spécialisé lui permettrait sans doute de prendre du recul, du repos et de retrouver une lucidité d'esprit.

Monsieur Dupré devrait se rendre compte de la chance qu'il a d'avoir trois jolies petites filles d'une grande force morale et arrêter de les détruire par ses agissements. Il devrait accepter, pour le bien de ses enfants et pour le sien, une aide extérieure, que ce soit de sa sœur qui l'aime tant ou d'un tiers, et enfin admettre son existence, et celle de ses enfants, au sein du monde réel.



Lydia, mon amour,

J'espère que tu me le pardonneras un jour. J'ai toujours refusé d'y croire, ne voulant pas voir en face cette évidence soulevée tant de fois par les enfants, que j'ai prise pour des exagérations. Aujourd'hui je le regrette, je souffre et je sens que nous allons payer chèrement les conséquences de cette négligence. Ma confiance m'a rendu aveugle. J'ai sans doute cru à mon insu en un lien obligatoire de cette consanguinité, qui m'obligeait à penser qu'une sœur ne pouvait vouloir que ce qu'il y a de mieux pour son frère et ses enfants. Je lui ai confié le fruit de notre amour sans me soucier un seul instant de savoir s'il était entre des mains perfides ou cajoleuses. J'ai pendant toutes ces années failli à un des rôles essentiels d'un père, celui de protecteur. J'ai mis en danger notre progéniture et avec elle notre amour. Je ne comprends toujours pas les raisons qui poussent Catherine à vouloir à tout prix détruire notre univers, mais j'ai arrêté de chercher. Je n'ai pas de temps à consacrer à cette misère dorée, à ces êtres qui dissimulent sous d'apparentes richesses d'âme de réelles pauvretés de cœur et qui

répandent autour d'eux une véritable misère noire afin d'accorder leur environnement à leurs sombres sentiments. Nous ne succomberons pas à la perversion de cet esprit malin. Tu m'avais prévenu de me méfier de ma sœur. Je n'avais vu en elle qu'un être frustré mais pas bien méchant, juste en manque d'amour. Je suis désolé de m'être trompé à ce point.

Des « expertes » se sont récemment immiscées dans notre vie pour en dresser un rapport. Elles ont élaboré de grandes théories, après quelques heures d'entretien seulement, sur notre manière de vivre. Tu connais comme moi le pouvoir que l'on donne à ces gens et l'importance qu'on accorde à leur jugement, même s'ils se protègent en ne prétendant qu'émettre un avis. Catherine a su me mentir pendant toutes ces années, et c'est avec la même habileté qu'elle est parvenue à bluffer les pédopsychiatres, et par la suite les juges et avocats du tribunal. Elle compte parmi ses sympathisants le courageux docteur Bréchet, animé par son appétence pour Catherine et son aversion contre ma personne, moi, ce petit être abject qui a osé insulter Son Altesse en son royaume. Il reste tapi dans l'ombre d'où j'en suis sûr il mène bien le jeu pour me détruire.

J'ai entendu toutes sortes d'allégations fallacieuses de Catherine à mon sujet. Non contente d'avoir eu une expertise en sa

faveur, que j'ai lue et relue et dont beaucoup de phrases m'échappent encore, elle s'est acharnée sur notre famille. Le mensonge a été lancé et, dans cet éternel contexte de psychose collective, de cette peur de l'incompréhensible inconnu que je représente par mon mode de vie inadapté, j'ai vu l'horreur dans les regards tournés vers moi se transformer en tranquillité, en cette quiétude d'esprit qui amène l'assurance que la majorité fait bien, et qu'un tel individu qui refuse de suivre les rails du conformisme ne peut être qu'un pervers. Il manque au moins un terme au dictionnaire juridique, qui devrait se trouver non loin du condamné par contumace : le condamné par préjugé ! J'étais perdu d'avance, condamné par des mots trop forts qu'avait prononcés Catherine et qui allaient prestement conforter ces immobilistes dans leurs a priori rassurants. « Un père déséquilibré qui se livre à des attouchements sur ses enfants pour assouvir ses pulsions et contenter le manque sexuel et affectif occasionné par la perte de son épouse. » Voilà ce qui s'en déduit. C'est aussi simple que ça. La phrase est lancée au sein de ce palais dit de justice qui résonne de son absence d'humanité, par une voix sans visage, celle d'un homme que je ne pourrais même pas reconnaître si je le croisais demain dans la rue. Les idées avancées par les

ténors du barreau ont bien plus de valeur que les actes souvent invérifiables des accusés qui font l'objet du procès. À la Cour, ce sont les mots qui font d'un homme un criminel et non ses actes. Si tu savais ce que j'ai pu ressentir à ce moment, ce froid qui m'a envahi, renforcé par la froideur de ce sol marbré, ce poids de la trahison soutenu par les colonnes démesurées de la salle d'audience, mon petit monde qui s'est écroulé sous la puissance dominatrice de ce monument élevé à la gloire de la justice ! De la justice, je n'en ai pas trouvé. J'ai entendu les lamentations de ces murs se plaignant d'avoir assisté à ce mélodrame, à ce mauvais vaudeville ; j'ai senti cette peur incrustée dans la pierre de ces innocents qui avaient assisté comme moi à leur mise à mort ; j'ai vu le jugement égaré de ces hommes travestis qui condamnent quotidiennement sur base de vérités, ou de mensonges, et qui dans cet amalgame ne peuvent plus déceler en le plus honnête des hommes la moindre parcelle de vérité. Moi, faire du mal aux filles ! J'ai perdu mon sang froid et ai offert ce spectacle qui m'a perdu.

Je suis un condamné en sursis, car j'ai bénéficié d'un report d'audience, la juge devant s'absenter pour des raisons personnelles. Je crains le pire. Je sais que je vais perdre la garde des enfants. Pour combien de temps ? Je ne sais pas, ça dépendra de l'évaluation

d'autres « spécialistes ».

Aglaé, Euphrosyne, Thalie... Elles sont si magnifiques ! Elles sont tout pour moi ; elles sont toutes toi. Je ne trouve aucun autre sens à la vie que celui qu'elles me donnent, que tu me dictes à travers elles. Je me rends compte de la force qu'elles me procurent. Je ne suis rien sans elles. Ce sont d'éblouissantes cariatides qui me soutiennent et pour lesquelles je tente d'offrir la plus belle vue sur le paysage environnant. Sans elles, l'édifice s'écroulerait comme un château de cartes pris au vent. Sans elles, je n'aurais plus personne pour qui dessiner un monde meilleur. Sans elles, c'est sans toi, c'est sans moi...

Je me plonge dans l'espoir que tu es cachée quelque part, que tu nous protèges de loin et que tu vas surgir d'un moment à l'autre pour nous sauver. Lydia mon amour, aide-moi, aide-nous !

Je sais maintenant pourquoi j'ai écrit pendant toutes ces heures. Je sais que c'est pour toi, pour que tu lises et partages un jour tous ces bons moments passés avec nos filles. J'ai, toujours enfoui au fond de moi, cette conviction que ce jour arrivera où nous serons réunis et que cette mascarade ne sera plus qu'un mauvais souvenir. En attendant, je m'apprête à de nouvelles épreuves qui ne me permettront peut-être pas de continuer le récit. J'ai peur... Si seulement tu étais à mes

côtés... Si seulement...



— J'avoue que je ne comprends pas très bien. Vous semblez regretter la décision du tribunal. Qu'espériez-vous du jugement ?

— Je ne sais pas. Tout, mais pas ça. Je voulais juste qu'il me respecte, qu'il arrête de chercher cette garce de Lydia. Il ne me voyait même pas. Il avait pour enfants ces petites pestes qui prenaient toute la place, pour femme une morte qu'il voyait partout et moi au milieu de tout ça, sa sœur bien réelle, il me considérait comme un spectre qu'il ignorait.

— Et vous espériez attirer son attention sur vous en lui retirant la garde de ses enfants ?

— Je voulais lui montrer qu'il n'avait pas besoin de Lydia et que je pouvais tout faire à sa place, y compris élever ses filles. Moi qui n'avais jamais eu de valeur à ses yeux, j'avais décidé d'en avoir. Il devait se rendre compte que j'étais tout pour lui et que sans moi, il n'était qu'un aliéné juste bon à mettre dans un asile. Vous comprenez ?

— Quel a été votre sentiment lorsque le verdict est tombé et que Damien a été emmené de force ?

— Après avoir encaissé le choc, j'étais

heureuse et triste à la fois. Heureuse, car je me disais qu'il allait enfin changer, qu'il serait un autre homme à son retour, et triste, car je savais que je ne le reverrais plus pendant un petit temps. Vous comprenez ?

— Je dois vous interrompre, car je vois que c'est l'heure. Nous allons en rester là pour aujourd'hui, je vais devoir vous laisser.

— C'est ça oui, laissez-moi...



Le récit ne va pas plus loin. Je retrouve la chambre et cette poussière qui me colle au visage, piégée par les larmes qui coulent sur mes joues. J'ai besoin d'air et je sors au jardin. Dehors, la nuit est tombée, froide et humide. J'avance dans l'inconnu de ces herbes hautes et folles qui entourent la maison. Je ne vois rien. Ce n'est pas grave, je connais. La nature a décidé de ne plus pousser en cet endroit. Je bute sur les mêmes cailloux qu'autrefois, je mouille mes pieds dans les mêmes flaques. Je retourne dans la chambre et m'allonge dans le lit, à côté des sept livres. Le dernier volume ne contient que des pages blanches. Elles m'appellent. Malgré la fatigue qui maintenant me gagne, j'ai cette irrésistible envie d'écrire

la suite, ce trou entre deux périodes qu'il faut combler et que papa n'a sans doute pas eu le temps de rédiger. Mais pas ici. Je veux rentrer chez moi, prendre une douche, dormir un peu et puis seulement me mettre au travail. J'encaisse à la hâte les livres dans une boîte en carton et hésite à faire le tour de la maison avant de partir. Mais non ! Pas maintenant. Je sais que j'y reviendrai... Plus tard...

L'appartement est vide, Marc n'est pas là. J'écoute les huit messages du répondeur qui disent à peu de choses près tous la même chose : « Aglaé, c'est moi Marc. Si tu es là, réponds s'il te plaît. » Je lui envoie un texto pour lui dire que tout va bien, mais que je suis indisponible pour quelques jours encore.

Après la douche et la sieste, je me déconnecte du monde moderne : téléphone fixe, mobile, télé... et je retire également la prise du frigo presque vide dont le ramdam me déconcentre. Je m'installe confortablement au bureau et saisis mon vieux stylo que je secoue et amorce sur un coin de feuille blanche, ouvre le septième volume encore vierge et entame la suite de l'histoire. Je me rappelle. C'est à cette période que j'ai développé mon aptitude à m'évader, à me créer un univers autre que celui dans lequel je vivais, quand j'en avais besoin. Je me réfugiais dans

mon passé de petite fille qui magnifiait mon présent, parfois jusqu'à confusion.

Le Joueur d'échecs

Schachnovelle

1941

1943 1re édition Neuchâtel

Stockholm, Suède

Littérature, Nouvelle

Stefan Zweig

1881-1942

Autrichien

De tous les services hospitaliers, le plus craint, à condition que l'hôpital ait accepté d'en accueillir un, est sans conteste le service psychiatrique. On aurait envie de citer en premier la morgue qui au palmarès du sinistre se débrouille pas mal non plus. Mais la morgue à l'hôpital fait partie des meubles, on l'accepte par dépit, car on sait qu'on y finira tous un jour, qu'on le veuille ou non. Paradoxalement, le constat peut être le même pour le service psychiatrique : on sait, au fond de nous, qu'on peut tous y finir nos jours, qu'on le veuille ou non. Et c'est là que le bât blesse. On s' imagine enfermé dans le frigo, mais toujours vivant. L'interné, c'est mon voisin surmené, c'est le fils de la femme de ménage de ma meilleure amie qui vient de perdre son emploi, c'est ma fille qui vient d'accoucher et qui ne le supporte pas, c'est le vieux facteur à la bonne bouille qui livrait

quotidiennement le journal... Le fou, c'est lui, c'est elle, c'est moi. Le facteur sonne toujours deux fois, la folie pas. Elle vous tombe dessus sans prévenir, vous foudroie de son intensité cinglante et vous arrache à votre quotidien pour vous immerger dans le sien. Elle vous kidnappe et vous embarque dans son monde, ce lieu peu fréquentable tellement fréquenté ! Elle vous déconnecte, elle vous aspire jusqu'à ce que vous soyez mort, en sursis... Et un mort, même en sursis, ça n'a rien à faire parmi les vivants ! Si par malheur il y en a un qui s'est égaré, mieux vaut l'ignorer, car il pourrait vous emmener. La folie est un virus dangereux et très contagieux dont on ignore tout de sa propagation et qui nécessite la mise en quarantaine. Mais la mort en sursis, c'est pas encore la mort : elle indispose, mais pas de la même façon.

Un mort, c'est pas beau et ça pue. Mais une fois dans le frigo, ça ne dérange plus personne. On y voit très vite clair : un corps inerte, rigide et froid qui ne se plaint pas. Tandis qu'un fou, un aliéné, un schizophrène, un paranoïaque, un dépressif, un original ou une erreur de jugement médical, comparé à monsieur Tout-le-Monde dit sain d'esprit, il n'y a pas beaucoup de différences : il vit, il bouge, il respire. Il a de la température. Alors on cherche le détail qui nous aurait échappé,

le moment où tout bascule, ce qui nous permettrait de faire la différence entre lui qui est devenu fou, et nous qui sommes restés sains d'esprit. Pour combien de temps ? Personne ne sait, et ça fait peur.

On s'est tous fait à l'idée qu'une fois le corps mort, l'esprit meurt aussi ou le quitte pour rejoindre un lieu variable en fonction des croyances. Que serait-il de la vision de la mort si on nous avait convaincus que l'âme ou l'esprit demeurerait dans le corps à se faire dévorer par les vers ou brûler par les flammes de l'incinérateur ? Cette perception serait sans doute proche de celle que l'on se fait de la folie : une prison de souffrance dans laquelle on est jeté par un dictateur sans savoir pourquoi et dont on a peu de chance d'en sortir. Rien de reposant ni de rassurant.

On peut voir en la mort la fin d'une agonie terrestre, on ne peut voir en la folie que son début. Un mort, on le pleure quand on l'inhume ; un aliéné, on le plaint quand on y exhume.

Il existe trois types d'hospitalisation psychiatrique :

Primo, la HDT (l'hospitalisation demandée par un tiers) : très pratique lorsque vous voulez vous débarrasser d'une personne gênante, par exemple d'un riche petit vieux qui aurait décidé en fin de vie de dépenser

sans compter alors que vous, le jeune héritier, avez du mal à joindre les deux bouts. Pourquoi attendre plus longtemps que le vieux débris dépense votre dû dûment gagné par la force qu'il vous a fallu pour le supporter toutes ces années, alors qu'il vous suffit d'obtenir quelques petites signatures et de l'envoyer faire une balade à l'asile pour l'empêcher de vous nuire ? « Je l'aime tant vous savez, mais il a vraiment perdu la tête. Avant, il avait une telle énergie, une telle soif de vivre. C'était vraiment quelqu'un de très gentil et de très brillant. Mais maintenant, il parle tout seul et ne sait plus ce qu'il fait de son argent. La situation empire de jour en jour. Nous devons nous résoudre à l'enfermer pour éviter qu'il fasse des bêtises » Et hop ! Quelques mots pour transformer l'image de l'homme prodige en homme prodigue, et c'est gagné ! (Et ne vous inquiétez pas, l'argumentation n'a pas besoin d'être très étoffée. Soulignez la prodigalité d'un homme âgé en perte de vitesse et vous verrez, vous serez étonné du résultat ! Faites attention toutefois à l'âge de votre bonhomme, car le succès n'est assuré que s'il est d'une vie bien consumée. Le jeune nanti qui dilapide pour son bien-être est salué ; le vieux riche qui ferait de même, vilipendé !)

Secundo, la HDE (l'hospitalisation demandée par l'État) : Lorsque vous représentez une

menace pour l'État, un danger pour les tiers ou votre personne, alors il se peut que vous vous retrouviez dans cette situation. Exemple : Vous avez tenté de mettre fin à vos jours en vous jetant sous un train ou en avalant un tube de barbituriques ? Un mort en sursis donc, un désorienté, même pas capable de trouver tout seul le boulevard des allongés ! Complètement perdu, apeuré par une société que vous ne comprenez pas, désespéré par un chagrin d'amour, vous ne savez pas où aller ? Ce n'est pas si grave, l'État s'occupera de vous trouver asile.

Tout le monde peut un jour se retrouver dans cette situation, à quelques exceptions près : ministres en fonction, présidents, rois, chefs d'État, forces de l'ordre, juges... ou autres petits protégés du système. Il faudra d'abord en général, pour toutes ces personnes, les destituer. Car le cumul de statut est interdit : on ne peut être à la fois fou et flic, maboul et magistrat, désaxé et bien placé. Rien ne vous empêche cependant d'être à la fois barjot et cheminot, sinoque et ventriloque ou névropathe et ostéopathe.

Tertio, la HL (l'hospitalisation libre) : Là, c'est vous-même qui décidez de vous faire interner. Un coup de blues, un état dépressif ou que sais-je ? Si on se coupait du monde, le temps de remettre les idées en place ? Et c'est là que, au bord du gouffre, avant que vous ne fassiez

un grand pas en avant, vous adhérez à l'avis de votre médecin de vous faire enfermer. Remarquez qu'il est judicieux de faire le tour des lieux avant de vous y faire embarquer (en catimini, car le demander serait déjà perçu comme une hérésie qui risquerait de vous y emmener tout droit, que vous aimiez ou pas!). Il est bon de savoir que ce n'est pas parce que vous souscrivez de plein gré à l'inscription à l'entrée que vous avez le droit de décider vous-même du moment de votre radiation. Vous dépendrez de signatures sur un papier qu'il vous faudra gagner prudemment. Il est donc de bon augure d'éviter pendant tout le séjour de s'y faire des ennemis, surtout dans le corps médical.

Damien Dupré, relevant autant de la première catégorie que de la deuxième, n'avait aucune chance d'y échapper ; il avait été placé à la fois par sa sœur et par le juge.

Les patients du service psychiatrique de l'hôpital comptaient parmi eux un déviationniste : Damien Dupré. Il n'avait pu éviter de prendre ses petites pilules, les trois premiers jours seulement. Les effets primaires et secondaires l'avaient convaincu de s'opposer au traitement ; le cerveau ramolli et les fréquentations plus qu'habituelles des toilettes ne l'avaient pas empêché de cogiter pour parer à la prise des drogues médicamenteuses

généreusement offertes par l'établissement qui ne reculait devant aucun sacrifice pour relaxer ses patients. Les nouveaux arrivés, ceux qui percevaient leur environnement avec ce qui leur restait de lucidité, recevaient la traditionnelle phrase d'accueil précédant l'ingestion : « Allez, prenez vos médicaments, c'est pour votre bien ». Ceux qui s'opposaient à la frêle incitation à la consommation de Marie-Thérèse faisaient connaissance avec Jean et Philippe, surnommés David et Goliath. Leur technique avait garanti d'excellents résultats dans 99 % des cas : Philippe, le costaud, contournait le malade pendant que Jean, le petit, le distrayait en lui rappelant la nécessité de prendre les médicaments. Si le malade persistait dans son refus d'obtempérer et ébauchait une attitude violente, il était rapidement coincé par Philippe qui l'agrippait sous les aisselles pour lui bloquer les bras. Le colosse portait ensuite ses doigts éléphantiques au visage du captif pour lui écarteler la bouche, avec une main sur le haut de la tête et l'autre sur le menton. Jean rassemblait les médicaments et les enfournait du bout des doigts dans la gueule béante de l'animal agonisant puis lui versait un filet d'eau dans le gosier avant que Philippe ne change l'extension en compression pour obliger le forcené à avaler. Simple, rapide et efficace, à condition d'assurer la synchronisation. Ce qui ne fut pas toujours le cas. L'épisode fâcheux de leur

collaboration remontait à leurs débuts, alors qu'ils n'avaient à peine qu'une centaine d'actions de ce type derrière eux. La première phase, le calage, s'était déroulée à la perfection. La seconde, l'enfournage, avait essuyé un échec cuisant : la mâchoire puissante s'était refermée plus tôt que prévu sur les doigts menus du petit Jean dont les cris de douleur hantent encore aujourd'hui tous les esprits, y compris les esprits de ceux qui ne les ont pas tous. Mauvaise synchro ou faiblesse de Goliath ? On ne le saura jamais. Depuis ce jour, les doigts marqués d'incisives de David se tenaient éloignés des dentures criminelles et catapultaient les pilules au fond des gorges avec une précision croissante.

Les anciens ne nécessitaient que très rarement l'intervention de David et Goliath. Ils ne recevaient plus aucun encouragement de Marie-Thérèse, car ils savaient que c'était pour leur bien : mieux vaut sommeiller loin de cette triste réalité que d'y veiller. Les mains jointes, ils marchaient sans un bruit en rang d'oignons vers leur absolution et avalaient la pilule sans broncher, comme on reçoit l'hostie à l'Eucharistie. Damien participait également à cette marche funèbre depuis le premier jour. Au quatrième, il y participa toujours, avec un détail qui en changea la destinée : il reçut comme d'habitude ses trois pilules blanches dans le

creux de la main, mais il les transféra dans l'autre avant de les mettre en bouche, de boire l'eau, de les avaler et d'ouvrir l'orifice exagérément pour en montrer son contenu vide. C'est pendant le transfert d'une main à l'autre que s'opérait la substitution. Damien y avait travaillé longtemps, pour parfaire le mouvement du change. La main gauche se tendait vers Marie-Thérèse, paume humectée de salive vers le haut, et recevait les pilules. Damien les centrait au creux de la main et crispait légèrement les muscles, notamment celui du thénar du pouce pour maintenir un maximum de pression. Pendant cette action, la main droite, dont la paume était chargée de trois fausses pilules, restait immobile le long du corps en prenant garde de ne pas dévoiler son contenu. Dans un mouvement coulant, les deux mains se rejoignaient : la main gauche se tournait paume en bas et maintenait les pilules à l'empalmage grâce à la pression et à la salive pendant que la droite, décollée du flanc, s'avavançait en pivotant et feignait de les accueillir. Il ne restait qu'à avaler les trois boulettes à l'effet placebo et à se débarrasser des médicaments aux toilettes. La supercherie fonctionnait à merveille ! Il aurait fallu y regarder de très près pour s'apercevoir que les fausses pilules étaient faites en papier mâché. Damien avait mastiqué et tourné de la langue de petits

bouts de feuilles blanches jusqu'à obtenir une forme ronde et lisse, presque parfaite, que la salive collait et empêchait de s'effriter. Il s'était constitué un stock d'une centaine de boulettes qu'il comptait renouveler régulièrement.

Les deux premières semaines se passèrent sans embrouille. Mais la troisième apporta son lot de complications : une des trois pilules avait changé de couleur ! Sans doute un changement de neuroleptique pour ce fou de Damien ! Il avait craint en observant les multitudes de couleurs des pilules que recevaient ses amis sinoques que cela ne lui arrive également. Il ne prit pas le risque de substituer ses pilules. Trouvant la manipulation trop risquée, surtout sans répétition préalable, il n'essaya pas non plus d'échanger les deux autres. Il avala le tout. Il resta groggy quelques heures puis réunit ses forces pour se concentrer. Il voulait trouver un moyen de colorer une de ses boulettes d'une teinte se rapprochant de celle du comprimé, un bleu barbeau difficilement imitable. Après plusieurs essais infructueux, il décida de changer de technique. Il se plongea pour l'occasion dans la peau d'un mécanicien-dentiste. Avec patience et doigté, en véritable orfèvre de la dentition, il imita avec brio la couronne d'une de ses molaires. Il en prit l'empreinte en mordillant du papier mâché, le seul matériau qu'il avait sous la main. Il observa chaque contour et les reproduisit en inversant

les bombements et les concavités. La structure de la dent en papier mâché risquant d'être trop fragile, il chercha partout ce qui pouvait l'aider à la rendre plus solide. C'est au pied d'une chaise en plastique de la salle commune qu'il trouva la solution : un morceau du caoutchouc dur et souple à la fois qui permettait à la chaise de glisser sur le carrelage sans le rayer. Il mêla le caoutchouc au papier mâché et peaufina les formes et la couleur de la fausse dent pour qu'elle se rapproche le plus de la molaire voisine. Il la mit en forme comme il put, rendant son contour le plus fin possible et son volume assez important pour recevoir la petite pilule bleue. Il s'exerça quelques heures à caler et décaler la dent creuse à l'arrière de la bouche, dans ce grand trou laissé par les dents de sagesse après leur extraction. Il muscla sa langue et l'entraîna à faire rentrer une boulette dans la dent. Puis il travailla un nouvel empalmage pour ne garder que deux des trois boulettes en main.

Le lendemain, il était fin prêt. La main chargée de deux boulettes et la dent creuse dans la bouche, il s'avança vers Marie-Thérèse, qui le regardait d'un air suspicieux...



« Un œil obscurcit le trou de la serrure. Il croit y voir sans être vu. Mais nous savons que le monstre nous épie dans l'ombre du couloir. Nous le sentons. Il empeste cette odeur de fauve mal léché. Il tente de camoufler sa puanteur sous un parfum qu'il vaporise sur son corps pestilentiel : le numéro cinq de chez Tsousd'bras. » La porte de la chambre s'ouvre, Catherine se presse furibonde vers Euphrosyne et la gifle. « Tu l'as pas volée celle-là. Et si vous deux vous en voulez aussi une, je m'en ferai un plaisir. »

« Et maintenant mes très chères sœurs, un petit pas de danse sur une musique d'un homme qui a marqué son temps et qui fera vibrer encore longtemps les transistors, un homme de théâtre, un homme de spectacle, un homme courageux qui ose dire tout haut en chantant ce que d'autres disent tout bas en geignant, un poète, un artiste de grand talent, j'ai nommé : Jacques Brel ! Il va nous interpréter cette chanson que nous aimons toutes, presque toutes : les Catherine. Musique ! Chantons en chœur : Elles vieillissent à petits pas, de petits chiens en petits chats, les Catheriiiiinnne ; elles vieillissent d'autant plus vite, qu'elles confondent l'amour et l'eau bénite, comme toutes les Catheriiiiinnne... » La porte de la chambre s'ouvre, Catherine se presse furibonde vers Thalie et lui en colle une.

— Et si vous deux...

— ... en voulez aussi une, je m'en ferai un plaisir ! chantonnons-nous toutes en chœur en interrompant Catherine, avant de nous abriter, tête sous les bras, de la pluie de baffes de notre diluvienne tante.

« Du haut de ces pyramides, quarante siècles nous contemplent ! Et de derrière cette porte, quarante autres nous épient ». Rien. Aucune réaction. La porte ne s'ouvre pas. Je marche sur la pointe des pieds et jette un œil par le trou de la serrure. J'entrevois la pupille de Catherine qui se dilate avant de me faire percuter l'arcade sourcilière par la clenche. Le sang gicle partout. « Ça t'apprendra. Et tu vas me nettoyer tout ça vite fait ! » crie Catherine en me désignant le sang d'une main et en écrasant du pied la maquette de la pyramide de Gizeh confectionnée par notre père.

Voilà pour ainsi dire les seuls échanges que nous avons avec notre tante. Nous étions assignées à chambre, avec pour seule permission de sortie la vidange de tinette ; nos excréments s'y accumulaient, à l'ancienne, débordaient parfois, avant que chaque jour l'une d'entre nous soit désignée pour la conduire à la toilette pour la vider, façon équilibriste afin que le contenu nauséabond ne s'épande. Rousseau ne nous rendait plus visite par la chatière que papa avait bien voulu nous poser sur la porte de la chambre ; seule la main de Catherine basculait trois fois par jour la

petite porte canine en plexi pour échanger une gamelle contre une autre, toujours remplie d'une bouillie infâme que nous étions supposés manger et à laquelle nous touchions à peine. Nous n'avons jamais su ce qu'était devenu Rousseau. Le seul espoir que nous entretenions était qu'il ne nous ait pas été livré en pâté par cette folle de tante et qu'il ait trouvé refuge dans une nouvelle famille d'accueil.

La chambre avait été vidée peu à peu de tout contenu ludique : chaque ingérence de Catherine était accompagnée de rapt de pantins ou de marionnettes, d'extorsions de fonds de tiroirs, de vol à la tringle des plus belles frusques ou de pillage de la bibliothèque. Notre rage grandissait à mesure que les objets de notre passé s'effaçaient de notre vue et qu'il ne restait plus à notre conscience que le souvenir de cette richesse perdue, contrastant avec l'indéfectible indigence en application. Les larmes rondes et chaudes de cette infinie tristesse qui emplissaient nos premières nuits cédèrent leur place à celles froides et acérées de la haine. Nous voulions nous échapper de cet enfer, coûte que coûte, et nous nous préparions à une lutte sans merci. Mais Catherine coupa court à notre rébellion : elle avait usé de son temps libre pour nous trouver un pensionnat, sis à trois cents kilomètres de la maison, et qui, ô miracle, pouvait nous accueillir toutes les trois. C'est ainsi qu'après seulement un mois et demi

d'emprisonnement, nous avons quitté sans regret notre geôlière sur le quai du train qui allait nous conduire vers notre nouveau bain.

S'il est vrai que certaines jeunes filles, acclimatées à l'absence d'autorité parentale dans les pensionnats, attendent avec impatience la fin des vacances qu'elles pressent comme des citrons pour multiplier les juteux moments de sorties entre copines et éviter d'en boire la pulpe amère des injonctions de leurs vieux, il n'en est rien des jeunes filles de ce pensionnat-ci : même les plus pénibles souvenirs de vacances peuvent vous y remonter le moral ! Le pensionnat ressemble à un immense conteneur, à l'architecture massivement minimaliste, aux fenêtres barreaudées grises dont les rideaux jaunis et bouffés par les mites filtrent comme un tamis la lumière du soleil en de fins rayons volatils, dessinant sur les murs des chambres sombres des animaux d'une mythologie anonyme. Un dédale de couloirs exigus glauques, dont la perspective nous rappelle celle d'Escher dans sa figure impossible de *la Montée et descente*, donnent l'impression de retomber perpétuellement sur nos pas en haut de chaque nouvelle volée d'escaliers et inspirent la crainte d'y croiser un Minotaure. La majorité des autres filles rencontrées dans les couloirs ne semblent pas plus rassurées que nous. Les anciennes se démarquent un peu, marchant au milieu des

couloirs la tête haute d'un pas à la fois franc pour la direction, mais indécis sur l'envie de s'y rendre. Les nouvelles quant à elles, souvent accompagnées par des parents chargés comme des sherpas de leurs titanesques valises, glissent comme des curleuses têtes baissées le long des murs, s'en écartant seulement pour éviter de s'accrocher aux tridents de Neptune, ces portemanteaux régulièrement espacés qui embrochent comme des lardoires les personnes étourdies. Toutes apparaissent sous des traits d'enfants tristes, fatiguées d'avoir pleuré leur arrivée en ce Pandémonium.

Le bâtiment des filles peut accueillir cent quatre-vingts pensionnaires, des petites de cinq ans aux majeures de dix-huit et même au-delà, issues pour la plupart d'un milieu défavorisé dont nous pourrions faire partie, économiquement parlant, étant dépendantes de l'avarice de Catherine. Nous sommes parquées par chambrées de six dans des lits superposés grinçants, dont l'émail déparé s'effrite et tombe sur le sol où il se mêle à la peinture écaillée des murs. Le seul visage amical, que nous ne reverrons jamais par la suite, est celui de ce jeune homme qui nous conduisit aux chambres, venu en renfort pour ce jour de rentrée. Malgré l'ordre reçu de nous séparer, face à nos frimousses désesparées, et noyé par l'éloquence d'Euphrosyne s'évertuant à lui expliquer que nous avons vécu chaque

minute de notre vie ensemble, en toute complicité, et qu'il devait nous percevoir comme un seul et même corps (le séparer serait le démembrer !), le jeune homme dérogea au règlement en modifiant la répartition afin de nous réunir dans la même chambre, pendant une semaine au maximum, avant que d'autres pensionnaires arrivent, le temps de nous adapter à notre nouvel environnement.

Le premier acte posé, après avoir vidé nos valises dans la penderie commune, fut d'écrire une lettre à notre père. C'était sans savoir qu'il ne la recevrait jamais, ainsi que les suivantes, car Catherine avait averti la directrice de l'interdiction pour Damien, encore trop instable émotionnellement, de recevoir momentanément du courrier. Elle, sa sœur bien-aimée, qui avait reçu la garde de la chair de sa chair, se chargerait de lui transmettre les lettres des enfants au moment opportun, si le pensionnat avait l'amabilité de les lui transférer à son domicile. Elle avait demandé de même à l'hôpital psychiatrique que, s'il était autorisé à Damien d'écrire, son courrier soit envoyé pour plus de facilité à son domicile que les filles regagnaient chaque week-end.

S'il fut aisé pour Catherine de bluffer tout ce petit monde, c'est parce qu'elle faisait partie de ces personnes qui ne sont crédibles que quand

elles mentent. S'exprimant froidement même sur les sujets les plus brûlants, ses interlocuteurs refusaient généralement de croire en son argumentation impersonnelle. Elle se complaisait alors dans le mensonge qui la convoyait tel un fourgon blindé, lui apportant l'assurance et l'enthousiasme nécessaire à la persuasion.

Après la rédaction de la lettre, Thalie se mit à pleurer en se remémorant l'entretien privé qu'elle avait eu avec l'une de ces dames un peu bizarres que nous avons vues quelques semaines auparavant, avant que papa ne soit emmené à l'hôpital. Elle avait posé, à Thalie comme à nous, des questions sur tout : ce qu'elle aimait, ce qu'elle faisait, comment et pourquoi, si papa était gentil avec elle et si elle aimerait aller à l'école pour jouer avec d'autres enfants. Thalie lui avait demandé si elle avait des enfants, s'ils allaient à l'école et s'ils aimaient ça. Oui, elle avait deux fils qui allaient à l'école et qui aimaient ça. Mais la dame ne l'avait pas convaincue sur cette dernière affirmation. Thalie était persuadée que « la madame n'avait pas pu garder ses enfants avec elle et que sans doute une madame comme elle était venue un jour pour les lui retirer et les flanquer à l'école et que depuis, elle cherchait à se venger sur les enfants des autres. » Inconsolable, intarissable, Thalie nous emmena dans sa détresse et nous passâmes cette première nuit au pensionnat à pleurer

toutes les trois comme des Madeleines, blotties dans un même lit.



— Donc, en résumé, votre frère, déséquilibré, peut-être même un pervers, car il est suspecté d'attouchements sexuels sur ses filles, s'empporte devant le juge qui l'interne dans un hôpital psychiatrique, vous laissant la garde des enfants. C'est bien ça ?

— Oui.

— Dès la rentrée, vous décidez de les placer en internat. Pourquoi ?

— Parce qu'elles me rendaient la vie impossible, voilà tout.

— Et personne ne s'est opposé à ce placement ?

— Qui aurait pu s'y opposer ? Un juge ? Un assistant social ? Pour ça il aurait fallu que quelqu'un les informe, qu'il y ait une plainte, un incident, ou quelque chose du genre. Mais à part Georges et moi, personne ne s'intéressait à la situation.

— Vous continuiez à voir le docteur Bréchet ?

— Oui. Je lui en ai voulu au départ, mais nous nous sommes rapidement rabibochés.

— Pourquoi vous êtes-vous brouillés ?

— C'est lui qui m'avait poussé à m'adresser

au juge de paix et à insister au tribunal sur la fameuse baignade. J'avais l'impression d'avoir été manipulée. Je ne m'attendais pas non plus à ne pas pouvoir rendre visite à Damien, il n'était pas censé se retrouver en cellule d'isolement.

— Le docteur Bréchet vous avait parlé de ce qu'il adviendrait de Damien une fois interné ?

— Il m'avait assuré qu'il n'y resterait que peu de temps et qu'il y serait bien. Un de ses amis psychologues qui travaillait à l'hôpital, avec lequel il avait fait ses études et en qui il avait une totale confiance, devait prendre soin de Damien et le suivre quotidiennement.

— Ce n'est donc pas Georges Bréchet qui s'occupait de Damien ?

— Non, il ne voulait pas, mais il me tenait informée de ce qui se passait à l'hôpital. Il préférait rester en dehors pour, disait-il, garder un minimum d'objectivité sur cette situation qui le tenait vraiment à cœur, vu notre... vu notre relation...



Le trac, voilà ce qui perdit Damien Dupré. L'émotion trop intense, l'enjeu trop important, l'impression de jouer sa vie à la roulette russe... et ce regard soupçonneux, déplacé,

qui l'atteignit en plein cœur comme le ferait une balle tirée avec précision par un soldat de peloton d'exécution. Il ne savait pas pourquoi ce jour-là plus qu'un autre il avait été envahi par le trac, comme un artiste au moment de monter sur scène. Même la toute première fois, il n'avait pas flippé autant. Ses mains se mirent à trembler, à suer ; la salive collante sur la paume devint transpiration glissante, les boulettes empalmées roulèrent aux pieds de Marie-Thérèse, et son échec lui en fit avaler sa fausse dent. Le magicien avait raté sa grande illusion et, à l'instar de ce cruel public d'enfants qui découvre la supercherie, Marie-Thérèse pointait du doigt les fausses pilules, ricanant de cet air infantile moqueur qui insupporte les grandes personnes. « Vous croyiez vraiment que vous pouviez me tromper avec votre stupide stratagème ? » Sans doute le ton condescendant de Marie-Thérèse ainsi que son attitude, davantage que le fait d'être démasqué, énerva Damien au point d'entonner un hymne à la libération. « Honte à toi l'ingénue, qui te crois très délurée, mais qui a la berlue, car cent fois je t'ai trompée. Venez tous avec moi, d'ici nous devons filer, mettons fin au combat, retrouvons la liberté ». Les patients, enivrés par l'énergie soudaine d'un homme qui comme eux n'avait eu comme mouvement jusque-là que quelques soubresauts, se

mirent à frapper dans les mains, à fredonner l'hymne répété en boucle et, pour les plus audacieux, à oser quelques déhanchements. David et Goliath ne mirent pas longtemps à intervenir, jambes au cou de David à la poursuite de Damien et bras largement écartés de Goliath au centre de la pièce afin de lui barrer la route. Avec la même promptitude que celle qui avait fait se soulever l'assemblée, le calme revint, excepté pour Marie-Thérèse fermement décidée à faire payer au fauteur de troubles son insubordination et le soulèvement qui s'ensuivit.

La sainte Marie-Thérèse fit ainsi découvrir à Damien l'Immaculée Conception capitonnée, qui était non sans lui rappeler son ancien bureau chez Sawyer. Rien de plus ardu pour un homme excessivement actif, ce qui est souvent le cas des personnes qui se retrouvent dans cette situation, que de rester toute la journée les bras croisés, sans bouger, comme un pigeon en papillote, à attendre que le maître queux estime son étuvée fin prête à être sortie de la cocotte. Il n'y a rien à faire, aucune faute à avouer. Et aux hommes en blanc qui viennent vous gaver de pilules, vous seriez prêt à vous mettre à table et à confesser n'importe quel crime. Mais ils ne viennent pas pour vous cuisiner ; ils sont taiseux et n'écoutent pas ; ils s'en foutent de la camisole qui fait mal, de

la crampe au mollet ou de l'oreille qui gratte. De toute façon, ce que vous dites n'a pas de sens. Une cellule capitonnée est l'endroit où l'on enferme et prive les fous de tous mouvements, afin qu'ils puissent mieux développer leurs idées insensées. Et elles sont nombreuses les folies qui vous passent par la tête quand vous êtes privés de vos sens ! Pratique aujourd'hui bien connue, utilisée par les soldats tortionnaires voulant rester discrets après des interrogatoires trop musclés condamnés par les défenseurs des droits de l'homme, cette privation à l'avantage de ne laisser aucun traumatisme physique ; pas besoin de doigts coupés, d'ongles arrachés, de bras écartelés, tout se passe dans la tête. Une différence laisserait à penser qu'il est moins pénible d'être prisonnier, sain d'esprit ou non, dans la cellule matelassée d'un asile que dans le cachot d'un camp militaire qui pratiquerait cette torture : l'absence de cagoule, propice à une parfaite herméticité à tous stimuli sensoriels. Mais il n'en est rien. La vue finit par se troubler et s'affaiblir parce qu'elle ne reçoit aucun autre défi que les quelques incursions quotidiennes des hommes en blanc et les carrés matelassés uniformément blancs eux aussi tapissant les murs ; l'odorat n'est pas plus alerté que le goût par le parfum inodore et insipide de l'ersatz de bouffe servie ; le capitonnage ne

laissant rien passer des bruits extérieurs, l'ouïe ne peut être sollicitée que par sa propre voix qu'elle finit par désavouer tellement ses propos sont ridicules.

Damien comprenait qu'il lui fallait rompre l'esprit, affaiblit par les tranquillisants, à un entraînement strict afin de ne point le perdre. Il se trouva d'abord confronté au problème du temps subjectif, dont il connaissait comme tout le monde le problème d'élasticité qui mue une minute ennuyeuse en une heure ou à l'inverse une heure heureuse en un éclair. Sans montre, sans référence temporelle que refusaient de lui donner les David et Goliath sans doute encore amers des coups perdus pendant le sauve-qui-peut, Damien calculait les jours sur la périodicité de son ravitaillement. De plus, on ne pouvait le tromper sur le jour et la nuit, car il prit vite l'habitude de discriminer les mines nocturnes pâles et fatiguées de ses geôliers de celles plus éveillées du petit matin d'après café ou encore celles repues du midi d'après repas.

Son écoulement distingué, il fallait ensuite occuper ce temps de manière à le contracter par un quelconque amusement.

Le troisième jour, après examen minutieux de chaque recoin de son cube asilaire, il trouva en son plafond un terrain d'un jeu qui maintient l'esprit en éveil : les échecs. Il remercia sur le coup un de ses auteurs

favoris, Stefan Zweig, de lui avoir insufflé l'idée à travers son fabuleux livre *Le joueur d'échecs*. Mais serait-il capable de mémoriser les mouvements de ses pions imaginaires, sur ce grand échiquier blanc de huit rangées de huit carrés, collé au plafond ? Il s'imposa pour commencer la révision des quelques ouvertures qu'il connaissait : partie écossaise, italienne, sicilienne, française, gambit du roi, défense russe... Il s'interrompait au bout de cinq ou six coups tout au plus, le cerveau raplapla, ne se rappelant plus où avait migré l'un des pions de son camp ou de son adversaire. Pion blanc en e4, pion noir en e5 ; cavalier blanc en f3, cavalier noir en c6 ; fou blanc en b5... C'est avec cette ouverture espagnole qu'il eut l'idée de mettre des visages sur ses pions ; les blancs seraient ses amis, les noirs ses ennemis. Il hésita longtemps à se donner la place des fous, mais finit par préférer celle du roi, siégeant aux côtés de sa reine Lydia. Les tours nous représentaient nous les triplées, les cavaliers figuraient Rousseau et, altérant sa première volonté de jeter Catherine dans le camp adverse, il lui attribua la place des fous. Les pions blancs symbolisaient Stéphanie, Tom, Ali... et d'autres amis de Lydia qu'il avait sélectionnés pour leur combativité. En camp adverse se trouvaient le docteur Bréchet et les psychiatres de l'expertise, Sawyer et

d'autres patrons attardés, des juges, des avocats... Damien observa que, grâce à la charge émotive (la perte d'un pion blanc était toujours vécue comme une catastrophe) il retenait beaucoup mieux la place de chacun et allait de plus en plus loin dans une partie. Il dut reconnaître qu'il affinait rarement son jeu du côté des noirs qui accumulaient les échecs. Il tuait ainsi le temps, allongé sur le dos, imaginant les pions s'emplafonner et les blanches victoires se succéder. Il n'atteignit jamais les sommets du protagoniste du livre de Stefan Zweig, mais améliora son jeu et atteignit un niveau suffisamment élevé pour prétendre affronter des amateurs de haut vol, chose qu'il n'eut jamais l'occasion de vérifier.



« En rang par deux et en silence ! » Premières paroles de notre maîtresse d'école, anodines pour nos camarades, mais gravissimes pour nous. Deux ne signifiait rien pour nous qui avions toujours compté par trois. « J'ai dit par deux, c'est compris ? » nous criait-elle à toutes les trois, restées immobiles en se tenant la main à l'arrière de la file, le long du mur de la classe. « Mais ce n'est pas possible, vous ne comprenez pas le français ? J'ai dit par

deux ! » Le ton de madame Myriam montait, et la dernière fille de la file nous regardait impatiente pour savoir laquelle d'entre nous deviendrait son binôme. Euphrosyne se sacrifia et rejoignit l'inconnue qui détourna aussitôt la tête en proférant un « c'est pas trop tôt » condescendant de lèche-cul de maîtresse. Nous rentrâmes dans la classe dans un silence de morgue.

— Asseyez-vous. Les deux jumelles là-bas, je ne veux pas vous voir ensemble. Toi tu vas là et toi là-bas, de l'autre côté.

— Des jumelles il vous en faut je crois. Vous ne voyez pas que nous sommes des triplées ?

Bon, c'est vrai, j'aurais pu m'abstenir de cette remarque. Qu'est-ce qui avait transformé mon alogie en esclandre ? Je venais de faire sans le savoir de mes sœurs et moi les ennemies numéro un, deux et trois de madame Myriam. C'est le privilège accordé par beaucoup d'adultes aux enfants univitellins : tous dans le même sac !

On peut dire que Madame Myriam, la cinquantaine bien sonnée, cheveux ras gris, petite tête rouge étique sur un gros corps rond boulimique et voix masculine de stentor, en imposait ; rires et sourires ne souillaient jamais son austérité. Elle avait la faculté d'aller sans détour droit à l'essentiel, qui se réduisait malheureusement à son essentiel à

elle, loin de faire l'unanimité. Au sortir des études, elle avait mis sa toute fraîche expérience théorique au service d'une prison pour femmes, en vue d'alphabétiser celles qui en faisaient la demande. Elle avait ensuite bifurqué vers l'enseignement plus traditionnel d'une école de province avant d'être mutée chez nous.

— Toi, ton nom, c'est comment ? ordonna militairement madame Myriam.

— Aglaé, soufflai-je.

— Et vous deux ? continua-t-elle, inquisitrice.

— Moi c'est Euphrosyne, et ma sœur c'est Thalie, se vit-elle répondre semblablement.

— Et elle ne sait pas se présenter toute seule Thalie ? Elle est muette ?

— Non, mais...

— Tais-toi. En tout cas, vous commencez bien l'année.

Suite à quoi nous avons passé la matinée en ce compris la récré, mains sur la tête, à mordre la poussière de trois des quatre coins de la classe.

« Repas tartine ou dîner chaud ? » Les grandes personnes de cet établissement ont une façon étrange de parler aux enfants, sans verbes ni compléments, me disais-je en répondant « dîner chaud » à la cuisinière qui me toisait d'un œil louche, avec cet air de « je t'ai déjà vu quelque part ». Quand Euphrosyne passa la troisième (au réfectoire

aussi nous avons été priées de nous séparer), la cuisinière ayant la certitude d'avoir été grugée (comment pouvait-elle croire qu'un même individu ait envie de se resservir de sa tambouille ?) refusa de servir notre sœur et voulut l'envoyer dans le bureau de la directrice. Abandonnant nos places, nous courûmes à sa rescousse alors qu'il nous était interdit de nous lever sans autorisation, et bousculâmes au passage (« sans le faire exprès », mais ça, aucun adulte énervé n'est prêt à le croire de la bouche d'un enfant qu'il ne sait pas saquer !) le plateau de madame Myriam, dont le contenu professoral différait fort du nôtre. Privées de repas et de temps de midi, nous dûmes écouter sans broncher les remontrances de madame la directrice fondées bien entendu sur l'unique version de madame Myriam, que nous ne pouvions contredire, censurées de toutes défenses. Nous retrouvâmes nos coins l'après-midi, et nos pleurs la deuxième nuit. Nous comprenions que le monde extérieur nous était hostile, et que rien à part notre soutien mutuel ne nous aiderait à échapper à la cruauté de ces êtres qui avaient eu, contrairement à nous, la malchance de naître seuls.



— J'aimerais savoir pourquoi vous avez vendu la galerie pendant que les filles étaient à l'internat et Damien à l'hôpital psychiatrique.

— J'en avais marre, et c'était le bon moment pour vendre. Ça m'a rapporté une somme rondelette qui, bien placée, m'a mis à l'abri du besoin.

— Que faisiez-vous de vos journées ?

— Des choses et d'autres. Du ménage, un peu de rangement, du shopping... ce que ferait n'importe quelle femme qui a du temps devant elle, je suppose.

— Vous ne vous sentiez pas trop seule ?

— Damien me manquait terriblement. Mais j'avais toujours cet espoir qu'il revienne bientôt.

— Esprit toujours fondé sur ce que vous disait le docteur Bréchet ?

— Oui.

— Docteur Bréchet avec qui vous avez continué d'avoir une relation amoureuse.

— Vous y revoilà ! C'est là que vous vouliez en venir.

— Ça vous dérange toujours d'en parler ?

— Vous voulez savoir si on a couché ensemble ? Et bien je vais vous le dire. Oui, nous avons eu des rapports sexuels, mais rien de plus. Quand j'ai compris qu'il voulait que je devienne sa chose, j'y ai mis le holà. Enfin, pas tout de suite. Je sentais qu'il y avait un problème avec Damien, et qu'il ne

me disait pas tout. Je lui ai donc expliqué que, s'il voulait encore profiter de mes charmes, je devais voir mon frère. Ce qu'il accepta.

— Le docteur Bréchet avait le pouvoir d'agir au sein de l'hôpital où était enfermé votre frère ?

— Je vous l'ai dit, il y avait au moins un ami.

— Et donc, vous avez vu Damien. Comment vous a-t-il accueilli ?

— Mal, bien évidemment. La rencontre a très vite tourné au vinaigre.



Levé en plein milieu d'un grand roque ! David et Goliath ôtèrent la camisole de Damien et le prévinrent qu'il devait se laver, car il allait recevoir de la visite. Mal rasé, mais rasé autant que près possible par un rasoir électrique aux lames éculées, la peau aux relents de savons d'un Marseille du XVIIe et les dents faussement blanchies par un dentifrice de texture crayeuse, Damien, convaincu de notre arrivée, encadré par deux gardes prêts à bondir au moindre dérapage, dont l'un deux se tenait debout avec un pied au sol et l'autre à plat contre le mur comme s'il s'agissait d'un starting-block, attendait

assis à la table de la salle des visites. En voyant Catherine, seule, il contint son bouillonnement qui lui donnait une irrésistible envie de tapisser les murs blancs d'un rouge sang fraternel.

— Où sont les filles ? Pourquoi ne sont-elles pas avec toi ? demanda-t-il sur un ton résonnant comme un coup d'envoi pour le gardien sprinteur, arrêté par un faux départ souligné par Catherine qui lui fit signe de regagner son starting-block.

— Bonjour Damien. Je suis heureuse de te voir, répliqua-t-elle d'un auguste calme, comme si elle n'avait rien entendu des questions de son frère.

— Je t'ai demandé où étaient les filles ? reprit Damien, les yeux emplis de larmes d'impuissance.

— Elles sont à l'école. Elles vont bien ne t'inquiète pas.

— Pourquoi ne les as-tu pas prises avec toi ? ajouta-t-il rassuré.

— Tu crois vraiment que c'est un endroit pour des jeunes enfants ? (Là, elle marquait un point.)

— Et tu crois vraiment que c'en est un pour moi ? (Là, ça se rapprochait du match nul.)

— Nous n'allons pas revenir là-dessus, je crois que tu t'es déjà exprimé très clairement à ce sujet au tribunal.

— Pourquoi Catherine, pourquoi tu me fais ça ?

— C'est pour ton bien Damien. Tu verras, tu me remercieras un jour. Si tu te comportes bien et que tu prends tes médicaments, dans peu de temps tu seras dehors. Crois-moi ! déclama Catherine, avec un phrasé de mère qui veut faire avaler un remède infect à son enfant.

— C'est ça oui, rétorqua Damien désillusionné de lui faire entendre raison. Parle-moi des filles, c'est tout ce qui m'intéresse. Comment ça se passe à l'école ?

— Elles s'habituent. À cet âge-là, tu sais, on se fait à tout.

— Et entre vous à la maison, ça se passe comment ?

— Ça... ça va.

Damien perçut l'hésitation comme un mensonge et douta du même coup de la véracité de ses précédents propos. Il revint sur ses pas.

— Où vont-elles à l'école ? demanda Damien, les yeux plissés d'insolence.

— Je leur ai trouvé une petite école, pas trop loin, répondit vaguement Catherine.

— Oui, mais où ? ajouta-t-il, avec une nervosité croissante s'approchant de la zone critique.

— Je crois que ce n'est pas le bon moment pour en parler.

Et ni une ni deux, étirant violemment ses deux jambes pourtant ankylosées comme les

pattes postérieures d'un lièvre en fuite, bondissant de la chaise et passant par-dessus la table qui le séparait de Catherine, Damien lui sauta au cou et le serra des deux mains, prenant de court les deux gardiens. Sous menace de lui briser la nuque, il obtint d'eux qu'ils n'interviennent pas. Catherine, suffoquant, lui fournit l'adresse du pensionnat, avant d'être relâchée, bouche bée et aphone, et d'assister au plaquage brutal suivi de la petite piquouse qui désénerva Damien. Médusée, Catherine s'en alla chancelante, bredouillant quelques mots qui ne pouvaient s'extraire intelligiblement de sa gorge encore toute froissée.



À notre grande joie, nous eûmes la chance de ne loger personne d'autre en notre chambre, car aucune des filles de notre âge ne voulait partager ses nuits avec nous, et que rien ne les y obligeait vu que seulement les trois quarts des lits du pensionnat avaient trouvé dormeuses ; l'établissement n'avait pas plus la cote que nous.

Les premières semaines d'école furent éternelles. Alice, la lèche-cul de maîtresse, nous avait pris en grippe et avait emmené dans sa croisade l'ensemble des filles de la

classe. Persuadée qu'une érudite comme elle ne devait pas se salir les mains, elle avait enrôlé Hélène la teigne comme bastille, dont un des passe-temps favoris était de nous cracher dessus insultes et salive, avec son mâchicoulis de gueule. Même à trois nous hésitions à nous attaquer à cette bête taillée dans le roc, résistante comme un donjon, aux tendances masochistes qui recevait les horions comme des guili-guili. Dès qu'elle en avait l'occasion, elle nous assénait des coups de hallebarde avec ses gros poings aux os pointus et aiguisés, et nous fauchait par d'imprévisibles croche-pieds avec ses jambes boudinées comme des gourdins. Hélène était la petite dernière de la classe et d'une famille de quatre enfants, tous terroristes comme elle, qui avait recommencé son année avec amnésie. Elle avait conclu, après mûre réflexion, la seule qu'elle n'ait jamais eue, que la réflexion n'était pas son fort et qu'il lui fallait combler au plus vite cette lacune en trouvant hors d'elle un cerveau en meilleur état de fonctionnement. Mauvais choix bien sûr qui venait confirmer son incapacité réflexive. Ne voyant pas plus loin que ce que son appendice crânien ne lui permettait, elle confia son panache à Alice dont elle prit la défense, non sans fierté, en se pliant à ses ordres comme un animal docile, répondant instinctivement à ses demandes par un

conditionnement de toutou à son Pavlov.

Le troupeau d'élèves suivait également Alice dans son ignominie comme des moutons de Panurge, enclos par le fiel d'Hélène. Mais les petites camarades de jeu n'y mettaient pas autant de cœur que leurs leaders et c'est sans doute plus par peur des représailles que par approbation qu'elles rentraient dans le rang. Elles se contentaient le plus souvent de bêlements d'encouragements envers Hélène qui passait à tabac l'une d'entre nous, tintouin de supporters qui signalait aux deux autres qu'il fallait intervenir pour aider la sœur en détresse. Car, même si nous n'étions pas familiarisées avec la violence, nous restions solidaires et partagions les coups qu'il était moins aisé à Hélène d'asséner quand elle avait l'une d'entre nous sur le dos et l'autre accrochée à ses jambes. Pour se battre librement, elle attendait toujours que nous soyons séparées, ce que nous étions la plupart du temps, car nous devions respecter le canon de madame Myriam, avisée pour sûr que notre union nous mettait à couvert de cette brutalité. Lors de ses tours de garde de récrés, elle ne manquait jamais de contempler l'une d'entre nous sous le feu des frappes d'Hélène, et n'intervenait qu'à l'arrivée des deux autres, profitant de notre supériorité numérique pour nous traiter de lâches, nous séparer à nouveau et nous châtier de plus

belle. Ainsi se succédaient les échauffourées et les sanctions. Nous devenions abonnées au bureau de la directrice dont la prétendue patience d'ange se fragilisait de plus en plus ; chaque poussière de coin de classe avait rencontré notre souffle et nous désespérions d'un jour assister de face à l'une des leçons dispensées par notre maîtresse abhorrée. Fermement décidées à y mettre un terme, il nous fallait un plan, car « À l'absurde, nul n'est tenu », un des préceptes de notre père que nous étions déterminées à observer à la lettre. Papa ne s'était jamais laissé abattre ; à nous de lui prouver que son enseignement avait porté ses fruits et que nous avions hérité de sa pugnacité. Nous allions tenter une nouvelle expérience : la séparation volontaire, le « diviser pour mieux régner ». Le principe était simple : la sœur agressée par Hélène se défendrait seule pendant qu'une des deux autres s'en prendrait à Alice, dotée d'une bien plus frêle nature que la nôtre, et que la troisième distrairait madame Myriam. Euphrosyne, la plus forte d'entre nous, combattrait dans tous les cas, soit en réponse à Hélène, soit en réaction contre Alice ; Thalie et moi devions subir les coups ou user d'astuce pour occuper madame Myriam. Ainsi, à chaque coup porté par Hélène, deux étaient rendus à Alice. Notre triplicité nous offrait en quelque sorte un don

d'ubiquité, car nous ajoutions à notre ressemblance physique la même apparence vestimentaire. Les observateurs qui tournaient la tête d'une sœur à l'autre voyaient en nous une même personne dans trois états différents : député, victime et agresseur. Nous incarnions ainsi les trois forces nécessaires au maintien d'une grande puissance : la négociation, la résistance et l'agression. Hélène changea de rôle et passa du statut d'arme offensive à celui d'arme défensive, ne quittant plus Alice d'une semelle. Nous avions gagné un peu de répit. Malheureusement, notre petit manège n'avait pas aidé à grimper dans l'estime de madame Myriam, frustrée de ne pouvoir intervenir à trois endroits en même temps. Elle en vint à accueillir nos détournements d'attention (plaintes pour cheville foulée révélée intacte à l'infirmerie, vol de cartable ou de vêtements retrouvés rapidement, pleurs pas toujours simulés ex professo...) avec méfiance et à interdire qu'on lui parle. La trêve fut de courte durée : Alice prit l'habitude de se réfugier auprès de madame Myriam lorsqu'elle envoyait Hélène nous rosser, et tout redevint rapidement comme avant. Notre plan avait échoué, mais nous ne désespérions pas d'y remédier.



— Vous occupiez toujours la maison de Damien pendant la semaine, quand les filles étaient à l'internat ?

— Je veillais sur le lieu pour qu'il puisse le retrouver intact à son retour.

— Vous dormiez là-bas ?

— Le plus souvent.

— Vous dormiez dans le sofa du salon ?

— Non. Je... je dormais dans son lit. Mais je remettais tout en place après. Chaque jour je lavais le sol, je refaisais le lit et je rangeais la penderie.

— Vous y mettiez vos vêtements ?

— Oui. C'est normal non ?

— Vous vous êtes donc approprié la maison. Vous y sentiez-vous un peu comme chez vous ?

— Oui, je... enfin, n'exagérons rien. Disons plutôt que je gérais la maison en bon père de famille comme on dit, en attendant le retour de mon frère.

— Et comment les filles percevaient-elles le fait que vous dormiez dans le lit de leur père ?

— Elles ne l'ont jamais su, elles étaient à l'internat.

— Elles ne rentraient pas tous les week-ends ?

— Bon Dieu non ! Je n'aurais pas voulu les avoir dans les pattes tous les week-ends. Je les récupérais de temps en temps, quand

vraiment il le fallait. En général, j'appelais l'internat et inventais des excuses pour qu'elles doivent y rester. J'avais choisi un internat qui pouvait prendre en charge les enfants toute l'année scolaire, week-ends y compris. Elles étaient de toute façon mieux là-bas qu'avec moi. Et puis d'abord, pourquoi cette question ? Je ne vois pas où est le problème d'avoir dormi dans le lit de Damien. Nous avons partagé souvent le même lit quand nous étions enfants. Ce sont des choses qui se font entre frère et sœur. Vous n'avez pas de sœur, j'imagine ?

— Ne pensez-vous pas qu'en grandissant, les liens entre un frère et une sœur s'altèrent, tout naturellement ? Chacun doit mener sa barque à sa manière, avec des choix de vie différents, Damien avec les siens, et vous avec les vôtres ?

— C'est bien là qu'il se trompait. Si Damien n'avait pas été l'aîné, il m'aurait peut-être un peu plus écoutée, et il aurait évité pas mal d'ennuis.

— Ennuis dont vous étiez en partie responsable, me semble-t-il ?

— Arrêtez avec ça ! Je vous l'ai dit, ce n'était pas ma faute. C'était Bréchet le fautif. Je ne voulais pas tout ça. Je voulais juste récupérer mon frère...



Il y a quelque chose de rassurant dans l'action de se soulager, quand l'attente a été longue : une chaleur lénitive vous envahit et, comme si vous veniez de vous défaire d'un poids énorme, vous appréciez de retrouver une légèreté qu'il vous semblait avoir avant que votre vessie ne s'emplisse ; vous cessez de balloter les cuisses de part et d'autre de l'entre-jambes et n'hésitez pas à vous désaltérer à nouveau avec plaisir, sans craindre de chaque nouvelle gorgée qu'elle soit la dernière et qu'elle vous fasse exploser la vessie. Mais le plaisir d'uriner en toute liberté est fort différent de celui de se pisser dessus, les mains prises au piège d'une camisole de force.

Damien avait retrouvé sa cellule capitonnée après s'être jeté sur Catherine et avait espéré des aides-soignants qu'à défaut d'écouter ses demandes de trouver une solution décente à son besoin d'uriner, ils l'auraient tiré d'embarras dans la journée en le changeant. Il baigna trois jours dans son jus méphitique avant d'en sortir et de se voir affublé d'une couche de nourrisson. « C'est ce qu'on met aux bébés incontinents comme toi qui braillent tout le temps ! », lui avait sorti la femme en blanc chargée de le

changer. « Et t'as intérêt à te retenir. Faut pas croire que je vais venir m'occuper de toi tous les jours » avait-elle ajouté en s'en allant de la cellule. Ses conditions de détention empiraient et avec elles son état mental.

— Échec et mat bande de salopards ! Je vous ai bien eus ! Vous ne vous attendiez pas à ce coup-là hein ? Tu fais moins le malin maintenant petit Bréchet ? »

— On apprend peu par la victoire, mais beaucoup par la défaite, voyez-vous ?

— Ta gueule Bréchet ! T'es mort, fini, *dead* !

— Je ne suis pas mort, je me suis rendu !

— Tais-toi, je ne veux plus t'entendre !

Les rares fois où Damien osait encore se lancer dans une nouvelle partie d'échecs, il répétait immanquablement les mouvements du « coup du Berger » qui assurent un mat en quatre coups contre un débutant ignorant, mais qui ne risquent pas de désarçonner un joueur averti, même novice. Il était désarmé par la nouvelle dose de médocs qu'il recevait quotidiennement et était incapable de réfléchir autrement qu'incongrûment. Il avait rendu perplexe le psychiatre qui avait eu vent de l'énergie avec laquelle il s'était jeté sur sa sœur et qui croyait jusque-là à cent pour cent en l'efficacité des tranquillisants qu'il faisait administrer à ses patients. « Tout est une question de dosage ! » en avait-il conclu,

avant de faire quasiment doubler la dose à administrer à Damien. Résultat : il déraillait complètement et dialoguait avec les murs de sa cellule. Il avait enfin pleinement sa place parmi les fous.



Notre protectorat nous vint du sexe fort. Le pensionnat avait ouvert ses portes à la mixité deux ans avant notre arrivée et avait élargi ses frontières : trois cents mètres séparaient notre dortoir de celui des garçons. La nouveauté n'avait pas encore été intégrée par beaucoup et c'est sans doute pour cette raison que notre classe ne comptait que quatre mâles dominés, intimidés par la horde de dix-huit femelles qui les entouraient. Toujours restés à l'écart de nos algarades, ils n'en comprenaient pas bien la logique.

S'ils se faisaient plutôt discrets humainement et intellectuellement, il en allait autrement sportivement. À sept-huit ans, l'intérêt que portent les garçons aux filles est inversement proportionnel à leur passion pour le foot. Ce n'est que plus tard, quand leurs hormones se mettent à s'exprimer bruyamment, que certains footballeurs en herbe abandonnent et se mettent du plomb dans la tête pour développer une stratégie de séduction, alors

que d'autres s'endurcissent à faire des têtes dans le ballon rond, se disant que les longues heures pénibles d'étude sont moins payantes que leur sport pour se mettre des gonzesses et des biftons plein les poches. Chaque jour, dès qu'ils le pouvaient, les garçons de notre classe s'adonnaient tout naturellement avec d'autres à leur engouement pour le ballon, retrouvant leur rôle de mâle dominant par la force de l'équipe et vociférant sur toute femelle qui s'immisçait dans leur espace de jeu. Mes sœurs et moi les avions observés de loin pendant longtemps, sans jamais oser les approcher, avant qu'un jour Euphrosyne les hèle en plein milieu d'un match. « Je parie que mes sœurs et moi, on bat n'importe quel groupe de trois d'entre vous. » Nous commençâmes le match après l'hilarité de l'équipe adverse composée, et nous le terminâmes au bout d'un quart d'heure, comme convenu. Nous n'avons pas gagné. Nous n'avons pas perdu non plus. Match nul, deux partout. Après cinq minutes seulement, alors que nous avions déjà marqué deux buts, Thalie demanda un arrêt de jeu pour « une petite causerie entre sœurs ». L'heure était grave, nos adversaires étaient bien plus mauvais que ce que nous avions imaginé en regardant leurs précédents matchs entre garçons, tous dotés d'un niveau assez médiocre. Nous n'étions pas d'excellentes

joueuses, mais la pratique du football nous avait été enseignée par notre coach-entraîneur-arbitre-juge-papa, qui nous avait fort bien transmis son zèle. Nos passes étaient précises, nos attaques inattendues et notre défense implacable pour les petits joueurs que nous avions en face de nous. Mais nous ne pouvions pas prendre le risque de nous faire de nouveaux ennemis en infligeant à Victor, Thierry et Stéphane une humiliante défaite, et nous ne pouvions pas non plus nous ridiculiser en perdant. Décision fut prise de manigancer le score et de le mener à l'égalité. Confondus après le match, les garçons vinrent nous serrer la pince en nous félicitant. Nous avions gagné leur respect... et leur protection, vis-à-vis d'Alice et d'Hélène, mais également de madame Myriam. Victor, intelligent en plus d'être joli garçon, avait en son arc plus d'une corde qu'il allait bander en notre faveur. Quelques menaces suffirent à pacifier Alice et toute sa clique ; une menace supplémentaire renforcée par son lien de parenté permit d'adoucir madame Myriam. Victor n'était autre que le fils de l'autoritaire madame Myriam, sur laquelle il exerçait un dictat de potentat. Il était l'enfant modèle de ce type de mère célibataire qui ne peut assurer seule le rôle de père et mère et qui lègue à sa progéniture les rênes de l'autorité masculine. Madame

Myriam s'était inféodée à Victor et accessoirement à son deuxième fils Alexandre, meilleur second rôle masculin qui attendait que son frère oscarisé quitte la comédie pour prendre sa place. Ils représentaient tous deux les miettes de son amour perdu, son mari partit un jour chercher un pain, jamais revenu. D'un coup de baguette tragique, la sorcière boulangère avait envoûté son mari et l'avait détourné de son chemin du retour à la maison. C'est du moins ce que s'imaginait madame Myriam. Son mari s'en était allé comme ça, sans laisser de traces, en même temps que la jeune apprentie boulangère changeait de commerce et disparaissait à tout jamais. Des témoins les avaient vus discuter un peu, beaucoup, passionnément... et tourner les talons, bras dessus bras dessous, après que l'apprentie ait jeté son tablier. Madame Myriam avait eu une seule fois des nouvelles de son mari par l'intermédiaire de son banquier, lorsqu'elle voulut retirer de l'argent sur le compte auquel son mari et elle avaient accès. « Je suis désolée madame, mais votre compte a été soldé hier par votre mari. Il m'a dit qu'il partait vivre avec l'amour de sa vie en Thaïlande. J'ai pensé que vous étiez du voyage. » Soldé, comme leur mariage et leur dix ans d'enfer commun dont elle effaçait les souvenirs sinistres pour ne laisser que ceux d'une romance controuvée, qu'elle voulait

retrouver. Assurée qu'il ne s'agissait que d'une passade et que les élixirs d'amour ne duraient pas éternellement (ceux de l'apprentie boulangère bien sûr, pas ceux qu'elle s'évertuait à concocter), sonnée par ce coup dur de la destinée, elle attendait patiemment depuis quatre ans, gentiment, insipidement, versant une larme de temps en temps, comme une viande attendrie gorgée d'eau que l'on presse, le retour de son mari qu'aucun Martin Guerre n'aurait pu relayer. Elle vivait dans la culpabilité ressassée par Victor d'avoir fait fuir son père qui ne supportait plus l'humeur crasseuse de sa femme. L'adoucissement de madame Myriam à la maison n'avait malheureusement jamais déteint sur son comportement et sa façon d'enseigner à l'école, bien au contraire. Sans doute ne voyait-elle en chacune de nous que de petites filles qui deviendraient un jour de grandes garces, comme celle qui avait embarqué son mari ; elle ne jetait le mauvais œil que sur toutes les filles en général et nous trois en particulier ; les garçons étaient eux dispensés de préjugés et, s'ils faisaient bonne figure, s'en tiraient à bon compte.

Victor nous avait raconté son histoire, et nous la nôtre. Il nous avait ensuite pris sous son aile protectrice contre la tyrannie de sa mère. Une phrase avait suffi pour la calmer : « Si tu continues à emmerder Euphrosyne,

Thalie et Aglaé, je me casse de la maison et tu n'entendras plus jamais parler de moi, comme papa ! »



— J'ai eu un jour la visite d'un ami de Damien, Tom. Le seul qu'il avait encore je crois. Il s'inquiétait de ne plus avoir de nouvelles de Damien depuis un petit temps.

— Il n'était pas au courant que votre frère avait été interné ?

— Non. Je crois que Damien aurait voulu le faire, mais il n'en a pas eu le temps. Tout s'est passé si vite au tribunal ! Moi-même je ne m'attendais pas à ce qu'on l'embarque comme un malfrat. Tom devait absolument voir Damien, car il avait des nouvelles importantes pour lui. Il ne voulait pas m'en parler, trop personnel me disait-il. Je crois que Damien avait réussi à le convaincre que Lydia était toujours vivante et qu'il l'aidait dans ses recherches. Je l'avais déjà rencontré quelques fois, mais le courant était plutôt électrique entre nous.

— Vous lui avez dit que Damien était interné ?

— J'ai hésité, me disant qu'il allait essayer de faire sortir Damien prématurément de l'hôpital, puis finalement je lui ai tout

raconté, sans doute parce que je remettais de plus en plus en cause son internement.

— Pourquoi en doutiez-vous ?

— Le comportement de Georges devenait bizarre.

— Bizarre ? Vous avez dit bizarre ?

— Oui, je ne sais pas comment vous l'expliquer. Intuition féminine peut-être. Il me cachait quelque chose. Il était de plus en plus évasif quand je m'informais de l'état de Damien et de plus en plus envahissant dans notre relation. Il y avait souvent une forme de chantage dans ce qu'il disait. Il voulait que j'aille habiter avec lui. De cette façon, ça accélérerait le retour de Damien dans sa maison que je n'occuperais plus, et ça écarterait toutes les tensions qu'il y avait entre nous disait-il. Ça n'avait aucun sens ! J'avais l'impression que son seul but était de m'écarter de mon frère.

— Et donc quand vous posiez des questions sur les traitements de Damien, le docteur Bréchet ne vous disait rien, ou très peu ?

— Il me disait de ne pas m'inquiéter, que tout allait bien, qu'il était entre de bonnes mains et qu'il serait bientôt sur pieds. Quand j'insistais pour en savoir plus, il me sortait que je ne serais pas capable de comprendre le diagnostic de l'ami psychiatre qui suivait Damien. Et si j'insistais encore, il m'embrouillait avec son voc de doc, qui à mon avis aurait semé la confusion

même chez d'autres de ses confrères.

— Que pensiez-vous qu'il vous cachait ?

— La vérité ! Damien n'était pas bien à l'hôpital, il était abandonné, et il recevait pour seul traitement des tranquillisants. Je pense que déjà là, j'avais très bien compris qu'il me voulait pour lui tout seul et que Damien était de trop. Il voyait mon frère comme une menace qu'il fallait écarter à tout prix.

— Une menace, ou peut-être un concurrent ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous aviez beaucoup d'affection pour votre frère, peut-être que...

— Qu'insinuez-vous de nouveau ? Je suis amoureuse de mon frère c'est ça ? Vous recommencez ? Vous savez que ce n'est pas bien, on ne peut pas être...

— Et Tom, comment a-t-il réagi ?

— Quoi ?

— Comment a réagi Tom quand vous lui avez dit que Damien avait été interné ?

— Il était bouleversé, il ne comprenait pas. Il est devenu très agressif quand je lui ai dit que j'avais approuvé son internement. Je lui ai rapidement demandé de partir.

— Et il ne vous a donc pas dit pourquoi il devait absolument voir votre frère ?

— Non. Mais tout ce que je sais, c'est que je n'aurais jamais dû lui dire où Damien se trouvait. Ce fut une grave erreur de ma part.



Combien de jours Damien avait-il passés en cellule d'isolement ? Il ne savait pas. Au bout de deux semaines, il avait arrêté de compter. Beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts, beaucoup d'idées couleur de marc bien serré dans la cafetière aussi, mais, par chance, il l'avait très résistante ; le typhon de folie avait dégradé sur son passage les idées les moins accrochées, mais avait échoué à déplanter les plus enracinées ; son humeur était en branle, mais ses valeurs intactes. Sorti de sa cellule, il fut accueilli par un Goliath plus cynique que jamais, qui aurait sans doute voulu lui siffler les prolongations : « Alors vieux, t'as aimé ton petit séjour à *Démenceland* ? » Damien nia la remarque, l'attention détournée par le clin d'œil que lui faisait le nouvel aide-soignant, un drôle de zigue au regard hagard qu'heureusement l'habit permettait de distinguer des patients. Était-ce pour indiquer qu'il tournait la tête en direction de Damien qu'il enclenchait le clignotant ? Non, il voulait sans nul doute entrer en contact avec lui, mais semblait retenu par une force invisible qui le maintenait à l'écart, dans la peur de s'approcher de lui. Damien voulut percer le mystère de cette considération réservée particulière et chercha

à engager un petit brin de causette avec le nouveau. N'avait-il à ce point pas l'habitude des aliénés qu'il fuit à son approche ? Pourtant, d'autres l'avaient coudoyé sans provoquer cette cavale. Peut-être le faciès de reclus y était-il pour quelque chose. Damien ne s'était plus regardé dans un miroir depuis son internement et, lorsqu'il palpa son visage, il y décelait un relief raboteux qu'il imaginait cauchemardesque. Rien de plus en réalité que quelques ridules. Il attendrait une autre occasion pour accoster le déserteur.

L'occasion ne vint pas à Damien de faire le premier pas. Seul dans un coin de la salle commune, dos à la porte, il ne vit pas son fuyard s'approcher de lui et lui faire une petite tape sur l'épaule, provoquant un sursaut de stupeur.

« Ne me posez pas de questions et écoutez-moi. J'attendais que vous soyez isolé pour vous parler. Vous ne me connaissez pas, mais vous devez me faire confiance si vous voulez sortir d'ici. Soyez éveillé ce soir à 22 h 30. Je vous donne des pilules qui vous permettront de lutter contre les somnifères qu'ils vous administreront. Tenez-vous prêt à 22 h 30 précises. Les portes de l'hôpital vous seront grand ouvertes et vous devrez traverser les couloirs le plus vite possible. Vous aurez cinq minutes pour sortir, pas une de plus. Au-delà de ce temps, il sera trop

tard. Une voiture vous attendra à la sortie et vous emmènera loin d'ici. C'est la seule chance que vous aurez, alors ne la loupez pas ! » Et il disparut comme il était venu, laissant Damien coi, les deux pilules en main.

Damien n'hésita pas longtemps à suivre le plan. Après tout, que risquait-il ? Avaler la mort ? Qui voudrait le tuer alors qu'il était déjà mort ?

Juste avant de se mettre au lit, la gorge sèche de trouille, mais encore légèrement humidifiée par l'eau ingurgitée pour faire passer les somnifères, il avala les pilules puis attendit. 22 h 30 précises ? Pas évident sans montre. Il s'était allongé à 20 h 30, ce qui laissait deux heures d'attente. Au bout de quinze séries de dix pompages et de vingt séries de trente abdominaux, d'interminables temps de pause et de lutttes contre la fatigue à en douter de l'efficacité des pilules, la porte de la chambre s'ouvrit. « Tenez, mettez ça et suivez-moi ! » Tout en enfilant à la hâte un jogging bouffant et des baskets sur mesure, Damien courrait comme il pouvait, les jambes vacillantes, derrière son déserteur sauveur dans les couloirs vides de l'hôpital. « Dépêchez-vous, dépêchez-vous ! », lui répétait-il sans cesse, comme s'il lui eut été possible d'accélérer encore sa foulée tout en s'habillant. « Ça y est, vous y êtes. La voiture est là. Bonne chance ! » Damien, débraillé

dans les vêtements et les idées, était sorti en un éclair. En un éclair encore, il se trouva assis dans la voiture. Démarrage en trombe, pneus crissants, virage violent à gauche, virage violent à droite, bruit du moteur en colère, odeur nauséabonde du vieux cuir des fauteuils et de la transpiration due à la course, lumières bagarreuses des feux et des néons, agressions des sens dans tous les sens ! De retour parmi les vivants urbains ! Puis une accalmie, une ligne droite sans lumière, trop prestement passée par la grande vitesse de conduite, comme un redoux en hiver. La tempête recommence. Les bruits, les lumières, la vie ! Les cheveux du chauffeur sont brassés par ses mouvements nerveux ; il se penche une fois à gauche, une fois à droite, comme le singe d'un side-cariste pour faire le contrepoids. Puis il s'immobilise.

« Ouf ! Maintenant c'est bon, on est en sécurité, on est assez loin ! » Damien connaît cette voix, cette chevelure, cette physionomie, ce...

— Tom !

— Qui d'autre pour te sauver Damien ? Content de me voir ?

— Content de te voir ? Tu peux pas t'imaginer à quel point ! Mais t'es complètement fou de prendre autant de risques pour moi !

— Je sais oui, je sais. D'ailleurs, j'aurais bien réservé une chambre dans ton palace

pour soigner ma folie, mais il affichait complet. Et puis les repas à heures fixes c'est pas trop mon truc.

— Ah ! Tu peux pas savoir ! Et les filles, tu as des nouvelles ?

— Pas beaucoup. Je ne sais pas comment te le dire, mais...

— Elles sont au pensionnat, je sais, Catherine m'a mis au courant. Mais comment vont-elles ?

— Je dois t'avouer que je ne sais pas. J'ai appelé l'internat et la directrice n'a rien voulu me dire car elle ne me connaissait pas.

— Il faut que je les voie, il faut y aller.

— Chaque chose en son temps Damien, chaque chose en son temps. C'est trop tôt, tu dois te faire oublier pendant quelque temps.

— Je vais devenir fou si je ne les vois pas.

— Patience Damien, ce n'est plus qu'une question de jours.

— Et Lydia ? Dis-moi qu'au moins là les choses ont avancé.

— Pas beaucoup malheureusement. Mais la bonne nouvelle c'est qu'après ton chambard au concert Chopin, j'ai interrogé les ouvreuses et leur ai montré une photo de Lydia. Une d'entre elles croit l'avoir reconnue, mais n'en est pas certaine.

— La photo date d'il y a sept ans c'est normal ! Et puis, elle avait changé de look. Ses cheveux étaient plus longs, plus clairs et

son visage un peu plus rond. Et tu n'as rien trouvé de neuf ?

— Rien. J'espérais qu'elle ait réservé ses places, mais elle en a pris deux le soir même, sans laisser de nom, selon l'ouvreuse. J'ai enquêté dans les environs, mais rien, aucune trace.

— Je veux la retrouver et comprendre pourquoi elle a disparu Tom. Et je dois voir les filles.

— D'abord te cacher un petit temps Damien, puis on verra...



Un fait exprès ! Alors que nous commençons à nous amuser en la compagnie des garçons, que nous suivions la classe sans difficulté, Catherine décida de nous reprendre pour le week-end. Ce regain d'intérêts pour nos petites personnes n'indiquait rien de bon. Elle attendait sur le quai, les bras croisés, avec cet air de reproche d'être en retard comme si nous étions les chefs responsables du réseau ferroviaire. Elle ne nous adressa pas la parole, à part un « Vous aviez besoin de ramener tout ça ? » en toisant nos valises pleines à craquer de vêtements que nous voulions décrasser. Elle nous conduisit jusqu'à la maison, que nous avions hâte de

retrouver malgré sa présence et l'évident enfer qu'elle allait nous y faire vivre. La maison rayonnait de propreté et d'espace. Catherine avait visiblement passé des heures à l'astiquer et à la ranger. Les livres de la bibliothèque du salon n'étaient plus rangés par genres ou auteurs, mais par tailles et couleurs, les armoires avaient été déplacées, les murs repeints, les chaises recannées, les meubles cirés, les coussins des fauteuils rapiécés... Vues du ciel, les pièces dont les meubles étaient parfaitement géométriquement agencés pouvaient ressembler à des *Crop Circles*, ces dessins qui apparaissent parfois dans les champs de blé que certains attribuent à un phénomène extraterrestre. La maison avait perdu sa chaleur et dissimulé son âme au cœur de ses murs, ainsi barricadée pour éviter de se faire éroder par le ravalement. Il y régnait une atmosphère de salle d'attente, une nervosité ambiante, une patience inassouvie ; malgré l'apparente simplicité, on n'y comprenait plus rien. Catherine aussi avait changé. Nous avions été habituées à une tante austère, maléfique, cruelle, sadique... apparemment toujours maître d'elle-même. Ce n'était plus le cas. Elle paniquait et tentait de le camoufler sous un oreiller douillet d'injonctions : ses ordres étaient d'une mièvrerie qu'on ne lui connaissait pas ; elle réfléchissait avant de nous aboyer dessus

non plus comme un bouledogue, mais plutôt comme un caniche, avec un manque apparent de force et un tremblement dans la voix marquant la peur d'être face à un cadavre plus fort qu'elle. Elle ne nous enferma plus dans notre chambre et prétexta vouloir nous avoir à l'œil pour se coller à nous toute la journée. Nous sentions qu'elle ne supportait pas notre présence et pourtant, il ne pouvait se passer une minute sans qu'elle ne s'inquiète de l'absence de l'une ou l'autre.

Elle nous récupéra également les trois week-ends suivants, toujours dans ce même état d'esprit troublé.

Le samedi du dernier week-end, par deux fois, Catherine sursauta : quelqu'un frappait à la porte. Ordre de ne pas bouger et de rester près d'elle, avant celui de monter dans notre chambre et de ne pas en sortir, après qu'elle ait regardé par le trou de la serrure et sans doute identifié l'inconnu. Nous vîmes par la fenêtre un agent de police discuter avec elle dix minutes sur le seuil de la porte, avant de s'en aller. Thalie, la plus inquiète, osa la question auprès de Catherine (le sujet de papa était bien sûr tabou et elle ne nous en donnait aucune nouvelle) qui ne tarda pas à nous faire redescendre : « Pourquoi est-ce qu'un agent de police est venu à la maison ? Il est arrivé quelque chose à papa ? » Après trois réitérations et supplications, nous

eûmes une réponse : « Oui, il est arrivé quelque chose de très grave à votre père, et c'est de votre faute ! »



— Qu'avez-vous fait quand Damien s'est évadé de l'hôpital psychiatrique ?

— J'ai récupéré les filles.

— Pourquoi ?

— J'ai été prévenue par la police que Damien était dans la nature. Comme la maison était difficile d'accès et qu'ils n'avaient pas assez d'effectifs pour laisser quelqu'un à demeure, les flics m'ont dit qu'ils passeraient quand même faire une ronde de temps en temps. Ils m'ont conseillé de rester à la maison au cas où mon frère débarquerait, afin que je puisse tout de suite les prévenir. Vous vous rendez compte ? Rester seule à attendre que Damien me tombe dessus, dans quel état je ne sais pas, et qu'il tente peut-être de m'étrangler à nouveau ! Je me suis dit qu'à défaut d'une protection correcte de la police, je devais me protéger moi-même. J'étais certaine qu'en présence des filles Damien ne me ferait rien.

— Une sorte de bouclier humain ?

— Non, une sécurité ! Un instinct de survie.

— Vous pensiez que Damien aurait été capable de vous tuer ?

— Allez savoir. Il me haïssait tellement de l'avoir séparé de ses enfants.

— Et... et avant ça, vous pensez qu'il vous aimait ?

— Je... je crois oui. Quand on était petits certainement et puis après... Peut-être... Parfois... Des fois oui et des fois non. Amour et haine sont comme frère et sœur qui doivent apprendre à vivre ensemble. C'était pas facile tous les jours. Il y a avait un mélange de plein de sentiments confus.

— Et où était le docteur Bréchet pendant que vous étiez seule avec les filles ? Il n'était pas à vos côtés ?

— Georges ? Me protéger ? Vous voulez rire ! Ce n'est pas à coup de dictons qu'il aurait pu prendre correctement ma défense, mais à coup de poing. Et pour ça le Georges, il n'avait pas fière allure.

— Damien est-il venu ?

— Non, je ne crois pas.

— Vous en doutez ?

— C'est-à-dire que... non, ça n'a pas de sens.

— Qu'est-ce qui n'a pas de sens ?

— Et bien... J'avais fait le grand nettoyage dans la maison et mis de l'ordre un peu partout. J'avais trié des affaires, en avais gardé une partie et avais mis dans des sacs-poubelle tout ce qui était à jeter. Trente-deux ! Il y avait trente-deux sacs quand je les avais comptés pour la première fois, mais il n'en restait que

vingt-quatre quand je les ai sortis le soir du ramassage. J'ai pensé tout d'abord que c'était les filles qui les avaient volés pour récupérer leurs vieilleries. Mais je ne voyais pas comment elles auraient pu me les cacher. Quelqu'un d'autre s'était emparé des sacs. Je me suis dit que ce devait être Damien, ou que je m'étais trompée et que je les avais peut-être sortis une semaine plus tôt. Je ne crois pas que Damien aurait risqué de se faire prendre pour des sacs-poubelle et je ne vois de toute façon pas ce qu'il aurait fait avec tout ce bazar.

— Vous pensez donc aujourd'hui qu'il n'est pas venu ?

— Oui.

— Vous auriez aimé qu'il vienne ?

— J'avais peur, mais oui.

— Et qu'auriez-vous fait ? Qu'auriez-vous voulu lui dire ?

— J'aurais voulu lui dire que je n'étais pas celle qu'il croyait, qu'il ne devait pas garder cette haine, que ça ne mènerait à rien, qu'il fallait tourner la page. J'aurais voulu qu'il comprenne tous les sacrifices que je faisais pour lui. Et puis, et puis... Je suis fatiguée maintenant, je voudrais me reposer. On va en rester là pour aujourd'hui.

— C'est comme vous voulez.

— Alors laissez-moi maintenant.



Il avait fallu beaucoup d'énergie à Stéphanie et Tom pour convaincre Damien de rester en planque pendant trois semaines. La flicaille était à ses trousses, la maison et l'internat étaient sous surveillance et sa photo avait défilé sur la chaîne publique après le JT, à une heure de forte audience, avec comme légende celle d'un homme déséquilibré en fuite, peut-être dangereux (ou peut être dangereux !), d'une corpulence moyenne, et caetera. Un signalement banal, mais suffisant pour ces pseudo physionomistes qui se ruent sur le téléphone pour appeler le numéro d'urgence après avoir reconnu en un tartempion la tête qui s'affichait sur leurs écrans.

Trois longues semaines donc à patienter dans un appartement inconnu, prêté par un ami de Tom parti en vacances, à se faire servir les plats et le journal par Stéphanie, tailler une bavette avec elle et Tom dès que l'occasion se présentait et à espérer avoir des nouvelles de nous. Tom lui répétait qu'il aurait bien plus que des nouvelles s'il s'armait d'encore et toujours un peu plus de patience. Damien n'expliquait pas lui-même pourquoi ces semaines passées en cellule d'isolement n'avaient pas été plus profitables à sa longanimité. Il faisait les cent pas comme

un lion en cage et accueillait parfois ses amis avec l'agressivité d'un félin indompté. « Sois raisonnable Damien. Tu risquerais de te faire pincer et de tout perdre si tu sortais maintenant. » Être raisonnable ! voilà ce qui n'allait pas. Lorsque seule la barrière de la raison vous empêche d'agir et qu'aucune entrave matérielle ne vous retient, l'attente est insupportable. En cellule, attaché, il n'avait pas le choix, il lui était impossible de s'échapper. Mais dans cet appartement, la tentation était trop forte de s'en aller nous rejoindre par bus et par train.

Est-ce la bonne fortune qui le salua en ouvrant sa valise dans les escaliers alors qu'il prenait la fuite, et qu'il perdit du temps à ramasser son contenu, temps qu'il lui aurait fallu pour déguerpir plus vite et éviter de tomber nez à nez avec Tom sur la première marche du rez-de-chaussée ? Peut-être, ou peut-être pas. Toujours est-il que Tom venait avec une nouvelle des plus étonnante, qui allait changer le cours des événements.

— Je t'ai trouvé un travail Damien.

— Quoi ? Tu te fous de moi ?

— Non. Un travail que tu vas aimer, je crois.

— Je n'ai pas besoin d'un travail Tom. Ce que je veux, c'est récupérer les filles.

— Je sais Damien, je sais. Mais quand j'ai découvert la vacance de ce poste, j'ai tout de suite pensé à toi et je me suis dit qu'avec un peu de modifications de ton look, tu ferais

parfaitement l'affaire.

— Qu'est-ce qu'il a mon look ? Il ne te plaît pas ?

— Si, et pas seulement à moi. Pour le moment, il est même très recherché. Il faut être très prudent.

— Je comprends, mais...

— Ce que je vais faire pour toi n'est pas dans mes habitudes ni dans celles d'Alcapone. Personne n'est au courant, même pas Stéphanie. Ça se passe entre toi et moi, et l'une ou l'autre personne que j'ai contactée parce que je ne pouvais pas faire autrement. Je croise les doigts pour que tout se passe bien.

— Vas-y, crache le morceau...



Nous attendîmes le lundi matin comme des vassales impatientes de recevoir la paye de leur suzerain dédaigneux. Nous sautâmes dans le train, abandonnant Catherine et ses peurs, mais accompagnées des nôtres qui ne nous quittèrent pas tout le long du trajet. Qu'était-il arrivé à notre père, et en quoi étions-nous responsables de ses problèmes ? Nous étions vidées de l'intérieur, comme si toute énergie positive avait été aspirée par Catherine. En bonne maniaque de la propreté,

elle avait indifféremment nettoyé sur son passage tout ce qui la dérangeait, des objets auxquels nous tenions jusqu'aux élans d'enthousiasme qui nous envahissaient quand nous pensions à nos retrouvailles imminentes avec les garçons. Nous étions centrées sur l'angoisse de ne pas revoir notre père sain et sauf et sanglotions à l'idée de rester encore longtemps sans nouvelles de lui. Notre détresse nous unifiait dans la douleur et annihilait toutes les différences qui d'habitude faisaient notre force. Toutes les trois statufiées, immobiles et muettes, mues seulement par les remous du train comme des balanciers d'une horloge au tic-tac déviant, nous craignions de nous ébranler jusqu'à écroulement. J'aurais aimé que le trajet durât le temps qu'il nous eut fallu à trouver une solution, et que le premier pas sur la terre ferme du pensionnat fut poussé par la conviction. Mais nous n'avions rien de plus à notre arrivée que notre résolution à la procrastination, désarmées par la déficience de notre remâchement, mais certaines que nous seules pouvions sauver notre père.

C'est un jeu auquel le destin s'adonne souvent que celui de nous faire couler profondément et de nous laisser pour mort au fond de la gadoue de notre marais négligé, au bord de l'asphyxie, avant de nous en extraire brutalement pour nous faire

reprendre cette bouffée d'air frais vital de surface, méprisé par notre désespoir. Quelques fois cependant, le destin attend que nous réagissions nous-mêmes en donnant l'impulsion sur le fond vaseux pour remonter sans son aide à notre zénith. Difficile de connaître les desseins du destin, difficile de savoir si face à l'adversité il faut prendre la fuite et se sauver, ou se battre pour se sauver. Euphrosyne, Thalie et moi nous sentions comme prisonnières des flammes de notre doux foyer qu'avait incendié notre tante. Piégées par cette fournaise, aveuglées par la fumée, il ne nous restait qu'à requérir un miracle pour trouver l'issue de secours. Le miracle ne se fit pas réclamer longtemps.

Je n'oublierai jamais ce lundi. Perdues dans nos tristes pensées, nous avions traîné à la sortie du train et étions arrivées en retard au pensionnat. Après les remontrances de la directrice, devenues indolores à force de répétition, nous avons reçu l'ordre d'aller déposer sans tarder nos valises et de filer en classe. Déjà devant la porte de notre chambre, avant même de l'ouvrir, nous perçûmes quelque chose de différent : l'air poussiéreux vicié qui stagnait dans les couloirs s'y arrêtait net, comme absorbé par un interdit ; une fragrance délicate, aérienne, subtile y volait, comme exhalée par le nez du plus habile des parfumeurs qui aurait accumulé au fil des ans

les meilleures senteurs du monde dans ses narines ; un halo d'une lumière discrète provenant de l'intérieur auréolait la porte et en arrondissait les angles. Nous jetâmes un œil à gauche, puis à droite. Nous ne rêvions pas, il y avait tout autour l'usuelle désolation des couloirs sombres. De ce genre d'accord qu'un seul regard complice suffit à formuler, nous ouvrîmes d'une main commune la porte et traversâmes le couloir du temps. Les yeux pleins de larmes, le cœur soulevé d'avoir basculé violemment d'un sentiment à un autre, nous nous retrouvâmes projetées dans le souvenir de ce passé proche, passé que le calice avait essayé de noyer dans son flot d'infortune et qui, en ce lundi miraculeux, vivait régénéré au présent, ranimé par enchantement, ramené à la vie par une force de la nature comme nous n'en connaissions qu'une...



— Vous êtes monsieur Bernard Clément c'est bien ça ?

— Oui. Et vous êtes madame Doutreuil je présume ?

— Oui. Je vous en prie, rentrez.

— Merci.

— Asseyez-vous. J'ai lu avec attention votre

C.V. et je dois dire que vous correspondez tout à fait à ce que je recherche. Vous avez déjà travaillé dans ce genre d'établissement, je ne dois donc pas vous expliquer les difficultés que vous risquez d'y rencontrer et l'implication que cela nécessite. Je vous avoue que les candidats n'affluent pas. Puis-je vous demander pourquoi vous avez décidé de postuler chez nous ?

— Je viens d'acheter une maison pour laquelle j'ai vraiment eu un coup de foudre, non loin d'ici. Mais le trajet pour y arriver de mon ancien lieu de travail était beaucoup trop long. J'ai donc cherché un travail dans le coin. J'ai eu la chance de tomber sur votre annonce.

— Et nous allons sans doute avoir la chance de vous compter parmi nous. Je vois que vous êtes célibataire. Vous vivez seul ?

— Oui. J'ai été marié, mais je suis séparé.

— Et vous n'avez pas d'enfants ?

— Non.

— Mes questions peuvent vous paraître indiscretes, mais c'est que la personne que vous remplacez nous a fait faux-bond il y a deux semaines à cause de sa femme qui ne supportait pas les horaires et les longues absences de son mari. Je ne voudrais pas renouveler l'expérience avec vous.

— Je comprends. Je n'ai vraiment aucune obligation et personne ne m'attend à la maison. Je suis libre et passionné par mon

travail.

— Voilà qui est bien. Vous pouvez commencer dès aujourd'hui ?

— Disons que je peux m'installer aujourd'hui et commencer demain. J'ai encore quelques courses à faire.

— Parfait. Question salaire, on suit le barème d'application qui est sans doute le même qu'à votre ancien poste. Ça vous va ?

— Oui.

— Voilà qui est fort bien. Soyez le bienvenu chez nous, monsieur Clément.

— Euh, merci. Je dois dire que je n'ai jamais connu d'entretien d'embauche aussi rapide.

— Je fonctionne à l'instinct, monsieur Clément, et j'ai vu tout de suite que vous étiez quelqu'un d'honnête et de compétent. J'ai plus de trente ans de carrière derrière moi, c'est plus qu'il n'en faut pour ne pas se tromper et sentir ces choses-là.

— L'expérience, il n'y a que ça de vrai !

— L'expérience et la discipline monsieur Clément. C'est ce que nous enseignons ici avec succès depuis toujours. Mais assez parlé. Si vous avez encore cinq minutes, je peux vous présenter à vos collègues. Autant profiter de l'heure de table pour les rencontrer, un des rares moments où ils sont presque tous réunis. Je vous montrerai ensuite votre chambre où vous pourrez

installer vos affaires.

— Je vous suis.

— Par ici...

Casse-Noisette

Shchelkunchik

1891-1892

Danse, Ballet

2 Actes — 3 Tableaux — 15 Scènes

Première représentation

Saint-Pétersbourg, Russie

Musique de

Piotr Ilitch Tchaïkovski

1840-1893

Chorégraphie de

Lev Ivanovitch Ivanov

1834-1901

Russes

Des roses, des tulipes et des orchidées ! sur un fond musical presque inaudible de la *Valse des fleurs* de Tchaïkovsky que nous avons envie de danser. Des roses rouges pour Thalie, des tulipes jaunes pour Euphrosyne et des orchidées blanches pour moi. Qui, à part notre père, pouvait connaître nos fleurs et couleurs préférées ? Les lits superposés bien huilés ne grimacèrent pas quand on y grimpa et sur chaque couche du haut bordée comme des Gilles de Binche, un couvre-lit de fleurs ensoleillait d'épais édredons molletonnés neufs. Les murs en décomposition avaient disparu sous des dizaines d'affiches épinglées côte à côte, de toutes tailles et de toutes époques, remontant pour beaucoup à l'origine de nos souvenirs ; des cartes de géographie, des lignes du temps, des images d'œuvres d'art que nous adorions consulter ou regarder autrefois dans le salon s'étiraient de tout leur

long pour camoufler le moindre millimètre de la maçonnerie crapoteuse. Une vieille malle, que nous nous empressâmes d'ouvrir, révéla une appréciable quantité d'amis que nous n'espérions plus revoir ; Teddy et son éternelle bonhomie nous était revenu, et avec lui plein d'autres personnages comme Lancelot notre preux chevalier, Guenièvre notre reine, Merlin notre magicien, Ramsès notre roi, Confucius notre sage... Près de la fenêtre, une bibliothèque potelée débordait de grosses encyclopédies et de livres inconnus, annonceurs d'heureuses heures de lecture à travers des pages de légendes, de monogataris, d'épopées, de mémoires, de confessions, de biographies et récits en tous genres. Nous n'avions qu'une envie : sauter dans les bras de notre père. Mais où se tenait-il ? C'est en nous dirigeant vers le couloir où peut-être il se cachait que nous vîmes le post-it manuscrit collé sur la porte : « Chut ! Pas un mot... Et à très très bientôt ». Il était donc absent.

La journée s'écoula goutte à goutte : chaque seconde frôlait l'indécence, chaque longue minute passait le témoin à une autre interminable minute dans une course relais sans fin et chaque heure remettait le compte à rebours à zéro pointé, gonflant à bloc notre explosive impatience, que nous dûmes contenir jusqu'au soir. Après le temps d'étude et le retour dans la chambre vinrent les faux

espoirs : notre père se cachait toujours. La douche froide ne nous offrit pas le calme escompté ; impossible ensuite de fermer l'œil. La fatigue se fit ressentir comme auprès de superstitieux qui auraient passé dix mauvaises nuits consécutives de pleine lune. Le lendemain, les cheveux mal peignés aboutissant à un résultat proche de celui d'un épouillage, les bras ballants le long du corps mou et les cernes matinaux autour des yeux nous donnaient des airs d'orang-outang défoncé. Nous rampâmes jusqu'à la classe, nous hissâmes le long des pieds de chaise pour nous affaler sur nos bancs. Mes sens étaient plus atteints par la fatigue que ceux de mes sœurs. Les murs élastiqués m'écrasaient dès que je m'assoupissais et s'éloignaient dès que je me ranimais ; les objets dansaient la ronde autour de mon châssis immobile et s'entrechoquaient dans un vacarme de ferrailleur ; les murmures des élèves carillonnaient dans mes oreilles et la seule vue de la craie qui approchait le tableau me donnait envie de vomir. Le corps était lessivé, la perception agressée, mais l'esprit restait affairé à l'idée que notre père surgirait d'un instant à l'autre.

À midi trente, désarticulées, nous nous étalâmes sur les tabourets du réfectoire tels des pantins dont on aurait coupé les fils un à un, déçues de ne pas y retrouver Victor, Thierry et Stéphane, tous trois deux années

au-dessus de la nôtre, qui nous avaient été enlevés par leur cours de gym. À midi quarante-cinq, notre attention fut demandée par la directrice qui tenait à nous présenter le nouveau surveillant de l'internat des garçons, Bernard Clément, qui avait également accepté de surveiller tous les élèves de l'école pendant les repas. À midi quarante-huit, nos joues se décollaient brutalement des tables avec la rapidité d'une main qui s'est heurtée à une grille de barbecue brûlante, afin d'offrir à nos deux oreilles la musique de cette voix chaude, sacrée et consacrée, qui nous avait narré les plus extraordinaires récits et bercé les plus belles nuits. Papa était là, méconnaissable, sous les traits et l'identité d'un autre homme, les yeux fixés dans les nôtres, avec un sourire géant que son visage ne suffisait à contenir. Il se présentait posément aux écoliers distraits qui nous semblaient subitement las et falots devant notre éveil. Il nous faisait signe des bouts des doigts de la main gauche à hauteur de la cuisse, à nous seules, attirant l'attention des rares élèves et professeurs à l'écoute sur la main droite qu'il faisait parler autant que sa bouche. Il termina son discours en disant que ceux qui le désiraient pouvaient le rencontrer aujourd'hui après l'école, dans la classe 2B, et s'en alla après un clin d'œil en notre direction et l'index subrepticement porté aux lèvres

pour nous signaler de ne pas souffler mot.

Nous fûmes comme nous l'espérions les seules à nous rendre au 2B, la classe de musique la plus à l'écart du bâtiment afin de ne pas perturber par des chants et du piano les autres classes. Et heureusement qu'il n'y avait voisin ! Nous décollions pour nous écraser de tout notre poids dans les bras de papa et retombions lourdement à tour de rôle au sol avant de redécoller immédiatement, manière *Touch and Go* de pilote d'aéronautique ; nous le recouvrons de baisers claquants et babillions comme trois mouquères dans un charivari de souk, pressées de lui raconter les événements des derniers mois ; nous l'enlacions, l'étirions, le serrions, le distendions, le disloquions presque, sans réserve. Intrépides et casse-cous, nous formions un groupe de groupies grouillant comme des fourmis le long du corps de leur star adulée. Monsieur Bernard (c'est comme ça qu'il fallait s'entraîner à le nommer maintenant) appela au calme. Nous avons passé une heure à expliquer ce que nous avons vécu avant qu'il ne mette fin à la discussion en nous promettant de nous revoir le soir venu ; il devait concilier adroitement ses horaires de travail et les moments qu'il passerait avec nous afin de ne pas éveiller les soupçons. Avant de nous quitter, il nous demanda si nous aimions sa nouvelle citrouille. Cheveux de jais assortis à la moustache, yeux bleuis par des lentilles, joues

creusées et narines légèrement dilatées... hum, disons honnêtement qu'il avait subi à notre avis une chirurgie inesthétique, mais que, vu qu'il s'était transmué à notre avantage et non au sien, nous lui dûmes simplement qu'il demeurerait le plus beau des papas. À vrai dire, ses nouveaux attributs n'étaient pas laids, mais juste trop dissemblables des anciens pour que nous les apprécions ! Nous remarquâmes également son visage tendu, crispé, émacié, et devinâmes sous les vêtements qu'il portait amples des bras et des jambes amenuisés. Sa démarche aussi avait changé ; il avait un pas alourdi malgré son faible poids, et marchait en faisant de faibles enjambées de Sisyphe ; il portait une douleur nouvelle sur ses épaules qui l'empêchait de se mouvoir avec aisance.

Thalie, Euphrosyne et moi avons changé selon lui. Nous étions bien sûr toujours ses trois petites princesses, mais une maturité éclosait : « D'embryons de belles femmes intelligentes vous vous métamorphosez en déesses-mères que rien ne semble pouvoir arrêter ».

Sur le coup des vingt-trois heures, nous fîmes non pas le mur, car le bâtiment des garçons se trouvait dans la même enceinte, mais plutôt une expédition, une échappée qui, a contrario des enfants fugueurs, ne nous éloignait pas du parent mais nous en rapprochait. Les ronflements continus de

notre surveillante qui transperçaient les murs de sa chambre et qui inondaient les couloirs nous rassurèrent, nous pouvions les traverser sans crainte. Coutumièrement close après vingt-et-une heures, la porte d'entrée avait été déverrouillée par notre père qui possédait un passe-partout. Il nous attendait dehors. Il nous demanda de presser le pas pour ne pas qu'il ait à laisser le dortoir des garçons trop longtemps sans surveillance. Nous entrâmes dans sa chambre sur la pointe des pieds et constatâmes qu'elle n'avait vraisemblablement pas reçu autant de soins que la nôtre. Mais qu'à cela ne tienne, nous étions quatre à vouloir y apporter une petite touche personnelle pour la décorer harmonieusement : des dessins de nos mains y prirent place de fil en aiguille, ainsi que des textes que nous aimions inventer et qu'il adorait lire ; des œuvres d'art encadrées et une photo de mariage également, où l'on voyait nos parents entourés des amis de voyage de maman, dont chaque parcours de vie nous avait été retracé par notre père. Nous discutâmes une bonne partie de la nuit.

Nous reprîmes ces causeries nocturnes deux fois par semaine environ, durant lesquelles nous suivions avec ferveur les péripéties qui menèrent notre père à l'hôpital psychiatrique et qui l'en sortirent. Nous lui demandions de les répéter sans cesse et soulignions les passages qu'il oubliait parfois

de reprendre. En sa présence, nous étions infatigables. Papa dut plusieurs fois nous obliger à partir, la clarté de l'aube pointant et risquant de nous mettre trop à découvert sur le chemin du retour dans nos chambres.

La journée, les leçons de madame Myriam nous abrutissaient. Si, à ce moment précis de notre vie nous avait été donné l'opportunité de rencontrer Charlemagne, cet instigateur de l'école pour tous, nous l'aurions massacré ! Nous savions que son statut d'inventeur de l'école était une de ces tromperies de l'Histoire qui préfère offrir la gloriole posthume à un homme « bien de chez nous », avec un nom bien connu, plutôt que d'avouer son ignorance ou de se rapprocher de la vérité en attribuant son origine à d'impersonnels scribes égyptiens. Pourquoi avoir entretenu la pensée de cet empereur illettré, qui s'entoura toute sa vie d'intellectuels dans l'espoir sans doute caché de pouvoir un jour écrire et lire correctement ? En vain ! En fin de vie, il n'en était encore qu'à ses débuts. La formule n'était donc pour lui pas la bonne, ni pour nous qui ne retenions rien de ce que madame Myriam essayait de nous enfoncer dans le crâne avec la finesse d'un brise-béton. Il faut aimer pour apprendre, et l'amour lui, ne s'apprend pas. Nous n'aimions pas madame Myriam ni la façon dont elle enseignait ; nous n'aimions pas cette boîte de Pandore étouffante et

sinistre qui nous servait de classe et qui cloisonnait notre imagination ; nous n'aimions pas la sonnerie stridente qui criait comme à un sourd la pause imposée ; nous n'aimions pas... Au diable l'école ! Nous ne pouvions avoir le même destin que tous les autres, sinon pourquoi serions-nous nées triplettes ? Nous étions reines qu'on voulait faire soldates. L'école, comme l'armée, uniformise par classe. On ne peut passer de grade ou d'année sans avoir sa moyenne. Si l'on imposait l'école aux fourmis, elles deviendraient toutes ouvrières et en crèveraient l'espèce, faute de reines pondeuses qu'on aurait assimilées aux autres. Comme si creuser des galeries aidait à pondre, comme si lire et écrire servait à asseoir le pouvoir de l'empereur, comme si les humains devaient apprendre tous la même chose pour pouvoir vivre ensemble, comme si l'adéquation était le seul appui possible à la communication ! Il y avait quelque chose de contre nature dans cette forme d'enseignement que nous détestions. Voilà quelle était notre position ! Nous ne cessions de nous plaindre à notre père, le seul avec lequel nous nous entretenions de nos états d'âme. Papa essayait de nous calmer, nous expliquant que le programme qu'on nous enseignait n'était uniforme que par pays, voire par région, voire par classe et qu'il ne tiendrait qu'à nous de le diffuser aux

quatre coins du monde, et même au-delà dès que la technologie spatiale le permettrait. Il nous invitait alors à mettre en scène une Rencontre Rapprochée du Cinquième Type. Il était nécessaire de connaître la base commune. Ce savoir nous assurerait des échanges que nous ne réaliserions autrement. Et quand nous lui demandions pourquoi il ne pouvait pas continuer à nous faire la classe, il nous disait qu'il y avait bon nombre de domaines dans lesquels il s'embrouillait et qu'il était de bon ton de se les faire enseigner par des personnes formées à cet effet. Papa nous avait révélé un fragment de monde, c'était maintenant au monde à nous révéler une partie de lui-même. D'ici peu, nous en saurions beaucoup plus que lui, et c'était dans l'ordre naturel des choses pour les enfants de chercher à s'ouvrir à un monde plus vaste que celui de leurs parents. Nous sentions, quand nous abordions le sujet de son préceptorat que nous adorions et que nous voulions retrouver, qu'il se subordonnait à des idées en lesquelles il n'avait pas une grande conviction, mais que les conditions ne lui laissaient rien entrevoir de mieux ; il fallait se résoudre à oublier cette possibilité, ne fût-ce que pendant un petit temps. Nous lui promettions de faire des efforts et d'éviter autant que possible de lui ramener des bulletins ensanglantés. Nous connûmes il est vrai une légère amélioration. Mais aux yeux

de l'Institution, nous ne fûmes jamais des lumières.

Nous restâmes sans nouvelles de Catherine. Après les quatre week-ends consécutifs où elle était venue nous chercher pendant la période couvrant le début de l'évasion de papa, elle abandonna, persuadée sans doute que son frère ne viendrait pas et que notre présence, que ce soit comme appât ou comme protection, était devenue superflue. Chaque vendredi, nous craignions d'avoir à partir pour le week-end parce que Catherine aurait réclamé à l'internat de nous expédier par train jusqu'à elle. Mais nos craintes étaient non fondées.

Ses jours de congé, notre père restait à l'internat. Il en profitait pour faire quelques courses et nous ramener des douceurs et des plats préparés, puis les réchauffer au micro-ondes qu'il avait installé dans sa chambre. Tous les quinze jours, nous risquions une sortie au restaurant. Papa était souvent nerveux lors de ces virées. Il est vrai que nous prenions de plus en plus de risques ; notre départ était progressivement passé de vingt-trois à vingt-deux heures trente, puis quart, puis vingt-deux heures... osant même parfois partir vers vingt et une heures, nous fauflant dans les couloirs, longeant les murs pour ne pas être repérées par la surveillante. Il craignait également qu'une fois dehors nous tombions sur quelqu'un de l'internat ; il

nous emmenait toujours plus loin dans l'espoir de ne pas être pris en flagrant délit. Au fond, je crois que nous savions tous que ça ne durerait pas indéfiniment et qu'un jour viendrait où nous nous ferions prendre. Nous ne savions juste pas quand ni comment et préférions ne pas y penser.

La classe de musique nous servait de repaire quand nous voulions faire du bruit de bandits sans nous faire entendre des pensionnaires. Nous nous y rendions parfois la nuit avec papa, armés de lampes de poche, et y faisions la lecture de pièces de théâtre et d'histoires à faire peur ; nous jouions à cache-cache dans les couloirs et les autres classes de l'école déserte ; nous débordions d'enthousiasme à nouveau, dans cet établissement austère auquel nous offrions une vie nocturne colorée.

Deux mois s'écoulèrent sans heurt à l'internat dans une clandestinité rêvée, s'opposant à cette autre clandestinité, cauchemardesque, celle de maman, sujet que papa abordait occasionnellement laconiquement. Papa commençait à croire que Tom avait abandonné les recherches, bien qu'il prétendit l'inverse. Tom lui avoua toutefois avoir espacé ses investigations dont la stérilité l'épuisait. Papa s'absentait quelquefois, pour enquêter à son tour, mais sa mine dépitée et son inhabituel silence à son retour nous mimaient ses échecs

répétés. Peut-être se faisait-il une raison, car ses recherches vinrent à s'espacer également. Après tout, Lydia avait eu maintes occasions de se montrer quand nous vivions encore à la maison. Si elle ne s'était pas manifestée autrement qu'en plaçant un mot sur le pare-brise de la voiture, c'est qu'elle n'en éprouvait pas le désir. Avait-elle refait sa vie avec quelqu'un d'autre ? Nous avait-elle tous abandonnés ? Papa y pensait parfois et préférait alors se dire qu'elle était morte plutôt que de l'imaginer entretenir cette fausse disparition, sans se soucier du supplice qu'elle nous infligeait.

Notre clandestinité n'aurait pu perdurer sans un détail jouant en notre faveur qui avait échappé à la vigilance de madame la directrice, ou peut-être l'avait-elle su mais avait décidé de le taire, faute de trouver une employée plus adaptée : madame Sophie, notre surveillante principale, avait tout d'une narcoleptique. Elle s'endormait à tire-larigot, partout, à tous coups et à tout vent. Aucun lieu n'avait évité son sommeil, même ceux qui ne s'y prêtent habituellement pas. Pour madame Sophie, dormir debout perdait son sens figuré ; elle pétait élastiquement des flammes, sans abattement apparent, animée d'un enthousiasme de jeune première dans son premier rôle puis, sans qu'il soit possible d'imaginer que ce feu puisse être étouffé par

un oreiller, elle s'endormait sur place, place assise, debout ou couchée, confortable ou déplaisante, privée ou publique. Ses ronflements, lorsqu'elle se soulageait, renforcés par l'acoustique rebondissante du lieu d'aisances, évoquaient les forces aériennes, vrombissements de moteurs à l'inspiration et sifflement des bombes lâchées à l'expiration ; ses assoupissements en station debout la présentaient comme un mât de navire en mer agitée au pavillon en berne, le corps donnant de la gîte et la tête penchée en avant le long de sa nuque filiforme ; sa somnolence, surgissant en salle d'étude alors qu'elle en avait la garde, était inexpugnable, même confrontée aux rires tapageurs et aux crashes en pleine face des avions de papier des élèves. Madame Sophie avait une consœur insomniaque, madame Bénédicte, avec laquelle elle devait alterner les nuits de garde. Mais si elle résistait fort bien au sommeil et sillonnait inlassablement des nuits entières les couloirs en chantonnant, elle ne pouvait se vanter d'une épaisse résistance aux désagréments et maladies infantiles. Les poux ne manquaient jamais de caracoler de la tête des enfants à sa chevelure bouclée, puis de se développer dans une lente progression fourmillante dévastatrice ; les rhumes s'agrippaient avec foin à ses sinus, son cerveau ou sa gorge ; impétigo, rougeole, rubéole... avaient trouvé

en son corps un agréable appartement qu'ils se partageaient démocratiquement comme de bons vacanciers en time-sharing, semaine après semaine. Régulièrement accablée, madame Bénédicte disparaissait pendant de longues convalescences, reléguant sa diligente veille à madame Sophie la dormeuse, nous simplifiant ainsi nos plans d'évasion. Jusqu'à ce qu'un jour papa, inquiet par le temps que l'on mettait à descendre, voulut changer de technique. Pourquoi risquer sur des centaines de mètres zigzagants de se faire prendre ? La ligne droite n'est-elle pas le chemin le plus court entre deux points ? et la ligne verticale la voie la plus directe entre la fenêtre et la cour ? Il alla trouver la directrice pour lui proposer d'enjoliver et de dissimuler la triste façade délabrée sous un lierre grimpant abondant. « Nous n'avons pas de budget pour ça ! Et puis le lierre, ça attire les bestioles ! », lui avait rétorqué sèchement madame Doutreuil. Et papa d'argumenter que le lierre ferait glisser les eaux de pluie sur son tapis de feuilles et éviterait aux murs de se détériorer par l'humidité, qu'il servirait d'isolant contre le froid et la chaleur et réduirait la facture de chauffage, qu'il demanderait peu d'entretien, qu'il attirait des bestioles c'est vrai, des insectes qui y trouveraient refuge servant de nourriture aux oiseaux qui afflueraient en masse, se

poseraient sur les branches des arbres alentours et y nicheraient, pour le plaisir des enfants, que ça ne coûterait rien à l'école, car il avait un généreux ami qui offrirait le lierre et que... « Stop ! C'est bon ! Mais vous devrez l'installer vous-même ! » s'était écriée madame Doutreuil outrée par son insistance, mais résignée par l'argument clé qu'il n'allait rien en coûter. Pendant tout un week-end, papa couvrit uniformément la façade d'un lierre touffu qu'il amenait par camion et qui provenait d'on ne sait où. Juste en dessous de notre fenêtre, il en densifia l'étalement, il voulait être certain que l'échelle de corde qui pendouillerait toute la nuit ne serait vue de personne. Il avait au préalable scié les barreaux des fenêtres de notre chambre et les avait remplacés par des tubes amovibles en PVC peints. Impossible de voir la différence ! Impossible également de voir l'échelle dans le lierre que nos mains durent fouiner plus d'une fois pour la trouver.

La nuit, nous passions beaucoup de temps avec notre père ; le jour, nos rapports avec Stéphane, Thierry et surtout Victor se resserraient. Nous avions en commun avec les trois copains notre inséparabilité. Comme nous, ils bougeaient à trois, riaient à trois, parlaient à trois... Une amitié monolithique d'apparence aussi solide que notre fratrie. Nous jouions avec eux à la récré et il nous

arrivait de partager des moments de table à midi malgré les moqueries des élèves attardés choqués que des filles et des garçons puissent manger ensemble. Stéphane, Thierry et Victor n'étaient malheureusement pas internes. Nous les quittions tous les soirs après les cours et les retrouvions le lendemain matin.

Ses jours de surveillance des repas, papa nous observait à distance avec l'irrésistible envie cousue de fil blanc d'en savoir plus sur la personnalité de nos interlocuteurs. Respectueux et discret, il n'en fit jamais allusion et attendit patiemment que nous choissions d'en converser. Mais ni Euphrosyne, ni Thalie ni moi n'osâmes nous jeter à l'eau, parce que nous ne savions pas comment exprimer ce que nous ressentions. Nous n'en parlions jamais non plus entre nous. Nous avions toutes les trois un faible évident pour Victor que nous dissimulions, chacune craignant que cette confession entraînât des conflits. Nos lectures nous avaient appris qu'en histoire de cœur, il valait parfois mieux se tenir à carreau ! L'autre raison de ce mutisme était que Victor ne manifestait aucune attention particulière pour l'une d'entre nous. Non pas que nous le laissions indifférent, mais plutôt qu'il lui aurait été impossible de faire un choix entre nous trois. Cette situation nous arrangeait, mais pas Stéphane et Thierry qui voyaient d'un mauvais œil notre connivence

avec Victor, surtout quand il prenait notre défense, parfois à l'encontre de ses amis. Victor essayait alors de se rattraper et de compenser sa maladresse en prenant ses distances avec nous et en nous snobant. Mais nous ne lui en tenions pas rigueur, ça ne durait jamais longtemps.

Je ne me rappelle plus qui d'entre nous trois eut l'idée ni comment c'est arrivé. Peu importe, nous avons toutes les trois pris part à la discussion et avons confié notre secret, avec en retour la promesse qu'il ne serait jamais révélé. Une langue bien pendue ne peut exiger d'une autre qu'elle soit bien tenue ! Un secret partagé n'a rien d'un privilège, mais tout d'un fardeau à celui qui est prié de le taire. Et si ce n'est pas le cas, c'est qu'il est sans intérêt pour personne et qu'il est donc inepte de le garder secret. Nous le comprîmes à nos dépens.

Stéphane, Thierry et Victor avaient été très attentifs à notre histoire. « Monsieur Bertrand, votre père ? Nooonnnn ! C'est pas possible ! » s'était écrié violemment Victor à la fin du récit, en pleine heure de pointe au réfectoire, nous faisant déjà regretter d'en avoir parlé. « Chut ! Moins fort, on pourrait t'entendre » avait rétorqué Euphrosyne, énervée que Victor ne comprenne le danger dans lequel il nous mettait et l'importance à

nos yeux de l'enjeu. Jamais nous n'avions songé à l'inquiétude que provoquerait notre dévoilement.

Notre protection nous était venue du sexe fort, elle nous fut reprise par ce même sexe, anémié par le poids du secret. Aujourd'hui encore, je ne sais pas qui d'entre Stéphane, Thierry ou Victor n'avait pas tenu sa promesse. Peut-être était-ce les trois. Le secret leur avait-il échappé ? Dans ce cas nous ne pouvions les en blâmer, nous avons nous-mêmes parlé ! Vantardise auprès des copains ? Orgueil suscité par le privilège du secret que nous leur avons confié... Je ne veux pas le savoir, ça ne changerait rien. La tristesse qui découle d'une trahison est parfois plus intense que le besoin d'en connaître le délateur et ses intentions.

Aujourd'hui, je regrette. Quand, le lendemain de notre discussion avec les garçons, Alice nous salua en disant « Bonjour, mesdemoiselles Clément ! », nous aurions dû immédiatement en avertir papa. Pourquoi ne pas l'avoir fait ? Pourquoi, oui, pourquoi ?...

Afin de minimiser les risques de mêler d'autres personnes à l'interpellation, il fut décidé d'intervenir de nuit ; Damien Dupré, alias Bernard Clément, devait être arrêté sans grabuge. L'inspecteur désigné pour commander les opérations avait attendu que nous soyons dans la classe de musique,

isolés de l'internat et des autres enfants, qu'il fit évacuer par prudence dans un calme que seuls des policiers en uniformes peuvent obtenir de marmots turbulents, pour lancer l'assaut. Ce soir-là, on jouait *Les Précieuses Ridicules* de Molière au 2B. Scènes 1, 2 et 3 : Magdelon et Cathos (Euphrosyne et moi) accueillent sévèrement avec préciosité leurs deux prétendants, La Grange et Du Croisy (papa et Thalie) qui pour se venger de la condescendance des deux femmes décident de les piéger grâce à l'aide du valet Mascarille (encore papa). Gorgibus (moi), père de Magdelon et oncle de Cathos, instigateur de la rencontre, apprend le mécontentement des deux hommes et les fait appeler pour en connaître la cause... La police arrive à l'école. Nous entendons du bruit dehors et nous précipitons à la fenêtre. Rien, fausse alerte, nous continuons. Scène 4 : Menaces de Gorgibus d'envoyer au couvent les deux femmes si elles persistent à refuser de se marier et qu'elles continuent à rêver de rencontrer le prince charmant comme dans un roman. La police encercle l'école et fait évacuer l'internat. Thalie panique, elle est certaine d'avoir entendu du bruit, papa la rassure et nous continuons la pièce, encore une scène nous dit-il, avant d'aller nous coucher. Scène 5 : Magdelon et Cathos rêvent qu'elles sont issues d'une famille

beaucoup plus glorieuse que celle dont elles proviennent et que... Huit policiers armés surgissent dans la classe. Nous sursautons. Quatre policiers se jettent sur papa pour le plaquer au sol pendant que les quatre autres nous arrachent du bras de notre père auquel nous tentons de nous agripper. Papa se débat mais n'arrive pas à se dégager. La porte du 2B se ferme derrière nous et deux femmes flics nous attendent dans le couloir. Elles nous parlent. Nous ne les écoutons pas. Nous n'entendons que les cris de papa, des sons qui claquent, du verre qui se brise. « Ne vous inquiétez pas les filles, je reviendrai. Jamais ils n'arriveront à nous séparer ! » Nos pleurs retentissent comme des sirènes. Nous donnons des coups de pieds aux flics qui nous retiennent prisonnières entre leurs grosses mains en étau autour de nos épaules. Ils restent impassibles à notre violence. La voix de papa s'affaiblit alors que nous sommes emmenées par notre garde rapprochée. Thalie a le visage tuméfié, Euphrosyne celui d'un dément prêt à tuer.

Des gens se bousculent autour de nous dans une confusion qui s'élève en brouhaha.

Je me renferme sur moi-même.

Je suis une vieille noix à l'intérieur de sa coquille qui entend des voix à l'extérieur.

Des hommes nous traînent brutalement, avec une force de casse-noisette.

J'ai le brou brisé, le cœur émietté.

J'ai du mal à respirer...

Il n'y a plus d'air...

Que vont-ils faire de notre père ?...

Je ne comprends rien...

Je m'évade...

Je suis dans le caléidoscope que papa nous avait construit...

J'entends mon cœur battre la chamade...

Les battements ralentissent...

Je voudrais que tout s'arrête...

Les Précieuses ridicules ont les pieds qui puent...

Les Précieuses posent des questions ridicules à l'urne magique : « Où est notre prince charmant ? Est-il beau ? Riche ? Intelligent ? »...

Je veux mon père...

Les Précieuses n'en ont que faire...

Je déteste Molière !



— Vous décidez de ne plus prendre les filles le week-end. Pourquoi ?

— Tout d'abord parce que je savais que Damien ne viendrait pas après son évasion, et ensuite parce que je suis tombée malade. J'ai passé quelques mois à l'hôpital. Rien de bien grave au départ. J'avais attrapé une

saloperie en prenant des antibiotiques contre une angine. Le *Clostridium difficile* qu'ils appellent ça, une bactérie qui vous détruit les intestins. Le problème, c'est que les médecins ne l'ont pas découvert tout de suite et ont continué à me donner des antibiotiques pour me soigner de ce qu'ils croyaient être une gastro-entérite. J'ai souffert le martyr jusqu'à ce qu'on découvre l'erreur de diagnostic, grâce à une deuxième colonoscopie. J'ai eu un peu de répit jusqu'à ce que rebelote ! Je me suis chopé un autre virus dont j'ai oublié le nom, ou plutôt les noms, car j'ai eu droit à différentes appellations en fonction des médecins, et me suis retrouvée en quarantaine. J'ai croupi longtemps seule dans ma bulle à l'hôpital.

— Le docteur Bréchet ne venait pas vous voir ?

— Je ne lui avais rien dit, il ne savait pas au départ que j'étais là. Mais après une semaine sans nouvelle, il s'est inquiété et a mené son enquête auprès de la police et des hôpitaux. Il ne lui a pas fallu longtemps pour me retrouver. Lorsqu'il est venu me voir, il était furieux. Il me menaçait même. Si j'osais disparaître à nouveau, il me le ferait payer cher, très cher.

— Vous avez pris ses menaces au sérieux ?

— Non... enfin oui. Il avait dans la voix quelque chose qui me glaçait. Son regard aussi. Il affichait une personnalité brutale

que je ne lui connaissais pas. J'ai mis ça sur le compte de l'émotion. Il était enragé parce qu'il avait cru me perdre et ne pensait pas ce qu'il disait. C'est ce que je croyais. La suite me montra que je m'étais trompée.

— Nous y reviendrons. Vous étiez toujours à l'hôpital quand vous avez appris l'arrestation de Damien à l'internat ?

— Non, j'étais déjà sortie. C'est Georges qui m'a tout expliqué.

— Et qu'en avez-vous pensé ?

— J'ai été à la fois triste et soulagée. Je l'avais souvent imaginé sans abri, ou même mort. J'ai donc été apaisée qu'il ne lui soit rien arrivé de grave.

— Et puis là, c'est un nouveau jugement et un verdict étonnant. Pouvez-vous m'expliquer comment s'est passé ce revirement de situation ? Pourquoi Damien n'est-il pas retourné à l'hôpital psychiatrique ?

— C'est encore Bréchet qui était là derrière. Il savait que je ne voulais pas que Damien retourne à l'asile. Il me convainquit que le seul moyen pour l'éviter était de déclarer que Damien était sain d'esprit. Ce n'était pas à moi à le faire, il s'occuperait de tout.

— Et c'est ce qu'il a fait, s'occuper de tout ?

— Oui. J'étais sortie de l'hôpital, mais j'étais encore très faible, j'avais perdu beaucoup de poids. Sans doute n'avais-je pas

encore retrouvé toutes mes facultés mentales. Il en a bien profité le bougre ! Je devais rester alitée, mais je voulais quand même aller au tribunal. Georges m'en empêcha. Il me communiqua une mauvaise date, pour mon bien affirma-t-il par après, pour éviter un stress qui aurait été trop lourd à gérer dans mon état. C'est en prenant connaissance du verdict que j'ai tout compris. J'avais été la reine des poires ! Georges ne voulait pas le bien de Damien. Il voulait seulement comme je l'avais déjà pressenti l'écarter de ma vie. Un Damien n'ayant pas toute sa tête est bon pour l'asile, mais un Damien sain d'esprit valse en prison pour les délits commis ! Je suis certaine que Georges s'est dit que Damien ne survivrait pas à la prison et que ce serait une bonne idée qu'il y croupisse. Georges s'était bien gardé de se manifester lors du premier procès de Damien. Son nom n'était apparu nulle part. Personne à la cour ne savait qu'il avait été son psychologue. Il m'avait dit également qu'il ne pouvait pas trahir le secret professionnel et dévoiler au tribunal ce que Damien lui racontait en consultation. C'était encore des mensonges. Il a témoigné lors du second procès, sans doute à sa propre demande, et ne voulait pas que j'y assiste. Comme il était absent lors du premier procès, il n'a pas dû rendre de diagnostic contradictoire quand il

affirma que Damien était un être décalé, dangereux, pervers, mais conscient et responsable de ses actes. Son ami, psychiatre à l'hôpital où Damien avait séjourné, et qui vraisemblablement ne s'était jamais occupé de mon frère, n'avait pas d'autres choix vu ses manquements que de corroborer ses propos. Il avait rédigé à la hâte un rapport très sommaire sur Damien concluant qu'il n'avait pas sa place à l'hôpital psychiatrique.

— Ce sont donc les propos de Bréchet et de son ami qui ont conduit Damien en prison plutôt qu'à l'asile ?

— Oui, combinés bien sûr aux délits qu'avait commis Damien. La liste était longue. Son évasion de l'hôpital psychiatrique, sa fausse identité, les coups et blessures qu'il a infligés aux policiers qui l'ont arrêté à l'internat quand il essaya de s'enfuir par la fenêtre. La thèse avancée par le procureur était que tout ça ne pouvait être l'œuvre d'une personne déséquilibrée, mais bien d'une personne dangereuse pour la société qu'il fallait sans plus attendre écrouer. Il suffit de semer le doute pour qu'un juge décide l'emprisonnement de l'accusé, qui coûte trois fois moins cher à la société que l'hôpital psychiatrique. Il n'y avait pas grand monde pour défendre Damien, à part le personnel de l'internat qui le considérait comme un homme très bien et qui doutait fortement qu'il ait pu faire du mal

à des enfants, ou à qui que ce soit d'autre qui ne menacerait pas sa relation avec ses filles. Finalement, ça a joué en sa défaveur puisque ce fut aussi un argument allant à l'encontre de son désordre psychologique, qui l'emmena en prison plutôt qu'à l'hôpital. Le point positif pour Damien, c'est que les doutes sur les relations ambiguës qu'il aurait entretenues avec ses filles furent écartés.

— Damien en prison, ça a dû vous faire un choc ?

— J'ai cru en mourir ! Georges prétendit que si Damien se tenait à l'écart, il serait vite libéré pour bonne conduite, qu'il ne fallait pas s'inquiéter, je devais être patiente. « Combien pauvres sont ceux qui n'ont point de patience ! » me disait-il en citant William Shakespeare. Je ne supportais plus de l'entendre, de le voir. Je l'ai viré de chez moi avec le peu de force qu'il me restait. Il a proféré de nouvelles menaces, me promettant que ça ne se passerait pas comme ça et que j'allais le regretter.

— Et vous l'avez regretté ?

— Regardez-moi. Qui croyez-vous qui m'a conduit là où je suis à votre avis ?



Je dépose le stylo, et mes souvenirs. Je viens de revivre la scène, comme si j'y étais. Mes mains tremblent, mon esprit vacille, mon cœur frémit. On vient de m'enlever à nouveau mon père. En recherche d'une lobotomie, je rebranche la télé. Il est passé une heure du mat, l'heure des insomniaques que le service public et privé tentent d'aider. Chaque nuit c'est pareil, ils remettent ça. Et comme des insomniaques il y a en a de tous bords, ils se répartissent les programmes soporifiques. D'un côté, les programmes des intellos avec leurs débats autour d'un éternel problème de société qui ne sera jamais résolu, mais tel n'est pas le but ; de l'autre, ceux des autoproclamés amoureux de la nature qui flinguent tout ce qui bouge trop vite pour être admiré de près. « Elle est pas belle cette bécasse ? » dit le chasseur à la caméra, arborant fièrement son trophée d'échassier mort entre les mains. J'espère juste que sa femme et ses enfants, il ne les trouve pas également beaux, pensé-je avant de zapper sur la mire et d'y rester.

Je me réveille à six heures. J'ai la tête qui bourdonne, en ébullition. Des élancements cognent régulièrement mon crâne comme des électrons agités par un tube cathodique. J'éteins la télé, avale deux antinévralgiques, attends dix minutes que les douleurs s'estompent et me rassieds au bureau. J'ouvre le tiroir du haut et sors le journal que papa avait commencé à

rédiger en prison et que Tom m'a apporté il y a deux semaines et demie. Le journal déclencheur de tout ceci. Je connais le contenu pour l'avoir déjà lu et l'avoir pleuré. Je relis les lettres de réconfort de papa et aussi notre courrier qu'il avait gardé précieusement dans sa cellule. Je n'y vois que des échanges de faux espoirs, des moments de solitude partagée. Je me concentre sur le journal et sur mon ressenti de l'époque. Car qui d'autre que toi papa pourrait mieux nous raconter ce que tu as vécu ? Et qui d'autres qu'une de tes trois filles pourrait mieux expliquer ce que nous avons enduré quand une fois de plus tu nous as été enlevé ? Je me remets au travail, rassemblant mes souvenirs, les tiens et ceux de Tom qu'il m'a dictés. Nous avons lui et moi passé des soirées entières à traduire ton journal, rédigé en des termes abscons que tu utilisas pour transformer les noms et certains faits afin de les rendre incompréhensibles auprès d'autres personnes, et qu'il soit impossible d'incriminer Tom par tes révélations si elles tombaient entre les mains de la justice.

Papa seul dans sa prison, nous dans la nôtre, de retour à l'internat que la trahison avait vidé des seuls amis que nous pensions avoir.

Les Évadés

The Shawshank Redemption

1994

Cinéma, film

Drame, 142 minutes

Réalisation et Scénario :

Frank Darabont

1959

D'après une nouvelle de :

Stephen King

1947

Américains

Si la prison accueille une quantité d'individus aux délits variés, sa fantaisie s'arrête là. Force est de constater qu'elle tente de mettre tous ses locataires sur un pied d'égalité matérielle : les détenus d'une même prison reçoivent les mêmes privilèges, peu importe l'infraction commise. La même couche métallique, la même toilette bétonnée, le même espace de neuf mètres carrés... que vous ayez roulé le fisc ou sur un piéton, violé la loi sur l'avortement ou votre voisine, volé dans les plumes d'un poulet ou à main armée votre épicier. Et si des différences apparaissent, c'est par manque de places et de chance. Ainsi vos neuf mètres carrés peuvent se réduire à quatre et demi, et votre ermitage devenir le gîte d'un nouveau venu qu'on distinguera de vous grâce à son numéro de matricule.

Il n'y a rien qui ressemble plus à une journée en prison qu'une autre journée en prison :

7 h précise : tout le monde debout ! Et si le désir vous prend de faire la grasse mat, le maton mate votre mollassonne rébellion en tapant du bâton sur la porte dans un premier temps, dans les côtes dans un second. « On ne sait jamais si un type est vivant ou mort quand il reste allongé dans son lit. C'est le plus souvent pendant la nuit que les détenus déprimés se suicident, parfois par ingestion de médicaments. Il faut agir vite lorsqu'on découvre un cadavre au petit matin. » avait expliqué le gardien-réveil à Damien. Pourtant, les morts, pas plus que les vivants, ne peuvent s'encourir bien loin.

7 h 15 : Petit déjeuner servi en cellule par les auxiliaires, ces détenus de confiance pour les uns et traîtres pour les autres. Si la qualité du room service est irréprochable, l'étendue de ses compétences laisse à désirer. Rien ne sert de demander du café, excitant inconvenant, ni des couverts en métal, pour des raisons de santé, pas celle des prisonniers, mais celle des gardiens qui risqueraient de se faire trancher la gorge avec de tels objets coupants ou en passe de le devenir après affûtage sur le cadre de lits. Un infirmier accompagné d'un surveillant distribue à certains détenus des petites pilules colorées. Un moment de nostalgie pour Damien qui n'y échappe, en hommage à ses amis de l'hôpital psychiatrique.

7 h 30 : Les détenus tendent le bras pour donner leur courrier au surveillant qui le relève, et l'oreille pour écouter les annonces des parloirs du jour. Jusqu'à huit heures, temps libre conditionné sous vide pour les sagouins qui cherchent la bagarre avec les gardiens (après une étude nocturne de l'art primitif et une mise en pratique de la peinture style rupestre avec les excréments sur les murs, ou régression au stade scatologique de l'enfance avec petites et grandes commissions cumulées dans un pot en vue d'être projetées à la face des surveillants), travail à temps plein avec le nettoyage de chaque recoin de la cellule pour les détenus « modèles », dont fait partie Damien.

8 h : Départ pour les activités avec, en guise de préliminaires, la palpation. En position d'Homme de Vitruve, les muscles, les poils et cheveux sont passés au peigne fin. Bien que les mains baladeuses des gardiens tâtent les zones sensibles, même les plus chatouilleux ne rient pas. Sérieux de rigueur. Les cours et formations se donnent par des externes motivés et motivants. Il n'est pas rare que les éléments perturbateurs de classe au-dehors deviennent de bons élèves en prison. Discipline quand tu nous tiens ! Et pour ceux qui ne veulent ni atelier ni classe, ils restent dans leur cellule.

Claustrophobes s'abstenir !

12 h : Sortie des salles. Chaud passage à la « poêle à frire ». Le gardien insiste à hauteur du postérieur avec son détecteur de métaux, surtout à la sortie de l'atelier, car certains détenus ont tendance à perdre des objets dans leur anus, objets qui ne devraient normalement pas quitter leurs mains. Le repas du midi est également servi en cellule.

13 h 30 : Reprise des activités, en ce compris les préliminaires, indispensables avant tous rapports physiques entre un prisonnier et une clef à molette, un tournevis ou un crayon.

14 h : Le mercredi et le samedi, heure des parloirs, pour ceux qui en ont la chance. Quarante-cinq minutes d'échanges entre le prisonnier qui parle du passé d'avant incarcération ou du futur d'après libération et ses interlocuteurs qui évoquent leur présent. Quarante-cinq minutes pour compléter la ligne du temps, c'est court.

15 h 30 : Sport et promenade. Petite randonnée pédestre entre les murs barbelés de la cour de promenade. Si un détenu paraît soudainement épris d'écologie et qu'il ramasse le long des murs avec le soin d'un balayeur de rues tout ce qui y traîne, détrompez-vous ! Les petites boulettes d'aluminium n'emballent pas des miettes de

gaufres ou de frangipanes, mais du hasch ou du crack, les cartes à puce ne sont pas vides et inutiles, mais pleines et prêtent à l'emploi, les petites ferrailles ne sont pas des dépôts sauvages, mais des envois civilisés... résultats de jets au-dessus des murs depuis l'extérieur par des amis ou des membres de la famille, qui ont échappé à la vigilance des gardiens. Par prudence, il est conseillé de ne pas y toucher et de s'en éloigner le plus vite possible afin d'éviter de faire les frais du destinataire qui n'aurait pas reçu son colis, ou du gardien qui vous écrouerait pour avoir pensé que vous en étiez le client. C'est depuis la cour de promenade que surgissent généralement les émeutes. Si vous ne savez pas de quel côté vous ranger, évitez la lâcheté en fuyant (vous le payeriez tôt ou tard) ou en rejoignant les plus forts, qui ne sont pas forcément dans votre camp. C'est votre couleur de peau qui détermine habituellement votre appartenance à un groupe. Évitez donc les promenades collectives si votre ethnie est trop peu représentée. Possibilité de faire de la musculation au gymnase (fort tour de bras conseillé pour y entrer), du basket (à voir les gabarits, ce sont les mêmes qui ont accès à la salle de muscu), du volley (pour les habitués du haut les mains qui n'aiment pas trop le contact) et, plus rare, pour les plus téméraires, possibilité d'une balade en hélicoptère. À noter

toutefois que l'hélitreuillage, nécessitant d'apparence peu d'efforts physiques, est en réalité très sportif du fait qu'il faut au détenu esquisser les tirs parfois très habiles des gardes perchés dans les miradors.

16 h : Temps de l'entretien libre avec son avocat. Pas de surveillant, pas de limite dans le temps. Ils savent qu'il n'est pas nécessaire d'en mettre car le temps, les avocats ne l'ont presque jamais. Trois catégories d'avocats : les commis d'office, de bureau et du barreau.

Les avocats commis d'office débarquent en trombe, apeurés, puis s'envolent en coup de vent après avoir ventilé la pièce en déployant leur attaché-case neuf en cuir luisant offert par leur banquier à l'ouverture de leur compte. Ils en sortent précipitamment des documents qu'il faudrait une décennie pour lire et comprendre et vous disent qu'il n'y a qu'à signer en bas de chaque page, ou à les emporter pour les consulter à votre aise entre vos quatre murs. Dans ce cas-là, ils repasseront plus tard pour les reprendre. Entendez beaucoup plus tard, voire jamais, et prévoyez un timbre en moins pour la correspondance avec votre famille pour affranchir les documents que vous devrez renvoyer à votre avocat dévoué. Les commis d'office ont ce point commun avec les commis de cuisine qu'ils se tapent la petite besogne, le sale boulot que les autres ne

veulent pas, pour un salaire de misère. Leurs clients sont généralement condamnés avant procès et il ne faut pas attendre plus d'eux que ce qu'ils attendent du prisonnier, c'est-à-dire presque rien. S'il devait y avoir une règle de droit basée sur le rapport entre l'avocat commis d'office et son client, tous deux malchanceux de leur condition, elle dirait ceci : « À salaire minimum, peine maximum ». L'avocat de Damien était malheureusement de ce type-là.

Les avocats commis de bureau représentent la catégorie des blasés de la profession, spécialistes de l'administratif. Ils ne savent pas trop pourquoi vous êtes là, ni pour combien de temps. À chaque fois qu'ils vous revoient, que ce soit au tribunal, au commissariat ou en prison, ils redécouvrent le dossier qu'ils lisent en droite ligne diagonale. Ils synthétisent ce qu'ils en ont compris et vous disent que vous devez signer là, là et là. Une copie vous est remise et, si vous avez des questions, vous pourrez envoyer un courrier à leur bureau qui vous répondra dans les plus brefs délais. Ne sait-on jamais !

Les commis du barreau, habituellement appelés les ténors du barreau, sont les plus impliqués. Ils sont complètement soumis aux règles de droit qu'ils passent leur vie à éplucher pour mieux vous défendre. Ils prennent généralement plus de temps avec

les détenus et se retrouver avec eux derrière les barreaux ne leur fait pas peur, ils en restent les ténors. À chaque nouveau procès, c'est comme s'ils remettaient en jeu leur réputation et leur honneur, dont vous êtes le symbole, peu importe que vous soyez innocent ou coupable. Mais si vous êtes incarcérés, c'est qu'il y a eu une faille et qu'ils ont échoué ou que, dans le meilleur des cas, un de leurs confrères a échoué. La hargne qu'ils mettront pour vous défendre en sera encore renforcée puisqu'ils devront vaincre avec leur orgueil, leur meilleure arme. C'est, des trois catégories, celle par laquelle tous détenus rêveraient d'être défendus.

17 h : Fin des activités et retour dans la cellule, en attendant la douche. Dix fois moins de douches que de détenus, les gouttes d'eau sont comptées. Chacun poirote dans sa cellule en attendant son tour, car aux douches comme partout ailleurs il est interdit d'y faire la queue.

18 h : Repas du soir.. en cellule ! Mais où sont donc passés ces grands réfectoires que l'on voit dans les films où un bleu se fait tabasser par un ancien parce qu'il a osé s'asseoir à une place à laquelle il n'avait pas droit ?

18 h 30 : Verrouillage des portes des cellules. Moment télé pour ceux qui se la sont

payée, moment lecture ou écriture pour d'autres. Moment spiderman aussi avec les yoyos, ces fils qui partent d'une cellule à une autre, qui se croisent parfois dans la confusion et qui attachent en leur bout un ordre d'assassinat codé, une demande de savon ou des menaces de mort.

Trois fois dans la nuit, chaque nuit à des moments différents, le surveillant rôdeur ouvre l'œilleton de la porte de la cellule pour voir si tout est en ordre. Avec vue plongeante sur les toilettes, les pudiques constipés chroniques n'ont qu'à bien se tenir !

En prison, les nuits sont longues et claires. À la lumière de la cour vient s'ajouter celle du surveillant lorsqu'il ouvre l'œilleton. Il vous rappelle si besoin est que les barreaux de la fenêtre doivent toujours rester visibles et qu'ils ne peuvent être couverts d'un drap, même pour s'abriter de l'éblouissant éclairage de la cour. Pour beaucoup, impossible de fermer l'œil.

En prison, les journées sont courtes et sombres. Les activités qui éloignent les idées noires sont clairsemées et passent trop vite.

En prison...

Damien n'avait pas retrouvé la même hostilité avec les gardiens de la taule qu'avec ceux de l'hôpital psychiatrique. Par chance, les surveillants qui s'occupaient le plus

souvent de son aile appartenait à ce que les détenus avaient appelé « le club des quatre ». On les distinguait de leurs collègues par leur serviabilité estimée comme insuffisante par les détenus les plus exigeants qui réclament des droits dont ils oublient qu'ils sont déçus, leur écoute, leur pacifisme et leur réelle volonté de trouver des solutions. Les surveillants non affiliés au « club des quatre » par contre, étaient abonnés au désintéressement le plus total de la vie des détenus. Seule leur violence physique et verbale avec laquelle ils répondaient à l'accoutumée rappelait que quand même certains détenus, les plus dérangeants, avaient une existence à leurs yeux.

À son entrée, le directeur, dans un discours simple et bref, avait expliqué à Damien les règles de conduite de base avant de lui donner le livret, de couleur et de dimensions semblables à celles du Petit Livre Rouge de Mao, qui décrivait en substance chacune de ces règles. Après la fouille, la mise au vestiaire des effets personnels interdits en cellule, la prise d'empreintes et avant son affectation dans un quartier de la prison, papa avait été placé une semaine seul en cellule d'attente pour lui permettre, comme à chaque nouveau détenu, de profiter d'un temps d'adaptation au milieu fermé avant d'être lâché dans l'arène. Il avait ensuite gagné son neuf mètres carré dans lequel il

était resté confiné du vendredi jusqu'au mercredi à 14 h, recevant ses trois repas par jour et échangeant quelques mots avec les surveillants qui l'encourageaient à s'aérer. Jack, membre du « club des quatre », dont Damien ne savait s'il était un pince-sans-rire ou un sérieux boniface ignorant son côté espiègle, n'eut pas à argumenter pour faire sortir Damien de sa cellule.

— Matricule 123321, vous avez de la visite. Je vous emmène au parloir, annonça platement Jack le gardien à Damien.

— *Sir, yes sir ! I follow you wherever you go !* s'écria papa pas pataud, au garde-à-vous de GI.

Le geôlier passif jaugea papa par paliers sans parler, de la tête aux pieds. Il soupira, sourire en coin, et fit signe de le suivre.

— Asseyez-vous là, votre visiteur va arriver.

— *Sir, yes sir ! I do whatever you ask me to...* Tom ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Tom et Damien s'assirent de part et d'autre de la vitre qui les séparait et décrochèrent le combiné pour communiquer autrement qu'en lecture labiale. Habituellement, les condamnés de cette trempe avaient droit à un parloir sans séparation, mais son évasion de l'hôpital psychiatrique n'avait laissé place à aucune discussion.

— Tom, qu'est-ce que tu fous ici ? répéta

Damien dans l'appareil.

— Je suis toujours à la recherche d'un bon hôtel, je viens voir la qualité de celui-ci. Comment vas-tu Damien ?

— Ça peut aller. Et toi ?

— À part mon inquiétude pour toi, ça va. Je suis désolé de venir si près de l'heure de fermeture, mais j'ai eu du mal à trouver.

— C'est pas grave monsieur le privé. Pour une fois que je trouve plus facilement que toi.

Damien pensa à lui faire remarquer qu'il prenait une fois de plus beaucoup de risques en venant le voir, mais il se ravisa par prudence, ils étaient peut-être écoutés.

L'inspecteur qui l'avait questionné sur son évasion de l'hôpital psychiatrique avait mentionné le nom de Tom (merci Catherine, de l'avoir informé !) supposant qu'il avait peut-être aidé Damien à s'enfuir. Mais papa avait apaisé ses soupçons en expliquant sa fuite, après quelques heures d'interrogatoires qui avaient éreinté l'inspecteur, pressé d'en finir : « J'avais reçu comme chaque soir une dose de tranquillisants pour la nuit, par mes amis David et Goliath, enfin je veux dire Jean et Philippe, on les appelait comme ça parce que... d'accord j'abrège ! Je reçus donc mes tranquillisants que je fis cette fois-là semblant d'avaler, utilisant la même technique d'empalmage que celle que j'utilisais avec Marie-Thérèse et qui, un jour

découverte car mal pratiquée, m'avait envoyé tout droit en cellule capitonnée. Je peux vous montrer ma technique de substitution de pilules si vous voulez monsieur l'inspecteur ! Non ? Je continue alors. J'avais déjà volé le passe de Goliath une demi-heure auparavant. Comment l'ai-je volé c'est ça ? Est-ce que vous oseriez demander à David Copperfield de dévoiler tous ses secrets sans rien lui donner en retour ? Je peux vous expliquer comment en bousculant quelqu'un on peut lui voler ses clefs, en retirer une du trousseau et le remettre dans sa poche en un temps record sans qu'il ne s'aperçoive de rien. Mais il vous en coûtera ma relaxe ! Marché conclu ? Non ? Tant pis pour vous, je continue. Vous avez récupéré la clef au fait ? Je l'avais laissée sur... d'accord j'ai compris, vous l'avez. À 22 h 30 précise, heure à laquelle je savais qu'avait lieu le changement de garde qui laissait presque toujours l'accueil sans surveillance pendant au moins cinq minutes, je profitai du battement pour me faufiler dans les couloirs et sortir sans être vu. Une fois dehors, en pyjama et sans argent, je n'avais pas d'autre choix que de marcher en me faisant discret. J'ai marché, marché... marché, mar... pendant des heures jusqu'à arriver à une gare, depuis laquelle je décidai de prendre le train, sans trop savoir où j'allais aller, ne voulant imposer ma cavale à

personne. J'avoue avoir songé à mon ami Tom que je n'avais plus vu depuis très longtemps, mais je ne pouvais pas le mettre en danger. Je crois d'ailleurs qu'il ne m'aurait pas très bien accueilli. Alors que j'allais prendre le train, et que je passais sous le tunnel qui me conduisait sur le bon quai, je suis tombé sur une bande de loubards. Vous savez, il en traîne toujours près des gares, des gens bizarres avec des cheveux à la coupe d'indien de toutes les couleurs et qui... oui, vous savez ! J'avais peur et je pensais qu'ils allaient m'agresser. Mais pas du tout ! Bien au contraire ! Ils me demandèrent ce que je faisais là en pyjama. Je leur racontai mon histoire d'évasion qu'ils trouvèrent très amusante et acclamèrent mes exploits avec de magistraux applaudissements, comme on aimerait en entendre plus souvent à la sortie des rares concerts de qualité. Ces gens commençaient à me plaire ! Ils m'invitèrent à rester avec eux, pour *fucker* le système tous ensemble. Ils me filèrent un jeans, des pompes et un perfecto et me planquèrent dans un de leurs squats. Ne comptez pas sur moi pour vous révéler cet endroit, ou l'identité de ces squatters ! Je ne suis pas un traître ! Et je ne les remercierai jamais assez pour tout ce qu'ils ont fait pour moi ! Ils ont été tellement... D'accord, vous vous en foutez des squatters... La suite, oui oui, j'y arrive.

Ne soyez pas si impatient monsieur l'inspecteur. J'avais expliqué aux squatters que je voulais retrouver mes filles, placées dans un internat dont j'avais l'adresse, communiquée par ma sœur... Oui, Catherine, c'est ça... Euh, oui, je me suis un peu énervé ce jour-là à l'hôpital, mais... OK ! Donc, j'en étais où ? Ah oui ! Les loubards, le cœur brisé que je ne puisse être au côté de mes enfants... attendez... loubards ? Je n'aime pas ce mot-là, je devrais les appeler différemment, laissez-moi réfléchir... Comment ? ... Racaille ? Oh non, inspecteur, surveillez votre langage, ce n'est pas beau ce que vous dites là, vous ne les connaissez pas c'est pour ça ! Beaucoup d'entre eux sont des gens biens vous savez, mais il faut faire fi de vos préjugés pour le découvrir ! Ce n'est pas sur base des quelques mauvais éléments que vous recevez en vos bureaux que vous pouvez les juger dans leur ensemble. Et puis d'ailleurs de quoi parlons-nous ? Ce n'est pas une race ! La racaille comme vous l'appellez se trouve partout, même dans les plus hautes sphères de l'État ! Et je... aïe... vous me faites mal inspecteur... vous voyez, eux, même quand ils n'étaient pas d'accord avec moi, ils ne me frappaient jamais ! ... Aïe... Non merci, je n'en veux pas d'autres. C'est bon, je continue. Attendris par mon histoire, les... mes amis cherchèrent un moyen de m'aider. Vous croyez au hasard, inspecteur ? Moi non !

Ce n'était pas un hasard si Gusta... excusez-moi, je m'arrête, car je ne veux divulguer aucun nom. Ce n'était pas un hasard si l'un d'eux ramena un journal, papier à l'usage multiple vous savez, quand on n'a ni couverture pour tenir chaud ni papier pour se torcher le derrière, et que, dans ce journal que je lus dans le coin toilette avant de vouloir l'utiliser à d'autres fins, je trouvai une petite annonce d'offre d'emploi pour le poste de surveillant à l'internat des filles. Le destin m'avait envoyé sa baraka dans un journal torche cacas ! Excusez-moi du langage monsieur l'inspecteur. Je ne doutai plus que ce poste m'attendît, qu'il fût pour moi. J'obtins à nouveau de l'aide de mes amis qui me donnèrent de l'argent, le fruit de quelques journées de travail passées tous ensemble à faire la manche, de quoi me payer un costume, des chaussures et le trajet jusqu'à l'internat. Je rédigeai un faux CV pour me faire embaucher. La suite vous la connaissez... »

Il n'y avait bien sûr presque rien de vrai dans cette histoire. Papa avait tout inventé au pied levé pour protéger son ami Tom. Au plus c'est gros, au plus ça passe ! s'était-il dit, à juste titre, en ajoutant des bidons à sa narration. Le seul élément exact était l'origine du passe qui l'avait fait sortir de l'hôpital psychiatrique ; il provenait effectivement bien

du trousseau de Goliath. Mais il n'en était pas le voleur. Il devait cet acte répréhensible à son libérateur inconnu qui s'était emparé du passe dans le casier de Goliath, l'avait utilisé pour le faire sortir, et l'avait ensuite abandonné sur place après avoir frotté ses empreintes, au cas où... Damien apprit avec joie que Goliath s'était fait taper sur ses gros doigts par la direction pour son étourderie.

— Est-ce que tu as des nouvelles des filles Tom ?

— Oui. Cette fois-ci madame Doutreuil a été plus conciliante, grâce à la lettre que tu lui as adressée. Les filles vont bien. Elles ont été un peu bousculées, mais maintenant ça va. Elles sont retournées à l'internat et ont regagné leur classe. Elles voulaient venir te voir aujourd'hui avec moi. Je leur ai dit que j'irais les chercher la semaine prochaine, que nous passerions un petit moment ensemble et que nous viendrions te voir à l'heure des visites. Je me suis dit qu'il valait mieux attendre un peu qu'elles s'acclimatent à leur retour à l'internat avant de venir te voir. Je dois te remettre de gros bisous de leur part, et de Stéphanie aussi qui n'a pu venir, car il y avait trop à faire à l'agence.

— Merci, tu leur en remettras également et tu leur diras que tout va bien. Écoute Tom, tu as déjà fait tellement pour moi qu'il me faudra trois vies pour te remercier.

— Mais non, tu te trompes. Deux suffiront.

— Dans ce cas, si une seule réincarnation me suffit, je vais oser te demander encore quelque chose pour cette vie-ci. Quelque chose que je comprendrais que tu refuses... Ce n'est pas rien je m'en rends compte...

— Vas-y, dis-moi Damien.

— Je sais que Stéphanie et toi avez déjà envisagé d'avoir des enfants, mais que, malheureusement, vous ne pouvez pas en avoir naturellement. Vous aviez parlé d'adoption non ?

— Oui. Nous avons même entamé les démarches. Mais la procédure était longue et fastidieuse. Et puis comme nous ne sommes pas mariés, que nous ne sommes pas propriétaires de notre appartement ni de l'agence, que nous travaillons ensemble comme indépendant et que s'il n'y a pas de boulot pendant un bout de temps l'un ne pourra pas aider l'autre... Enfin, autant d'éléments jouant en notre défaveur qu'on nous a fait comprendre qu'il y avait peu d'espoirs et qu'il valait mieux abandonner, tant que la situation restait inchangée. Mais pourquoi cette question ?

— Je... J'ai pensé que... Bien sûr je ne parle pas d'adoption, mais... et si les filles vivaient avec vous, le temps que je suis en prison ?

— C'est drôle ! Pas plus tard que ce matin j'en parlais avec Steph. Tu sais comme on les adore tes gamines. On ne les a jamais

beaucoup vues, mais à chaque fois c'est un vrai plaisir. Nous nous sommes même dit que si un jour on arrivait à avoir des enfants, on voudrait qu'ils soient comme les triplées.

— Et je suis sûr que vous feriez de bons parents. Je serais tellement rassuré de les savoir avec vous.

— Mais je crains que nous ne sachions nous en occuper Damien. Tu sais, pour un week-end de temps en temps ça va, on s'arrange. À long terme c'est autre chose ! L'appartement est trop petit, et puis, financièrement, nous ne roulons pas sur l'or.

— J'ai un peu d'argent de côté sur un compte que je peux te donner. Et pour le problème de logement, pourquoi n'emménageriez-vous pas dans ma maison ?

— Je ne sais pas si Steph serait d'accord. Elle a ses petites habitudes. Et puis il y a Catherine aussi, elle s'est bien installée chez toi ! Et vu que tu es déchu de tes droits, je ne pense pas qu'il serait facile de la mettre dehors.

— Oui, tu as peut-être raison, mais c'est à vérifier. Tu crois vraiment que ce serait impossible d'accueillir les filles chez vous ?

— Il faut que j'en discute encore avec Steph. Je ne peux pas te répondre maintenant...

— C'est fini, il faut y aller ! s'écria le gardien en se levant de sa chaise et en se dirigeant résolument vers Damien.

— Déjà ? s'exclama Damien, surpris du peu de temps qui lui était accordé.

— Il faut dire à vos amis de venir plus tôt si vous voulez les voir plus longtemps.

— Encore cinq minutes s'il vous plaît...

— *No soldier. Time is over !* répondit le gardien avec un léger sourire.

Jack avait finalement peut-être bien conscience de son sens de l'humour !



— Vous avez revu les filles après l'emprisonnement de Damien ?

— Non, plus jamais.

— Vous ne savez pas ce qu'elles sont devenues, où et avec qui elles ont grandi ?

— Ce sont des oiseaux de malheur, je ne veux rien savoir.

— Et si je vous disais qu'elles sont en bonne santé aujourd'hui et qu'elles vivent...

— Je m'en fous, je ne veux rien savoir je vous ai dit.

— Et Damien ?

— Quoi Damien ? Vous l'avez vu ? Il accepte enfin de me revoir ?

— Non. Vous savez que...

— Taisez-vous ! Ne dites pas du mal de mon frère. Si vous ne savez pas quand il reviendra, alors c'est que vous ne savez rien.

Ce sujet est clos.

— Très bien... Revenons-en au moment où il s'est fait incarcérer. Vous vous êtes rendue à la prison ?

— Non, pas à ce moment. Damien m'avait écrit une lettre très claire disant qu'il ne voulait plus me voir et que je me déplacerais pour rien si j'allais lui rendre visite.

— Vous vous sentiez responsable de son incarcération ?

— Ah ça non ! C'était Bréchet le responsable, je vous l'ai dit.

— Et pourquoi le docteur Bréchet voulait-il à ce point écarter votre frère ?

— Il me voulait en exclusivité, disponible à tout moment.

— Ne pensez-vous pas que c'est parce qu'il savait que vous étiez amoureuse de votre frère ?

— Ça y est, vous recommencez ! C'est une obsession chez vous ! Foutez-moi la paix ! Non et non, je ne peux pas être amoureuse de mon frère ! C'est dégoûtant ce que vous dites là.

— Qu'il y a-t-il de dégoûtant ?

— C'est mon frère vous comprenez ? Nous sommes du même sang.

— Et être du même sang suffit à empêcher des attirances entre un homme et une femme ?

— Ce sont des gens comme vous qui me

rendent folle.

- Qui avez-vous aimé dans votre vie ?
- ... Cela ne vous regarde pas.
- Vos parents ?
- ... Ils nous ont abandonnés.
- Avant d'être abandonnée peut-être, vous les aimiez ?
- ... Oui. Mais ils nous ont abandonnés.
- Vous les détestez pour ça ?
- Ils nous ont abandonnés.
- Et Damien, ne vous a-t-il pas abandonnée lui aussi ?
- ...



Une semaine muette. Nous fûmes accueillies à l'internat comme des bêtes curieuses dans un zoo. On croit les reconnaître, pour les avoir vues sur photo, dans leur habitat naturel, mais on n'est pas très sûr de savoir comment s'y prendre dans un milieu qui n'est pas le leur. On les observe de loin, sans oser les approcher. Et si on leur lançait des cacahuètes ? Elles aiment peut-être ça les cacahuètes ? Est-ce qu'on oserait les approcher de plus près ? Vont-elles nous mordre ? Comment sont-elles arrivées ici ? Comment vont-elles vivre leur captivité, après avoir connu la liberté ? Oui, comment allons-nous vivre notre retour en captivité, sans notre

père ? Et tous ces yeux qui parlent à la place des bouches, vont-ils cesser de se polariser sur nous ? Quels crimes avons-nous commis ? Quel virus que vous n'osez nommer avons-nous contracté ? Et pourquoi ne nous mettez-vous pas en quarantaine, nous les pestiférées ? Madame Myriam, Hélène, Alice, Victor, Stéphane, Thierry... n'avaient plus d'identité, plus de visage propre. Ils étaient tous ensemble l'Autre. Celui qui ne comprenait pas. Celui qui ne pourra jamais comprendre. Des sans âme qui erraient dans les couloirs sombres du pensionnat et dont l'existence était absorbée petit à petit par ce trou noir. Des sans âmes dont les yeux hagards exorbités ne nous lâchaient que quand ils croisaient les nôtres et qu'ils y lisaient notre colère flanquée d'amertume.

À notre retour, madame Doutreuil nous avait appelées et accueillies dans son bureau, avec le faciès balafre des entailles de la honte, de l'embarras, de la confusion, du « je ne sais pas quoi vous dire, je n'ai rien à vous dire, mais ma fonction m'oblige à vous dire quelque chose ». Elle nous avait fait sortir de classe, au milieu d'un cours de géographie, pour nous informer qu'il fallait regagner cette classe au plus vite et continuer comme si rien ne s'était passé. Elle avait honte d'avoir été dupée. Elle aurait aimé s'en prendre à nous, nous dire que nous avions été dans l'obligation de lui

révéler la présence de notre père, que nous aurions dû le conduire à l'échafaud. Elle aurait aimé nous réprocher, nous frapper d'anathème pour notre non-dénonciation. Mais elle savait que ça n'avait pas de sens. Elle se taisait. Depuis les événements, son établissement avait été mis sur la sellette. Des journalistes avaient envahi les lieux, avaient posé beaucoup de questions et avaient pondu des articles peu élogieux sur la qualité de son internat et sur ses compétences à le gérer. La police avait également mené son enquête. Des parents avaient retiré leurs enfants de l'internat alors que d'autres étaient simplement venus aux nouvelles. Certains en revanche étaient restés muets, comme toujours. Tout ça en l'espace de trois jours, par notre faute. Elle aurait rêvé de pouvoir nous réprimander, mais tenait enfermé ce désir au plus profond de son impuissance.

Nous nous tenions à l'écart de tout, y compris de nous-mêmes. Nous parlions très peu. Nous n'en avons pas la force. Nous avons froid. Nous grelottions de sanglots étouffés, ininterrompus. Notre parole, nos gestes, nos émotions même, étaient ramassés et ne se manifestaient que quand il fallait, abrégativement, exprimant à tous coups notre désespoir. La violence de l'enlèvement de notre père nous avait laissées sans ressources.



Une chose à savoir, c'est qu'il est propice d'être coupable des crimes pour lesquels vous êtes écroués, et si tel n'est pas le cas d'au moins le prétendre. Car en prison, un innocent perdu parmi des coupables, ça fait mauvais genre. Auprès des « méchants » qui vous y accueillent comme des « gentils » qui vous y ont mis, il est déconseillé de s'en plaindre. Aux yeux de la loi, vous êtes l'erreur de condamnation qu'elle se doit de jeter aux oubliettes, et qui a donc bien sa place là où elle l'a balancé. Aux yeux d'un captif endurci, le pire individu en prison est celui qui n'y a pas sa place. Il bouffe un pain qui n'est pas le sien, il respire de l'air inestimable qui lui revient de non-droit, il empest de son odeur de trouille, il empêche tout le monde de dormir. Il a la tête du bouc émissaire qui écope pour un autre. Il est le con samaritain, l'incarnation du bien en personne.

Se taire et se terroriser ! voilà le pli qu'avait pris Damien. Il dormait beaucoup. Son corps lui réclamait des heures de sommeil pour lesquelles il avait été radin pendant toutes ses années d'insomnies. Il lisait et écrivait un peu entre deux enlacements de Morphée. En moyenne, il restait vingt-trois heures sur

vingt-quatre en cellule et n'en sortait que le temps d'une douche. Occasionnellement, quand il avait les nerfs à vif, il prenait l'air dans la cour de promenade pour se calmer et ensuite s'endormir à nouveau. Les mercredis et les samedis bien évidemment, il ne se dérobaît jamais à un temps de parloir auquel il aspirait patiemment en décomptant les minutes, pendant ses heures d'éveil.

Il en fut un duquel il se serait certainement détourné s'il en avait connu d'avance son interlocuteur et sa motivation. Mais dans cette prison, théâtre au quotidien de la même pièce, il ne voulait pas que lui soit révélé à l'avance les seuls arcanes qui y apportaient un peu de singularité et ne s'inquiétait donc pas de l'identité des personnes avec lesquelles il allait converser.

— Matricule 123321, vous avez de la visite. Je vous emmène au parloir, annonça platement Jack le gardien à Damien.

— Merci James, et après ça vous pourrez disposer, je n'aurai plus besoin de vos services, lui répliqua Damien avec un accent ironique de gentilhomme.

Jack le maton mata papa ; papa ne pipa pas et emboîta le pas.

— Asseyez-vous là, votre visiteur va arriver.

— Merci James. Prenez votre journée, vous

l'avez bien mérité... Sawyer ! Mais qu'est-ce que vous foutez là ?

Damien n'en revenait pas. Son pourri d'ex-patron était entré dans la salle comme un cow-boy au saloon et se tenait fièrement devant lui. Il s'assit en face de lui et le toisa longuement. Papa ne disait pas un traître mot.

— Alors Dupré, vous ne voulez pas savoir ce qui vous vaut l'honneur de ma visite ? Vous étiez plus bavard la dernière fois qu'on s'est vu. Vous vous souvenez ?

Évidemment qu'il s'en souvenait ! Ses lombaires lui rappelaient encore qu'il avait eu à se contorsionner pour esquiver les macarons de son patron furax d'avoir été piégé.

— Oh que oui ! Et comment allez-vous depuis ?

— Merveilleusement bien, merci ! On ne peut pas en dire autant de vous !

— Détrompez-vous ! Nourri, logé, blanchi, et tout ça gratuit. Que demander de plus ?

— Et comment vont Euphrosyne, Thalie et Aglaé ?

Que Sawyer appela ses enfants par leurs prénoms déplut fortement à Damien. Il lui aurait sauté au cou pour le tordre. Et puis, il n'était pas dans les habitudes de Sawyer de s'intéresser à la vie de ses employés, si ce n'était à des fins dévastatrices.

— Venez en au fait Sawyer. Je ne pense pas que vous êtes venu pour prendre des nouvelles de mes enfants, dit Damien nerveusement.

— Ça doit être bien triste pour elles de ne pas avoir de papa.

— Si vous touchez à un seul de leurs cheveux je vous jure que...

— Oh non Dupré ! Je ne ferais pas de mal à des petites bêtes innocentes.

— Alors quoi ?

Sawyer voulait visiblement jouer avec ses nerfs. Damien s'attendait au pire. Mais c'est le pire du pire qui allait suivre.

— Vous ne vous êtes pas vanté d'être un membre d'Alcapone dans votre nouvelle maison je suppose, Dupré ?

— Ça n'intéresse personne.

— Bien au contraire. Il y a quelques prisonniers qui seraient ravis d'apprendre qu'un des membres de l'association qui les a écroués est un codétenu. Et si en plus ils apprenaient que vous êtes un pédophile !

— Vous n'êtes qu'une charogne ! Vous savez très bien que ce ne sont que des mensonges !

— Mensonges, vérités, même les êtres les plus érudits s'y perdent. Regardez Bréchet par exemple, un homme comme lui, bardé de diplômes. Vous croyez qu'il est à l'abri d'une erreur de diagnostic et qu'il a un radar à

balivernes collé au cul ?

Sawyer était décidément bien trop informé des déboires de Damien, qui se rappela qu'il était fréquent dans les pratiques de son ancien boss de se renseigner sur ses adversaires qu'il voulait éliminer et d'ajouter un peu de fumisterie à ses découvertes lorsque celles-ci s'annonçaient dépourvues d'intérêt. Sa question laissée en suspension, il reprit la parole.

— Vous savez ce qu'on leur fait en prison aux pédophiles ?

— Et vous savez ce qu'il leur fait, monsieur Irota, à ceux qui ont baisé sa femme ?

Damien comprit rapidement que sa menace ne gagna pas Sawyer qui s'en esclaffa.

— Ah ! Dupré, Dupré ! On pourra dire que vous m'aurez presque toujours fait marrer ! Finalement, je crois que vous me manquerez. Vous ne lisez jamais les journaux en prison Dupré ? Et vous ne regardez jamais la télé non plus ?

— J'ai d'autres occupations.

— Le JT peut-être de temps en temps ?

— Non, jamais. On y voit trop de salopards de votre espèce.

— Vous n'avez donc pas appris que monsieur Irota s'est fait descendre ?

Damien, d'une pâleur déjà lactée, blêmit davantage.

— Eh oui, mort le parrain, et avec lui votre

chantage à la con, continua Sawyer en se collant à la vitre pour admirer de plus près la déconfiture de Damien. Bientôt, ce sera votre tour Dupré ! Moi, j'ai jamais tué personne. C'est pas mon truc. Il y a des spécialistes pour ça, du genre de ceux qui sont enfermés avec vous, et qui n'hésiteront pas à vous faire la peau, vous la petite crapule de pédophile d'Alcapone. Plutôt mal barré hein Dupré ?

Que pouvait-il répondre à cela ? Il n'eut même pas le temps de formuler cérébralement la silhouette d'une contre-attaque que Sawyer enchaîna.

— Et c'est pas tout Dupré, attendez la suite. J'ai gardé le meilleur pour la fin. J'ai hésité longtemps à vous en parler. Mais comme il y a peu de chance que vous sortiez d'ici vivant, je me suis dit que je ne devais pas me priver de voir votre tronche se décomposer. Il y a comme ça des petits bonheurs simples qu'il ne faut jamais se refuser.

Damien était devenu silencieux. Il ne bougeait plus, ne parlait plus, ne voyait plus, ne respirait presque plus. Il avait obstrué tous ses sens afin de renforcer son écoute, se faisant à l'idée qu'il allait entamer une longue descente aux enfers.

— Vous savez combien je gagne Dupré ? Non ? Une idée ? Je vais vous le dire, je ne

sais pas. J'ai tellement de pognon qu'il n'y a pas assez de chiffres sur une calculette pour le compter. Votre petit salaire que vous m'avez soutiré avec votre chantage, pfff, une goutte d'alcool dans une distillerie ! J'aurais pu vous le payer cent fois que ça ne m'aurait toujours pas affecté. Mais se croire plus fort que moi, ça jamais personne n'a osé le prétendre et en sortir indemne. M'avoir jeté vos photos à la figure et être sorti vainqueur de mon bureau en croyant que vous m'aviez baisé, c'était bien mal me connaître. Je ne reste jamais inactif Dupré. Je ne m'emmerde jamais, et personne ne m'emmerde non plus sans s'en prendre plein la gueule. J'ai mis le paquet dans votre cas. J'ai fait appel à mes meilleurs enquêteurs qui ont désossé votre minable petite vie et celle de votre famille. Avec un paquet de fric en guise de carotte, il fallait les voir courir comme des lapins ! Ils ont fait du bon boulot, de l'excellent boulot même. On vous a suivi de près Dupré, de très près. On vous a pas lâché d'une semelle. Et vous ne vous êtes rendu compte de rien. Ni vous, ni votre ami le détective. Tom c'est ça ? Pas très futé le gaillard ! Avoir fait autant de recherches et n'aboutir à rien, c'est déprimant vous ne trouvez pas ? Parce que mes limiers eux, ils n'ont pas mis longtemps à trouver la vérité sur votre femme. Vous voulez savoir Dupré ? Vous voulez connaître

la vérité ? Où est Lydia ? Allez-vous la retrouver là-haut quand vous aurez été abattu par un détenu ou vous faut-il rester en vie pour la revoir ici-bas ?

Sawyer marqua une pause pour contempler sa victime. Damien ne bronchait toujours pas.

— Oh, je vois ! Monsieur reste stoïque ! Mais je suis sûr qu'au fond, ça vous taraude hein Dupré ?

Il marqua une nouvelle pause, plus longue encore. Toujours sans réaction.

— D'accord, vous ne dites rien. C'est que finalement, ça ne vous intéresse pas tant que ça la vie de votre femme. Je vais vous laisser, j'ai d'autres choses à faire.

Sawyer feignit de se lever, sachant que Damien allait le retenir.

— Vous savez Sawyer que je veux savoir. Alors pourquoi ce petit jeu avec moi ?

— Laissez au chat le plaisir de jouer avec sa souris, lui répondit Sawyer en se rappuyant lourdement sur le dossier de sa chaise.

— Allez-y Grosso Mineto, Speedy Gonzales vous écoute.

— Très amusant Dupré. Je vois que vous gardez le sens de l'humour en toutes circonstances. Où en étais-je ? Ah oui, mes enquêteurs. Ils sont remontés à vos origines et plus étonnant, aux origines de votre

femme Lydia. Vous saviez qu'elle avait été abandonnée n'est-ce pas, et qu'elle ne connaissait pas l'identité de ses parents ? Sur son père, on n'a pas trouvé grand-chose d'intéressant. Mais un de mes limiers, qui s'est concentré sur la mère, a fait une découverte étonnante. Une histoire classique de la vie pathétique d'une débauchée, une femme engrossée par un ivrogne qui s'est encouru ventre à terre quand il a appris qu'une de ses parties de jambes en l'air avait mal tourné. Elle vit seule, dans la misère et décide d'accoucher sous X, car elle n'a pas les moyens d'élever un enfant... et encore moins deux ! Eh oui, Dupré, vous m'avez bien compris. Lydia avait une sœur, une sœur jumelle, dont elle a été séparée à la naissance, et dont elle ne connut jamais l'existence. C'est fun non ? Et attendez ! Le plus fun, c'est que la mère aussi est morte pendant l'accouchement. C'est pas incroyable ça ? La mort à l'accouchement, une hérédité de mère en fille ! J'adore ! Les secrets de famille, les histoires de ces petites gens qui accumulent les merdes, ça m'a toujours fait bander Dupré ! Et vous avez bien compris Dupré, votre femme est bien morte à l'accouchement. C'est fini de rêver ! On a épluché le dossier médical de votre femme. C'est pas toujours évident à comprendre cette terminologie de doc. Mais ce qui était

clair, c'est que le gynéco avait diagnostiqué chez elle une pré-éclampsie. On sait pas grand-chose à ce sujet, la médecine tâtonne. C'est une hypertension artérielle gravidique comme ils appellent ça. On sait pas trop comment ça apparaît. Il est possible qu'il y ait un facteur héréditaire et que la mère de votre femme soit aussi morte des suites d'une éclampsie. C'est parfois les bébés qui trinquent à l'accouchement, parfois les mères. Parfois tout le monde s'en sort. Mais dans le cas d'une grossesse multiple, et dans le cas de votre femme et de sa mère, deux grosses femelles pondeuses primipares, les risques étaient très, très élevés. Le doc lui avait prescrit des anticonvulsivants pour les crises convulsives et des antihypertenseurs pour la tension. Mais ça n'a pas eu beaucoup d'effets puisque les médecins n'ont pu éviter les complications, l'éclampsie qui a provoqué l'arrêt cardiaque de votre femme à l'accouchement. Mais vous saviez tout ça hein Dupré ? Elle a eu des douleurs, des œdèmes et j'en passe. Votre femme aurait dû avorter, les chances de s'en sortir vivante d'un accouchement de triplées étaient trop minces. Ce qu'on n'a pas compris, c'est pourquoi cette grossesse a été menée à terme. Son gynécologue a dû vous informer des risques non ? Et vous avez dû assister aux crises convulsives de votre femme, hein Dupré ? Ça devait pas être beau à voir ! On a

cherché à joindre le gynéco pour en savoir un peu plus, mais malheureusement il est mort dans un accident de voiture il y a deux ans. J'espérais que vous pourriez m'éclairer Dupré. Elle savait qu'elle allait crever à l'accouchement votre femme ? Et vous le saviez aussi ? Vous étiez un si pitoyable mari qu'elle a préféré clamser plutôt que de continuer à vivre avec vous c'est ça ? Ce que je peux la comprendre ! Regardez-vous Dupré, vous me faites pitié. Un grand con qui confond rêve et réalité et qui croit encore aux histoires de fantômes. Parce que vous avez marché hein Dupré ? Vous y avez cru à votre femme ressuscitée ? Qu'est-ce que j'me suis fendu la gueule avec toutes vos conneries ! Parce que moi, la sœur de votre femme, je l'ai retrouvée et je l'ai utilisée contre vous. Je suis un joueur né Dupré, j'adore ça. Quand j'ai vu la ressemblance physique entre votre femme que j'ai vue sur photo et sa sœur Caroline, j'ai pas pu m'en empêcher, c'était trop tentant. Alors on a un peu fouillé dans la vie de Caroline aussi. Et vous savez quoi ? ... Bien sûr que non, vous ne saviez même pas qu'elle existait avant que je vous en parle ! Et bien, ce qu'il y a de terrible dans le cas de certains jumeaux, c'est que même séparés, vivant à des kilomètres l'un de l'autre et ne se connaissant même pas, avec des chemins de vie complètement différents, ils développent

malgré tout des points communs au-delà de leur apparence physique, points communs qu'on ne penserait possibles qu'en ayant reçu le même type d'éducation. J'ai appris beaucoup de chose sur la gémellité grâce à vous Dupré. C'est un sujet passionnant. On peut dire merci aux nazis qui ont pas mal fait avancer notre connaissance sur le sujet avec leurs expériences pendant la guerre. Sans eux, la science ne serait pas là où elle en est aujourd'hui. Caroline a, parmi les points communs avec votre femme, celui d'être militante, croyant dur comme fer qu'il est de son devoir de changer les choses et d'améliorer notre petite planète. Ah ces idéalistes, toujours à se battre pour des causes perdues ! S'ils pouvaient mettre leur énergie au profit du profit, ils se rendraient un peu plus utiles. Caroline, bien qu'adhérente à beaucoup d'organisations humanitaires, est cependant plutôt discrète, ce qui n'est pas le cas de son mari. Appelons-le Robert tiens ! Je ne vais pas vous révéler sa véritable identité, je ne voudrais pas que vous trouviez un moyen de le contacter au cas miraculeux où vous vous en sortiez. Robert, à cause de sa fougue à vouloir améliorer le monde, ne s'est pas fait que des amis. Il a reçu de nombreuses menaces de mort dont une au moins a été prise très au sérieux. Robert a engagé des gardes du corps, pour lui, et pour sa femme

qui avait également été menacée. J'ai moi aussi de temps en temps recours à ce genre de personnel. C'est dingue le nombre de barjots qui s'amuse à vous menacer de mort quand vous êtes quelqu'un d'un peu connu vous savez Dupré, mais rares sont ceux qui mettent leurs menaces à exécution. En regardant une photo de Caroline et de son garde du corps, j'ai reconnu le garde. Il avait travaillé pour moi dans le passé. Le monde est petit hein Dupré ? C'est là que j'ai eu l'idée de ce petit jeu de cache-cache. Je savais que vous tomberiez dans le panneau. Je l'ai contacté et l'ai grassement payé. En fait, pas tant que ça, car il me devait un petit service. Je lui ai promis qu'il n'arriverait rien à sa cliente et que la seule chose qu'il aurait à faire serait de l'emmener en balade en quelques lieux qu'on lui communiquerait et d'en partir précipitamment si on lui en donnait l'ordre. Il y a eu, je l'avoue, quelques rendez-vous manqués. Vous êtes plutôt casanier, impulsif, et c'est pas toujours évident de connaître à l'avance vos déplacements. Très marrant cet épisode sur la route quand vous vous êtes croisés et que vous avez brutalement fait demi-tour, le concert Chopin aussi, très drôle, vraiment. Et là j'ai bien cru que tout allait foirer avec l'ADN que vous avez prélevé dans la salle de concert. Ce que je ne savais pas, c'est que, dans le cas de vraies jumelles,

il correspond ! Magnifique non ? Oh, et pour le mot de Lydia que vous avez trouvé sur votre pare-brise, j'avais simplement confié à un faussaire un document qu'elle avait rédigé de sa main pour Alcapone afin qu'il imite son écriture. Votre spécialiste n'y a vu que du feu. Amusant hein Dupré ? Je savais que vous péteriez un câble. On s'amusait mes enquêteurs et moi à parier sur vous, sur les rencontres avec Caroline qui allaient fonctionner, sur ce qui allait vous rendre dingue. Tout le monde a perdu. On vous croyait plus fort que ça. On pensait tous que le petit jeu allait encore durer très longtemps. On ne s'attendait vraiment pas à ce que vous vous retrouviez, aussi vite en tout cas, chez les fous. Faut dire que votre sœur et son petit copain le psy nous ont bien aidés. S'ils n'avaient pas été là, la tâche aurait été bien plus complexe. Ces derniers temps, j'ai eu beaucoup de travail et j'ai un peu perdu le fil. Comment va Catherine ? Vous la voyez encore ? Elle est déjà venue vous rendre visite ? Ne lui en voulez pas Dupré, je suis sûr qu'elle a toujours agi pour votre bien. Faut la comprendre, elle a pas toujours eu une vie facile. Côté cœur, ça a jamais été ça. Côté boulot, coincée dans sa petite galerie à s'emmerder des journées entières, rien de très valorisant. Et côté famille, elle vous a vous comme frère, ce qui n'est pas un cadeau, et vos trois petites mioches comme

nièces. On s'est renseigné aussi à son sujet comme vous le voyez.

— C'est fini, il faut y aller ! s'écria le gardien en se levant de sa chaise et en se dirigeant résolument vers Damien.

— Oh ! Déjà ? rétorqua Sawyer. J'ai pas vu le temps passer. Et vous Dupré ?

— ...

— Vraiment désolé Dupré, j'aurais tellement voulu que nous ayons plus de temps pour bavarder ! Si j'avais su, je serais venu plus tôt ! Comme c'est dommage ! Mais vous savez comme moi, le règlement, c'est le règlement ! ricana Sawyer en toisant le maton qui avait disparu pendant tout l'entretien et qui était revenu pour l'inviter à sortir. Il le bouscula pour passer dans l'embrasement de la porte, et disparut à tout jamais.



— L'ami de votre frère, Tom, est revenu vous voir. Pour quelle raison ?

— Il voulait avoir la garde des filles.

— Et vous la lui avez concédée ?

— Oui bien sûr. Il avait avec lui un document signé de la main de Damien qui en faisait la demande. Je ne vois pas pourquoi je m'y serais opposée, je ne les voyais déjà de toute façon plus. J'ai appelé l'internat pour

leur dire que Tom passerait chercher les filles et nous avons fait des papiers à l'amiable avant d'officialiser les choses, en attendant de faire toutes les démarches administratives nécessaires. Mais j'y ai mis une condition.

— Laquelle ?

— Que mon frère accepte de me parler.

— Et il a accepté ?

— Oui. Je lui ai rendu visite à la prison. Il était dans un état lamentable, j'en ai été toute retournée. Il ne m'a pas adressé la parole et est resté tête baissée pendant que je lui parlais, avant de se lever et de partir sans rien dire. J'ai essayé de lui expliquer que j'avais agi pour son bien et que je n'étais pas responsable de son emprisonnement. Je ne sais pas s'il m'a entendu, il avait l'air complètement abattu et absent. Pire qu'à l'hôpital psychiatrique. Je l'ai supplié de me dire quelque chose, mais il s'est tu jusqu'au bout. Il était comme vidé. Je ne pouvais pas le laisser là, mais je n'avais aucun moyen pour le faire sortir. J'ai donc recontacté Bréchet pour qu'il me vienne en aide.

— Après tout ce qu'il avait fait contre votre frère ?

— Je sais, ce n'était pas très malin de ma part, mais je n'avais personne d'autre vers qui me tourner. Et puis c'était lui qui avait mis Damien là où il était, c'était à lui de l'en sortir. Mais je l'ai surestimé. Il m'a fait croire

qu'il se démènerait pour extraire mon frère de prison tout en sachant qu'il ne pourrait rien y changer. Il pouvait faire pression dans un hôpital ou auprès de collègues médecins, mais pas dans une prison.

— La dernière fois que vous aviez parlé au docteur Bréchet, il vous avait menacé non ?

— Oui.

— Et comment avez-vous tempéré sa rage ?

— Je... Je lui ai promis que s'il arrivait à libérer mon frère, je serais sienne.

— C'est à dire ?

— Que nous vivrions ensemble et que je deviendrais sa femme s'il le désirait.

— Vraiment ?

— C'était un mensonge bien évidemment, mais il me fallait un argument de taille.

— Et malgré ça il n'a rien essayé pour faire sortir Damien ?

— Non. Il a fait semblant et m'a piégée. Il a rédigé de faux documents me faisant croire que Damien avait obtenu une libération conditionnelle et a exigé qu'avant sa libération, j'emménage chez lui. Ce que j'ai refusé. Il savait que je ne tiendrais pas ma promesse.

— Et comment a-t-il pris votre refus ?

— À votre avis ? C'était la dernière chance qu'il m'avait laissée. Pour lui, j'avais franchi le point de non-retour...



Il fallut attendre encore peines et souffrances avant de connaître une courte trêve et de recouvrer un peu de souffle de vie. De courte durée. Tom vint nous chercher à l'internat pour nous conduire à la prison. Le long du trajet, il cherchait ses mots pour nous la décrire. Nous ne l'écoutions pas, assourdies par l'impatience d'y être. Nous franchîmes les portes et les fouilles avec succès et la gratitude des gardiens envers nous, des petites filles polies et bien élevées. Euphrosyne ne manqua pas de leur faire remarquer que c'était à notre père écroué chez eux que nous devions notre bonne éducation. Tom demanda d'attendre cinq minutes dans le couloir pendant qu'il saluait Damien. Il revint nous chercher et nous fit signe d'entrer, avant de s'éclipser, afin de nous laisser seules avec papa. Nous n'étions plus qu'à une porte de lui.

Nous ne nous attendions pas à ça. Nous avions roulé vers la prison avec l'enthousiasme de skieuses qui grimpent dans un téléphérique pour quitter les verts pâturages et atteindre le blanc sommet du glacier, nous avons découvert notre père avec la déception qu'apporte aux skieuses un sommet déneigé. Les neiges éternelles avaient perdu leur éternité ! Nous fondîmes en larmes. Nous voulions le sentir, le

toucher, l'embrasser. Ils nous l'avaient encagé comme un poisson dans un bocal sans eau. Un requin tournait autour de lui, prêt à lui bondir dessus au premier frémissement de nageoire suspect. Comme des oiseaux pris au piège d'une véranda toute vitrée qui chercheraient désespérément à s'en échapper, nous nous jetâmes sur la vitre funeste qui nous séparait de notre père. Nous la frappâmes violemment de nos menues menottes en poings serrés et criâmes qu'ils devaient le libérer tout de suite. Nous pleurions et criions à n'en plus finir. Papa, à deux doigts de craquer lui aussi, mimait d'arrêter et de décrocher le combiné. Le gardien s'arrêta de tourner en rond, lui murmura quelque chose à l'oreille puis quitta la salle. Thalie, qui se reprit la première, débita des lieux communs avec papa, entrecoupés de tressaillements. Euphrosyne suivit et me passa le combiné après avoir échangé également avec lui quelques banalités. Je fis de même, causant du beau temps théorique, taisant la pluie véritable à l'internat et m'informant sur ses conditions de détention, tout en sachant qu'il cèlerait ses angoisses.

Ce jour-là, je crois que nous réalisâmes à quel point la muse épique de notre père nous avait épargné d'éprouver l'inclémence de son vécu. Nous rejetions la faute de notre incapacité à braver l'adversité sur notre

jeune âge et pensions que rien ne pouvait ébranler un adulte au tempérament aguerri comme celui de notre père. Nous nous trompions, et nous le réalisions. Aux traits de papa d'avant monsieur Bernard qu'il avait renfilés venaient s'ajouter les plaies et souillures de sa déconvenue. Nous le reconnaissons, sans le reconnaître vraiment ; une partie de lui était familière, l'autre ne lui appartenait pas. Il feignait avec insuccès une vivacité pour camoufler son abattement. Les coups du sort avaient détruit la charpente de son espoir ; nous ne savions pas que Sawyer en avait par la suite dynamité les fondations.



En prison, ceux qui veulent se serrer les coudes comprennent très vite qu'il est préférable d'en jouer. La loi du plus fort règne en maître absolu et rétablit l'ordre naturel de la vie. Car quand par la loi l'égalité artificielle s'installe, c'est par la force, le plus souvent physique, mais parfois mentale, que l'altérité naturelle se réimplante. Ni plus ni moins qu'ailleurs, le panorama est plus appréciable assis au pinacle d'une pyramide humaine que debout en sa base, la tête écrasée par les pieds des porteurs de chaque couche qui la constitue. L'assise sur les faîtes y est très

confortable, à condition de ne pas avoir le vertige et d'avoir installé à chaque étage un nombre suffisant de porteurs ! Une seule erreur et c'est l'édifice qui s'écroule.

Vince s'était assuré les meilleurs bases et niveaux jusqu'au sommet où il siégeait. La hiérarchie fonctionnait à merveille et chaque intermédiaire était à sa place, suivant ses ordres avec précision. Personne ne lui arrivait à la cheville, car le plus proche de ses sbires n'était encore que sous ses talons.

Damien avait rapidement compris que se mettre Vince à dos n'était pas conseillé. Il s'était présenté à lui la première fois qu'il l'avait croisé dans la cour de promenade, en s'inclinant comme un employé nippon devant son nouveau boss. Vince l'avait à peine regardé et avait marmonné qu'il lui ferait signe en cas de besoins, avant de lui plaquer la main au torse et de le pousser pour qu'il dégage. Une rencontre brève et brutale qui avait sans doute motivé Damien à rester enfermé dans sa cellule afin d'éviter de servir de nervi à ce genre de zigue. Quand deux jours après la visite de Sawyer, Vince demanda via un yoyo à le voir au gymnase, Damien se sentit pris de panique. La salle de sport, bien que sous surveillance humaine et vidéo, recelait quelques angles morts desquels plusieurs athlètes occasionnels n'étaient jamais ressortis vivants. Convaincu

que Sawyer s'était abouché avec Vince, Damien avait le pressentiment qu'il y mourrait s'il s'y rendait. D'un autre côté, il savait qu'un refus d'obéissance à une injonction du Tout Puissant ne lui laisserait guère beaucoup plus d'espérance de vie. Il choisit d'aller affronter la mort plutôt que de la laisser venir à lui, non sans avoir pris au préalable une assurance, sous forme de faire-part de décès dans une missive adressée au directeur :

Aglaé, Euphrosyne et Thalie Dupré

Ses enfants

Catherine Dupré

Sa sœur

Tom et Stéphanie

Ses amis proches

Tous ses proches et amis ont la douleur de vous faire part du PROCHAIN ASSASSINAT de Monsieur Damien Dupré

Qui aura lieu DEMAIN en la salle de sport de votre prison aux alentours de 15 h 30.

Son billet était resté lettre morte. 15 h 30. La peur au ventre, Damien entra dans le gymnase à l'odeur de transpiration de boucs en rut combattant pour se prendre la chèvre. Une vingtaine de malabars poussaient des barres dans tous les coins en serrant des dents. Un gardien, visiblement fatigué rien

qu'à les regarder s'entraîner, était accoté à un mur, sélectionné manifestement plus pour son emplacement discret que pour sa vue sur la salle dont les deux tiers restaient hors champ. Sa tête bougeait en mouvement descendant lent et ascendant rapide, comme indécise, entre dodo salubre et réveil douloureux. Après sa nuit de garde, il assurait de jour veille que veille le remplacement d'un surveillant tombé malade. Vince était allongé au développé couché et levait des poids qu'un de ses acolytes debout derrière lui guidait avec attention en lui soutenant les coudes. Damien additionna les chiffres des kilos marqués sur les disques de la barre que Vince soulevait ; il aurait pu remplacer ses poids par un Damien dans chaque main. Vince déposa la barre sur ses supports, se redressa et essuya la sueur de son front du revers de la main. Il reprenait son souffle pendant qu'il scrutait Damien, qui ne savait pas s'il devait parler ou se contenter d'attendre. Ses jambes tremblaient tellement qu'il crut qu'elles allaient le lâcher et s'écrouler comme un 11 septembre. L'eupnée revenue, Vince prit la parole : « Alors comme ça mon cochon, ton truc c'est les petites filles ? » Damien n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que deux hommes lui agrippaient les jambes et deux autres les bras. Vince s'écarta du banc sur lequel les quatre Hercules le

plaquèrent. Il voulut crier pour alerter le gardien et le sortir de son coup de barre, mais un des quatre le bâillonna avec un essuie au goût salé de sudation. Vince colla sa tête à la sienne. « On va voir si t'es aussi fort avec tes bras qu'avec ta bite. Ou j'ai mieux encore, on va essayer sans les bras, juste avec le cou. Qu'est-ce que vous en pensez les gars ? Vous croyez qu'il a un assez gros cou ? » Alors que Vince, les deux mains sur la barre, s'apprêtait à la soulever et la laisser tomber sur Damien pour lui fracasser le cou, un sifflet retentit. Le « club des quatre », Jack en tête, surgit de nulle part en courant matraques à la main, ordonnant aux détenus de se disperser. Tous s'exécutèrent rapidement, par aversion pour le mitard que chacun d'entre eux avait au moins une fois fréquenté et qu'ils risquaient de rejoindre s'ils poursuivaient leur entreprise. Damien se redressa, posa les pieds au sol et tenta de se lever. Ses jambes, habituellement porteuses, mais ici encore sous le choc, ne pouvaient déjà à ce stade lui servir de béquille. Il valsa par terre comme un bébé qui fait ses premiers pas. Pendant que les trois gardiens aidés du dormeur éveillé qui les avait rejoints tenaient à l'écart les vandales, Jack ramassa Damien et lui sourit amicalement. Il resta avec lui pendant que les autres matons emmenaient les détenus. Avant de passer la

porte du gymnase, Vince, que Damien n'avait presque pas quitté des yeux, mima le passage de la lame du couteau par laquelle il trancherait la gorge de Damien dès qu'il en aurait l'occasion. Il avait des bras bodybuildés épais comme des cuisses. Un tatouage noir, une espèce de drapeau de pirate avec une tête-de-mort soutenue par une croix gammée en guise de tibias entrecroisés, qui contrastait violemment avec la pâleur du corps au teint albinos, lui recouvrait tout le biceps qui doublait de volume dans le mouvement.

Jack tapota l'épaule de Damien pour qu'il se tourne vers lui. « Et bien matricule 123321, on peut dire que vous ne vous êtes pas fait que des amis. » Jack saisit dans le regard de Damien la gratitude qu'il éprouvait envers lui, mais qu'il ne pouvait exprimer, muet par l'émotion. « Encore une chose matri... monsieur Dupré. Pensez que certaines personnes reçoivent énormément de courrier et qu'il leur faut parfois beaucoup de temps pour le lire. C'était moins une, malgré qu'on ait été prévenus à plus cinq, à 15 h 35. Alors si vous deviez encore avoir des soucis, vous viendriez me trouver d'accord ? » Damien opina de la tête et s'accrocha au bras de Jack qui le reconduisit à sa cellule.

Damien dormit après ce jour très mal. Il craignait d'être attaqué dans son sommeil et espérait que sa vigilance le sauverait. Il sortait de sa cellule encore moins qu'avant, et moins longtemps.

Le mercredi, malgré sa hantise de se faire tuer sur le chemin, il se rendit quand même au parloir où l'attendait Tom qui s'y était rendu seul, jugeant préférable de ne pas nous faire subir les visites dans un intervalle trop rapproché. Damien lui raconta tout, de Sawyer à l'épisode du gymnase. Tom, compatissant à l'extrême, était inconsolable. Il s'en voulait de se sentir impuissant face à la détresse de son ami et d'avoir échoué dans son enquête. Il gardait le faible espoir que Sawyer avait inventé l'existence de Caroline pour déstabiliser Damien.

— Non Tom, ne sois pas désolé, tu n'y es pour rien. Sawyer a des moyens que tu n'as pas.

— Je sais Damien, mais j'aurais pu trouver quelque chose. Et... et tu es sûr que tout est vrai ?

— Je connais Sawyer. Il n'avait vraiment pas l'air de raconter des bobards.

— Je suis désolé Damien, désolé.

— Arrête Tom, on n'a pas le temps de se lamenter. Comment puis-je sortir d'ici ? Tu as une idée ?

— Non Damien, je ne vois pas comment...

— Mes jours sont comptés Tom, je le sens.

— Je ferai tout ce que je peux, je te le promets.

— Et Caroline, tu penses que tu pourras la retrouver ?

— Je vais creuser du côté de Sawyer et de ses anciens gardes du corps.

— Et par le biais des parents de Lydia ?

— Je vais essayer, mais c'est pas facile Damien, quand on n'a pas de gros moyens. Et puis ça remonte à tellement longtemps.

— Fais pour le mieux Tom, je sais que c'est toujours ce que tu fais.

— Je suis tellement désolé...

L'air contrit, dans le trente-sixième dessous, les pieds comme coulés dans un bloc de métal cheminant sur un sol aimanté, les épaules plongeant en avant comme si elles voulaient heurter la poitrine, Tom quitta le parloir, avec un visage de condamné à perpétuité. Il était venu annoncer une bonne nouvelle à Damien et il était reparti sans en parler.



— Je n'ai pas revu Georges pendant deux semaines environ. D'habitude, il m'appelait au moins tous les trois jours et venait à la maison toutes les semaines. Mais là plus rien. Je croyais en être débarrassée. En réalité, il préparait sa vengeance. Il m'a rappelée un soir pour qu'on se voie, et j'ai accepté. Il voulait que l'on reparte sur de bonnes bases et que l'on oublie tout. Il me pardonnait tout ce que j'avais dit et fait. Il n'insisterait plus

pour que nous soyons autre chose que des amis et me demandait juste que nous agissions comme des adultes responsables qui s'apprécient mutuellement. Il m'a affirmé qu'il croyait en la vision de Lord Byron : « L'amitié est l'amour sans ailes » et qu'à défaut d'un amour, il se contenterait d'amitié. Il avait l'air sincère et je suis rentrée dans son jeu.

— Vous ne lui en vouliez plus d'être responsable de l'emprisonnement de Damien ?

— Si, bien évidemment. Mais je ne le montrais pas, j'avais toujours un peu peur de lui. Georges est un homme dont il vaut mieux être l'amie que l'ennemie ou la femme, je suppose.

— Vous vous êtes alors revus régulièrement, comme amis ?

— Oui. Et j'avais décidé de ne plus parler de Damien.

— Vous cherchiez toujours à rentrer en contact avec votre frère ?

— Oui. Je lui écrivais régulièrement, mais il ne me répondait jamais. Je me sentais horriblement seule. J'étais seule. À part Georges, je ne voyais personne. Je restais enfermée dans cette maison et attendais du courrier de Damien qui n'est jamais venu.

— Vous avez commencé à déprimer fortement et...

— Mon frère me manquait terriblement,

mais je ne voulais pas en parler avec Georges. Il sentait que je n'allais pas bien et il me proposa de me prescrire un petit remontant pour me redonner du tonus. Rien de bien méchant, me disait-il, un léger antidépresseur pour lutter contre la morosité et la fatigue. J'ai d'abord refusé, mais il insistait tellement que j'ai fini par dire oui. Et c'est là qu'a vraiment commencé ma descente aux enfers.

— Que voulez-vous dire ?

— Les pilules que me donnait Georges, c'est ça qui m'a détruit. Il a cherché à me tuer en m'empoisonnant.

— Les pilules qu'il vous a prescrites étaient du poison, c'est ça que vous voulez dire ?

— Oui. Il voulait que je crève parce que je ne l'aimais pas, et il avait trouvé le moyen.

— Vous ne vérifiez pas le traitement qu'il vous donnait ?

— Je lisais les notices des médicaments et bien sûr rien n'était suspect. Des antidépresseurs légers comme il l'avait prétendu. Mais il changeait les pilules dans les boîtes pour me tuer à petit feu.

— C'est lui qui vous apportait vos médicaments, vous n'alliez pas les chercher vous-même ?

— C'est que... non... enfin oui... des fois... Il changeait les pilules dans les boîtes dès que je lui tournais le dos. Il agissait comme ça Georges, toujours en douce... Oui, il

changeait les pilules dans les boîtes je vous dis...



De prime abord, c'est énorme, époustouflant. Vu de loin déjà ça paraît gigantesque. À mi-chemin, ça ne perd rien de sa dimension. Ça en gagne même. Il faut se tasser progressivement les cervicales pour contrer le manque de recul et rentrer la tête dans les épaules pour se protéger de l'écrasement que ça provoque. Ça donne le vertige. Dedans, c'est grand, mais c'est différent. Ça ressemble à un jeu de construction. Les volumes se répètent et s'emboîtent comme des Legos pour former un ensemble panaché, un mélange polychrome anarchique, sans doute parce que l'enfant en bas âge qui s'est chargé de la construction n'avait plus assez de blocs de même couleur ou de même forme et qu'il a fait avec ce qu'il avait. Une ville. C'était donc ça ! Quel ne fut pas notre étonnement la première fois que papa nous expliqua qu'une ville n'était pas l'œuvre d'enfants étourdis, mais d'adultes réfléchis et que nous vîmes de près ces centaines de cubes empilés dans lesquels vivaient des familles entières et qu'on appelait immeubles, buildings ou gratte-ciel. Certains ouvrages offrent un rendu trompeur

sur photos ; les villes en sont un bon exemple.

Nous avons souvent traversé avec papa de nombreuses mégalopoles, mais ne nous étions jamais arrêtées plus de quelques heures pour y dîner, y faire des emplettes ou rendre visite à Stéphanie et Tom. Après signature du bail de trois ans, Stéphanie et Tom avaient emménagé provisoirement, le temps de mettre de l'argent de côté pour trouver mieux, le premier étage d'un immeuble d'une grosse ville qui accueillait également leur agence de détectives à cinq cents mètres de là. L'agence n'ayant pas rencontré la floraison escomptée, ils s'étaient accommodés à leur environnement et avaient abandonné leur idée de déménagement. Ils en étaient au quatrième renouvellement de bail.

« Ce n'est pas très grand, mais je crois que vous serez mieux ici qu'à l'internat. Qu'est-ce que vous en pensez ? » Stéphanie et Tom avaient mis tout leur cœur pour transformer la pièce qui leur avait servi de bureau et qu'ils rêvaient depuis longtemps de transformer en chambre d'enfant. Elle n'était pas grande il est vrai, mais suffisait amplement. Et puis, l'internat nous était devenu à ce point insupportable que nous l'aurions quitté pour emménager un placard à balais. Comme la chambre était haute de plafond, pour gagner

de la place, Tom avait mis contre le mur un lit superposé triple. Un petit bureau vert pomme se tenait sur le mur d'en face, laissant un passage exigü au milieu de la pièce pour joindre la porte à la fenêtre qui s'ouvrait sur le jardinet de la voisine du rez-de-chaussée.

« Nous n'avons pas encore repeint les murs, car nous pensions que vous aimeriez choisir vous-même la couleur. Et vous pourrez y accrocher ce que vous voulez. Tom m'a dit que vous avez amené de belles affiches de l'internat. » Stéphanie et Tom nous firent visiter l'appartement dont la superficie totale devait avoisiner les soixante mètres carrés. Un petit espace douillet décoré avec goût et discrétion, à l'image de Stéphanie, une femme douce, fragile et légère qu'un homme protecteur imagine devoir enlacer avec raffinement pour ne pas la briser. Tom contrastait avec sa femme par sa grande taille et son allure un peu gauche, attributs pour lesquels l'appartement était visiblement inadapté, mais lui ressemblait par sa sensibilité à fleur de peau et par la bonté qui se lisait sur son visage. Leurs différences, autant que leurs ressemblances, coopéraient à la sérénité de leur couple.

Nous arrivâmes chez Stéphanie et Tom un vendredi soir et dès le lendemain matin, avant d'aller rendre visite à papa, nous

peignons la chambre en jaune et accrochions aux murs les affiches les plus précieuses que nous avons récupérées de l'internat. Nous nous y sentîmes rapidement à l'aise. Les dimensions modestes de notre chambre nous apportaient un sentiment de sécurité dont nous avions besoin, renforcé par les signes de prévenance à notre égard que Stéphanie et Tom multipliaient. L'envie et le besoin de parler nous revinrent. Nous leur expliquâmes notre dégoût de ce que nous avons vécu à l'internat, tout en leur précisant qu'ils ne devaient rien en dire à notre père, et les remerciâmes de nous en avoir extraites. Ce que nous ignorions et que Tom, inconfortablement décidé à aborder le sujet rapidement, n'allait pas tarder à nous faire savoir, c'est que nous ne pouvions échapper à l'obligation de choisir ce qui serait pour nous le moindre mal dans une situation dilemmatique. Il nous annonça tristement qu'aucune école ne pouvait nous prendre en plein milieu de l'année scolaire toutes les trois dans la même classe. Soit nous restions ensemble, et dans ce cas nous continuions à suivre les cours de madame Myriam dans notre école, avec chaque jour une heure et demie de train aller-retour, soit nous nous séparions dans deux écoles différentes, deux d'entre nous dans celle au bout de la rue et la troisième dans un établissement de la commune voisine. Nous nous sentions comme

des damnés auxquels le Créateur laisserait une dernière chance : celle de ne pas se tromper dans le choix de leur enfer.



Il existe un petit mécanisme subconscient qui laisse à son praticien une sensation agréable ou désagréable en fonction de sa nature, et qui assombrit ou égaie fortement le quotidien : le rêve ! Le rare souvenir que nous en avons au réveil nous pousse à croire qu'il n'influe en rien notre activité diurne consciente. Nous préférons attribuer nos levers du pied gauche ou nos sorties de lit mal luné à un repas trop copieux la veille au soir, ou à des soucis au boulot, et nos réveils en pleine forme à une bonne nuit reposante à l'esprit libéré de toutes pensées, plutôt que d'envisager l'existence d'incidences de nos rêves sur nos vies. Il faut avouer que l'idée d'une énergie dont nous serions involontairement les producteurs et pour laquelle nous serions incapables d'en contrôler la distribution n'est pas des plus ragoûtantes. Depuis des années déjà, Damien lui, avait fait le lien. Le peu d'heures de sommeil heureux, qu'il passait à gambader par monts et par vaux avec Lydia et nous, donnait lieu à des journées allégées et ensoleillées, tandis que les nuits agitées de

cauchemardesques cavales contre la mort lui apportaient des journées lourdes et sombres contre lesquelles il se battait en redoublant ses efforts. Déjà bien avant les événements du gymnase, Damien avait remarqué qu'il ne rêvait plus. L'affirmation par les chercheurs en science du sommeil selon laquelle nous rêvons tous les jours, mais n'en avons pas toujours le souvenir ne le convainquait pas. Le visage aux expressions souriantes de Lydia gravé en son esprit comme une eau-forte ne lui apparaissait plus au lever, le rire des filles ne sourdait plus en ses oreilles en une musique enivrante... Il se levait avec cette affreuse sensation que sa nuit ne lui avait servi à rien, qu'elle avait été vide et qu'il écourtait de ce fait considérablement sa vie. Même à l'hôpital psychiatrique il avait eu des rêves enrichissants. Peu il est vrai. Mais son imagination arrivait à compenser de jour la parcimonie de ses rêves de nuits. Il avait l'impression que la prison avait emmuré son esprit dans un cachot distinct de celui où se trouvait son corps et auquel il n'avait pas accès.

Pour compenser cette perte, Damien essayait de mettre ses désagréables sensations de côté et de travailler ses souvenirs, de préférence ceux qui pourraient lui être utiles. Allongé sur son lit, il se remémorait tous les films d'évasion qu'il avait vus. Lequel d'entre *Midnight Express*,

L'Évadé d'Alcatraz, la Grande Évasion ou *Shawshank Redemption* pourrait lui venir en aide ? Un gardien à corrompre ? Une compétence à mettre en avant pour s'attirer les bonnes grâces du directeur et endormir sa vigilance ? Un bout de mur de la cellule bouffé par l'humidité qui n'attend qu'un petit coup de main pour être ruiné et remplacé par du papier mâché jusqu'au grand soir de la sortie à travers les égouts de la prison ? Rien de tout ça ne semblait envisageable. L'infirmerie ? Trop évident, évasion éculée. Une évasion administrative peut-être ? C'est la solution qui lui paraissait la plus plausible. Un ordre de libération n'est jamais qu'un bout de papier qui transite des mains d'un juge à celles d'un directeur de prison et qui prend effet immédiatement. En menant une belle course contre la montre à l'instar de celle de son évasion de l'hôpital qu'il avait remportée brillamment, cela lui semblait jouable. Mais il lui fallait l'aide extérieure de Tom en plus de connaître les rouages de l'administration pénitentiaire, et tout ça en un temps record.

Alors qu'il réfléchissait à un moyen de s'évader, Jack le gardien l'invita à se rendre au parloir.

Damien crut s'évaporer. Il tituba jusqu'à hauteur de son interlocutrice, se laissa tomber sur la chaise et, d'une main tremblante, décrocha le combiné.

— Je suis Caroline, la...

— Vous... vous êtes Caroline, la sœur de

Lydia. Vous... vous lui ressemblez tellement, balbutia papa frémissant de surprise.

— Je ne l'ai malheureusement jamais rencontrée. Mais pour l'avoir vue sur photo, il est vrai que la ressemblance est frappante. C'est votre ami Tom qui m'a retrouvée.

L'un et l'autre se fixaient avec profondeur et insistance. La tête immobile pour ne pas perdre Caroline des yeux une seule seconde, Damien, contrarié par l'inconfort de l'assise et du vêtement, se trémoussait sur sa chaise et défroissait son uniforme en le lissant nerveusement. Caroline elle, ne bougeait pas.

— Parlez-moi de ma sœur. Comment était-elle ?

— Merveilleuse. Elle était merveilleuse.

Il avait répondu avec la rapidité d'un éclair. Papa fut choqué lui-même de sa brusquerie.

— Excusez-moi. Je... je ne suis pas très loquace, mais je n'en reviens toujours pas.

— Je vous comprends, ne vous excusez pas.

— Vous avez la même force dans le regard, les mêmes traits du visage, la même taille. Je ne vous connais pas, mais j'ai la certitude que si votre corps est à l'image du sien, il doit en être de même pour votre âme et votre cœur.

— Je n'ai entendu que de bonnes choses sur ma sœur et vous. Stéphanie et Tom vous

aiment vraiment beaucoup.

— Croyez tout ce qu'ils disent sur Lydia, mais n'en croyez pas la moitié sur mon cas ! Ils vous ont certainement dressé un portrait trop flatteur de ma personne.

— Je ne crois pas non. Ils m'ont également fait des éloges de vos trois filles que j'espère rencontrer bientôt. Euphrosyne, Thalie et Aglaé, comme les Trois Grâces c'est bien ça ?

— Oui. Elles en ont toutes les trois les qualités. Vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'elles ont fait pour moi. Sans elles... sans elles... Vous avez des enfants ?

— Non. Je n'ai pas pu en avoir.

— Je... Je suis désolé.

— Il y a six ans, après avoir essayé pendant longtemps sans succès avec mon mari, je suis finalement tombée enceinte. Au bout de quatre mois, j'ai fait une fausse-couche. J'ai terriblement mal vécu la perte de mon enfant et l'impossibilité pour moi d'en avoir d'autres. J'avais le même problème que ma sœur et notre mère. Elle nous avait abandonnées, mais malheureusement pas ses gènes défectueux. J'ai décidé de surmonter ma souffrance en m'occupant de celle des autres. Cela fait maintenant cinq ans que mon mari et moi luttons contre la détresse et l'injustice, lui à la lumière des projecteurs du monde politique et moi dans l'ombre de la misère de terrain.

Caroline marqua une pause. Elle inclina la

tête puis se la prit entre les mains et expira intensément avant de la redresser, le visage chagrin.

— Si vous saviez comme je m'en veux de ne pas avoir compris que je me faisais mener en bateau par ce truand de Sawyer.

— Ce n'est pas grave, vous ne pouviez pas savoir. Moi aussi je me suis fait prendre alors que je connaissais bien Sawyer et que je devais m'attendre à des représailles si je me le mettais à dos.

— Je me sens tellement responsable de ce qui vous arrive.

— Vous n'y êtes pour rien. Sawyer a sa part de responsabilité. Sans lui, je ne serais sans doute pas là. Mais sans lui, nous ne nous serions certainement jamais rencontrés. Et pour ça, je lui dois une fière chandelle ! Il faut être reconnaissant des cadeaux de ses ennemis, surtout s'ils les offrent à leur insu. Au repas de ce soir, je porterai un toast à Sawyer dans ma cellule. Et je vous invite à en faire autant !

Damien rit et emmena Caroline dans son enjouement. Sa tristesse se dissipa comme un voile emporté par le vent et son visage s'illumina comme une aurore. Damien ne lâcha plus son sourire. Il admirait le film que son cerveau projetait sur l'écran de son home cinéma le plus intime ; les souvenirs de Lydia lui troublaient la vue et se mêlaient à l'image

de Caroline. Lydia renaissait. Il revivait. Il rêvait à nouveau...



— Il changeait les pilules dans les boîtes !

— Oui, j'ai compris. Mais ça n'explique pas votre surdose.

— Puisque je vous dis que Georges changeait les pilules.

— Il aurait fallu que vous ingériez beaucoup de pilules en une fois pour vous retrouver avec la quantité que vous en aviez dans le corps. Et sans votre consentement, je ne vois pas comment...

— Je n'ai jamais essayé de me suicider vous comprenez, jamais ! C'est Georges Bréchet qui a voulu me tuer. C'était un assassin, un détraqué, un pervers qui m'a séquestrée pendant des années. Vous entendez ce que je vous dis ?

— Mais c'est lui qui a appelé l'ambulance quand il vous a trouvée presque morte, c'est lui qui vous a sauvé non ?

— Un coup monté ! Il pensait qu'il était déjà trop tard pour me sauver, mais il s'est trompé. Il me croyait déjà morte.

— Vous n'avez donc pas essayé de mettre fin à vos jours quand vous avez appris le décès de votre frère ?

— Taisez-vous ! Arrêtez de dire n'importe quoi ! Je sais que mon frère est vivant. Il ne veut pas me parler pour l'instant. Mais ça lui passera. Je suis sa sœur, son unique sœur vous entendez ? Il se cache quelque part pour échapper à la police. Je le connais Damien, il n'a pas pu mourir. Il a simulé sa mort et s'est évadé. Il doit se cacher parce qu'il ne veut pas se faire pincer et il a peur de retourner en prison. Mais je sais qu'il a un plan et qu'un jour il viendra me chercher et qu'il me sortira d'ici. Il ne m'a pas abandonnée vous entendez ? Il n'est pas mort ! DAMIEN N'EST PAS MORT !



Nous avons visité papa à trois reprises à la prison avant qu'il ne rencontre Caroline. Nous avons pleuré à chaudes larmes la première fois, dans le gilet du gardien dans l'espoir de le faire libérer ; nous avons sangloté la seconde, en retenant nos larmes pour éviter de pathétiser davantage la situation que nos supplications ne pouvaient changer ; et nous avons séché nos pleurs la troisième, persuadées que seule une apparente bonne humeur rendrait son éclat au moral désaciéré de notre père. Il feignait toujours que tout allait bien, et nous feignions de le croire.

Nous réfugions nos véritables sentiments dans nos tranchées creusées de part et d'autre de cette triste vérité dans laquelle personne ne voulait mettre un pied.

En prison, papa parlait peu, uniquement aux gardiens, et il ne leur parlait que de nous. Il regrettait de nous voir grandir. Non pas parce qu'il voulait nous maintenir dans la petite enfance, mais parce que se rendre compte de notre croissance signifiait pour lui qu'il s'en trouvait écarté. Lorsqu'on vit au côté de quelqu'un, on passe à côté de ses changements. Mais la distance, elle, accroît les évidences. Et il lui paraissait évident qu'entre deux visites, nous grandissions. Ça lui faisait mal, plus mal qu'à l'hôpital où nous avions grandi avec lui dans son imagination et où la réalité ne lui exhibait pas régulièrement notre métamorphose, sans pouvoir y participer. Interné, il avait fait avancer l'espoir en additionnant les jours ; incarcéré, il le faisait reculer en les soustrayant. Un jour de plus passé sans les filles était devenu un jour de moins passé avec elles. Il ne voyait plus le vase à moitié plein, mais à moitié vide.

De notre côté, nous ne voyions même plus de vase du tout. Perdues dans les limbes, il nous était impossible de faire des choix. Nous doutions de tout. Même nos anciennes méthodes ne fonctionnaient plus : pourquoi après tout un papier qui neutralise une pierre

en l'emballant ne ferait-il pas de même avec une paire de ciseaux ? Et des ciseaux ne peuvent-ils pas effriter une pierre ? Au revoir le récréatif *pierre papier ciseaux* et bonjour les anxiogènes raisonnements d'adultes. À quelle fréquence devions-nous aller voir papa ? Devions-nous répondre à notre envie de nous voir plus souvent ou à nos doutes que cela lui fasse réellement du bien ? Devions-nous lui écrire plus souvent ? Devions-nous retourner dans la classe de madame Myriam ou nous séparer ?... Grâce à Stéphanie qui nous incita à lister nos questions et à y répondre avec méthode, nous avons fini par nous en sortir. Concernant papa, trois lettres et une visite par semaine seraient très bien. Concernant l'école, nous avons choisi de terminer l'année dans la classe de madame Myriam, car nous refusions de nous séparer. Les trajets en train ne nous dérangerait pas, nous en profiterions pour réviser nos leçons et écrire à papa. Cette école était un enfer il est vrai, mais un enfer commun connu, préférable à celui plus terrible qu'on pourrait rencontrer ailleurs en étant seule ou à deux.

École et longs trajets la semaine, visites à papa le samedi, nous nous apprêtions à une nouvelle routine, sans savoir qu'elle ne ferait pas long feu.

Comme je l'ai dit, nous avons visité papa à

trois reprises à la prison avant qu'il ne rencontre Caroline ; il n'y eut jamais de quatrième.

C'était un jeudi. Comme tous les matins, Stéphanie nous avait conduites à la gare avec entrain pour nous enhardir et nous nous attendions à la retrouver le soir telle une maman impatiente d'accueillir ses enfants de retour d'un long voyage scolaire.

Ce soir-là, elle n'était pas là.

Ce soir-là, c'est Tom qui est venu nous chercher.

Ce soir-là, il n'y avait pas de joie des retrouvailles.

Ce soir-là, la Terre s'est arrêtée de tourner, le Ciel s'est effondré, l'Univers a éclaté.

Ce soir-là, toi, papa, tu es mort.



Tu avais vécu la rencontre avec Caroline comme un miracle.

Tu avais retrouvé le goût de rêver, la force de te battre.

Tu t'impatientsais de nous annoncer que nous avions une tante formidable.

Tu pensais ne plus sortir de ta cellule pour survivre.

Tu voulais consacrer tout ton temps à

écrire jusqu'à ta libération.

Tu étais mort... Comment ?

Comme il était impossible de le décrire à
des petites filles.



Tu t'en vas
Brutalement
Un autre partirait mieux
Mais pas toi

Toi, Dieu
Tu n'as pas de bonne façon de mourir
Toi, Dieu
Tu l'as écrit
Tu l'as dit
Tu ne peux pas abandonner tes enfants
Tu dois rester

Alors pourquoi ?
Pourquoi tu t'en vas ?
Qu'est-ce qu'on t'a fait ?
Où es-tu ?
Où vas-tu ?
Crois-tu qu'un autre part t'irait mieux ?



— MON FRÈRE N'EST PAS MORT VOUS

ENTENDEZ ?

— Calmez-vous et rasseyez-vous !

— Non ! Vous n'avez pas d'ordres à me donner !

— Catherine s'il vous plaît...

— Foutez-moi la paix, je veux m'en aller. Restez où vous êtes ou je vous casse la figure.

— Ne nous obligez pas à user de la force.

— Où est Damien ? Je veux le voir ! Je n'ai rien à faire ici !

Deux infirmiers entrèrent brusquement et immobilisèrent le bras de Catherine qui était prêt à frapper le visage de Marc. Ils la plaquèrent au sol, l'arrimèrent à la moquette et lui injectèrent un tranquillisant. Elle sombra dans un état catatonique au bout de trois minutes de vaine lutte. Fermement soutenue, les deux hommes l'emmenèrent en cellule d'isolement alors que la directrice de l'hôpital psychiatrique faisait son entrée. Marc, tout ébaubi de cette inquisition, resta figé.

— Bonjour madame Veis. Je... je vous croyais en vacances.

— Je le croyais aussi. J'ai dû écourter mon séjour.

La directrice marqua une courte pause hospitalière afin que Marc puisse retrouver ses esprits.

— Vous souvenez-vous de la secrétaire du

docteur Bréchet, qu'il a eu pendant plus de dix ans ? Comment s'appelait-elle déjà ? Émilie...

La directrice porta la main au menton en guise de fausse interrogation. Marc n'était pas dupe. Elle cabotinait avec la subtilité de ces jeunes actrices qui font de la lèche aux producteurs hollywoodiens pour avoir un rôle dans leurs futures productions et qui n'auront au final que le rôle phare de toute leur vie : celui de pute d'un soir dans le lit d'un grand homme du cinéma. Madame Veis avait cette réputation de femme facile qui avait obtenu son poste en draguant son prédécesseur. On ne la respectait pas moins pour autant. Dans ce milieu de faux-semblants, tous les coups étaient permis même en dessous de la ceinture avant l'attribution d'un poste à responsabilité, et aussitôt oubliés après. La fonction faisait l'homme (ou la femme) et effaçait de sa prestance tout antécédent funeste ! Marc ne tomba pas sous le charme exacerbé de sa patronne et s'interrogea sur ses intentions. Son air soupçonneux l'aurait trahi si la star eut été attentive à sa réplique.

— Élodie Boucher. Oui je m'en souviens.

— Nous l'avons licenciée le mois passé suite à la restructuration. Elle a décidé de porter plainte contre l'établissement et nous a menacés de dévoiler ce qu'elle a appelé l'affaire Catherine Dupré. Je ne vous dis pas

mon étonnement de vous trouver ici avec elle. Vous pouvez me dire de quoi il s'agit ?

Marc savait qu'il avait eu raison. On ne peut oublier le nom d'une femme qu'on a licenciée dans le mois et qui de plus est, porte plainte.

— Je ne sais pas exactement, répondit-il, et c'est ce que j'essaie de comprendre depuis une semaine avec madame Dupré.

— J'ai pu entendre au travers de la porte vos conversations. Je veux bien admettre que vous débutez et que vous manquez d'expériences, mais vos méthodes semblent peu orthodoxes ! On ne vous apprend donc plus rien de correct à la fac ?

Marc pensa qu'elle mentait. Il était impossible d'écouter à travers la porte, l'insonorisation assurant un maximum de discrétion. Il fallait hausser très haut le ton comme il l'avait fait cinq minutes auparavant, pour que les mots les plus accentués puissent passer. Elle avait certainement suivi la conversation depuis la pièce d'à côté, à travers le miroir sans tain qui couvrait la majeure partie du mur gauche. Le code déontologique prévoyait que le personnel espionné soit prévenu, et consentant. Ce qui expliquerait ce mensonge. Marc ne savait répondre.

— C'est qu'elle est très spéciale ! hasarda-t-il sans conviction.

— Qu'entendez-vous par spéciale ? demanda

madame Veis d'un ton énervé.

Il marqua une longue pause réflexive, improductive et balbutia quelques mots avant de s'avouer vaincu.

— Je ne peux pas vous l'expliquer pour l'instant, je cherche encore.

Madame Veis n'insista pas et dévisagea Marc avec l'œil du sergent instructeur qui inspecte les rangs des jeunes recrues militaires.

— Vous avez hérité des patients du docteur Bréchet, n'est-ce pas ? enchaîna-t-elle en le regardant fixement.

— Oui.

— Et vous les connaissiez déjà tous, vu que vous avez fait votre formation avec lui ici même en cet hôpital. C'est bien ça ?

— Presque tous.

Marc commençait à se sentir mal à l'aise dans cette conversation aux allures d'interrogatoire. Son manque d'expérience et son rapport épineux à l'autorité jouaient en sa défaveur. Il sentait qu'il devait parler à cette femme qu'il savait menteuse, s'il voulait éviter d'aller au-devant de graves problèmes. Une petite voix lui disait de tout déballer et une autre de se taire. La première petite voix devint grasse et puissante et écrasa la deuxième. Il se fâcha intérieurement de son attitude de lâche qui ne mettrait pas plus d'un quart d'heure en garde à vue pour avouer un crime dont il serait ou non

l'auteur. Il expia tout ce qu'il savait à sa patronne.

Au début de sa formation qui remontait à quelques mois, il avait suivi le docteur Bréchet dans toutes ses consultations, ou presque. Il avait donc eu l'immense privilège de rencontrer des schizophrènes, des paranoïaques, des pervers, des tueurs en série, des violeurs... des cas mineurs aux cas les plus dangereux. Il avait reçu son emploi du temps et le respectait à la lettre, connaissant la précision d'horloge suisse du docteur Bréchet. Il découvrit l'existence de Catherine par hasard, alors qu'il était retourné à l'hôpital pour chercher des notes qu'il avait oubliées. Il avait aperçu une lumière au fond du couloir, dans une salle de discussion qui devait être fermée à cette heure avancée de la soirée. Sa curiosité le fit longer le corridor et aboutir au seuil de la porte entrebâillée. Il vit le docteur Bréchet debout passer la main dans les cheveux d'une femme assise devant lui. Tous deux faisaient face à la porte, ce qui permit à Marc de lire leurs physionomies. Le visage féminin était à la fois tendu, crispé d'avoir pleuré et ponctuellement agité de spasmes. Le docteur lui, à l'image de ces petites filles qui coiffent les cheveux de leurs poupées, semblait prendre plaisir à caresser la chevelure de la femme. Le sourire en coin, avec le sadisme et la suprématie d'un

tortionnaire, il la maintenait dans cet état de condamnée qui ne peut échapper à son bourreau. Marc ne pouvait voir les mains de la victime cachées par la table qui se trouvait devant elle. Ses mouvements d'épaules trahissaient une volonté de bouger les avant-bras et les mains qui devaient être liés aux accoudoirs. Marc tendit l'oreille et, avant de s'enfuir bruyamment en courant dans le couloir, entendit quelques phrases : « Tu ne peux pas m'échapper Catherine, tu es à moi. À moi tu entends ? Tu devras m'aimer ou tu resteras ici pour le restant de tes jours. Personne ne croira en tes histoires, car tu es folle. Folle tu entends ? Folle de ne pas m'aimer... » Marc n'avait jamais su si le docteur Bréchet l'avait vu s'enfuir cette nuit-là. Les jours qui suivirent se déroulèrent normalement, sans que ne soit fait mention de part ou d'autre de l'incident. Mais le poids du secret commençait à peser, et Marc décida de mener son enquête. Il déroba la liste des patients du docteur et la compara avec celle qu'il avait reçue. Un nom ne figurait pas sur son exemplaire, celui de Catherine Dupré. Il alla plus loin et fouilla dans les archives. Il trouva sans trop de mal le dossier de Catherine. Elle était ici depuis une éternité. Marc investiga sur les trois médecins signataires de son ordre d'internement. Ils se connaissaient à l'époque plutôt bien. Les

deux premiers n'étaient autres que les amis de longue date du troisième, le docteur Bréchet. Ils avaient étudié ensemble, partagé le même appartement à l'aube de leur grande carrière respective, avaient coécrit des articles de psychanalyse et donc naturellement cosigné l'avis d'internement, avec sans doute pour seul diagnostic, la confiance aveugle en cette amitié. Georges devait être le seul à avoir rencontré et suivi Catherine en thérapie, et bien sûr le seul à l'avoir aimée secrètement. Le diagnostic n'était d'ailleurs pas très clair. Au bout d'une dizaine de pages d'un discours logorrhéique, le docteur soulignait l'urgence d'interner la malade qui avait tenté de se suicider et de lui administrer un traitement adéquat à son déséquilibre, afin qu'elle ne puisse plus nuire à son environnement ainsi qu'à elle-même. La durée et la qualité du traitement n'y étaient pas mentionnées. La prise en main de Catherine devait se faire par le docteur Georges Bréchet qui se voyait attribuer les pleins pouvoirs sur elle. À aucun moment il n'avait précisé qu'il l'avait eue comme cliente à son cabinet privé. Il la garda toutes ces années enfermée à l'asile, persuadé qu'il arriverait à la convaincre de l'aimer. Mais il n'y parvint jamais.

Vint le jour de la crise cardiaque du docteur Bréchet. Marc alla alors fouiller son bureau et

trouva les notes prises lors de ses consultations. Il y lut la volonté de celui-ci de tisser des liens étroits avec sa patiente, et les rejets de cette dernière à ses avances. Il comprit le machiavélisme de cet homme orgueilleux, refoulé, blessé dans son amour-propre qui emprisonna en cet asile, l'élue de son cœur noir. Il ne savait pas jusqu'où il avait pu aller avec elle dans ses abus, et c'est ce qu'il cherchait à savoir aujourd'hui. Il y avait beaucoup de zones d'ombre que Marc voulait éclaircir. Catherine avait-elle réellement tenté de se suicider ? Ses propos étaient souvent incohérents et haineux, mais en était-elle folle pour autant?...

Madame Veis avait écouté sans sourciller. Elle agrippa le pan du chemisier de son tailleur et le tira d'un coup sec vers le bas avant de prendre la parole.

— Bien ! Je vois. Mais pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Je ne sais pas. J'avais peur sans doute. Et puis je n'étais sûr de rien. Ma parole aurait eu de toute façon bien peu de poids contre celle du docteur Bréchet.

— Sans doute, sans doute. Et pourquoi décidez-vous maintenant de vous confier ?

— C'est suite à ce que vous m'avez dit à propos d'Élodie.

— Vous lui en avez parlé ?

— Non, vous êtes la première.

— Alors comment peut-elle être au courant ?

— Peut-être comme moi, par hasard.

Madame Veis réfléchit encore un instant avant de reprendre la parole sur un ton sec et déterminé.

— Bien, bien. Vous allez me promettre de garder ça pour vous. Rien de tout ça ne doit sortir d'ici. Vous ne devez en parler à personne, c'est compris ?

— Mais je...

— Il n'y a pas de mais. Votre avenir professionnel dépendra de votre mutisme. Suis-je bien claire ?

— ... Très.

— À partir de maintenant, je prends les choses en main. Allez vous coucher, oubliez tout ça et commencez une nouvelle vie dès demain.

Madame Veis quitta la pièce d'un pas ferme et laissa Marc sans mot. Elle ne cherchait plus à plaire, elle avait eu les informations qu'elle voulait.

Deux jours plus tard, Marc reçut l'ordre de ne plus s'occuper de Catherine Dupré. Il signa la décharge que lui tendait la secrétaire de l'accueil qu'il connaissait bien. Élodie agit avec lui comme avec un parfait inconnu. Elle le remercia poliment et le prévint de l'absence de son premier patient de la journée.

Marc s'en alla sans se retourner, les yeux tournés vers ce sol fraîchement nettoyé, à l'odeur de javel, et foulé par tant d'insensés...

La Bille Bleue

The Blue Marble

1972

Photographie spatiale

À 45 000 km de la Terre

Apollo 17 – NASA

Équipage :

Eugene Cernan

1934

Ronald Evans

1933-1990

Harrison Hagan Schmitt

1935

Américains

Jack le gardien apporta la lumière sur la mort de papa, seize ans après. Il avait gardé toutes ces années le journal rédigé en prison par Damien Dupré, et avait attendu d'être pensionné pour retrouver Tom et le lui confier. La peur de perdre sa place l'avait fait prendre son mal en patience.

Tom, informé à l'époque par la prison du suicide de Damien, n'y avait pas cru un seul instant, mais n'avait eu aucun moyen de prouver qu'il s'agissait d'un meurtre. Quand il apprit que Damien avait été retrouvé pendu, il garda ça pour lui. La version qu'il nous donna était qu'une rupture d'anévrisme avait emporté notre père et qu'il était mort sur le coup, sans souffrance. Mais Tom était peu convaincant dans le mensonge, et des paroles de « gens bons » à l'enterrement de papa nous ont fait croire en son suicide.

Il y a trois semaines, Jack lui expliqua qu'il

avait été le premier sur les lieux à retrouver le corps de papa, pendu avec un drap de lit au radiateur de sa cellule. Il y avait eu clairement des traces de lutte. De plus, papa avait interrompu son journal en plein milieu d'une phrase, ce qui n'a pas beaucoup de sens pour une personne qui décide de mettre fin à ses jours. Avant de s'en aller, Jack avait expliqué à Tom les raisons d'avoir caché le journal pendant tout ce temps.

« Vous allez penser qu'on a cherché à dissimuler les manquements de la prison en faisant disparaître le journal de Damien. En réalité, c'est surtout ce qui est arrivé après qu'on a voulu cacher. Damien, c'était vraiment un type bien. Il était apprécié par tous les gardiens vous savez. Quand on a compris que Vince l'avait eu, on était quatre à être fous de rage. On ne voulait pas que la justice s'en mêle, on savait que Vince ne risquait rien, il était déjà condamné à perpète. Si on vous avait remis le journal, vous auriez eu des preuves contre Vince, vous l'auriez traîné en justice et il s'en serait sorti, comme toujours. Mais nous, on voulait qu'il paie. Alors on s'est occupé de lui. Et croyez-moi, il en a bavé. Après ça, il fallait enterrer l'affaire, car nous avions du sang sur les mains. Nous ne pouvions pas prendre le risque que le journal de Damien sorte au grand jour. Je suis désolé d'avoir attendu si longtemps, vraiment désolé.

Les remords ont rongé ma conscience depuis la mort de votre ami. Vous l'annoncer plus tôt aurait été trop dangereux pour nous, et ça n'aurait certainement rien changé pour vous. »

Ce que Jack ignorait, c'est que suite à la mort de papa, Tom avait plongé dans une profonde dépression de laquelle il ne s'échappait que par intermittence. Il s'en voulait de ne pas avoir trouvé le moyen de le faire sortir du trou ni d'avoir pu prouver quand il était trop tard qu'il s'agissait d'un meurtre.

Ce que Jack ignorait, c'est que mes sœurs et moi avons vécu pendant toutes ces années dans la culpabilité d'avoir laissé notre père se suicider, seul et à bout de force.

Même si sa mort fut terrible, je crois que ça nous aurait aidés à mieux passer le cap de connaître la vérité. De même pour Tom qui aurait été soulagé de savoir qu'une forme de justice avait été rendue, même si ce n'était pas forcément celle qu'il aurait espérée.

Après la mort de papa, nous sommes restées chez Stéphanie et Tom jusqu'à la fin de l'année scolaire et avons préparé progressivement tous ensemble notre départ. Au début des grandes vacances, notre tante nous a emmenées avec elle. Tante ? Le mot me fait encore parfois froid dans le dos.

Caroline n'a rien de tante Catherine, on ne l'a d'ailleurs jamais appelée tante. Elle est notre deuxième maman. Elle nous a rencontrées au pire moment de notre vie et, avec la patience et l'amour d'une mère, elle nous a fait remonter la pente. Aujourd'hui encore, j'éprouve des difficultés à parler de cette période. J'ai longtemps occulté complètement les trois années qui suivirent la mort de papa. Je sais que je me déconnectais régulièrement et longuement du monde réel, c'est ce qui en rend le souvenir malaisé. Je me souviens de Caroline qui nous rendait visite chez Tom et que nous avons appris à connaître, en douceur. Et malgré ma profonde tristesse et la confusion de mes sentiments à cette époque, je sais que je l'ai aimée tout de suite, ainsi que son mari James.

Papa nous avait fait découvrir le monde à travers les livres, Caroline et James nous l'ont fait découvrir en grandeur nature. Et vous savez quoi ? Il n'y avait pas de grandes différences, tout était comme il nous l'avait décrit. Partout où nous allions, nous avions cette impression de déjà vécu, car nous l'avions déjà vu. Nous avons voyagé de pays en pays et y avons vu les plus belles régions ainsi que les plus démunies. Sentant notre détermination à vouloir faire comme eux et

comme nos parents, Caroline et James nous ont rapidement appris à lutter avec nos moyens de petites filles. Nous avons participé d'une manière ou d'une autre à des guerres contre la faim des uns et l'abondance des autres, contre les idées pauvres des riches, contre le travail forcé des enfants qui profite aux fortunés tire-au-flanc... avec toutes les valeurs que papa nous avait inculquées et qui nous tenaient à cœur. Bien que nous nous rendîmes vite compte que la misère n'avait qu'un seul visage, nous dûmes cependant souvent changer de tactiques pour la combattre. Chaque pays était un nouveau défi, avec de nouvelles lois, de nouveaux opposants, de nouveaux risques qu'il nous fallait connaître. Nous avons étudié dans des dizaines d'écoles un peu partout dans le monde, ainsi qu'avec des précepteurs, toujours dans le but de mieux nous armer. Nous avons remporté quelques victoires et essuyé beaucoup défaites. Mais tout ça, ça fait partie d'une autre histoire. Peut-être que je vous la raconterai un jour.

Nous avons pris l'habitude d'aller dire bonjour à Stéphanie et Tom au moins deux fois par an, peu importe où nous nous trouvons dans le monde. Ils n'ont finalement jamais quitté leur appartement et n'ont jamais eu d'enfant. Toutes ces années, ils ont

été nos confidents, nos cœurs attentifs, et il ne s'est jamais passé une semaine sans que nous nous écrivions.

Nous nous sommes toutes les trois réconciliées avec les études. Thalie a mis entre parenthèses l'art et a étudié la finance ; Euphrosyne, qui pratique toujours le sport intensivement, mais comme hobby, hésite à entamer une spécialisation maintenant qu'elle a terminé sa médecine ; et moi, fidèle à mes désirs de petite fille qui veut défendre les causes perdues, j'ai achevé mes études de droit international il y a un an. Je me souviens du jour où nous avons choisi nos études respectives. Nous avons décidé de vaincre le M.A.L. par le M.A.L. en étudiant le monde de la Médecine, des Affaires et des Lois pour combattre la Maladie, l'Absolutisme et la Luxuriance, trois des domaines les plus importants dans lesquels nous retrouvions le plus d'abus et d'inégalités, et pour lesquels nous voulions changer les choses. Nous avons également pensé à la religion et à la politique, mais aucune d'entre nous ne s'est dévouée pour entamer des études de théologie ou de mondanités. Nous nous sommes réparti la tâche en fonction des préférences, retrouvant ainsi notre bonne vieille complémentarité. Et je dois dire que ça marche très bien.

Nous n'avons plus jamais revu Catherine après l'enterrement de papa. Je ne sais plus

à quand remonte le moment où nous avons appris son internement. Je me rappelle juste que j'ai pensé qu'elle y avait sa place et qu'au moins là, elle ne nuirait plus à personne. J'avais de la haine envers elle. Et aujourd'hui ? Je ne sais pas. À l'heure où j'écris ces lignes, Marc est en tête-à-tête avec elle et cherche à la comprendre. Marc, c'est mon petit copain. Je suis tombée sous le charme d'un psy ! Et d'un psy formé sur le tas par Bréchet encore bien ! Mon premier contact avec lui fut téléphonique, et désastreux. Je l'ai envoyé balader, je ne tenais pas à le rencontrer pour parler de Catherine dont il avait découvert l'existence cachée par Bréchet à l'hôpital psychiatrique. Je ne voulais pas remuer le passé. Pas celui-là en tout cas. Il a insisté et j'ai cédé.

Nous nous sommes vus et tout de suite plus, malgré mes préjugés sur les pys et ceux qu'il devait avoir sur « ma famille de fous ». Je crois qu'il plairait à papa. Oui... je crois.

Après la lecture du journal carcéral de papa que Tom, après sa longue semaine d'hésitations, a finalement décidé de me remettre, je me suis isolée pour faire le point. Je me suis rendue à la maison familiale, vers laquelle aucune de nous trois n'était retournée depuis ses huit ans. Je n'en ai pas encore parlé à mes deux sœurs, mais je vais le faire bientôt. Je voulais être seule. Marc

l'a très bien compris. Marc comprend très bien les choses. Lui pendant ce temps s'est entretenu avec Catherine. Nous espérions trouver des réponses claires. J'espérais réellement comprendre les motivations de Bréchet et Catherine. Et puis, ce que je voulais savoir par-dessus tout, et que mon père n'avait fait qu'effleurer dans son journal à travers les propos de Sawyer, c'est si maman nous avait mises au monde en connaissance de cause et si papa s'était fait à l'idée de la perdre avant l'accouchement. En relisant certains passages, j'ai le sentiment qu'ils le savaient tous les deux. Quand j'y pense, je me dis que c'est absurde et qu'ils ignoraient leur destin. Je doute, et j'en douterai certainement jusqu'à la fin de ma vie. Comme je doute parfois que papa ait réellement cru que maman était vivante et qu'elle se cachait. Ne l'avait-il pas vécu cette mort? N'était-il pas présent à l'accouchement? Reprenez le début du récit, vous verrez, ça ne laisse pas beaucoup de place au doute. Et pourtant... Je suis sûre que vous aussi vous y avez cru. Peut-être pas longtemps, mais au moins un petit peu. Car vous aussi vous voulez croire que les êtres que vous aimez ne meurent pas. Vous aussi vous voulez voir le monde en mieux. Vous aussi, vous aimeriez partir à la recherche d'un poisson doré au fond d'un lac. Vous aussi, vous aimeriez connaître un autre part qui vous irait mieux...

Certains d'entre vous diront que le rêve a

tué mon père ; moi, je pense au contraire que c'est ce qui l'a fait vivre. Parmi toutes les raisons qui m'ont poussée à aller fouiller le grenier, il y avait cette perte du rêve que j'avais ressentie à l'époque chez papa en prison, cette force onirique qui l'avait accompagné toute sa vie, cette liberté de rêver et de faire rêver, qui m'avait également lâchée il y a quelques semaines. J'avais perdu toute confiance en moi. La peur m'avait envahie, une peur réminiscente sans doute, liée aux sujets d'actualité entre Marc et moi. Être unis pour la vie, se marier, avoir des enfants... waouh ! Ça fait flipper ! Et toutes ces questions en même temps que la découverte du journal, c'était un peu trop. Comme mon père, je me réveillais fatiguée, usée par une nuit qui ne m'avait apporté qu'une lutte contre moi-même. J'étais perdue. Puis, un de ces jours à l'espoir éloigné, la voix de papa, teintée de gravité, est venue me guider : « Pour y cacher ton merveilleux avenir que tu ne peux connaître maintenant. L'ouvrir serait le ternir ! » Cette phrase m'est tombée dessus alors que j'étais effondrée, ramassée dans ma douche, pleurant et implorant le Ciel, après la lecture du journal carcéral de papa. J'ai alors fait le grand saut et suis retournée à la maison, pour ouvrir mon avenir. Et aujourd'hui, avec cette confiance retrouvée, avec ces images prodigieuses de mon enfance qui me reviennent en songes, je vois mon avenir beau, rassurant, et ouvert

comme jamais. Je rêve à nouveau !

À chaque instant de vie, quand j'en éprouve l'envie ou le besoin, papa est près de moi. Je ne manque jamais de l'appeler et il ne manque jamais de me répondre. Le monde, et ce qu'il y a de plus beau, de plus drôle, de plus extravagant, de plus artistique dans sa représentation est tout à son image. Papa nous a ouvert les portes du monde et de l'art avec les clefs de la liberté du cœur et de l'esprit. Un lieu, un nom d'artiste, une date de création... sonnent comme des évocations des années de vie passées avec lui. Les critiques analysent, décortiquent l'art et en écrivent des articles qui ressemblent à l'építaphe d'un soldat inconnu. Moi, grâce à mon père, je les ressens, je les respire, je les vis ! Le Printemps, le Monument du Cœur, Piano Concerto, les Psy, le Poisson d'or, le Joueur d'échecs, Casse-Noisette, les Évadés, la Bille Bleue... et tant d'autres œuvres auxquelles je suis attachée !

Je me rappelle cette phrase que papa a écrite dans son journal, perdue au milieu de ses pensées nocturnes, qui incarne assez bien l'idéologie qu'il nous a transmise : « La lecture comble la raison, la musique le cœur, la danse soigne les inconforts de l'espace, la peinture ceux du temps qui passe... Mais le

plus beau des arts, l'art de vivre, si naturel à tout être qu'il en est parfois oublié, souvent délaissé par l'appel de nos sens, n'offre de réconfort qu'à celui qui comprend que nul n'est esthète de l'art sans être amoureux de la vie. »

Je ne sais pas si je crois en une vie après la mort, mais j'imagine souvent mes parents occupés de voler dans l'espace, main dans la main, au-delà des mirages. De temps en temps, ils s'arrêtent sur terre, pour voir où nous en sommes. Ils s'assoient sur un nuage et observent ce que nous faisons. C'est en leur mémoire et pour leur vue de là-haut que je m'efforce de bien agir.

Nos parents nous ont offert la Terre,
à nous de leur en offrir la plus belle vue du
ciel une fois qu'ils n'y sont plus...



— Marc, je te présente mes deux sœurs Euphrosyne et Thalie. Les filles, je vous présente Marc, mon fiancé.

— Waouh ! Félicitation sœurette, tu ne nous avais rien dit petite cachottière !

— Je vous le présente en tant que fiancé, mais aussi en tant que nouveau candidat à notre association.

- Tu veux dire que tu lui as parlé de...
- Il sait beaucoup de choses sur nous, bien plus que vous ne pouvez vous imaginer. C'est une longue histoire.
- Et bien nous sommes tout ouïe !
- Avant toute chose, je tiens à ce que vous sachiez ce que fait Marc dans la vie.
- Laisse-nous deviner. Tu es avocat Marc ?
- Euh non. Je suis...
- Il est psy et il va falloir vous y faire les filles.
- Un psy ? Alors ça si je m'y attendais !
- Eh oui Thalie, je ne m'y attendais pas plus que toi.
- Et tu as déjà rencontré tes futurs beaux-parents adoptifs Marc ?
- Oui, j'ai rencontré pour la première fois Caroline et James hier soir, mais nous ne leur avons pas encore parlé de notre relation, Aglaé voulait d'abord vous le dire à toutes les deux.
- Ah je vois ! C'est en tant que futur employé que tu leur as été présenté alors ?
- Oui, c'est ça.
- Et bien Marc, j'espère que tu leur as fait bonne impression et qu'on te comptera bientôt parmi les membres d'Alcapone. Bienvenue dans la famille.
- Merci Euphrosyne.
- Au fait Aglaé, il ne cherchait pas un psy pour les RH chez Sawyer ? Ce serait pas mal pour

une première affaire non ? Enfin évidemment si Marc est embauché et si ça lui convient. Depuis le temps qu'on essaie de se le faire ce salaud de Sawyer. Marc aura peut-être plus de chance que nous.

— On verra Thalie, on verra...

Du même auteur

L'aventure de Mouna aux confins de la faim

Le jour de ses 16 ans, Mouna est kidnappée et enfermée dans le mystérieux palais qui couvre la montagne dominant son village. Pour en sortir, elle doit se plier aux règles du maître des lieux, Monsieur le Baron, et partir à la quête de la clé qui lui permettra de recouvrer sa liberté. Commence alors pour Mouna un voyage initiatique dans un univers insolite, au cours duquel elle fait des rencontres surprenantes : un politicien corrompu atteint de tics de langage, un fantôme anorexique, un génie mariachi pas très futé, un inventeur fou... De bien curieux personnages aux traits parfois familiers, qui ne sont peut-être pas là par hasard, et qui vont confronter Mouna à ses propres valeurs et la chambouler dans ses croyances les plus profondes.

L'exploitation infantile, la corruption politique, le respect de l'environnement, la télé-réalité, les médias, les régimes, l'anorexie, la chirurgie esthétique, les complexes, l'adolescence, la dépression... voilà quelques-uns des sujets abordés dans ce conte des temps modernes qui dresse un portrait teinté d'humour et sans complaisance des travers de notre société et de certains de ses acteurs peu scrupuleux.

Mélange de fantastique et de réalisme exacerbé, de tendresse et de cruauté, de soumission et de révolte, un roman qui combine habilement le divertissement et la réflexion.

Pour les jeunes et les moins jeunes, un livre à mettre entre toutes les mains.

